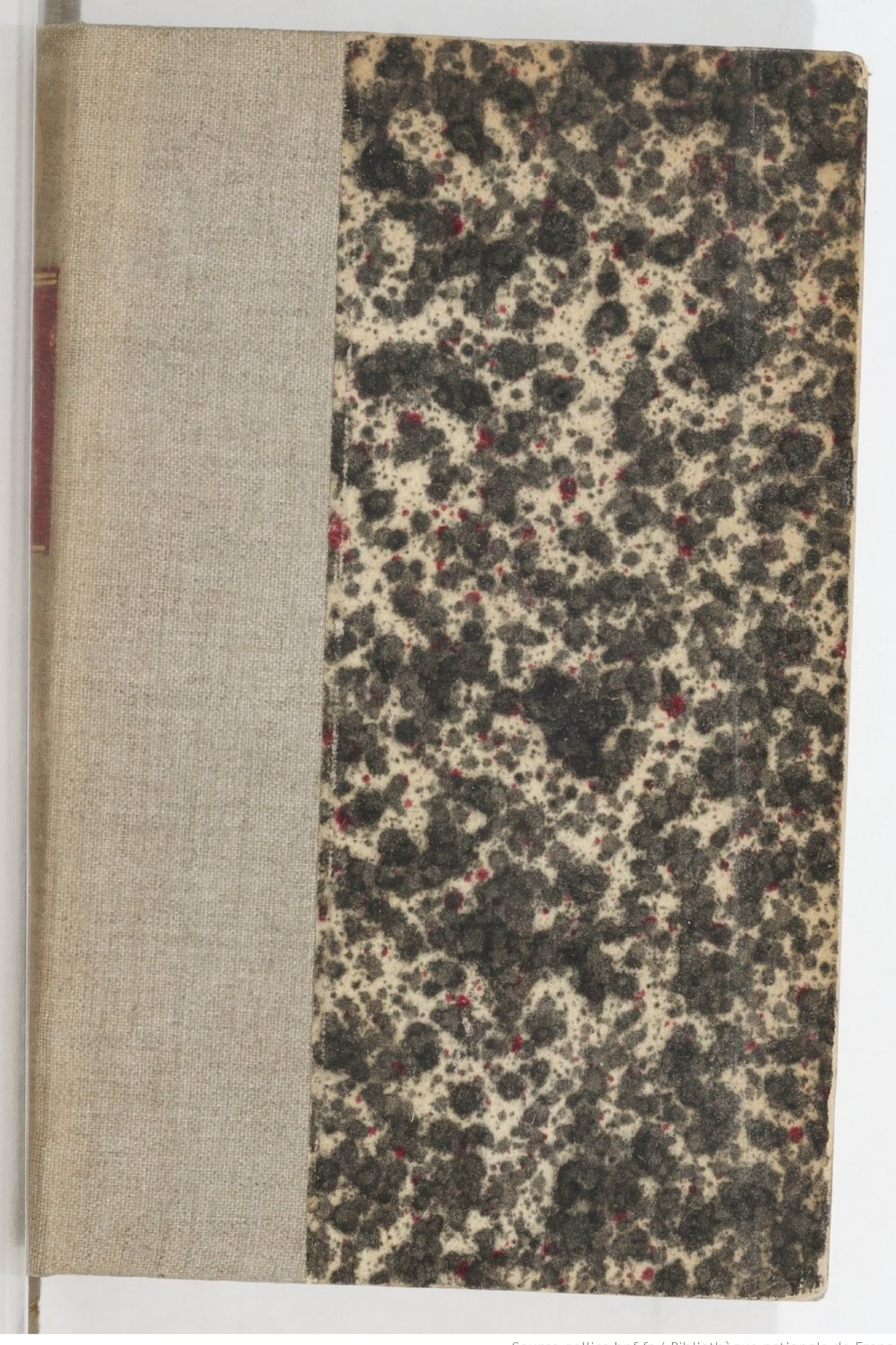
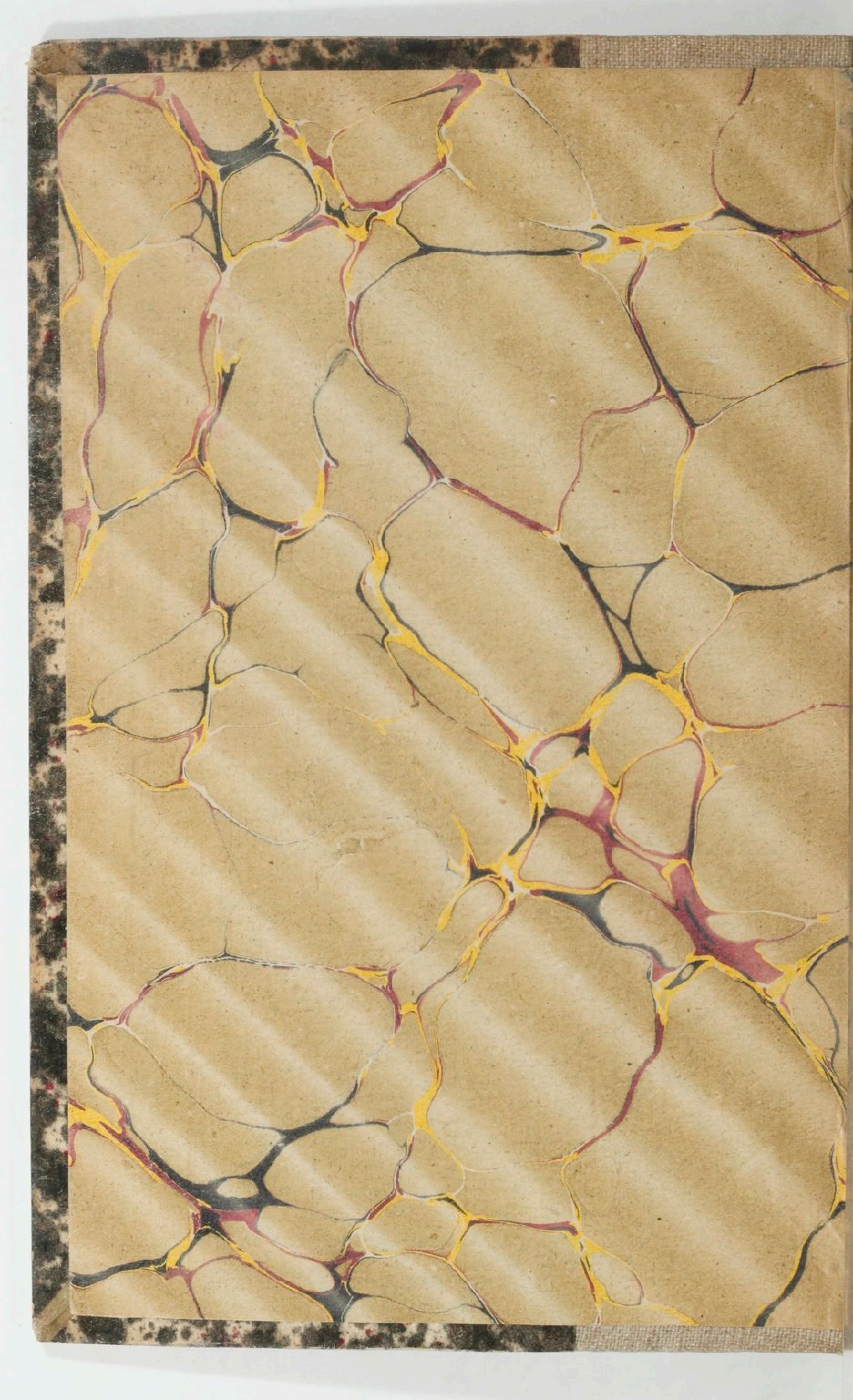
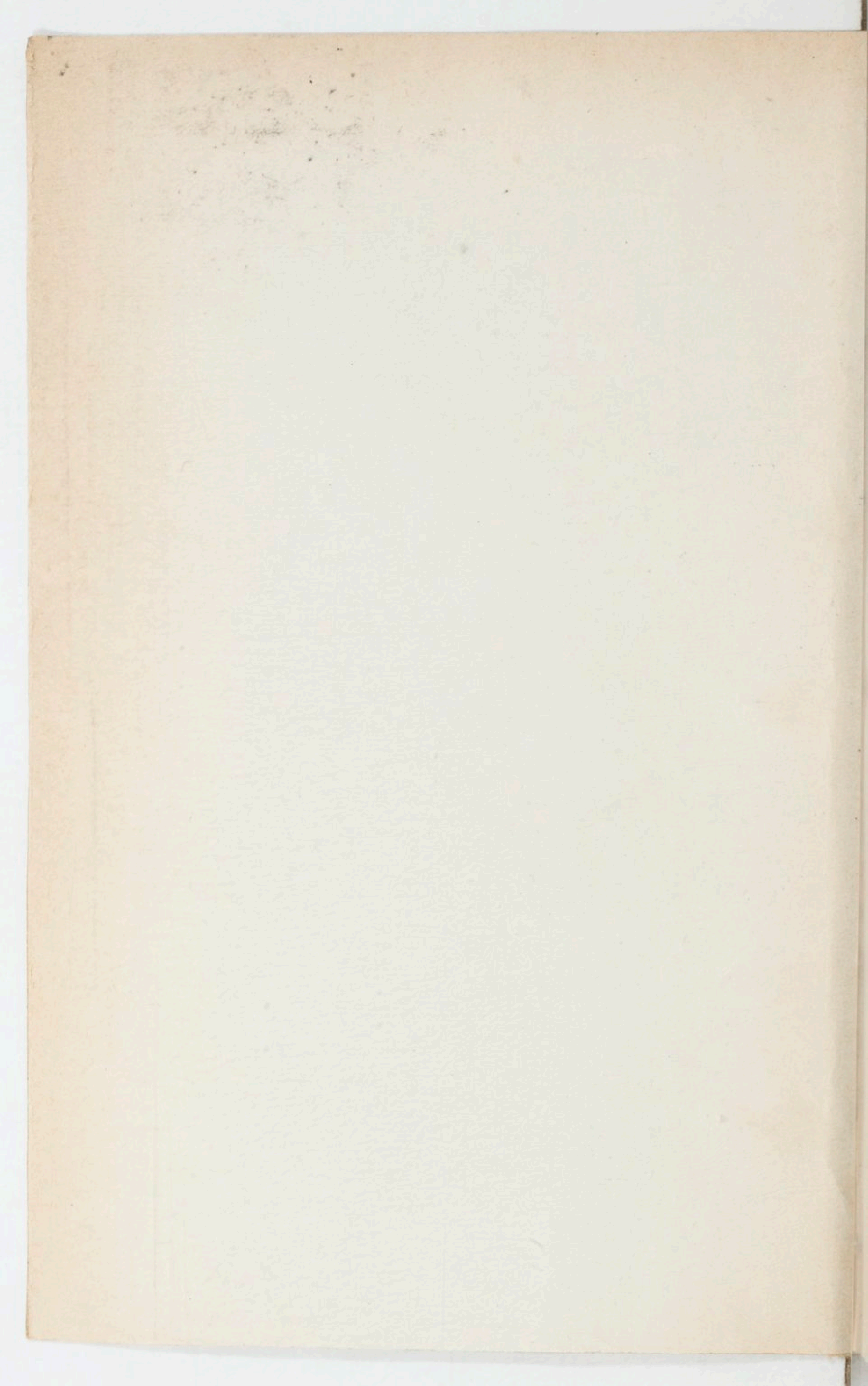
Oeuvres de Paul Féval, soigneusement revues et corrigées. Les Parvenus


BnF Gallica











LES PARVENUS

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

Vve PALMÉ, 25, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris

ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

SOIGNEUSEMENT REVUES ET CORRIGÉES

VIENNENT DE PARAITRE

Jésuites! un fort vol, in-12, 17e édition. . . . . . 3 fr.

Les Étapes d'une conversion, un volume in-12, 17e édition . . . . 3 fr.

Pierre Blot, second épisode des *Etapes d'une conversion*, 1 v. in-12, 10e édit. . . . . 3 fr.

La Première Communion, 3e épisode des *Etapes d'une conversion*, 1 v. in-12, 5e éd. 3 fr.

La Fée des Grèves, un volume in-12, 6e édition. . 3 fr.

L'Homme de Fer, un volume in-12, 5e édition. . 3 fr.

Les Contes de Bretagne, un volume in-12,8e édition. 3 fr.

Châteaupauvre, un volume in-12, 7e édition. . . . 3 fr.

Frère Tranquille, un volume in-12, 5e édition . . 3 fr.

Le Dernier Chevalier, un volume in-12, 5e édition . 3 fr.

Le Château de velours, 1 volume in-12, 5e édition . 3 fr.

La Fille du Juif-Errant, 1 volume in-12, 4e édition . 3 fr.

La Louve, un volume in-12, 4e édition . . . . . . 3 fr.

Valentine de Rohan, un volume in-12, 4e édition. 3 fr.

Le Mendiant noir, un volume in-12. . . . . . 3 fr.

Les Romans enfantins, 1 volume in-12 . . . . . . 3 fr.

Le Poisson d'Or, 1 volume in-12. . . . . 3 fr.

Les Veillées de Famille, un volume in 12 . . . 3 fr.

Le Loup blanc, un volume in-12. . . . . 3 fr.

Rollan Pied-de-Fer, 1 volume in-12 . . . . 3 fr.

Le Régiment des Géants, 1 volume in-12 . . . . 3 fr.

Chouans et Bleus, 1 volume in-12 . . . . . . 3 fr.

Le Chevalier Ténèbre, 1 volume in-12. . . . 3 fr.

Les Fanfarons du Roi, 1 volume in-12 . . . . . 3 fr.

Corentin Quimper, 1 volume in-12 . . . . 3 fr.

Les Couteaux d'Or, 1 volume in-12. . . . . . 3 fr.

Les Errants de nuit, 1 vol. in-12 . . . . 3 fr.

Fontaine aux Perles, 1 v. in-12 . . . . 3 fr.

LES MERVEILLES DU MONT SAINT-MICHEL

Un beau volume in-12. . 3 fr.

CORBEILLE D'HISTOIRES

(INÉDIT) 1 volume in-12. . 3 fr.

PAS DE DIVORCE!

(INÉDIT) 1 volume in-12. . 3 fr.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.

ŒUVRES

DE

PAUL FÉVAL

SOIGNEUSEMENT REVUES ET CORRIGÉES

LES PARVENUS

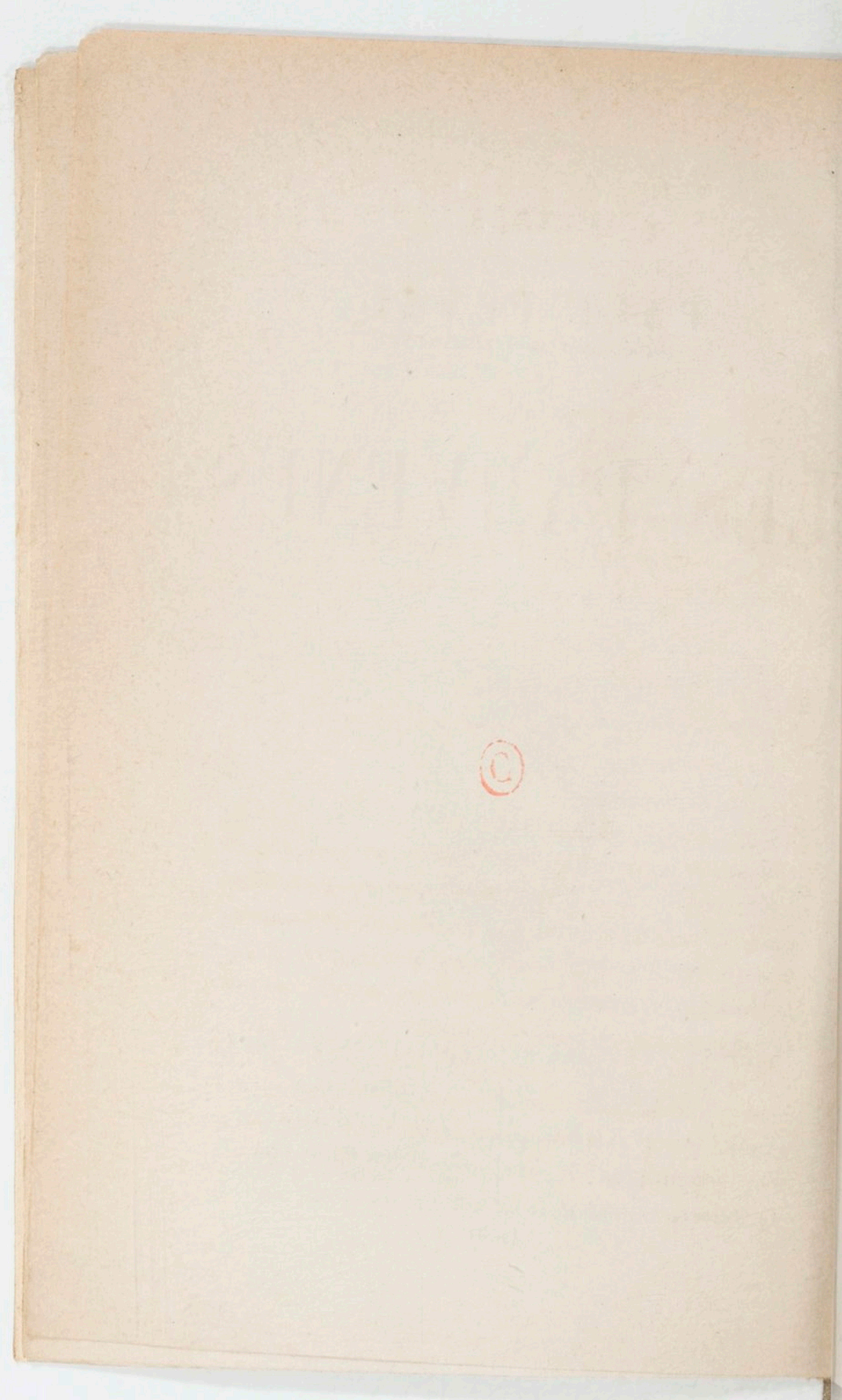


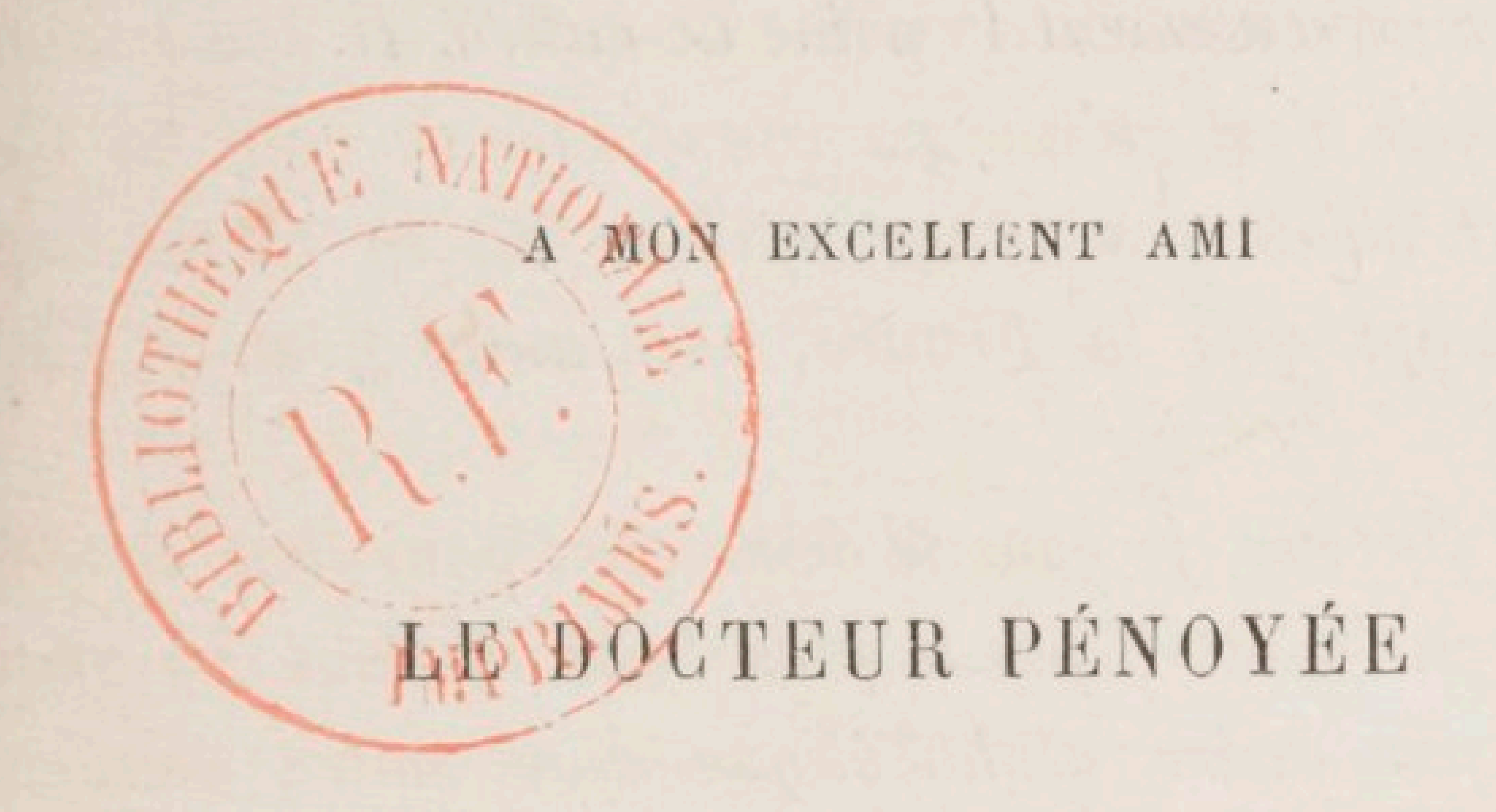
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ
Directeur général
76, rue des Saints-Pères.

BRUXELLES
J. ALBANEL
Directeur de la succursale
pour la Belgique et la Hollande
29, rue des Paroissiens.

1880





A MON EXCELLENT AMI

LE DOCTEUR PÉNOYÉE

Vous êtes un parvenu, cher docteur, un parvenu de la science et de la patience, un parvenu du travail audacieux, de l'esprit droit et honnête, de la vaillante intelligence ; vous êtes un parvenu par l'esprit et par le courage, un parvenu par le bonheur mérité, un parvenu par le juste et glorieux succès.

Votre science, elle-même, cette toute jeune fille du génie allemand, votre belle homœopathie est une parvenue qui portait hier la livrée de l'indigence et qui va mettre demain à son front souriant la fière couronne des reines.

II

Ce parvenu de Beaumarchais reprochait avec amertume aux gentilshommes d'être tout en ce monde pour s'être donné seulement la peine de naître. Il avait tort. La noblesse n'est qu'une parvenue âgée de cinq ou six siècles et même davantage, qui a fait sa fortune en même temps que la France, cette autre grande parvenue.

Cher docteur, je vous le demande : pourquoi ce mot de parvenu *n'est-il pas le plus beau de tous les mots rangés par ordre alphabétique dans notre dictionnaire? Qu'exprime-t-il, ce mot, sinon l'effort heureux et victorieux, l'obstacle franchi, la route parcourue, la montagne gravie et ses plus hauts sommets conquis? Pourquoi notre langue a-t-elle fait de ce mot triomphant une injure?*

On pourrait bien lui dire aussi, à notre langue, qu'elle est une parvenue; fille des parvenus Michel Montaigne, Malherbe, Corneille, Molière et Bossuet. Notre langue répondrait que l'Académie, fondée par un parvenu pour des parvenus, a sanctionné cet abus, et qu'une belle langue peut bien, comme une jolie femme, jouir du droit de caprices.

C'en est donc fait! Parvenu ne se peut prendre qu'en mauvaise part. Au nom du lexique, honte à quiconque est fils légitime de ses œuvres! Les héritiers seuls des parvenus commencent à valoir quelque chose : ce sont déjà des gentilshommes. En conscience, le neveu du bonnetier mort millionnaire n'a jamais vendu

de caleçons. Le fils de ce neveu a les mains encore plus nettes. La quatrième génération peut fort bien se donner un petit blason pour enjoliver les boutons de sa livrée.

Ne souriez pas, cher docteur. Ce ne sont point là des plaisanteries de l'autre monde. En notre siècle, dédaigneux des vieux préjugés, les petits blasons menteurs se portent très-bien, et quoique personne n'attache assurément la moindre importance à ces fadaises, tous les équipages de la famille Turcaret sont timbrés, écussonnés, chargés de cimiers, de diadèmes et de devises.

Turcaret n'achète plus la noblesse, il la cueille. Ce procédé nouveau n'étant pas aussi coûteux que l'ancien, au lieu d'un brin, on en prend une botte, voilà toute la différence. Or, les trente-cinq millions de Français qui dictent la langue au secrétaire perpétuel de l'Académie détestent instinctivement Turcaret. Qu'il y ait ou non là-dedans un peu de jalousie, voilà le fait. C'est à cause de Turcaret que la langue a déshonoré ce pauvre mot héroïque : Parvenu.

On dit que Turcaret est insolent, avare, dur, vaniteux, grossier : parvenu signifie tout cela dans le langage commun.

Bref, parvenu proteste contre ce forfait de la destinée qui permet à un faquin d'éclabousser un galant homme.

Et l'envie, ce reptile qui vient mordre le talon de

tout vainqueur, l'envie regarde d'en bas. Chaque fois qu'elle aperçoit une tête qui dépasse le niveau, dans vos rangs, hommes de science, dans nos rangs, artistes ou penseurs, dans la foule enfin, où toutes les carrières sont représentées, l'envie glapit, gonflée de venin ; elle accuse le hasard et l'injustice du sort, elle rapetisse le triomphe en le commentant ; elle explique, elle salit, elle calomnie, et pour cela un seul mot lui suffit, un mot merveilleux : Parvenu !

Cher docteur, moi qui aime les parvenus glorieux et les parvenus honnêtes, j'ai fait ce livre contre les parvenus qui donnent raison à l'envie. Je vous l'adresse et voudrais pouvoir me placer, sans être taxé d'orgueil, au rang des parvenus de votre sorte.

LES PARVENUS

I

LE CHEVAL BLANC

La Loire majesteuse coulait sous le brouillard. On voyait sortir de la brume d'énormes voiles carrées qui semblaient marcher, poussées par une force invisible, au travers des moissons et des arbres. C'était une de ces belles et opulentes campagnes qui font haie sur le passage de la reine de nos fleuves, comme pour acclamer son cours triomphant et lui rendre grâce de leur richesse heureuse.

Le clocher de Trèves se montrait au-dessus des pommiers, ronds comme ces boules de tilleuls qui ornaient jadis nos jardins. Bien que le mois de juin

fût à peine terminé, ces pommiers n'avaient déjà plus de verdure ; ils laissaient voir la mousse grise de leur écorce, épuisés qu'ils étaient sous le fardeau de leurs fruits. Pour surcroît, la vigne glissait ses pousses vigoureuses entre les branches et lançait par-dessus les rameaux affaissés les longues guirlandes de son feuillage. Ainsi voit-on dans les forêts vierges du Nouveau-Monde la liane envahissante étreindre les vieux troncs des palmiers.

Le soleil venait de se lever derrière les petites collines qui entourent Saumur. Les bas-fonds de la rive gauche étaient encore noyés dans le brouillard, et les saules au feuillage blanc n'y montraient que leurs cimes. A voir cette nappe grisâtre et uniforme qui s'étendait au loin sur la plaine, on eût pu croire que le fleuve, enflé tout à coup et sorti de son lit couvrait encore une fois la campagne.

Car la Loire, perfide en sa beauté, lève trop souvent sur les riverains ses vassaux un tribut lamentable. Cette richesse du jardin de la France paye chaque année la dîme au caprice de la puissante reine. La Loire, qui coulait hier entre ses rives fleuries, tranquille, montrant, çà et là, l'or de ses sables et reflétant le souriant azur du ciel, la Loire se courrouce et se gonfle et bondit furieusement par-dessus ses rivages épouvantés.

Adieu les joyeuses espérances de la moisson ! ces cultures si belles, ce seigle barbu, ce froment jaunis-

sant déjà, ce chanvre haut comme un homme, qui emplissait l'air aux chaleurs de midi, de parfums champêtres et sévères, ce lin aux fleurs d'azur, ces betteraves gigantesques, et ces guérets bénis où l'avoine presque mûre livrait ses gais panaches aux caresses de la brise, tout est couché, flétri, perdu. La Loire a tué ce qu'elle avait nourri. Le val de la Loire, ce paradis, est une mer. L'eau boueuse et tourmentée s'étend partout comme un linceul.

Et quand la Loire va se retirer, lassée, rien ne se relèvera : l'orgie du fleuve ne pardonne point. Moissons et fleurs resteront ensevelies sous le sable aride, jusqu'à ce que la charrue, déchirant le linceul mortuaire et rendant aux rayons du soleil cette terre d'une fertilité incomparable, ait fait jaillir du sol, en quelques semaines, d'autres moissons plus riches, d'autres fleurs plus éclatantes.

Entre Saumur et Trèves, à droite des futaies de Tuffuaux, passe une levée mal entretenue qui était autrefois la route de Beaupréau. Des deux côtés du chemin, les saules et les oseraies cachent leurs pieds dans les glaïeuls. La Loire est, au nord, bordée par le chemin de fer d'Angers à Tours. Vers le midi un mamelon de tuf, rompant brusquement la plaine, a été taillé à pic de main d'homme.

Sur ce plan perpendiculaire on a creusé quelques-unes de ces demeures souterraines qui se rencontrent dans les campagnes de l'Anjou et dans le pays

de Tours : ce sont de véritables cavernes qui ont leur cheminée à fleur de sol et dont les habitants troglodytes moissonnent le blé ou fouillent la pomme de terre, immédiatement au-dessus de leurs chambres à coucher.

A droite du mamelon, une grande avenue d'ormes courait en droite ligne dans la plaine, pour grimper ensuite aux flancs d'une gracieuse colline, couverte de magnifiques futaies. Tous ceux qui ont voyagé dans ce pays où la richesse des cultures exclut presque toujours du paysage l'imprévu et la variété, ont arrêté leurs regards avec complaisance sur ces grands bois qui, rompant à la fin l'uniformité fatigante, découpent leurs nobles profils à l'horizon. On sait bien que, derrière ces bosquets, se cachent tous les enchantements du luxe, toutes les splendeurs de l'opulence ; on sait bien qu'il y a là quelqu'un de ces châteaux hospitaliers et pleins de souvenirs qui sont comme des joyaux à la couronne royale de la Loire.

Entre l'avenue et l'ancienne route de Beaupréau, à quelques centaines de pas des habitations creusées dans le tuf, s'élevait une petite maison de bon style angevin avec une haute toiture en ardoises grises et une façade où la vigne traçait de capricieux festons; sous la vigne, deux grands rosiers en espaliers encadraient la porte voûtée, et pour entrer on était obligé d'écarter les bouquets de roses.

Un bon verger s'étendait vers l'ouest ; au nord

c'était une prairie coupée de marécages, au bout de laquelle, derrière un rideau de peupliers d'Italie, le chemin de fer passait.

La maison était une auberge, et Dieu sait que le vieux Morin, son propriétaire, n'avait point sujet de bénir l'invention de la vapeur. Autrefois, l'auberge du Cheval-Blanc était un lieu de halte obligée pour tous ceux qui se rendaient de Tuffuaux à Trèves ; mais maintenant un petit village tout neuf, composé de ces maisons plates et blanchâtres qui semblent sortir de la terre au souffle brûlant des locomotives, avait été bâti de l'autre côté du railway. Dans ce village, on comptait naturellement une ou plusieurs auberges ; Morin en était réduit à cultiver son verger, et quand il entendait passer le convoi derrière les peupliers, Morin poussait des soupirs plus gros que ceux de la machine.

C'était au mois de juillet de l'année 1847 ; les portes et les fenêtres de la petite auberge étaient encore fermées, bien que le soleil levant carressât déjà les feuillages amis des deux grands rosiers et de la vigne ; la campagne était solitaire et animée seulement par la déroute des oiseaux qui prenaient la fuite au bruit des wagons.

La porte d'une des maisons creusées dans le tuf s'ouvrit et laissa passer un chant matinal. Un jeune gars d'une vingtaine d'années sortit sans prendre la

peine de refermer l'huis et descendit la rampe ; au bout de quelques pas, il disparut dans le brouillard, mais on aurait pu suivre sa route aux gaies cadences de sa chanson. Au même instant un pas pesant sonna sourdement sur le gazon de l'avenue.

C'était un homme entre deux âges, vêtu d'une vieille livrée et chaussé de sabots, qui venait du côté de cette grande futaie dont les ombrages devaient cacher un château.

La voix du chanteur arriva jusqu'à lui et il s'arrêta pour écouter.

— Oh ! oh ! grommela-t-il, tandis que sa physionomie chagrine prenait une teinte de méchante humeur plus foncée, celui-là se lève de bon matin ; voici ce damné Pierre Tassel qui roucoule déjà autour de l'auberge !

— Landerirette, landerira ! ajouta-t-il en contrefaisant la voix du jeune homme, landerira, la, la, va-t'en voir s'ils viennent ! Tu t'enrhumes pour rien dans le brouillard ; Toinette est une fille sage et son père sait bien que tu n'as pas le sou !

Ce disant, il jetait un regard de satisfaction sur les fenêtres de la petite auberge qui toutes restaient closes. Mais son triomphe ne fut pas de longue durée ; la figure jeune et franche de Pierre Tassel sortit du brouillard et se montra entre les saules ; il franchit d'un bon léger la haie d'épines qui bordait le clos du père Morin et se mit à courir sous les

pommiers en jetant au vent un dernier et retentissant landerira !

Les volets d'une des fenêtres s'entrouvrirent ; l'homme à la vieille livrée, caché derrière un tronc d'arbre, regardait de tous ses yeux et ne riait plus.

Pierre Tassel était encore à une cinquantaine de pas de la maison ; il appuya sa main contre ses lèvres, et siffla. Les lourds volets roulèrent sur leurs gonds, et le soleil levant frappa en plein le visage souriant de Toinette Morin.

Toinette avait dix-sept ans, des joues fraîches, des yeux rayonnants, une bouche rose et des cheveux noirs comme le jais sur un front que le grand air des champs teintait de nuances robustes.

C'était celle-là qui chantait bien et qui dansait mieux encore ! Les filles de la paroisse de Trèves ont leur réputation de beauté qui va jusqu'à Saumur et même au-delà ; mais dans toute la paroisse de Trèves il n'y avait pas une seule fille qui pût le disputer à Toinette. Elle était jolie comme un cœur, elle était plus gaie qu'un pinson, et bonne avec cela, et sage, — et tout ! comme disaient les garçons du bourg qui raffolaient d'elle.

M. Bertois, l'homme à la vieille livrée, domestique de confiance de Mme Richard des Garennes, était du même avis que les garçons du bourg de Trèves ; M. Bertois avait distingué Toinette Morin et songeait à l'élever jusqu'à lui. C'était une pauvre

alliance peut-être pour un homme dans la position de M. Bertois, mais l'amour ne calcule pas.

— Bonjour ! dit Pierre Tassel en arrivant sous la fenêtre, papa Morin ne s'éveillera que dans une heure, et j'ai bien des choses à te conter, ma promise.

Toinette hésitait. M. Bertois faisait une grimace épouvantable. Pierre Tassel tira de sa poche un paquet de faveurs et un petit carré de papier ; il déroula les faveurs qui livrèrent au vent leurs nuances diverses et leva le papier au-dessus de sa tête.

— Un bon billet ! s'écria Toinette, qui joignit ses mains et devint pâle de plaisir.

Au lieu de répondre, Pierre Tassel se mit à danser en rond sur l'herbe, jetant en l'air et rattrapant tour à tour son numéro de tirage et son paquet de rubans.

Toinette quitta la croisée ; on l'entendit descendre l'escalier quatre à quatre. Jusqu'au jour où la pensée lui était venue que le pauvre Pierre pourrait tomber à la conscription et s'en aller soldat, comme tant d'autres, Toinette n'avait jamais éprouvé en sa vie une inquiétude sérieuse ; mais depuis quelques semaines elle oubliait de chanter sa chanson. A table, son père lui disait : As-tu les fièvres, que tu ne manges plus? Et la nuit, elle entendait étonnée, le

timbre de la vieille horloge sonner lentement toutes les heures.

Sept ans! ils restent sept ans loin du village ceux que le sort marque pour être soldats! Ils s'en vont loin, bien loin : parfois ils oublient; souvent on ne les revoit plus jamais. Et Toinette se disait : Si je ne revoyais plus jamais mon pauvre Pierre !

Aussi quelle joie, ce matin! elle venait de lire les chiffres du bienheureux numéro, et d'ailleurs les gaies nuances des rubans de Pierre ne parlaient-elles pas assez haut? Pierre était sauvé : le cœur de Toinette battait bien fort, tandis qu'elle descendait les marches inégales de l'escalier. Ses mains tremblaient tant qu'elle ne pouvait décrocher la barre de la porte.

— Et le jeune M. Roland? disait-elle en secouant le lourd morceau de bois, a-t-il été aussi heureux que toi?

Pierre n'entendait pas, sans doute, à travers les planches épaisses, car le silence régnait désormais au dehors.

Enfin la barre tomba; Toinette ouvrit à la fois les deux battants, et sa charmante figure, embellie par l'émotion heureuse, apparut entre les touffes de roses.

— Montre-le-moi! montre-le-moi! s'écria-t-elle dans son impatience d'enfant.

Elle voulait toucher le bon numéro que Dieu et

la sainte Vierge avaient donné à Pierre; elle voulait le mettre sur ses lèvres en remerciant la sainte Vierge et Dieu. Mais on ne répondit point encore et Toinette recula effrayée en voyant devant elle, au lieu du visage joyeux de Pierre, la mine revêche de M. Bertois.

— Oh!... balbutia-t-elle dans son trouble et sans savoir ce qu'elle disait, ce n'était pas vous, pourtant! où est-il?

— Il se fait grand matin, répliqua sèchement le domestique, et vous n'êtes pas encore bien éveillée, mademoiselle Toinette.

— Comment! dit la jeune fille, vous n'avez pas vu?...

— Je n'ai rien vu, interrompit M. Bertois; j'arrive du château, je frappe, on m'ouvre, tout est comme il faut. Et je vous prie d'aller chercher votre père à qui je veux parler de la part de madame des Garennes.

Toinette fit la révérence et s'esquiva; elle avait eu le temps de se remettre. Sans doute Pierre Tassel s'était enfui à temps pour n'être point vu par M. Bertois. Pendant que Toinette remontait l'escalier, le valet de confiance s'était assis sur un banc et tamponnait son front mouillé de sueur.

— Un bon numéro! disait-il. Quand elle sera ma femme, je ne la laisserai pas au pays, voilà tout. A quoi eût servi un esclandre puisque je veux l'épou-

ser tout de même? Ah! ah! le bail du bonhomme Morin est à terme, et j'ai encore beau jeu, malgré le bon numéro de ce satané Pierre Tassel!

— Salut à vous, papa Morin, se reprit-il en voyant entrer l'aubergiste qui arrivait demi-vêtu et les yeux gros de sommeil, l'auberge du Cheval-Blanc est une fière métairie, à ce qu'il paraît, puisque nous pouvons faire comme cela la grasse matinée et manger du pain tout de même.

Morin jeta un regard vers le soleil dont les rayons rasaient encore la cime des jeunes saules: il ne répliqua point autrement. C'était un beau paysan d'une cinquantaine d'années, à la figure pleine de franchise et d'intelligence.

— Salut à vous, monsieur Bertois, dit-il à son tour, venez-vous me parler de mon bail?

Bertois mit sa main dans son jabot, comme un intendant de comédie.

— Par ma foi, Morin, mon ami, s'écria-t-il, nous avons d'autres chats à fouetter là-bas, au château, et nous ne nous inquiétons guère de votre bail... mais avez-vous remarqué le malin brouillard qui tombe ce matin? on dit qu'un verre de vin est bon pour le brouillard.

— Toinette! appela l'aubergiste; apporte-nous une bouteille de vin blanc.

M. Bertois croisa ses jambes l'une sur l'autre et se renversa en arrière.

— Papa Morin, dit-il plus amicalement, j'espère que nous établirons bientôt cette jeunesse. Le monde est méchant, et j'ai toujours entendu répéter qu'il ne fallait pas laisser mûrir les filles.

Toinette mit la bouteille de vin blanc sur la table sans lever les yeux et s'enfuit rouge comme une pivoine.

— Mais ce n'est pas pour jaser que je suis venu ici, papa Morin, reprit M. Bertois en humant un bon verre de vin d'Anjou ; il me reste plus d'une course à faire, et une autre fois nous aurons le temps de causer à notre aise de Toinette et de votre bail.

L'aubergiste l'interrogeait du regard.

— Ça vous étonne? continua M. Bertois qui se versa sans compliment un second verre ; ce que je vous dirai alors vous étonnera peut-être davantage. En attendant, voici l'objet de ma venue : il y aura du monde aujourd'hui au château. Aux termes de votre bail, vous devez venir aider dans ces circonstances-là, et justement madame a renvoyé Laurent, le valet de pied, dont vous prendrez la livrée.

— Le bail ne dit pas que j'endosserai la livrée! se récria Morin en fronçant le sourcil.

M. Bertois cligna de l'œil.

— Croyez-moi, dit-il bonnement, montrez un peu de complaisance et amenez Toinette, qui trouvera de l'occupation à l'office.

— Le bail ne parle pas de Toinette, objecta encore Morin.

M. Bertois se leva et vida, rubis sur l'ongle, le dernier verre de la bouteille.

— Voilà donc qui est entendu, dit-il, maintenant je vais aller chercher Baptiste, Nicolas et nos autres fermiers. A tantôt, papa Morin ; je dirai à madame que je vous ai trouvé parfaitement disposé.

Comme il gagnait la porte, un long nuage de fumée épaisse et noire se déroula derrière le rideau de peupliers, et une locomotive, lancée à toute vapeur, laissa échapper son brusque gémissement.

— Il y a là-dedans des gens qui nous arrivent, dit M. Bertois ; pour l'intérêt que je vous porte, Morin, mon ami, je vous recommande de ne pas être en retard.

Il traversa le verger et disparut derrière les arbres de l'avenue. Morin resta la tête appuyée entre ses mains.

— Il sait que j'ai dépensé mon dernier sou pour amender ma terre, grommela-t-il ; il me monte un coup, je sens cela.

— Pour aller au château des Garennes, s'il vous plaît ? demanda une voix au dehors.

— L'avenue, et toujours tout droit, répondit Morin.

— S'il n'y avait que notre monsieur, poursuivit-il à part lui, c'est une bonne pâte, au fond ; mais

j'aimerais mieux avoir affaire au diable qu'à sa femme !

— La route du château des Garennes? dit encore une voix dans le verger.

— Prenez l'avenue : le château est au bout.

— Grand merci.

Cette fois Morin regarda par la fenêtre et vit des ouvriers portant leurs outils sur le dos, qui se dirigeaient vers l'allée d'ormes.

— Il faut payer tous ces gens-là, pensa-t-il, et mon pauvre argent a doublé la valeur de ma retenue. On me disait : Tu mourras là, mon bon Morin, et moi je travaillais, et mes économies s'en allaient grand train. Des gens que je connais depuis si longtemps! des gens si riches! Et maintenant, je ne sais pas pourquoi, j'ai idée qu'on en est aux expédients. Morin, mon vieux, tu la danseras !

— A quoi penses-tu donc, père? dit la douce voix de Toinette, qui vint s'asseoir auprès de lui.

— Que dirais-tu, toi, petite fille, demanda brusquement l'aubergiste, si nous étions obligés de nous en aller d'ici?

Toinette ouvrit de grands yeux.

— Nous en aller d'ici! répéta-t-elle, et pourquoi cela?

— Apparemment parce qu'on nous chasserait.

— Vous chasser! vous, mon père, qui avez été à l'école avec M. des Garennes !

— Oui, oui, j'y ai été avec lui, à l'école, murmura le bonhomme qui était tout rêveur ; et il portait le bonnet d'âne plus souvent qu'à son tour, c'est certain. Il s'appelait alors tout bêtement Thomas Richard. Et ça arrivait que je le cognais sévèrement, quand je n'étais pas content de lui. Étaient-ils pauvres, en ce temps-là, tous ces Richard ! j'en connaissais plus d'une douzaine qui couraient en guenilles par les chemins. De l'autre côté de Tuffuaux on disait : battez une brousse, il en sortira trois Richard ! Il y avait Thomas, il y avait Jérôme, Fifi, François, Charlot, Ambroise, Blaise, Claude et Eustache. Ah dame ! ils ont tous fait leur trou. Ça s'appelle à présent M. Richard du Moulin, M. Richard du Verger, M. Richard des Jardins, M. Richard de la Luzerne...

Toinette se mit à sourire.

— Voilà Thomas, reprit Morin tristement, qui est deveuu M. Richard des Garennes et mon maître par-dessus le marché. Son cousin Jérôme, le gros Jérôme qu'était plus bête que nos dindons, s'appelle M. Richard du Taillis : il a des fermes en Normandie et ses bestiaux gagnent des prix d'honneur au grand concours. Fifi Richard, les cheveux jaunes, qui avait toujours les genoux et les coudes percés, a nom M. du Guéret. Il a frisé ses cheveux jaunes et il fait son entendu avec les élégants de Paris les plus comme il faut. Il n'y a guère que Richard

Pain-Sec, l'artiste, M. de l'Étang comme il veut qu'on l'appelle...

— Avec tous ces Richard-là, interrompit Toinette en éclatant de rire, de l'Étang, du Taillis, du Guéret, du Moulin et de la Luzerne, on ferait tout de même une belle métairie, mon papa.

— Quant à ça, dit le père Morin en caressant sa fille d'un regard d'admiration, tu n'as pas la langue dans ta poche, ma Toinette! Mais nous ne sommes pas au bout des Richard! Il y a la grosse Titine, qui a épousé un ancien avoué : madame Augusta Massonneau aîné! je l'ai vue vendre des pommes, celle-là! Il y avait encore le mauvais sujet, comme on l'appelait, Jean Richard, le frère cadet de M. des Garennes.

— Ah! mon papa, s'écria Toinette en prenant les deux mains de l'aubergiste, faut pas dire du mal de celui-là. C'est le père de M. Roland.

— Dire du mal du pauvre Jean! s'écria Morin avec une chaleur soudaine ; qui ça moi? est-ce que tu es folle, fillette? Oh non! non! Et ceux qui diraient du mal de lui devant moi ne seraient pas les bienvenus. Je l'ai appelé le mauvais sujet, parce que c'était son nom dans la famille. Et plût à Dieu pour nous que M. des Garennes fût un mauvais sujet comme cela! Ils étaient tous après lui parce qu'il avait épousé une fille qui n'avait rien que son bon cœur et sa beauté. Mais dame, elle était bonne!

Il me semble que je la vois encore sur la porte avec sa figure riante et douce comme celle de la sainte Vierge, et berçant le petit Roland dans ses bras. Ils lui firent tant et tant de deuil, à la pauvre enfant, qu'elle prit la maladie de tristesse ; on la mit au cimetière qu'elle n'avait pas encore dix-sept ans...

Toinette essuya furtivement une larme.

— L'âge que tu as, ma fille, poursuivit le bonhomme en l'attirant contre son cœur. Elle laissait le petit Roland qui allait sur six mois. Jean devint fou... mais fou ! Je le vis un soir prendre la tête de la vieille dame Richard, la mère, dans ses deux mains. C'est comme cela qu'il l'embrassait. Et ça faisait plaisir de les regarder tous deux, la mère et le fils, tant ils s'aimaient bien. Je le vis donc embrasser la bonne femme : il sanglotait ; il disait à travers les larmes qui l'étouffaient : Élève l'enfant, ma mère ; moi je ne peux pas rester dans la maison où Marguerite est morte. Je vais partir, j'irai à la grâce du bon Dieu...

— Et il s'en alla ! dit Toinette en secouant la tête.

— Et il n'est jamais revenu, ajouta le vieux Morin avec lenteur. Il y a de cela bientôt vingt ans, puisque le jeune M. Roland vient de tirer au sort. La bonne femme Richard a tenu sa promesse de son mieux, elle a élevé l'enfant...

— Qui est un joli garçon, au jour d'aujourd'hui !

— Et meilleur encore qu'il n'est beau; franc, hardi, le cœur sur la main. Ce qui fait que la pauvre bonne femme Richard a eu bien de la peine avec lui, car madame des Garennes le déteste et les du Guéret, les du Taillis, les des Jardins et tout le reste...

— Oui, oui, interrompit Toinette d'un air malin; ceux-là ne peuvent pas souffrir M. Roland. Mais mademoiselle Camille...

— Eh bien? fit Morin qui la regarda en dessous.

— Eh bien! mademoiselle Camille n'est pas de leur avis, quoi donc!

Morin lui donna une petite tape sur la joue.

— Tu crois ça, toi? murmura-t-il en souriant.

— Dame! fit Toinette, ça ne ferait-il pas un ménage bien gentil?

Morin tira un gros soupir du fond de sa poitrine.

— Sais-tu si notre voisin, Pierre Tassel, demanda-t-il à l'improviste et en regardant sa fille bien en face, a amené un bon numéro?

— Pierre? balbutia Toinette, qui ne s'attendait pas à cette question, je crois... j'ai idée...

— Tu l'as vu ce matin, n'est-ce pas? interrompit le bonhomme.

Toinette baissa les yeux et murmura:

— Oui, mon père.

Morin se gratta l'oreille.

— M. Bertois fait la pluie et le beau temps au château, pensa-t-il tout haut. Encore un beau et brave garçon que ce Pierre Tassel, mais il est comme M. Roland : ni sou ni maille !

— Mais en voilà-t-il des gens qui prennent l'avenue, s'écria Toinette, à qui le tour de l'entretien ne plaisait plus.

Morin s'accouda sur l'appui de la fenêtre.

— Je ne suis pas sorcier, grommela-t-il, mais bien sûr qu'il va se passer quelque chose.

— Quoi donc ? demanda Toinette vivement.

— M. Bertois est venu nous chercher pour être de corvée aujourd'hui au château. Tous les Richard doivent se réunir ce matin. J'ai ouï parler d'accordailles et même d'un conseil de famille pour M. Roland qui est tombé au sort. Il y a anguille sous roche, c'est sûr.

— Qui donc épouserait mademoiselle? demanda encore Toinette.

— Le cousin du Guéret.

— Les cheveux jaunes ! s'écria la jeune fille en riant. Morin se releva tout à coup et se frappa le front.

— J'y pense, dit-il, le cousin du Taillis et lui m'ont fait prévenir qu'ils déjeuneraient chez moi en passant. J'étais laboureur hier, je vais être aubergiste ce matin, et je serai domestique ce soir.

Si encore on en était plus riche! Allons, petite, à la cuisine : nous n'avons que le temps.

Comme il passait le seuil, il vit un voyageur qui enjambait la barrière du clos et se dirigeait tout droit vers la porte de l'auberge.

— En voici un qui se trompe de chemin, dit Morin, habitué depuis longtemps à voir chômer ses tables et ses écuelles.

— Prenez l'avenue, ajouta-t-il en élevant la voix, et toujours tout droit!

Le voyageur avait un costume assez élégant, et portait un chapeau tout neuf, posé sur l'oreille; il ne s'arrêta point et continua d'avancer d'un air dégagé.

— Est-ce le château des Garennes que je trouverai au bout de l'avenue? demanda-t-il.

— A moins qu'il n'ait changé de place depuis hier, répondit l'anbergiste.

Le voyageur s'appuya de la main contre le montant de la porte. Il y avait sur son visage un mélange d'audace effrontée et d'hésitation. Vous eussiez dit un comédien qui entre en scène sans être parfaitement sûr de son rôle.

— Pouvez-vous me donner une chambre où je sois seul, demanda-t-il après un silence, et ce qu'il faut pour écrire?

Morin le considéra avec attention.

— Une chambre, c'est possible, répondit-il, et il

doit bien rester encore un peu d'encre au fond de l'écritoire. Conduis ce monsieur-là, Toinette.

Il tourna le dos et entra dans la cuisine où une vieille servante était en train d'allumer les fourneaux. L'étranger suivit Toinette, qui montait lentement l'escalier ; c'est à peine s'il jeta un regard sur les murailles délabrées de la pièce où on l'introduisit.

— Dites-moi, la belle enfant, dit-il, tandis que Toinette versait de l'eau claire au fond de l'encrier, il est riche, n'est-ce pas, ce M. des Garennes?

— Quant à ça, presque autant que le roi, répondit la fillette.

Elle mit sur la table, auprès de l'étranger, l'écritoire, pleine d'un liquide jaunâtre, un morceau de papier qui portait les traces de divers attouchements et une plume comme on en trouve parfois dans les auberges de campagne où il y a des plumes.

— Là ! fit-elle toute fière et toute heureuse d'avoir complété ce matériel, il ne vous faut rien avec ça, monsieur?

— Rien, répondit l'étranger, qui délayait avec distraction son encre bourbeuse.

Il rappela pourtant Toinette, qui avait tiré sa révérence et bondissait déjà au milieu de l'escalier.

— Ma belle enfant, dit-il négligemment, je vou-

drais bien savoir quel homme c'est que ce M. des Garennes.

— Quel homme ? répéta Toinette.

— Vous le connaissez ?

— Quant à ça, oui ! c'est un gros ; un petit peu rouge en figure, et chauve du dessus de la tête.

— Ce n'est pas cela, j'entends parler de son caractère.

— Ah dame ! s'écria Toinette, moi je l'ai toujours vu bien gai, quand il n'avait point de mauvaise humeur.

— Merci, dit l'étranger, qui la congédia du geste.

Toinette s'en alla et ferma la porte, mais les questions du voyageur avaient éveillé sa curiosité ; après avoir descendu quelques marches, elle remonta tout doucement et colla son œil au trou de la serrure. L'étranger se promenait dans la chambre à grands pas. Toinette l'entendait qui disait :

— L'homme est riche, il n'y a qu'un avis là-dessus. C'est un coup de partie ! Il faut jouer son vatout et mener ça rondement.

— Après tout, ajouta-t-il en se rasseyant près de la table (et Toinette ne saisissait plus qu'un mot de ci, un mot de là, parce que l'étranger avait baissé la voix), j'ai les mains pleines d'atouts cette fois-ci. Je ne vois pas trop comment je pourrais être décavé. Ma foi ! ces bords de la Loire sont admi-

rables, et dès que j'aurai mes quinze cent mille francs, j'achèterai quelqu'un de ces châteaux délicieux que j'ai aperçus tout le long de la route. Allons, Vauthier, mon ami, relève la tête pour porter, comme il faut, ton nouveau nom... un beau nom étranger, vraiment! Anglais ou Américain : M. Stéphen Williams...et qui est bien à toi, puisque tu l'as trouvé... Vous avez mangé de la vache enragée, pas mal, jusqu'ici M. Stéphen Williams, mais vous avez enfin rencontré la pie au nid, mon ami. Manœuvrez bien, et du diable si, dans deux ou trois mois, vous n'êtes pas un des plus respectables propriétaires de ce charmant pays de Touraine!

II

L'AGENT DE CHANGE

Morin était dans son coup de feu, il préparait de son mieux le déjeuner des trois ou quatre Richard qui devaient lui faire l'honneur de s'arrêter à son auberge. Tout en veillant à ses casseroles, il réfléchissait et se disait :

— Ça sent l'anguille sous roche !

Déjà plusieurs fois il avait indiqué le chemin du château à des gens qui passaient au dehors ; c'était, ce matin, une véritable procession.

Un homme en uniforme parisien et portant le cachet de cette élégance commerciale qui fleurit sous le péristyle de la Bourse, à l'heure du parquet, poussa la porte et entra en touchant sommairement son chapeau de feutre gris.

— C'est ici l'auberge du Cheval-Blanc ? dit-il.

— Morin fit un signe de tête affirmatif.

— Chez Morin ? ajouta le nouveau venu.

— Chez Morin, répéta le bonhomme.

— M. des Garennes, s'il vous plaît ?

L'aubergiste se retourna vers les casseroles et dit, pour la vingtième fois, depuis le commencement de cette journée :

— Prenez l'avenue, toujours tout droit : le château est au bout.

— L'ami, dit le Parisien d'un ton sec, je ne vous demande pas où est le château, je vous demande M. des Garennes.

— Et moi je vous réponds, répliqua le bonhomme patiemment : Prenez l'avenue, toujours tout droit.

— Est-ce que M. des Garennes ne serait véritablement pas ici ? demanda le Parisien d'un air à la fois surpris et blessé.

Morin le regardait en riant.

— M. des Garennes ne vient jamais ici, dit-il.

— Il devait y venir aujourd'hui, pourtant.

— Moi je vous promets qu'il n'y viendra pas ! On se sera gaussé de vous. Si vous voulez voir M. des Garennes, le plus sûr est de prendre l'avenue, et toujours tout droit...

Il s'interrompit et resta bouche béante. La casserole qu'il tenait à la main tomba sur le fourneau.

Par la fenêtre ouverte, il venait de voir le char-à-bancs de M. des Garennes entrer dans la cour de l'auberge.

— Tiens! tiens! fit-il; encore du nouveau! un rendez-vous chez moi! ça la sent, l'anguille sous roche !

Des Garennes s'élança dans la chambre en essuyant son front chauve et se précipita vers le Parisien, la main tendue et le sourire aux lèvres.

— Est-ce que je vous aurais fait attendre, mon cher monsieur Gayet? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit ce dernier, qui se mit tout de suite sur la réserve, j'arrive à l'instant même.

— A la bonne heure! J'aurais été désespéré...

— En fait-il des compliments! se dit l'aubergiste en aparté.

Des Garennes se tourna vers lui et lui donna sur l'épaule une tape amicale.

— Bonjour, mon vieux Morin, lui dit-il, on va bien chez toi? Nous allons passer, monsieur et moi, dans la chambre ici près : veille à ce qu'on ne nous dérange pas.

Il entraîna le Parisien, qu'il avait salué du nom de Gayet, et donna un tour de clé à la porte.

— Son vieux Morin! grommela l'aubergiste, qui reprit la queue de sa casserole. Comment qu'on va

chez nous? Quant à ça, il y en a une sous roche, et une fameuse !

Dans la chambre voisine, M. Richard des Garennes avait avancé un fauteuil, sur lequel le Parisien Gayet étalait déjà la coupe irréprochable de son pantalon qui semblait contenir difficilement l'obésité de ses courtes jambes. Des Garennes prit une chaise et commença d'un air caressant :

— Cher monsieur, permettez-moi d'abord de vous faire mes excuses et de vous expliquer pourquoi je ne vous ai point reçu, ce matin, au château.

— Monsieur des Garennes, interrompit Gayet avec une sécheresse qui frisait l'impertinence, nous n'avons ensemble que des relations d'affaires. Vous êtes capitaliste, je suis agent de change ; vous me donnez vos ordres, je les exécute. Voilà tout absolument.

— Permettez ! permettez ! cher monsieur, fit des Garennes, dont le sourire devint encore plus aimable, les relations d'affaires n'excluent point du tout les rapports plus intimes. La considération que j'ai toujours eue pour votre caractère m'engage... D'ailleurs, rassurez-vous, je connais le prix de votre temps ; il suffira de deux mots : Madame des Garennes ignore l'espèce de petite crise...

Gayet eut un sourire.

— Vous appelez cela une espèce de petite crise ? prononça-t-il en appuyant sur chacune de ses pa-

roles ; ce n'est pas une espèce de petite crise, monsieur, ce n'est pas même une petite crise...

— Mettez la crise, purement et simplement, si vous voulez, murmura des Garennes, qui pâlit un peu.

— Moi, j'appelle cela une catastrophe, dit l'agent de change avec emphase.

Il s'arrêta et reprit :

— Monsieur, à la Bourse d'hier, il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu....

— Vous me direz cela tout à l'heure, interrompit des Garennes en s'efforçant de sourire ; j'ai mes raisons pour être beaucoup plus rassuré que vous, et je vous prie de croire que mes raisons sont excellentes.

Il frappa sur sa poitrine avec le geste d'un homme qui en appelle à son cœur ; sa poitrine rendit un son sec : c'était à son portefeuille qu'il en avait appelé.

— Je poursuis, si vous le voulez bien, ajouta-t-il, Madame des Garennes, disais-je, ignore l'embarras apparent et momentané de mes affaires ; à quoi bon l'effrayer ? En outre, je dois recevoir aujourd'hui plusieurs de mes parents pour une décision à prendre dans l'intérêt de notre famille. Tous ces parents ont des fonds chez moi, car nous sommes très-unis ; un mot imprudent...

— J'avais lieu de croire, monsieur, dit Gayet en

se renversant sur son fauteuil, que ma discrétion était suffisamment connue.

Des Garennes s'inclina gracieusement.

— Personne, cher monsieur, n'y rend hommage plus sincèrement que moi.

— Un agent de change est comme un confesseur! poursuivit Gayet avec un redoublement d'emphase.

Mais des Garennes ne voulut point lui laisser le soin de développer cette thèse sympathique ; il prit un air de componction et dit :

— Cher monsieur, à mes yeux, votre charge est un sacerdoce ; la Bourse est une basilique, le parquet un sanctuaire! Et je ne suis pas suspect de scepticisme, ajouta-t-il en souriant complaisamment à l'endroit du dieu qu'on adore dans ce temple. C'est mon dieu comme c'est le vôtre, et je laisse déblatérer les moralistes idiots. Voyons, croyez-moi, donnons-nous la main, et qu'une vaine susceptibilité n'entrave pas des rapports anciens déjà et fructueux.

Tant d'éloquence n'avait pas touché le cœur parisien de Gayet.

— Ces rapports ont pu être fructueux jadis... dit-il sans changer de ton.

— Ils le seront toujours! s'écria des Garennes en homme sûr de son fait. Je suis prêt, maintenant, à écouter ces nouvelles qui vous rendent si morose.

— Vous jugerez s'il y a de quoi, monsieur, dit Gayet en croisant ses mains sur ses genoux ; vous

avez tout bonnement failli être exécuté à la bourse d'hier.

— Exécuté ! répéta des Garennes en bondissant sur sa chaise.

— Ni plus ni moins, dit Gayet froidement, et c'est à cause de cela que je vous avais dépêché un exprès pour vous annoncer ma venue.

— Mais.., balbutia des Garennes qui perdait les arçons, ma position de fortune...

— Monsieur, nous ne savons rien de précis là-dessus. Personnellement, moi, je vous crois très-riche, mais l'expérience nous défend de nous fier à nos opinions personnelles. Je suis à découvert de trente et quelques mille francs vis-à vis de vous...

Des Garennes tira vivement son portefeuille.

— Je suis prêt à vous remplir, dit-il.

— J'allais vous le demander, répliqua Gayet qui s'inclina fort poliment.

La courtoisie entre boursiers n'exclut nullement cette honorable franchise.

Pendant que des Garennes comptait ses billets sur un coin de la table, l'agent de change achevait son récit :

— D'après vos ordres, j'avais acheté, en prévision de la hausse qui semblait certaine. Des nouvelles ont couru, la rente a baissé ou plutôt tombé ; vous aviez à payer une différence énorme ! En même temps la baisse affectait vos actions des mines qui

n'étaient même plus cotées. Vous savez qu'il nous est défendu de faire des avances...

Des Garennes essuyait son front, où perlait la sueur.

— Et qui donc a empêché ?... murmura-t-il.

— Le hasard... un capitaliste étranger...

— Qui a nom ?...

— Stephen Williams.

— Il a donc fait des achats bien considérables ?

— Si considérables que le mouvement s'est arrêté. Les haussiers en déroute se sont ralliés pour faire une charge à fond, et la rente, remontant comme une folle, a dépassé du coup la cote de la veille.

M. des Garennes mouilla la pointe de sa mine de plomb, et inscrivit sur ses tablettes le nom de Stephen Williams.

De sorte que, dit-il en changeant tout à coup de ton, la journée, en somme, n'a pas été mauvaise. Vous avez été pris d'une panique, et voilà tout. Cher monsieur, je ne me plains pas que vous ayez manqué de politesse à mon égard ; mais, malgré toute votre bienveillante réserve, il m'est évident que vous avez des craintes sur ma position financière.

— Monsieur... murmura Gayet, qui fit aussitôt retraite.

— Ne niez pas ! reprit des Garennes avec rondeur. C'est votre métier que de chercher le fort et le faible de chacun. Je n'ignore aucun des bruits qui courent

là-bas. Je sais qu'on me reproche, entre autres choses, l'achat de cette terre des Garennes, qui me coûte quelque quinze cent mille francs.

— Du moment que la somme est payée... insinua l'agent de change, dont le regard sournois s'abaissa.

— Cela veut dire qu'on m'accuse de ne l'avoir point payée, n'est-ce pas ?

— Il y a tant de propos !

— Eh bien ! cher monsieur, s'écria des Garennes, on dit vrai, je dois quinze cent mille francs ; mais je suis bien aise de vous apprendre que d'aujourd'hui à demain je pourrais payer une somme quadruple. Ma maison est solide, monsieur Gayet, ma maison est prospère. Je ne vous parle point du riche mariage de ma fille...

— Avec monsieur votre cousin, M. Richard du Guéret ? interrompit l'agent de change. Il passe pour être dans l'aisance.

— Je vous le répète, poursuivit des Garennes, je ne vous parle pas même de cela. Connaissez-vous Peter Bristol ?

— Peter Bristol de Boston ?

— Oui, Peter Bristol de Boston.

Des Garennes planta sa main dans son jabot d'un air vainqueur.

— Parbleu ! s'écria Gayet, qui ne connaît le Rothschild de l'Amérique du Nord ?

Des Garennes avait ouvert négligemment son por-

tefeuille ; il en tira une lettre qu'il déplia et tendit à l'agent de change.

— Le Rothschild de l'Amérique du Nord, prononça-t-il en appuyant sur chaque parole, est trop loin de la Bourse et trop loin de Tortoni pour écouter les cancans de concierge qui se font parmi les courtiers marrons. Voici ce qu'il m'écrivait la semaine passée, en me faisant sa dernière remise sur Paris. Veuillez lire, s'il vous plaît.

— Pour vous obéir... balbutia Gayet, qui saisit la lettre avec un empressement mal dissimulé.

Il lut :

— « Mon cher correspondant... » Je savais que vous aviez l'avantage d'être son correspondant... « Relations cordiales... » Très-flatteur et bien mérité ! Oh ! oh ! « Sentiments affectueux... » Je vous fais mon sincère compliment ! Seulement, ajouta-t-il à part lui, tout cela ne s'escompte guère. Ah diable ! « Crédit illimité... »

Il mit son binocle à cheval sur son nez.

— Ça y est, en toutes lettres, reprit-il, « crédit illimité ! » Soyez certain, cher monsieur, que pour mon compte je n'ai jamais ajouté foi un seul instant...

Il rendit la lettre à des Garennes, qui triomphait avec modestie, et qui disait en souriant :

— Allons ! de la franchise ! Vous avez cru purement et simplement que j'étais... vous m'entendez bien ?

— Du tout ! se récria Gayet. Ah ! quant à cela, je vous le proteste ! la meilleure preuve, c'est que je sollicite avec bonheur la continuation de votre confiance.

— Comment donc ! dit des Garennes en lui serrant la main.

Il ajouta en lui-même :

— Toi, tu es un impertinent drôle, et je te remplacerai demain !

Gayet songeait de son côté :

— La lettre est bonne, assurément ; mais pourquoi me la montre-t-il ? c'est donc qu'il se sent branler dans le manche ?

Et la poignée de mains se continuait, prolongeant ses secousses pleines de chaleur et d'effusion.

— Soyez sûr, commençait l'agent de change ému, que mon zèle...

— Cher monsieur, interrompit des Garennes attendri, ces explications loyales entre gens d'honneur n'ont qu'un résultat, c'est d'augmenter l'estime réciproque.

— Et la mutuelle considération. Je n'en dis pas davantage, cher monsieur. Voici l'heure du convoi ; si vous avez des ordres...

— Toujours, mais je vous les ferai tenir à Paris.

— Adieu, donc, dit Gayet en se dirigeant vers la porte, et surtout regardez-moi comme le plus dévoué de vos serviteurs !

— Je vous prie de me noter, répliqua des Garennes en l'accompagnant jusqu'au seuil, au nombre de vos clients les plus inamovibles.

Il y eut, ma foi, une accolade, et Gayet sortit brusquement en homme qui s'arrache aux douceurs d'une chère entrevue.

— Dites-moi, cria des Garennes en le rappelant, ai-je pris le nom de ce capitaliste étranger ?

— Stephen Williams, répondit Gayet en se retournant.

— Oui, oui, je l'ai inscrit, merci... Combien donc a-t-i acheté de rentes ?

Gayet était déjà au milieu du verger, il cria :

— Un million six cent mille francs, au comptant.

— Vous dites? fit des Garennes qui tendit l'oreille.

Gayet salua et disparut derrière la haie en répétant :

— Un million six cent mille francs !

Des Garennes traversa de nouveau la chambre et vint se jeter sur le fauteuil où naguère s'asseyait l'agent de change.

— Voilà qui est particulier ! murmura-t-il en

appuyant sa tête entre ses deux mains, juste le chiffre de ma balance avec Peter Bristol !

Il resta un moment immobile et comme absorbé dans ses réflexions.

— Stephen Williams ! reprit-il, je ne connais pas cet homme-là ! Mais j'ai la superstition des noms, moi ! Il y en a qui sonnent à mon oreille comme une menace, d'autres comme une promesse. Je me souviens de cela : quand j'entendis nommer, pour la première fois, Peter Bristol, un frisson d'espoir passa dans mes veines. Pourquoi ? je ne sais. J'étais pauvre, sans crédit. Je vis tout à coup devant moi comme une montagne d'or ! Et par le fait, c'est ce Peter Bristol qui a fait ma fortune... Eh bien ! ce nom de Stephen Williams aussi me donne des éblouissements. Ne m'a-t-il pas déjà sauvé sans le savoir ? C'est un présage, et si je le rencontre jamais...

Il s'interrompit brusquement pour écouter. A la fenêtre entr'ouverte qui donnait sur le verger, une tête blonde et souriante venait de se montrer, une tête de jeune fille, coiffée d'un chapeau rond sur lequel flottait un voile vert.

La jeune fille, qui portait un costume complet d'amazone, regarda dans la chambre, puis, apercevant tout à coup des Garennes dans son coin, elle se rejeta en arrière et disparut. Des Garennes se re-

tourna en tressaillant; il ne vit rien que le bout flottant du voile vert.

— Camille ! s'écria-t-il en s'élançant vers la fenêtre ; il m'a semblé reconnaître son voile.

Comme il arrivait à la croisée, il se trouva nez à nez avec Toinette, qui montra sa joyeuse figure et s'accouda sur l'appui en disant :

— Bien vot'servante, not'maître !

— Bonjour, petite, dit des Garennes ; c'était toi qui étais là ?

— Dame oui, répliqua-t-elle en dépliant un voile vert qu'elle tenait à la main ; j'étais en train de raccommoder ça... et je me suis ensauvée parce que j'ai eu peur de vous déranger.

— Tu étais seule ?

— Toute seule, not' maître.

Des Garennes jeta un regard soupçonneux au dehors, puis il mit la main sur l'épaule de Toinette.

— Ecoute-moi bien, petite fille, dit-il, je ne suis pas venu ici ce matin.

— Ah dame ! si fait ! riposta Toinette en éclatant de rire, puisque vous y v'là !

Des Garennes haussa les épaules.

— Je veux dire que si toi ou ton père vous voyez quelqu'un du château, silence sur ma visite !

Toinette prit un air grave et baissa la voix avec mystère.

— Je comprends, je comprends, dit-elle ; je dirai

comme ça que vous n'êtes point venu chez nous et que vous n'avez point tant seulement vu ce monsieur qui est arrivé de la station avec son chapeau gris, et qu'est reparti après que vous avez eu causé tous deux ensemble.

— Petite sotte ! gronda des Garennes. Tu ne diras rien.

— Eh bien, c'est ça ! je dirai que je ne veux point rien dire.

Des Garennes se dirigea vers la porte qui donnait sur le verger.

— Et n'oublie pas, surtout, de prévenir ton père, ordonna-t-il.

— J'y vas, not' maître, dit Toinette, qui fit une belle révérence.

— Par ici, mam'selle, par ici, ajouta-t-elle tout bas, en prenant à bras-le-corps la blonde amazone qui s'était tenue cachée derrière une saillie de la muraille, et qui était toute tremblante ; si vous restez là, votre papa vous verra, car il a martel en tête, et il va bien sûr faire sa ronde.

La jeune fille se laissa entraîner de l'autre côté de la maison, et, presque au même instant, des Garennes se montra derrière les pampres qui pendaient aux pommiers du verger. Son œil inquisiteur parcourut les environs de la façade.

— Il n'y a rien, murmura-t-il, j'ai rêvé.

Il prit le chemin de l'avenue, les mains derrière

le dos et la tête inclinée. A ce moment, Toinette ouvrait la porte de la chambre qu'il venait de quitter, et introduisait la blonde jeune fille toute pâle.

— Entrez, mam'selle Camille, dit-elle, triomphante nous n'avons plus rien à craindre.

Camille se laissa tomber sur un siége.

— Mon Dieu ! que j'ai eu peur ! murmura-t-elle. Si ma belle-mère savait !...

— Et M. Roland qui vous attend ! s'écria Toinette en riant ; un peu plus, M. des Garennes vous trouvait ensemble.

— Roland ! répéta Camille. Il est donc ici ?

— Faites l'ignorante ! répliqua Toinette avec un mélange de brusquerie et de tendresse.

Camille lui prit la main.

— Tu sais que je ne te cache rien, ma bonne Toinette, dit-elle. Ce que j'ai à dire à Roland, aujourd'hui, est bien sérieux... Et si mon père l'apercevait...

— Quant à ça, interrompit Toinette, autant vaudrait courir après un écureuil dans le taillis ! Je suis sûre que M. Roland a déjà vu son oncle à travers les branches. Il est en route ; il va entrer par la porte ou par la fenêtre. Tenez plutôt !

Camille poussa un petit cri de frayeur. Roland était là, au milieu de la chambre, secouant les boucles brunes de sa chevelure. Il venait de bondir, en riant, par-dessus l'appui de la croisée.

— Un cœur, murmura Toinette, qui le regardait avec admiration : je vous dis que c'est un cœur !

— Bonjour, Toinette, s'écria Roland en lui donnant une bonne grosse accolade.

Puis il alla vers Camille, dont il baisa la main avec une grâce respectueuse, en disant plus bas :

— Bonjour, Camille.

— Bonjour, Roland, répondit la jeune fille, dont le beau front se couvrit de rougeur.

— Toinette, reprit Roland d'un accent de commandement militaire, tu es chargée de monter la garde comme un bon petit soldat. A ton poste, ma fille !

— On y va, monsieur Roland, répondit Toinette, qui s'éloigna en regardant tour à tour les deux jeunes gens.

Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta comme malgré elle.

— Ça n'est pas pour faire du tort à Pierre Tassel, pensa-t-elle avec un grain de mélancolie; mais celui-là est un cœur, un vrai cœur, et on n'aura jamais vu rien de si mignon que leur ménage !

III

LES RESSOURCES DE ROLAND

Une clématite centenaire, dont le tronc velu, tortueux et gros comme le corps d'un homme, rampait au ras du sol, pour s'élancer ensuite jusqu'à la toiture, laissait tomber autour de la fenêtre ses rameaux grêles, que la brise balançait doucement. Vous eussiez aperçu du dehors, à travers cette dentelle de verdure, les deux enfants fiancés.

C'étaient bien deux enfants. Roland venait de tirer à la conscription, et Camille allait avoir seize ans. Roland... Mais Toinette nous l'a dit : « un vrai cœur ! »

Roland était grand et découplé hardiment ; sa veste de chasse dessinait une taille souple et la plus gracieuse qui se puisse voir ; sa figure gaie, mais

prompte à refléter l'émotion de son cœur, avait je ne sais quel charme naïf et irrésistible. On souriait de confiance à le voir sourire, et quand la joie éclatait sur son beau front, couronné de cheveux châtains, c'était comme un vent de gaieté qui passait dans l'air.

Nous parlons de Roland, tel que nous le voyons maintenant à l'auberge du vieux Morin. Dans le salon de madame des Garennes, sa tante, il n'en était pas tout à fait ainsi.

Vous savez que le jeune et fier cheval, débarrassé tout à coup de l'entrave, n'en secoue que mieux sa libre crinière et défie le vent dans sa course rapide. On voyait cela, on sentait que cette nature comprimée se détendait comme un ressort. C'était, au premier aspect, la fougue extravagante du lévrier qui a rompu sa laisse. Eh bien ! personne ne peut le voir sans sourire, ce lévrier turbulent, qui court à perdre haleine, et dont les gambades dépassent les hautes cimes des genêts. Tout le monde aimait Roland, d'abord pour sa gaieté communicative et pétulante, ensuite pour ses soudaines tristesses. Car il était triste parfois, et ces jours-là, Toinette, la bonne fille, eût donné, pour le consoler, son ruban le plus écarlate ou sa coiffe la plus chargée de dentelles. En tout honneur, croyez-le, et sans faire tort à Pierre Tassel, son promis : la preuve, c'est que, pour mademoiselle Camille,

Toinette eût donné la coiffe de dentelle avec le ruban écarlate.

Camille aussi était gaie ; mais c'était sur son front la sérénité d'un ange. La nuance d'espièglerie qui s'y montrait parfois n'était qu'un reflet et venait de Roland. Il y avait, du reste, je ne sais quelle vague ressemblance entre le cousin et la cousine. Ce n'étaient pas les mêmes traits, ce n'était pas non plus la même expression de visage, car l'un avait la fougue superbe et l'autre le calme angélique : c'était un air de famille, peut-être, puisque leurs pères étaient frères ; c'était peut-être aussi cette parité mystérieuse qui naît de la sympathie commencée dès le berceau.

Roland et Camille avaient échangé leurs premiers sourires.

L'idée qu'un événement quelconque pût les séparer jamais leur avait semblé longtemps impossible et contre nature. Lorsque, pour la première fois, ils écoutèrent certaines rumeurs qui couraient dans la domesticité du château ; lorsqu'ils comprirent qu'il était question du mariage de Camille et que Roland n'était point l'époux choisi, ce fut d'abord un étonnement profond et une indicible tristesse ; puis l'esprit de révolte vint ; ils se dirent : nous résisterons, nous combattrons pour notre bonheur.

Comment combattre ? Roland était élevé au

château par charité, comme se plaisait à le répéter souvent madame des Garennes.

Il n'avait, pour toute protection, que la vieille dame Richard, sa grand'mère, et Dieu sait que M. Bertois, la femme de charge ou même la cuisinière, avaient plus d'influence dans la maison que la pauvre maman Richard.

Madame des Garennes était maîtresse absolue ; son mari, nature inférieure et faible, se laissait dominer tyranniquement, pourvu qu'on sauvât les apparences. Madame des Garennes entourait Camille de caresses ; mais au fond, elle ne l'aimait pas, et l'influence de Camille ne valait guère mieux, en définitive, que l'influence de maman Richard.

Combattre quand on n'a pas d'armes ! Heureusement pour le succès de leur cause, Roland et Camille ne s'inquiétaient pas beaucoup des voies et moyens, ils avaient la bonne volonté de se défendre, et cela suffit quelquefois.

Camille était assise sur un fauteuil, au coin de la fenêtre, et Roland debout la regardait. Elle avait jeté son chapeau d'amazone. Ses merveilleux cheveux blonds, libres désormais, épandaient leurs boucles sur ses épaules. Elle était émue encore de l'alerte récente ; un peu de rêverie attristait son front d'enfant. Elle était si charmante, que vous eussiez fait comme Roland qui l'admirait en extase.

— Est-ce pour cela que nous sommes venus? murmura-t-elle en souriant à demi.

— Il y avait longtemps, dit Roland, au lieu de répondre, il y avait longtemps que je ne t'avais eue là, près de moi, comme aux jours où nous étions des enfants heureux.... et que je te disais ; Ma petite cousine, nous ne nous quitterons jamais, jamais...

Camille poussa un gros soupir.

— Hélas ! mon pauvre Roland, répliqua-t-elle, nous avons bien autre chose à dire aujourd'hui.

— Après ! après ! s'écria le jeune homme avec pétulance, nous parlerons des autres choses après ; les autres choses ne sont pas si pressées !

— Plus pressées, fit Camille en secouant la tête tristement, sans cela serais-je venue ici ?

Roland n'écoutait pas.

— Songe donc, s'écria-t-il ; je n'y pouvais plus tenir! Il y a deux jours, deux grands jours tout entiers, que je ne t'ai vue, Camille.

— Eh bien! regarde-moi, mon cousin, mais pas longtemps...

Roland profita de la permission, mais ne resta point dans les limites fixées, car la jeune fille reprit :

— Ecoutez, si vous ne voulez pas parler raison, je vais retourner au château.

— Oh ! la méchante ! fit Roland. Eh bien ! parlons

raison... mais pas longtemps, ajouta-t-il, en imitant le ton de sa cousine.

— Oh! le fou! Est-ce ma faute, à moi, si vous avez eu la maladresse de vous faire prendre à la conscription?

— Maladresse? s'écria Roland. Je te fais juge: Il n'y avait plus que deux numéros dans l'urne, un bon et un mauvais, à ce que disait M. l'adjoint. Nous restions nous deux tout seuls, Pierre Tassel et moi. C'est un bon enfant que ce Pierre Tassel, et qui travaille bien pour nourrir sa vieille mère. La bonne femme était là, et je me sentais le cœur gros parce qu'ils avaient tous deux la larme à l'œil. J'entendais la bonne femme qui disait tout bas: Pierre, mon fils Pierre, si tu t'en vas, je ne durerai pas beaucoup et je mourrai abandonnée!

Camille s'était approchée et ne songeait plus à fuir.

— As-tu quelquefois passé le seuil de leur cabane creusée dans le tuf? demanda Roland brusquement. Il n'y a qu'une table et deux bancs, mais c'est luisant comme du cristal. Dans la ruelle du lit, le crucifix est auprès de l'image de la Vierge. Ceux qui n'ont rien en ce monde, Camille, et qui prient au lieu de murmurer, moi, je les aime! Une idée m'est venue, tandis que je les regardais tous les deux dans les bras l'un de l'autre. J'ai plongé ma main au fond de l'urne, j'ai attrapé les deux billets

et j'ai pris le mauvais, laissant le bon à ce pauvre Pierre, qui est tombé sur ses genoux, tandis que sa vieille mère chancelait, écrasée sous le poids de son bonheur.

Camille, riant et pleurant, lui tendit la main.

— Tu as bien fait ! Roland, dit-elle. Comment ne pas t'aimer ?

— Tu m'aimes donc, un petit peu ?

— Oui, et pourtant Dieu sait ce qui en arrivera !

— Bah ! il en arrivera ce que Dieu voudra, ma cousine.. Et s'il vous plaît, ne soupirez pas toujours ainsi. J'ai quatre ans de plus que vous, je suis un homme ! je connais la vie... Bon ! la voilà qui hausse les épaules ! Je ne sais ce que signifient ces grands airs ! Ma parole, il n'y a plus d'enfants !

— Mon pauvre Roland, dit la jeune fille en riant malgré elle, il y a encore des enfants : toi qui bats la campagne et moi qui t'écoute. Mais il faut bien que je réfléchisse pour toi et pour moi, puisque tu es une tête sans cervelle. Je t'en prie ! parlons sérieusement.

Roland répondit :

— Tu sais bien que je fais toujours tout ce que tu veux.

Camille l'entraîna vers la fenêtre et reprit son fauteuil.

— Assieds-toi là, près de moi, dit-elle. J'ai peur, Roland.

— Toi, d'abord, interrompit le jeune homme en s'asseyant, tu as toujours peur.

— J'ai peur, parce que j'ai surpris des demi-mots, parce que j'ai cru entrevoir des mystères. On se défie de moi, et l'on a raison ; mais ils ont beau faire : quand ils prononcent ton nom tout bas, je les entends à travers les murailles.

— Ils s'occupent donc de moi ?

— Beaucoup trop.

— Que veulent-ils ?

— Ils veulent t'éloigner.

— Pour te marier, je parie ! s'écria Roland avec explosion.

— Oui, pour me marier.

Roland s'était levé à moitié. Il se rassit ; son grand courroux s'était calmé comme par magie.

— Eh bien ! dit-il d'un accent délibéré, puisque je ne veux pas m'en aller, moi, et puisque toi, tu ne veux pas te marier, ils en seront pour leurs frais, voilà tout.

— Comme tu arranges cela ! dit Camille en souriant avec mélancolie.

— Dame ! ce n'est pas bien malin.

— Et si on me force ?

— J'y ai songé, repartit Roland d'un air capable.

— Ah ! tu y as songé ! Et tu as trouvé un moyen ?

— Oui... un moyen tout simple.

— Voyons ton moyen.

— Je t'enlèverai.

Le sourire de Camille prit une nuance d'amertume.

— Et nous irons?... dit-elle.

— Oh ! il sera toujours temps de penser à cela.

— Et nous vivrons?...

— Mon Dieu ! s'écria Roland impatienté, nous vivrons comme nous pourrons.

Camille ne souriait plus.

— Ne te fâche pas, Roland, dit-elle doucement, mais avec dignité, c'est moi qui devrais me fâcher, mon cousin ; ce que tu viens de dire est mal. Mon père m'aime : il a toujours été bon pour moi. Ma belle-mère elle-même, malgré ses sévérités...

— Je te conseille de parler de madame des Garennes ! fit Roland d'un ton de sarcasme.

— C'est la femme de mon père, prononça lentement Camille, mais je ne te gronde pas, Roland, ce n'est pas ton cœur qui a parlé.

— Allons ! s'écria le jeune homme tout confus ; j'ai eu tort, à ce qu'il paraît, puisque tu le dis et que te voilà triste. Je ne t'enlèverai pas, ajouta-t-il avec un gros soupir ; et pourtant c'était un fier moyen ! mais j'y renonce, ma petite cousine.

— Merci, dit Camille en riant de nouveau.

— Par exemple, ne te moque pas de moi !

Camille lui tendit la main.

Roland était triste et semblait découragé.

— Une idée ! s'écria-t-il avec vivacité ; je crois que ça peut remplacer l'enlèvement.

Ses yeux brillaient, Camille l'interrogeait du regard.

— Je vais à ton père, s'écria-t-il, tout droit, carrément, et je lui tiens à peu près ce langage : Mon cher oncle, je voudrais épouser Camille, et Camille n'y verrait aucun inconvénient, je vous prie de m'accorder sa main. Je n'ai rien, c'est vrai, mais vous n'aviez rien non plus autrefois, et vous voilà millionnaire.

Il releva la tête et posa la main sur sa poitrine gravement, pour ajouter :

— Je ferai comme vous, mon cher oncle, je vous en donne ma parole d'honneur !

Camille gardait le silence.

— Eh bien ! demanda Roland triomphant, que dis-tu de cela, ma cousine?

— Moi, je ne dis rien, répondit Camille, qui baissa les yeux. Moi, je trouve cela bien. Mais voici ce que te répondrait mon père. Ecoute-moi, Roland, car c'est le motif de ma venue. Mon père te répondrait : « Je me doutais de cela et je suis bien aise d'être fixé. Mon cher neveu, vous êtes pris à la conscription, ce n'est pas ma faute. Rachetez-vous

si bon vous semble : moi je m'en lave les mains. »

— Tu crois que M. des Garennes me répondrait cela !

— J'en suis sûre.

— Eh bien ! j'en serais quitte pour suivre son conseil : je me rachèterais.

Camille le regarda, étonnée.

— Il faut de l'argent pour se racheter, dit-elle.

— Indubitablement, répliqua Roland.

— Tu as donc de l'argent ?

— Mais oui.

— Ne raille pas ! s'écria Camille.

— Si deux mille francs peuvent suffire... commença Roland.

Camille frappa ses deux petites mains l'une contre l'autre, puis ses yeux se baissèrent tandis qu'elle murmurait :

— Où donc les as-tu pris ces deux mille francs ?

— C'est maman Richard qui me les a donnés.

— La bonne, l'excellente femme ! s'écria Camille attendrie.

— Pas plus tard qu'hier, poursuivit Roland. Moi, je n'y attachais pas grande importance. Elle m'a pris dans un coin et m'a dit : « Petit, j'ai quatre mille francs pour tout bien, je ne sais pas ce que le bon Dieu réserve à ma vieillesse, et parfois je pense que je suis de trop dans la maison de mon fils... »

— Pauvre mère! pauvre bonne mère! balbutia Camille, qui avait les larmes aux yeux.

— Moi, je ne savais que dire, continua Roland, dont la voix tremblait, j'ai vu et j'ai entendu des choses... mais ne parlons pas de cela! Elle a tiré deux billets de mille francs de son sein et les a mis dans ma main, en disant : « C'est pour cela que je partage avec toi au lieu de te donner tout. »

— Et tu les a pris? demanda vivement Camille.

— Il a bien fallu.

Camille se leva.

— Nous sommes sauvés! dit-elle.

— Ah ça! s'écria Roland, je voudrais pourtant savoir...

— Sauvés! sauvés! répétait Camille, qui sautait de joie.

— En route! mademoiselle, s'écria Toinette, qui ouvrit la porte brusquement.

Elle prit le chapeau de Camille et le lui mit sur la tête, Dieu sait comme.

— Les Richard arrivent de tous côtés, reprit-elle. M. des Jardins monte l'avenue à cheval, M. de la Luzerne est en carriole, M. du Verger, le substitut, descend de la station avec madame Augusta Massonneau, aîné, et le gros du Taillis entre dans la cour avec son fouet et ses guêtres... En route, en route!

Elle entraînait Camille vers la porte de derrière,

— Je t'en prie, explique-moi... dit Roland, qui voulut retenir Camille.

— Ce soir, répondit la jeune fille, tu verras par toi-même.

Toinette ouvrit la porte et poussa Camille dehors.

— Votre petit cheval est là, au premier pommier, dit-elle, un temps de galop, je vous conseille!

La porte retomba. Roland resta un instant indécis.

— Vous, dit Toinette, allez-vous-en.

On entendait du bruit au dehors. Toinette rouvrit la porte, mais Roland sauta par la fenêtre sans toucher la barre.

— Bonsoir, Toinette, dit-il en traversant le petit jardin.

— A la boutique! tonnerre cria une grosse voix dans la cour.

— Eh bien! eh bien! fit du côté opposé une autre voix sèche, cassée, n'y a-t-il personne ici pour nous recevoir?

Toinette arrangea d'une main preste les boucles de sa chevelure. Un dernier regard, qu'elle jeta par la fenêtre, lui montra Roland franchissant d'un bond la haie du verger, et le voile vert de Camille qui flottait au vent parmi les arbres.

— Deux cœurs! murmura-t-elle, on n'aura jamais vu un ménage comme ça sous le soleil!

IV

TROIS RICHARD

M. Richard du Taillis, propriétaire, éleveur et nourrisseur, était un bel homme d'une cinquantaine d'années, portant sur son front bas et rouge une forêt de cheveux grisâtres, taillés en brosse. Il avait de bonnes guêtres de cuir boutonnées, jusqu'au-dessus du mollet, une ample redingote bleue et un chapeau à larges bords.

Sa main tenait un fouet ; une pipe de bois semblait à demeure entre ses dents. C'était lui qui faisait tapage dans la cour, jurant et criant : A la boutique !

Quand Toinette arriva, il était en train de dételer le cheval de sa carriole avec l'aide de la vieille servante de Morin.

— Il faut donner l'avoine à Nicolas, disait-il, c'est une bête de quinze cents francs, sans que ça paraisse. Et je la revendrai deux mille francs quand ça me fera plaisir.

— Bonjour, monsieur du Taillis, dit Toinette en faisant la révérence.

Le campagnard se retourna et montra sa grosse figure écarlate. Impossible de trouver un type plus complet de ces rustauds sans gêne qui ont de l'argent plein leur gousset et qui jouent à la rondeur bourrue.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria-t-il en quittant Nicolas. Saqueurbleure! quand je suis venu la dernière fois, c'était une garçaille! Dis donc, Minette, tu n'es pas mal ; viens m'embrasser... Non? Eh bien, comme tu voudras ; va chercher ton père alors. Je ne suis pas fier, moi : j'aime assez à revoir ceux qui m'ont connu dans la misère.

— C'est bien gentil, ça, monsieur du Taillis, dit Toinette.

— C'est toi qui est gentille, coquinette, riposta le nourrisseur en l'empoignant brutalement par la taille. Hé! hé! hé!...

Toinette le repoussa d'un vigoureux revers de main.

— Pas de ça, s'il vous plaît! dit-elle.

Du Taillis chancela et fut sur le point de tomber.

— Et une fameuse poigne, ma foi! grommela-t-il avec admiration. Tout ce qu'il faut pour plaire!

— Ah ça criait, de l'autre côté de la façade, cette voix sèche et cassée que nous avons entendue déjà, c'est donc une île déserte? une forêt vierge?

— Voilà! monsieur, voilà! répondit Toinette, qui ajouta entre ses dents : les cheveux jaunes!

— En fait-il des embarras, ce petit veuf! dit du Taillis avec dédain, pour une vingtaine de mille livres de rentes qu'il a chipotées je ne sais où! Ne voilà-t-il pas!

— Par ici, monsieur, si vous voulez, criait Toinette à la porte de la cour.

Du Guéret se montra, et du Taillis s'élança vers lui les bras ouverts.

— Je parlais justement de toi, petit veuf! dit-il. Saqueurbleure. Par exemple, ça me fait plaisir de te voir!

Il pressa du Guéret contre sa poitrine avec violence.

— Bonjour, mon gros, bonjour, disait ce dernier, à demi-étouffé et craignant pour son costume fashionable.

Car il était très-bien habillé, ce du Guéret, encore mieux que l'agent de change. C'était un homme maigre, prétentieux, gourmé ; des favoris blonds encadraient sa figure insignifiante et fade ; les fameux cheveux jaunes, dont nous avons parlé plu-

sieurs fois, étageaient leurs boucles chargées de pommade sur son front étroit et fuyant ; il était plus jeune que du Taillis et ne paraissait pas avoir dépassé la quarantaine.

Toinette restait là à le regarder.

— La fille, dit-il avec hauteur quand il se fut débarrassé des robustes embrassades du propriétaire, fais donc dételer mon tilbury tout de suite.

— La fille! répéta du Taillis, mais c'est la petite Toinette.

Du Guéret mit son lorgnon à cheval sur son nez et regarda Toinette, qui tournait l'angle de la maison pour exécuter ses ordres.

— Connais pas! murmura-t-il du bout des lèvres.

— La fille de Morin, ajouta du Taillis.

— Morin? ah oui, vraiment. Eh bien! mon gros, ça m'est égal.

Il pirouetta sur lui-même au moment où Toinette revenait et lui disait :

— On est après votre petit char-à-bancs, monsieur.

— Tilbury! rectifia du Guéret sèchement.

Il haussa les épaules et prit le bras de du Taillis.

— Veux-tu voir cela? demanda-t-il : Nouveau modèle, arrivé de Londres le mois passé : ressorts contrariés, timon brisé, compensateur : Système Spindler.

— J'aime mieux ma carriole, dit du Taillis.

Du Guéret haussa de nouveau les épaules et grommela :

— Stupide lourdaud !

Dans le chemin on entendit une voix de basse-taille un peu attaquée par l'âge, mais joyeuse encore, qui chantait un de ces refrains bizarres, connus sous le nom de *scies* dans les ateliers parisiens.

« Madame, n'allez pas
« A la tour Saint nique, nique, nique ;
« Madame, n'allez pas
« A la tour Saint nique Nicolas. »

Le beau de la *scie* consiste à faire attendre le plus longtemps possible la chute de ce dernier vers par le geste ou l'inflexion de la voix, et à répéter toujours *nique*, *nique*, *nique*, sans jamais arriver à *nique*, *Nicolas*. C'est de cette façon-là que MM. les rapins sont gais.

— Voilà Pain-Sec, l'artiste, s'écria du Taillis au moment où Morin sortait de la cuisine, le chapeau à la main, pour annoncer que le déjeuner était servi.

— Je l'ai rencontré tout à l'heure, ce pauvre Pain-Sec, dit du Guéret en souriant. Il avait pris la troisième classe, et il s'est trompé de station, comme un étourdi qu'il est. Il cheminait à pied sous la chaleur ; il avait l'air fatigué pas mal.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait monter dans ton tilbury ?

— Je n'aime pas fatiguer mon cheval.

— Salut à vous, mes chers parents, dit M. Richard de l'Étang, surnommé Pain-Sec, artiste peintre, en faisant son entrée dans la cour.

Celui-là était presque un vieillard ; un vieux paletot qui avait des prétentions à l'étrangeté couvrait sa taille large et courte ; il avait de longs cheveux d'un gris sale, des moustaches énormes et une royale de la même couleur. Il portait sur ses épaules avec ostentation un petit paquet au bout d'un bâton et posait évidemment pour la bonne humeur effrontée.

— Bonjour, artiste, bonjour, fit le nourrisseur en lui donnant une de ses redoutables poignées de main.

L'élégant du Guéret lui tendit le doigt.

— Je t'ai bien reconnu tout à l'heure, sur la route, petit veüf, dit le pauvre diable.

— Moi j'ai la vue extrêmement faible, répondit celui-ci, que ne m'appelais-tu ? je t'aurais mis auprès de moi. Mon trotteur anglais en traînerait douze comme nous sans se gêner.

— A table ! s'écria du Taillis, qui fit à Morin l'honneur de lui frapper à tour de bras sur l'épaule.

— Et tu te portes bien, petit veuf ? dit Pain-Sec

à du Guéret, pendant qu'on prenait le chemin de la salle à manger.

— Toujours ma diable de gastrite.

— Ah! ah! ah! fit de l'Étang avec flatterie, ces maladies-là sont pour vous autres gentilshommes.

Morin et Toinette s'étaient mis des deux côtés de la porte pour les laisser passer.

— Qué ménagerie! fit le bonhomme.

— Qué basse-cour! murmura la fillette, qui avait grand'peine à s'empêcher de rire.

M. Richard du Taillis prit à part M. Richard du Guéret, et l'entraîna vers l'embrasure d'une fenêtre.

-- Veuf, dit-il solennellement, j'ai une proposition à te faire.

— Voyons ta proposition.

— Tu sais que Pain-Sec n'est pas fortuné?

— Ça saute aux yeux, grommela du Guéret, qui lorgnait le paletot râpé du troisième Richard.

— Nous autres, au contraire, reprit le nourrisseur, nous sommes des gens de bien.

— Je l'espère.

— Alors, tu me comprends? Il faut se fendre...

— Fendons-nous! dit du Guéret, qui soupira et ne put retenir une grimace, mais nous ne prendrons que pour deux.

Du Taillis approuva du bonnet.

— Artiste! prononça du Guéret avec dignité.

Pain-Sec, qui était occupé à flairer l'odeur de la cuisine, s'avança aussitôt en souriant :

— Mon bonhomme, reprit du Taillis, tu vas déjeuner avec nous.

Pain-Sec y comptait bien ; cependant il répondit avec une sorte d'effroi :

— C'est que votre écot, à vous autres grands seigneurs...

— Ça nous regarde, interrompit superbement du Guéret.

Et du Taillis ajouta en frappant sur son gousset.

— Oui, mon bonhomme, ça nous regarde !

— Alors avec plaisir, s'écria Pain-Sec.

— Assieds-toi là, entre nous deux, reprit le nourrisseur que la conscience de sa générosité rendait tout aimable ; voilà Morin qui apporte la bouqueture angevine. Ce pauvre Morin ! Je ne suis pas fier, moi, quoique j'aie trente-cinq bonnes mille livres de rentes au soleil, qui, Dieu merci, ne doivent rien à personne. Touche là, Morin !

Toinette entrait avec un plat dans chaque main ; l'artiste, abusant de sa position, l'embrassa sur les deux joues, en disant :

— Je ne suis pas fier non plus, quoique je n'aie ni sou ni maille.

— Chut ! chut ! chut ! messieurs ! fit du Guéret, qui frappa sur la table avec le manche de son couteau. Sachons nous tenir un peu, je vous en prie !

Pain-Sec s'assit aussitôt, docile comme un écolier qui entend la voix sévère du maître d'école. Toinette, riant et rougissant, le menaçait encore du poing.

— Bonnes gens, reprit du Guéret en se retournant vers l'aubergiste et sa fille, il suffit. Nous n'avons plus besoin de vous. Veillez à ce que nous ne soyions pas dérangés.

En retournant à la cuisine, Morin disait à sa fille :

— De tout ça, c'est les cheveux jaunes que j'abomine le plus !

— Au moins, répondit Toinette, qui lançait vers Pain-Sec un dernier regard de rancune, au moins le vieux grisâtre est malhonnête, lui !

Morin prêta l'oreille.

— On sonne, dit-il, c'est chez le monsieur de tantôt qui a demandé de l'encre et du papier.

— Ce monsieur-là, s'écria Toinette, je lui ai déjà porté deux cahiers. Il a déchiré plus de dix lettres ! Il se promène, il cause tout seul, il gesticule et il dit qu'il va acheter pour seize cent mille francs de châteaux.

Elle prit, à tout hasard, un troisième cahier de papier et s'élança dans l'escalier.

— Allons, artiste, disait cependant du Taillis d'un accent cordial et hospitalier, bois et mange ton content, mon pauvre bonhomme. Tu n'es pas

ici chez le cousin des Garennes, dont la femme suit chaque bouchée depuis le plat jusqu'à l'estomac en passant par l'assiette, la fourchette, les dents, le palais et la gorge. Mange et n'aie pas peur.

Du Guéret se pinça les lèvres.

— Madame Richard des Garennes est une femme comme il faut, dit-il, un peu économe peut-être...

— Tu peux bien dire avare.

— Un peu revêche... ajouta timidement Pain-Sec.

— Et tout à fait diablesse ! acheva du Taillis avec son gros rire. Verse-nous à boire, veuf !

L'artiste avança son verre, toujours vide à propos.

— Voyez-vous, moi, reprit le nourrisseur, je suis franc du collier : je ne mâche pas les mots, saqueurbleure ! Pourquoi se gênerait-on quand on a trente-cinq bonnes mille livres de rentes au soleil ?

— Ah ! propriétaire, soupira Pain-Sec, tu es bien heureux !

Puis, ne voulant point désobliger du Guéret, il poussa un second soupir et ajouta :

— Toi aussi, petit veuf !

— Le fait est, dit du Guéret en se rengorgeant, que notre position est assez gentillette.

— Chacun a ce qu'il a, répliqua du Taillis évidemment offensé par la comparaison, mais toi, ar-

tiste, tu as bien quelque chose de placé chez des Garennes ?

— Une misère, moins que rien.

— Bah ! bah ! fit du Taillis, qui feignait l'incrédulité pour mieux savoir.

L'artiste nettoya son assiette avec la mie de son pain et prononça tout bas, d'un air humble :

— Peut-être un pauvre millier d'écus.

Du Guéret se mit à rire.

— Juste le prix de mon tilbury à ressorts contrariés, dit-il, à timon brisé compensateur : système Spindler.

— L'intolérable fat ! pensa du Taillis, qui ajouta tout haut : J'ai dépensé cette année trois fois autant, rien que pour mes réparations courantes.

Du Guéret se demanda s'il y avait au monde un autre rustre aussi odieux que celui-là. Mais Richard Pain-Sec avait le cuir à l'épreuve ; il n'en perdait pas un coup de dent.

— Si vous ne mangez plus, dit-il, je me servirai volontiers le reste de cette omelette.

— Prends, prends, artiste ! s'écria du Taillis.

Et du Guéret attendri ajouta entre haut et bas :

— Ça fait plaisir de voir un homme gêné manger à son appétit !

— Ah dame ! c'est vrai qu'il mange en conscience, s'écria du Taillis en posant ses deux coudes sur la table. C'est pourtant moi qui ai eu l'idée de

commander ce déjeuner. Je me suis dit : Chez les des Garennes, on dépense dix mille francs pour un seul repas, quand il s'agit d'éblouir la pratique ; mais le reste du temps on fait pénitence. Madame des Garennes a la religion du vin baptisé, du pain dur et des gigots déjà mangés plusieurs fois. Saqueurbleure ! voyez-vous, je le lui dirais à elle-même à l'occasion, car j'ai mon franc parler avec tout le monde. Ce n'est pas moi qui mâche les mots : je trouve ça mesquin : ça sent le parvenu...

— Un peu, dit du Guéret, qui semblait cependant avoir envie de défendre madame des Garennes.

— Dis à plein nez ! s'écria du Taillis, et l'odeur de parvenu, voyez-vous, pouah !

— Pouah ! répéta Pain-Sec, la bouche pleine.

— Pouah ! fit du Guéret lui-même en remontant son col dans sa cravate.

L'artiste avait nettoyé pour la seconde fois son assiette avec beaucoup de soin.

— Personne n'a de prétention à cette dernière côtelette ? insinua-t-il.

— Non, mon bonhomme, répliqua du Taillis avec effusion. Mange ! mange ! mange pour huit jours si tu le veux !

— Ce qu'on laisse dans les auberges est perdu, dit du Guéret ; ne laisse rien.

L'artiste mit l'os de la côtelette à nu en murmurant d'un accent pénétré :

— Ah ! les bons parents que vous faites !

Du Taillis et du Guéret échangèrent un regard de satisfaction. Ils avaient fait le bien, ils en recevaient la récompense.

— Savez-vous qu'on est parfaitement ici ! s'écria du Taillis, qui se renversa sur le dos de son siége ; ce n'est pas comme dans ces auberges où l'on est avec tout le monde. Le respect qu'on a pour moi dans cette maison, pour moi et pour le petit veuf, qui est aussi, lui, à son aise, fait que personne ne viendra nous déranger.

— Nous déranger ! répéta du Guéret, qui prit une attitude de prince ; par exemple, je serais curieux de voir cela !

Juste en ce moment, se fit un grand bruit dans la cour et l'on entendit Morin qui appelait sa fille de tous ses poumons.

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? demanda du Taillis avec autorité.

— La salle à manger est occupée par des messieurs qui veulent être seuls, disait Morin au dehors.

— En voilà qui peuvent aller dîner sur l'herbe ! dit l'artiste en riant ; grâce au respect que vous inspirez, on va les mettre à la porte.

Les contrevents de la fenêtre étaient fermés à cause du soleil ; nos trois Richard, dont la curiosité était éveillée par le colloque établi entre l'auber-

giste et les nouveaux venus, regardaient tous les trois du côté de la cour. Ils virent les contrevents s'ouvrir, et une tête de nègre se montra derrière les carreaux. Puis, par-dessus la tête du nègre une figure imposante et d'un caractère étrange apparut.

Le nègre et son maître semblaient inspecter l'intérieur de la salle ; ils s'éloignèrent et l'on entendit Morin qui criait :

— Puisque je vous dis que vous n'entrerez pas !

Il n'y eut point de réponse de la part des étrangers, mais la porte tourna brusquement sur ses gonds et le maître entra suivi de son serviteur.

C'était un homme de haute stature et dont la taille semblait robuste autant que gracieuse. Ses traits étaient aquilins et sculptés hardiment. Il n'y avait qu'un défaut dans ce mâle et beau visage : ses grands yeux noirs, frangés de longs cils, semblaient immobiles et comme endormis sous la courbe fière de son front.

Il portait un costume que l'élégant du Guéret trouva fort ridicule et qui excita la surprise de du Taillis.

C'était une redingote longue en étoffe noire, droite et boutonnée depuis le menton jusqu'à la hauteur des genoux. Ses cheveux étaient coupés ras, et il avait pour coiffure un large chapeau de feutre à bords plats.

Le nègre était tout habillé de blanc, sauf une vaste cravate de satin rose qui se nouait autour de son cou.

— Genre quaker, fit l'artiste ; bonne étude d'Anglais.

Du Guéret, le lorgnon sur le nez, le cure-dents à la bouche, regardait de tous ses yeux et grommelait :

— Mauvais ! mauvais ! Pas le sens commun !

Du Taillis était tout bonnement scandalisé de cet excès d'audace : entrer dans une chambre d'auberge qu'il honorait de sa présence, lui, Richard du Taillis, propriétaire, éleveur et nourrisseur !

L'étude de quaker resta un moment immobile devant le seuil et jeta un regard atone sur nos trois cousins, puis il ou elle traversa la salle sans mot dire et sans ôter son large chapeau.

— Pas poli ! murmura l'artiste.

— Morin va nous payer ça ! pensèrent à la fois du Guéret et du Taillis.

Le quaker, après avoir examiné deux ou trois tables qui sans doute n'étaient pas à son goût, en choisit une et l'éprouva de la main. Il prit la nappe qui recouvrait la table, en fit un bouchon et la lança dans un coin. Il appela du geste son nègre qui portait une boîte assez grosse sous son bras et qui s'approcha aussitôt. La boîte fut ouverte ; le nègre en tira une serviette de toile qu'il étendit sur la table.

Pain-Sec, qui ne perdait pas la tète, profita de l'occasion pour boire coup sur coup deux pleins verres, et comme ses bons cousins le surprirent au milieu de cette occupation, il dit en clignant de l'œil :

— Je sais bien que je ne suis pas ici chez les des Garennes !

A ce nom de des Garennes, le quaker glissa un regard oblique vers nos trois compagnons. Son nègre avait mis la boîte ouverte sur la nappe de toile. Il tira du fond de la boîte une bouilloire d'or, une lampe à esprit, une petite tasse avec sa soucoupe. L'étranger prit la tasse, la mit au-devant de lui et s'assit.

— Regardez donc tout ce petit ménage ! dit du Taillis.

Du Guéret souffla dans ses joues.

— Peuh ! fit-il, ça veut jouer à l'originalité. Ces manières-là ont été à la mode avant le déluge... maintenant, nous laissons cela aux commis-voyageurs en cachemire.

— Ma foi ! dit l'artiste, qui avait escamoté encore une couple de rasades, il a là de jolis outils et je le trouve drôle.

— Saqueurbleure oui, par exemple ! murmura du Taillis plus étonné qu'au spectacle : ça commence à m'amuser !

L'étranger, cependant, avait pris dans un godet de cristal une petite cuillerée de poudre blanche ; le nègre remplit d'eau la bouilloire et la plaça sur la

lampe, tandis que son maître y jetait sa cuillerée de farine. Cela fait, l'étranger remit le godet en place et se redressa pour dire d'une voix majestueuse et grave :

— Garçon !

Par ce seul mot, nos cousins purent juger qu'il avait un accent anglais fortement prononcé.

— Voilà, monsieur, dit Morin, qui accourut, mais qui, sentant ses torts envers les Richard, fit un grand détour pour éviter leur table. Que faut-il vous servir ?

L'étranger fixa sur lui ses yeux immobiles et répondit avec un sérieux presque lugubre :

— Une allumette chimique.

— Hein ? fit l'aubergiste, qui crut avoir mal entendu.

Du Taillis et du Guéret rirent à gorge déployée ; l'artiste disait :

— On te demande une allumette, vieux Morin, une allumette pour deux !

Morin tout ahuri servit l'allumette demandée.

— Avec ça, monsieur ? dit-il.

— Rien, répondit le quaker, qui lui montra du doigt la porte.

— Allons, bon ! murmura Pain-Sec, ça fait aller le commerce !

L'étranger avait allumé sa lampe, et avec cette

gravité qui ne le quittait jamais, il s'occupait de tourner l'eau de sa bouilloire.

Le nègre taillait des mouillettes dans un petit pain qu'il avait tiré de la boîte. Au fur et à mesure, il les superposait symétriquement de manière à former sur la nappe un joli petit édifice.

Après quoi, des cavités inépuisables de la fameuse boîte, il tira l'un après l'autre dix ou douze tuyaux qu'il abouta en les vissant.

A l'une des extrémités de cette machine le nègre fixa une grande et superbe pipe, à l'autre une tête d'ambre qui avait la forme d'un œuf aplati.

Puis il s'accroupit par terre, les jambes croisées, les yeux fixés sur son maître, dans cette attitude passive que les peintres ont prêtée de tout temps aux esclaves orientaux.

V

ROBINSON ET VENDREDI

— Parbleu ! disait le joli du Guéret, qui était sérieusement jaloux de l'effet produit par l'étranger, n'avez-vous jamais vu d'arracheur de dents sur le champ de foire pour vous occuper si longtemps de cet olibrius ?

Le fait est que du Taillis et l'artiste suivaient tous les mouvements de l'homme à la boîte inépuisable et ne pouvaient se lasser d'admirer son nègre vêtu de blanc avec sa cravate rose tendre sur son cou plus noir que de l'encre.

— Quelle pipe! murmura Pain-Sec ; ça vaudrait mille écus chez le marchand qui est en face de Chevet, auprès du Palais-Royal !

— Bah ! fit du Guéret, on imite si bien l'ambre, à présent !

— C'est que c'est en or, sa bouilloire, ajouta du Taillis.

— Plaqué ! j'ai vu de ces satrapes qui, après avoir fasciné une table d'hôte par leur luxe asiatique, finissaient tout bonnement par offrir à la ronde des foulards de Lyon, bon teint et *tout soie*, à vingt-quatre francs la douzaine.

— Celui-là pas ! murmura Richard Pain-Sec, qui secoua ses longs cheveux gris ; c'est un vrai. Quelle superbe étude de quaker, s'il n'avait pas cette longue barbe !

— Ma foi, je suis comme l'artiste, ajouta le nourrisseur, je crois que c'est un vrai !

L'étranger, après avoir versé dans sa tasse le contenu de sa bouilloire, y avait trempé une mouillette. Ce fut tout son déjeuner. Le tabac blond entassé dans le fourneau de la pipe prit feu, et la fumée enveloppa comme un nuage le maître avec le serviteur.

— Fameux tabac ! dit l'artiste, dont les narines se dilatèrent.

Du Guéret haussa les épaules.

— Je vous dis, moi, s'écria-t-il, que nous lui faisons trop de plaisir en nous occupant de lui !

Puis changeant brusquement de conversation, il ajouta :

— Savez-vous pourquoi le cousin des Garennes nous a convoqués aujourd'hui ?

L'artiste lui pinça le genou, comme un vieil espiègle qu'il était.

— Oui, oui, nous savons cela, répliqua-t-il, veuf, tu vas perdre ton titre et faire une fin.

— Oui-da ! répartit du Guéret, évidemment flatté; on parle donc déjà de cette affaire-là ?

— On en parle, dit du Taillis, mais moi je n'y crois pas.

— Comment ! tu n'y crois pas, propriétaire ? s'écria l'artiste ; puisque le petit veuf ne dit pas non.

— C'est égal ; j'ai mon franc parler. Camille peut faire moitié mieux que cela.

Du Guéret se redressa sur sa chaise.

— Ecoute, veuf, je ne mâche pas les mots, tu sais bien, moi, reprit du Taillis ; Camille a seize ans et tu côtoies la quarantaine. Camille est mignonne tout plein, et toi tu n'es pas beau, quand le diable y serait !

Du Guéret ne put retenir une grimace.

— Si on fait ce mariage-là, poursuivit le nourrisseur, on ne m'ôtera pas de la tête qu'il y a quelque micmac !

— Mais, monsieur du Taillis ! interrompit du Guéret, qui retrouva enfin la parole.

— Fâche-toi si tu veux, moi, je dis ce que je pense !

Le nègre et son maître assistaient à cette scène, immobiles, impassibles comme s'ils eussent été deux statues. L'artiste riait dans sa moustache grise ; c'était un amateur décidé de plaies et bosses.

— La ! la ! fit-il pourtant quand il vit que la dispute allait se calmer ; entre cousins, fi donc ! Je vous dirai moi, messieurs, qu'il y a encore un autre motif à la convocation de ce matin : il s'agit d'un conseil de famille.

— Pour le fils du mauvais sujet, je gage? s'écria du Guéret, heureux de faire tomber sa rancune sur quelqu'un.

L'étranger dressa la tête derrière son nuage.

— Impossible, dit du Taillis; on ne nous aurait pas dérangés comme cela pour ce petit va-nu-pieds de Roland.

Vous eussiez surpris, à ce mot, sur le visage pâle et froid de l'étranger, quelque chose qui ressemblait presque à un sourire. Il y avait longtemps que l'artiste n'avait bu : depuis quelques minutes il caressait de l'œil une bouteille vierge encore ; il s'en empara tout doucement, mais au moment où il remplissait son verre, le glou-glou le trahit. Du Guéret et du Taillis le saisirent chacun par un bras.

— Tu ne te gênes pas ! s'écrièrent-ils en même temps.

— Le vin est versé, il faut le boire, répliqua ef-

frontément Pain-Sec. Vous savez que nous ne sommes pas ici chez madame des Garennes !

Il but et fit claquer sa langue en véritable amateur. Du Guéret et du Taillis échangèrent un regard qui impliquait l'engagement muet de ne plus jamais inviter Pain-Sec. Du Guéret jeta sa serviette avec humeur en disant :

— L'idée de ce conseil de famille me donne la chair de poule.

— Bah ! fit l'artiste, nous allons voir le cousin des Jardins, le cousin du Verger, le cousin de la Luzerne...

— Un tas de parvenus ! gronda du Taillis avec dédain.

— Nous allons voir notre belle cousine Augusta...

Du Guéret fit un geste peu flatteur pour la belle cousine, et murmura :

— L'ancienne Titine !

— Nous allons voir M. Massonneau aîné, son époux...

— Saute-ruisseau en retraite ! ajouta du Taillis.

— La carte ! s'écria du Guéret en se levant ; l'odeur de parvenu me monte déjà au nez ! Pouah ! pouah ! pouah !

— Pouah ! pouah ! pouah ! répéta le nourrisseur avec plus d'élan ; la carte ! la carte !

Pain-Sec dit aussi : Pouah ! pouah ! mais long-

temps après les autres, parce qu'il s'était attardé avec le fond de la dernière bouteille.

Au cri des trois cousins, Morin se présenta escorté de Toinette ; du Guéret et du Taillis firent quelques retranchements à l'addition, et laissèrent une pièce de dix sous, en sus du total, pour contribuer, comme ils le dirent, à la dot de la petite fille.

— Est-ce que ces messieurs vont tout droit au château maintenant? demanda Morin respectueusement.

— Oui, oui, répéta du Taillis en frappant sur son gros ventre, nous sommes désormais en état d'affronter l'hospitalité de la cousine.

— En ce cas, reprit Morin, si je ne craignais pas d'abuser de votre complaisance... Toinette, va vite chercher la lettre de ce monsieur.

— Comment ! fit du Guéret scandalisé, mons Morin ne va-t-il pas nous prendre pour faire ses commissions ?

— Ce monsieur vient de me la remettre, dit Toinette en tirant la lettre de son corset.

— Et tu veux que nous la portions ? demanda du Taillis. Je ne suis pas fier, moi, je rends volontiers service à ceux que j'ai pu fréquenter quand je n'avais pas encore ma position. Donne ta lettre, mon vieux Morin.

— Bien des remercîments, fit l'aubergiste en lui remettant le papier,

Au moment où les trois cousins se disposaient à partir, Morin s'approcha de l'étranger, qui venait d'achever sa pipe, et lui dit en ouvrant son registre :

— Monsieur compte-t-il séjourner dans ma maison ?

— C'est selon, répondit le quaker.

— Il y a des règlements qui nous obligent à demander les noms des voyageurs.

— J'ai coutume d'obéir aux règlements.

Du Guéret et l'artiste se rapprochèrent d'instinct; du Taillis, qui était déjà sur le seuil et qui n'avait point entendu, cria de loin :

— Dis donc, vieux Morin, c'est bien le moins que je sache à qui je rends service. Comment se nomme le monsieur qui envoie cette lettre au château des Garennes ?

L'étranger ouvrait la bouche pour dicter son nom ; Morin lui coupa la parole.

— Un nom anglais, dit-il en consultant la dernière ligne écrite sur son registre ; j'ai de la peine à lire cela... Stephen... Stephen Williams.

L'étranger tressaillit visiblement. A ce moment, Morin se retournait vers lui et disait :

— J'attends le nom de monsieur.

Le quaker saisit le registre avec vivacité ; au lieu d'inscrire son nom, il examina la dernière ligne, dont l'encre était encore toute fraîche.

— Stephen Williams ! murmura-t-il ; il n'y a pas à dire non ! mais ce n'est pas son écriture.

— Et l'homme qui s'appelle Stephen Williams est dans votre maison ? demanda-t-il en relevant son regard sur Morin.

L'aubergiste fit un signe de tête affirmatif.

— Alors, dit l'étranger, moi, je m'appelle...

Il trempa la plume dans l'encre et la tint un instant suspendue au-dessus du registre, comme s'il eût cherché au hasard le nom qu'il allait écrire. Tout le monde remarqua cela, et si l'inconnu était un chevalier d'aventures, il manquait réellement d'habileté.

Du Taillis était revenu pour avoir sa part de la comédie, et nos trois cousins faisaient cercle maintenant autour du registre. Morin avait l'air inquiet ; Toinette ouvrait de grands yeux.

— On n'a pas besoin de tant réfléchir pour trouver son nom, dit Morin. Vous vous appelez ?

— Robinson, répliqua tout à coup le quaker.

Paîn-Sec était plus que gai ; il se mit à rire un peu trop haut et s'écria :

— J'aurais parié pour Robinson, puisque voici déjà l'ami Vendredi !

Il montrait le nègre, qui n'avait pas bougé de place.

Du Guéret sourit du bout des lèvres, en homme

qui regrette de n'avoir pas trouvé lui-même la plaisanterie. Du Taillis, enchanté, répétait :

— Robinson ! Vendredi ! c'est cela, c'est cela !

Le quaker remit la plume dans l'écritoire et repoussa le registre ; il regarda tour à tour les trois cousins d'un air de profonde indifférence, puis il ôta son chapeau de feutre, montrant, pour la première fois, sa tête rase et puissamment modelée.

— Vendredi ! appela-t-il d'un accent guttural et doux.

Le nègre se leva comme un ressort.

— Que disais-je ? s'écria l'artiste, transporté d'allégresse.

Le nègre s'était posé devant son maître, immobile et les bras en croix ; sur un signe du quaker, il le dépouilla prestement de sa redingote longue.

— Tiens ! tiens ! fit Toinette ; il n'est pourtant pas l'heure de se coucher !

Le nègre pliait la redingote avec beaucoup de soin et la posait sur la table, à côté du chapeau.

— Qu'est-ce qu'il va donc faire? demanda du Taillis.

— Il se met à l'aise, répondit du Guéret.

Ce du Guéret avait, ma foi, le lorgnon sur le nez et la main dans l'entournure du gilet. L'artiste ne disait plus rien, il se glissa derrière ses deux compagnons : affaire d'instinct, comme il le dit plus tard en racontant cette mémorable histoire,

— Vendredi ! prononça pour la seconde fois Robinson.

Le nègre revint à son poste et mit ses deux mains sur sa tête.

Robinson étendit vers du Guéret son bras nu, qui semblait sculpté dans le marbre.

— Apporte-moi celui-là, dit-il.

Vendredi sembla hésiter : c'était seulement sur le choix.

— Celui qui a les cheveux citron, spécifia Robinson.

— Hein ? fit du Guéret, qui recula.

Du Taillis ouvrit la bouche toute grande et regarda faire. Vendredi avait pris M. Richard du Guéret par le collet de son habit du matin, et le ramenait grand train au milieu de la chambre.

— Mais, disait le malheureux du Guéret, de ce ton pleureur que prennent en classe les petits enfants pour s'accuser les uns les autres, ce n'est pas moi, c'est l'artiste !

— Par exemple ! protesta courageusement Pain-Sec.

Comme du Guéret résistait un peu, Vendredi le souleva de terre et s'en vint le déposer au-devant de son maître. Celui-ci avait pris la garde du boxeur américain.

— Ma foi, s'écria du Taillis, le petit veuf aimerait mieux qu'on lui offrît des foulards de Lyon, bon

teint et tout soie, à vingt-quatre francs la douzaine !

— Veuf, reprit l'artiste, qui se rassurait en voyant son cousin payer pour lui ; tu n'es pas un gentilhomme, si tu ne sais pas tirer le chausson. Passe-lui la jambe vivement ! ce n'est qu'un quaker, et les quakers sont des gens paisibles.

Cette joie dénaturée disait trop au malheureux du Guéret qu'il n'avait point à compter sur le secours de ses parents.

— Monsieur, balbutia-t-il en essayant de ramener un sourire sur son visage décomposé, je sais prendre comme il faut la plaisanterie...

— Je ne plaisante jamais, dit l'impitoyable Robinson, et je vous prie, monsieur, de vous mettre en position de défense.

— Mais je n'ai pas dit un mot ! s'écria le veuf avec détresse.

— Allons donc ! objecta le perfide Pain-Sec ; et le satrape de table d'hôte...

— Et l'olibrius ! ajouta du Taillis, traître aux lois du sang.

— Et l'arracheur de dents du champ de foire !

Robinson se couvrant du bras gauche, selon l'art, ramassa son bras droit pour porter le premier coup.

— Père, père ! dit Toinette, il ne faut pourtant pas laisser tuer les cheveux jaunes !

Ce fut avec un regret visible que Morin s'interposa.

— C'est ici une maison honnête, dit-il, on ne s'y bat pas comme au cabaret.

Le veuf passa ses deux mains sur son front baigné de sueur et respira.

— Vendredi ! appela pour la troisième fois Robinson.

Et quand le nègre eut pris la posture consacrée, ce terrible quaker barbu poursuivit :

— Donne vingt louis à ce brave homme pour qu'il se taise.

— Quoi qu'il a dit? s'écria Toinette foudroyée ; vingt louis !

— Vingt louis! répétèrent d'une même voix Morin, le nourrisseur et l'artiste.

Vendredi attira une longue bourse bariolée de couleurs tranchantes et jeta vingt pièces d'or sur la table.

— Ah! dit Morin, que l'émotion suffoquait, l'allumette pour deux est bien payée !

Toinette pensait que c'était pour le moins l'empereur des sauvages.

— Quand j'aurai fait avec celui-ci, reprit Robinson, toujours glacial, j'en donnerai autant pour le gros rougeaud, et autant pour cette manière de singe qui a des cheveux gris, mal peignés.

Il avait montré au doigt tour à tour du Taillis et l'artiste.

Du Taillis était sanguin et bien musclé ; il eut

un instant la pensée d'en appeler au manche plombé de son fouet. Mais il réfléchit que ce serait dommage d'exposer à être cassée la tête d'un propriétaire possédant trente-cinq bonnes mille livres de rentes au soleil, qui, Dieu merci, ne devaient rien à personne.

— J'ai toujours dit que c'était un vrai! dit l'artiste en s'avançant effrontément.

— Monsieur, balbutiait du Guéret, je suis tellement pénétré de vos façons d'agir...

— Que faut-il faire pour vous déterminer à vous battre? demanda Robinson.

— Je ne sache rien au monde...

— Alors, allez-vous-en, interrompit encore Robinson en faisant signe à Vendredi de lui rapporter sa redingote.

— Avec plaisir, répliqua du Guéret, qui gagna la porte d'un bond.

Robinson refaisait sa toilette.

— Vous aussi, dit-il à Pain-Sec, qui essayait de se rendre aimable.

Il ajouta en se tournant vers du Taillis :

— Vous aussi.

— Mais... voulut protester ce dernier.

— Vendredi, prononça paisiblement Robinson, mets-moi-les dehors!

Vendredi retroussa les manches blanches de sa veste et montra ses bras noirs, où chaque muscle

saillait comme une corde. L'artiste s'esquiva le premier en grommelant :

— C'est un fou !

— Un fou furieux ! répéta du Taillis, qui fit devant le nègre une retraite un peu vive.

— Tout de même, disait Toinette à son père, les Richard ont eu leur compte. C'est ceux-là qu'est des poules mouillées !

— Oui, mais le milord...

— Quant à ça, milord me va ! Est-il drôle !

Robinson reboutonnait sa longue redingote comme si de rien n'eût été.

— L'homme, dit-il en appelant Morin.

Celui-ci s'approcha, chapeau bas.

— Faites venir ici, reprit Robinson, ce personnage qui a signé le nom de Stephen Williams sur votre registre.

— Oui, mon... monseigneur, répliqua Morin, qui ne savait quel titre donner à son hôte ; je suis pour obéir, certainement... mais si l'autre ne voulait pas descendre ?

— Vendredi me l'apporterait.

— Bien, monseigneur, dit Morin, qui s'inclina et sortit escorté par le nègre.

— A la bonne heure ! pensa Toinette ; il va, bien sûr, recommencer !

Elle se mit à l'écart et dans son jour pour le considérer mieux. Robinson s'était jeté sur un siége et

appuyait sa tête contre sa main. Il se croyait seul.

Un instant, il resta pensif et absorbé dans ses réflexions.

— Qui diable peut donc être ce coquin? dit-il tout à coup.

Toinette était en train de songer qu'elle n'avait jamais vu un si bel homme.

L'étranger continua à demi-voix et entre ses dents :

— Notre Stephen Williams a appris au Havre qu'il était poursuivi de près. Il a pris peur. Il s'est fait sauter la cervelle et on a retrouvé son corps sur la grève. Voilà les renseignements que la police m'a donnés... mais la police n'est pas infaillible : si c'était une erreur, si je le retrouvais vivant! Bah! il n'aurait pas eu l'effronterie de garder ce nom de Stephen Williams!

— Le voilà qui parle tout seul, à présent,se disait Toinette dans son coin ; ça doit l'ennuyer. J'ai envie de lui causer.

Robinson fit un geste de fatigue et conclut :

— En tout cas, attendons : nous verrons bien !

— Dites donc, monsieur, dit Toinette en s'approchant timidement.

Robinson se retourna et se prit à sourire dès qu'il l'eût aperçue.

Le sourire allait bien à ce mâle visage. Toinette,

qui s'était arrêtée, prise d'effroi, s'avança de nouveau encouragée.

— Je voulais vous demander si ça vous ferait plaisir de causer avec moi, dit-elle.

— Grand plaisir, ma jolie fille.

— Vrai? s'écria Toinette toute contente. Eh bien! j'ai de la chance!

Robinson attira une chaise auprès de lui.

— Mettez-vous là, dit-il: de quoi allons-nous causer?

— Dame! fit Toinette, qui rongeait le bord de son fichu avec un sourire sournois.

— Allons-nous causer de votre fiancé? reprit Robinson.

— Non-da! répliqua Toinette. Je ne cause de lui qu'avec lui. Avec vous, je voulais vous dire comme ça que je sais lire.

— Couramment?

— Oh! oui, même dans l'écriture! Et que j'ai lu un livre sur les chevaliers errants, comme ils appellent ça...

Elle tourna ses yeux sur l'étranger et ajouta brusquement:

— Vous en êtes peut-être bien un, vous?

— Ma foi, répliqua Robinson, dont le sourire devint plus communicatif, on ne sait pas...

— C'est bien joli un chevalier errant! dit Toinette avec conviction, ça protége les petits enfants;

les dames et les demoiselles. Si vous étiez chevalier errant, je vous dirais bien quelque chose.

— Quoi donc?

Toinette rapprocha son siége.

— Qu'il y a une belle petite demoiselle ici près, dit-elle avec mystère, plus belle que les amours! Et bonne avec ça comme un ange! Et qu'on veut la faire s'épouser avec ce grand sec à cheveux jaunes qui n'a pas osé souffler devant vous.

— Qui est-ce qui veut cela? demanda Robinson.

— Les cheveux jaunes d'abord, répliqua Toinette, et puis madame des Garennes.

— Et qu'y puis-je, moi, ma jolie fille?

— Dame! puisque vous êtes un chevalier errant...

— C'est juste, répliqua Robinson en riant, il faudrait empêcher cela.

On entendit une voix grondeuse à l'étage supérieur. Robinson prêta l'oreille attentivement.

— Parbleu! disait-on, je le trouve plaisant votre monsieur! s'il veut me parler, qu'il vienne!

— Ce n'est pas sa voix, pensa Robinson.

Il se fit comme un bruit de lutte dans l'escalier.

— Dites, insista Toinette, crédule et caressante; l'empêcherez-vous, ce bête de mariage?

— Peut-être, dit Robinson d'un air distrait.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer l'homme du premier étage, celui qui dépensait

tant de papier pour écrire une lettre. Il se dèfendait tant qu'il pouvait contre le nègre.

Il avait tourné le dos dans l'effort de la lutte et ne pouvait voir ceux qui se trouvaient au fond de la chambre. Il disait, en tâchant de se dégager :

— Je ne connais pas ce Robinson, je n'ai jamais entendu parler de lui, je ne souffrirai pas...

— Monsieur Stephen Williams, interrompit le quaker d'une voix calme, mais accentuée fermement, nous allons faire connaissance.

Stephen Williams tressaillit et parvint à se retourner. Vendredi l'avait poussé jusqu'au centre de la salle ; il se trouva juste en face du quaker, qui se renversait négligemment au dos de son fauteuil et croisait ses jambes l'une sur l'autre.

Le premier regard que Stephen Williams jeta sur Robinson exprimait plus de crainte encore que de colère : on voyait que cet homme avait quelque chose à redouter. Il s'était attendu peut-être à voir devant lui la tête de Méduse.

Son visage changea et se fit arrogant lorsqu'il eut toisé le quaker de la tête aux pieds.

— Celui-ci avait les paupières demi-closes et considérait le nouveau venu de cet air qui voulait dire : Où donc ai-je rencontré ce personnage? Il était évident, au contraire, que Stephen Williams n'avait jamais vu ou croyait n'avoir jamais vu le maître de Vendredi.

— C'est vous, monsieur, dit-il avec une hauteur provoquante, qui vous permettez?...

— Oui, interrompit Robinson.

— Eh bien : vous vous adressez mal ! s'écria Stephen Williams, qui mit le poing sur la hanche.

Quiconque eût examiné Robinson en ce moment aurait deviné sans peine, tant son beau visage était expressif, qu'il cherchait à mettre un autre nom que celui de Stephen Williams sur la figure du nouveau venu.

— Laissez-nous, ma jolie fille, dit-il en s'adressant à Toinette ; j'ai besoin d'être seul avec monsieur. Toi, ajouta-t-il en montrant la porte à Vendredi, tu vas rester là, en dehors.

Le nègre tourna sur ses talons ; Toinette aussi obéit, mais à contre-cœur. En s'éloignant, elle se disait :

— Bien sûr que c'en est un ! et qu'il empêchera mademoiselle Camille de s'épouser avec les cheveux jaunes, s'il veut s'en mêler !

— A nous deux maintenant, monsieur ! s'écria Stephen Williams dès que la porte fut fermée.

— A nous deux, répéta paisiblement Robinson.

— M'expliquerez-vous, enfin ?...

— Je ferai de mon mieux, mais, comme nous en avons pour longtemps, mon cher monsieur, je vous engage à vous asseoir.

Quoi qu'il fit, l'homme qui avait inscrit sur le

registre ce nom de Stephen Williams semblait perdre un peu de son assurance devant cette tranquillité froide et à la fois incisive. Il prit un siége et s'assit en grommelant :

— Rira bien qui rira le dernier !

— Moi, je pense, cher monsieur, répliqua Robinson, dont les sourcils se froncèrent tandis qu'il caressait à pleine main les masses soyeuses de sa barbe, je pense qu'en fin de compte personne ne rira.

VI

LE PORTEFEUILLE

Il y avait comme une menace dans la dernière parole de Robinson. Avant que son partner eût le temps d'y répondre, il reprit avec moins de sécheresse.

— Me serait-il permis de vous demander si vous tenez beaucoup à votre nom, monsieur Stephen Williams ?

— Mais, monsieur... se récria celui-ci.

— La question peut sembler bizarre au premier aspect, mais je la fais sérieusement. Ayez la bonté d'y répondre.

— Vous me direz d'abord, je pense...

— Cher monsieur, interrompit Robinson, nous arriverons, je l'espère, à nous entendre tout natu-

rellement. Je fais mieux que l'espérer, j'en suis sûr. Mais si, pour employer un proverbe de ce pays, nous mettons la charrue avant les bœufs, ce sera long. Moi, je ne pense pas que vous soyez un malhonnête homme dans toute la force du mot...

— Qu'est-ce à dire ? fit Stephen Williams en sautant sur son siége, un malhonnête homme !

— Non, reprit Robinson sans s'émouvoir le moins du monde, ce serait aller trop loin peut-être, et je veux rester surtout dans le vrai. Seulement, si vous n'êtes pas un malhonnête homme, vous avez pris l'existence comme un jeu de hasard, vous vivez à pair ou non ; c'est le plus dangereux de tous les métiers.

— Est-ce pour me dire cela, monsieur Robinson ?...

— Permettez. Voici ce qui arrive : on perd sa réputation en France, par exemple, je suppose qu'on est Français. On passe en Amérique : Londres est trop près, la Belgique est usée, et l'Allemagne se montre inhospitalière à l'égard de certaines gens. En Amérique, on végète ; on entend parler de la Californie et des mines ; on part, on travaille comme un nègre, on amasse quarante ou cinquante mille dollars en poudre d'or... N'est-ce pas à peu près la somme que vous aviez gagnée en Sonora, monsieur Stephen Williams ?

6

— Je vous écoute, repliqua ce dernier ; s'il vous plaît de faire un roman...

— Avec cinquante mille dollars, poursuivit le quaker barbu, on peut vivre très-honnêtement. Mais voici l'écueil : on veut trancher du nabab ; on risque le fruit de son travail sur quelque tapis vert de Boston ou d'ailleurs, on perd. On se roidit contre le sort. On signe imprudemment des effets de fantaisie... vous trouverez le mot courtois... et un beau jour, si l'on peut glisser entre les doigts de la police américaine, on prend le paquebot pour revenir en France. Ceci est-il un roman, monsieur Stephen Williams ?

Il y avait de la pâleur sur le visage de celui-ci, qui faisait toutefois encore bonne contenance.

— Je vous écoute, monsieur, dit-il, et sur mon honneur, je vous admire...

— Votre honneur ! répéta Robinson en détournant la tête.

— Eh bien ! monsieur, jusqu'à cette heure vous ne m'avez pas insulté directement : voyons ce que vous allez dire de mon honneur !

Robinson releva les yeux sur lui avec lenteur.

— Je n'en dirai rien, répliqua-t-il. Il ne s'agit pas de cela entre nous. S'il faut exprimer ma façon de penser, je vous crois incapable d'avoir dévalisé le pauvre diable dont vous avez pris le nom.

— Je vous rends grâces ! balbutia Stephen Williams, qui essaya de ricaner.

— Mais ce nom-là, reprit Robinson, je me trouve en avoir besoin pour le moment.

— Vous appartient-il ?

— Pas beaucoup plus qu'à vous.

— Alors, si vous le permettez, dit Stephen en s'inclinant avec ironie, je le garderai jusqu'à voir.

— Jusqu'à voir, volontiers, répéta Robinson en lui rendant son salut.

Il y eut un silence que Stephen put attribuer à l'embarras de Robinson. Il se disait: ma position peut être mauvaise, mais la sienne vaut-elle mieux? C'est un gaillard qui m'a connu autrefois et qui veut partager; tenons-nous bien seulement, et pour quelques louis, nous nous tirerons d'affaire !

— Savez-vous votre histoire, monsieur Stephen Williams ? demanda brusquement Robinson.

— Vous dites ? fit Stephen étonné.

— Je vous demande si vous savez votre histoire... Non plus l'histoire de cet aventurier, que vous étiez autrefois et dont le nom m'échappe...

— Ah ! ah ! interrompit Stephen triomphant, le nom vous échappe ?

— Il me reviendra, soyez tranquille. Non plus disais-je, l'histoire de ce malheureux qui escompte des valeurs de pacotille et qui prend la fuite avant l'échéance, celui-là je le laisse de côté pour un instant, mais l'histoire d'un honnête jeune homme, laborieux, intelligent, instruit, qui était, il y a un mois

à peine, commis principal d'une forte maison de banque de Boston.

— Cher monsieur, interrompit Stephen Williams à son tour, le portrait que vous faites de moi est trop flatteur.

— Il y a un mois, non, repartit Robinson. Aujourd'hui, je ne dis pas. Il y a un mois, ce Stephen Williams, dont je parle, était tout cela et mieux encore que tout cela : son patron, qui se connaît en hommes, pourtant, lui eût confié sa maison tout entière. Mais voici le triste revers de la médaille : nous sommes tous sujets à faillir. Au grand étonnement de ceux qui le connaissaient et qui l'estimaient, ce Stephen Williams a disparu, emportant avec lui des traites pour une valeur de un million six cent mille francs. Vous pâlissez, cher monsieur... vous voyez bien que vous ignorez votre propre histoire.

Le voyageur à la lettre, que nous ne pouvons plus appeler Stephen Williams, était devenu pâle en effet ; ses mains avaient un tremblement nerveux.

— Un homme ne se perd pas complétement ainsi en un jour, continua Robinson. Stephen Williams a pu céder à un mouvement de folie ; mais le remords a dû venir bien vite, et le remords a pu le porter au suicide...

— A moins, interrompit-il en regardant son partner en face, à moins toutefois que vous ne l'ayez assassiné !

Le faux Stephen se leva et recula en chancelant.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria t-il avec épouvante.

Robinson ne le quittait pas du regard.

— On a retrouvé son cadavre sur la grève, à l'embouchure de la Seine, dit-il en se levant à son tour ; son portefeuille, contenant les seize cent mille francs, avait disparu.

— Et vous croiriez ?...

— Je ne crois qu'une chose, c'est que ce portefeuille est dans la poche de votre redingote.

Le faux Stephen Williams s'appuya contre la muraille pour ne pas tomber. La sueur froide ruisselait de son front.

Robinson s'avançait vers lui à pas lents.

— Supposez maintenant, reprit-il, que je sois un constable américain ayant rempli, au préalable, toutes les formalités requises pour agir sur le territoire français, et que je vous mette la main au collet...

Il joignit le geste à la parole.

— Et que je vous dise : au nom de la loi, je vous arrête, François Vauthier !

Les yeux du pauvre diable roulaient dans leurs orbites.

— Vous voyez bien que le nom m'est revenu, re-

prit Robinson. Depuis une heure je l'avais sur le bout de la langue.

Et comme, instinctivement, son prisonnier essayait de se dégager, il ajouta en le contenant à bout de bras :

— Ne vous défendez pas, Vauthier, c'est inutile. Je vous étranglerais dix fois avant que vous eussiez le temps d'armer votre *revolver*. Je vous tiens moralement et physiquement, mon pauvre garçon ; physiquement à l'aide de mes poignets ; moralement à l'aide de ce dilemme qui est plus fort que mes poignets : ou vous êtes vraiment Stephen Williams, et en ce cas je vous arrête comme ayant soustrait un million six cent mille francs à votre patron Peter Bristol ; ou vous n'êtes pas Stephen Williams, et alors je vous arrête comme ayant commis un meurtre dans les grèves du Havre sur la personne de ce malheureux jeune homme.

Vauthier, littéralement anéanti, se laissa choir sur le parquet à deux genoux.

— Je suis un misérable, balbutia-t-il ; j'ai commis bien des actions mauvaises en ma vie ; mais j'en suis puni cruellement à cette heure. Je n'ai pas ce meurtre sur la conscience, monsieur ; je vous jure que je suis innocent et je vous prie d'avoir pitié de moi !

— Le portefeuille... commença Robinson.

— Je rendrai le portefeuille, s'écria Vauthier ; les seize cent mille francs de traites y sont encore.

— Reste à savoir ce que vous avez fait de Stephen Williams.

— Ecoutez, et puisse Dieu vous inspirer de la confiance en moi ! Je m'étais enfui de Boston, comme vous l'avez dit, et j'étais revenu en France où la misère m'attendait. Durant la moitié d'une année, je vécus, Dieu sait comme. Au bout de ce temps, perdu de dettes, poursuivi, traqué, je me trouvais au Havre, ne sachant où donner de la tête et cherchant peut-être un lieu où la mer fût bien profonde pour m'y noyer, car je suis las, voyez-vous, et je voudrais éviter le dénoûment qui termine d'ordinaire, la vie de mes pareils...

Vauthier parlait ainsi avec découragement ; il s'arrêta pour lever sur le quaker un regard qui voulait dire : Me croyez-vous ? Au moindre signe de doute, la force lui eut manqué pour plaider sa cause.

Dans les yeux de Robinson, il y avait désormais plus de compassion que de sévérité. Vauthier continua :

— Je trouvai sur le sable, à peu près à l'endroit que vous dites, non pas un cadavre, mais un portefeuille. Dans le portefeuille, qui était marqué au nom de Stephen Williams, il y avait seize traites de quatre mille livres sterling chacune et une lettre à l'adresse du banquier Peter Bristol. Je pensai : si le

propriétaire de cette énorme somme est mort, c'est la Providence qui me fait son héritier...

Robinson hocha la tête.

— Hélas! monsieur, se hâta de dire Vauthier, raisonnement d'homme qui se noie! Si, au contraire, pensai-je encore, le maître de ce portefeuille existe, eh bien! nous compterons ensemble.

— Et vous prîtes le portefeuille? dit Robinson.

— Un autre serait venu et l'aurait pris.

— Et vous prîtes aussi le nom qui était dessus?

— Il y avait longtemps que je ne voulais plus du mien.

— Et après?

— Je vis que les traites étaient à présentation et tirées sur M. Richard des Garennes; à Paris, où j'allai le trouver, on m'apprit qu'il était à son château des bords de la Loire. Ce Richard des Garennes est un millionnaire, un Crésus... je venais...

Il hésita.

— Vous veniez? répéta Robinson.

— A quoi bon vous le dire? s'écria Vauthier, vous l'avez deviné. Ce que j'ai fait n'est pas bien fait, monsieur, je le sais; mais j'étais sur le bord de l'abîme, et le hasard m'a tenté. J'ai dit vrai; je ne me défends pas davantage et je me remets entre vos mains sans réserve, me recommandant à votre compassion.

Robinson resta un instant pensif.

— Avez-vous conservé la lettre qui était dans le portefeuille? demanda-t-il.

Vauthier la lui tendit ouverte, en disant :

— Elle n'était pas cachetée.

Robinson y jeta un coup d'œil, et une expression de tristesse se répandit sur ses traits.

— Pauvre Stephen! murmura-t-il.

— Ah ça! monsieur Vauthier, reprit-il en secouant la tête brusquement comme pour chasser une idée importune, on n'escompte pas des traites de quatre mille livres sterling chez le changeur.

Vauthier ne le savait que trop; il avait failli mourir de faim depuis deux jours avec son million et demi en poche.

— C'est hier, répondit-il, que j'ai présenté les traites à la caisse de la maison des Garennes, rue du Helder, à Paris; le caissier a prétexté l'absence du patron; je suis parti; avant de partir, j'ai pris un huissier qui a fait le nécessaire. Au pis aller, mon intention était de transiger avec ce M. des Garennes.

Robinson lui mit les deux mains sur l'épaule.

— Vous souvenez-vous, demanda-t-il en souriant, d'avoir rencontré une fois dans la rue, à Boston, un homme à qui vous demandâtes l'aumône?

On a beau être terrassé, il y a des mots qui choquent et qui humilient.

— L'aumône! répéta Vauthier.

Puis, se ravisant, il ajouta vivement :

— Attendez ! attendez ! Une fois... c'est vrai ! je demandai de quoi partir pour les mines. Cet homme à qui je m'adressai me tendit la main.

Robinson lui tendit la main sans cesser de sourire.

— Et dans sa main, ajouta Vauthier, il y avait cent guinées.

Robinson ouvrit sa main, où se trouvaient cinq banknotes de dix livres.

— Comme aujourd'hui ! s'écria Vauthier stupéfait.

Il se frotta les yeux et recula.

— Cette longue barbe... commença-t-il d'un ton d'hésitation.

— J'ai passé une année entière dans l'Inde à visiter mes comptoirs.

Vauthier ne le laissa pas achever. Il lui prit la main tout à coup pour la porter à ses lèvres.

— Ah ! fit-il avec une émotion profonde et sincère, honte sur moi, puisque je ne vous ai pas reconnu ! Vous êtes le grand, le riche, le généreux banquier de Boston... Vous êtes...

Robinson mit un doigt sur ses lèvres.

— Je suis Stephen Williams, interrompit-il, envoyé d'Amérique en France pour opérer les recouvrements de la maison Peter Bristol. Pas plus tard qu'hier, j'ai acheté, sous le nom de Stephen Williams, pour un million six cent mille francs de rentes fran-

çaises, et je tiens à les conserver. Parlons affaires, maintenant, monsieur Vauthier : voulez-vous devenir honnête homme ?

— Si j'avais un protecteur tel que vous...

— Je veux essayer cette cure et je vous prends à mes gages. Je ne vous cache pas que j'ai besoin de vous. Qu'y a-t-il dans la lettre que vous avez écrite à M. Richard des Garennes ?

— Vous savez, répondit Vauthier avec embarras, il est des positions où l'on croit devoir payer d'audace ; ma lettre frise l'impertinence, et je l'ai calculée de manière à effrayer un peu... sans parler néanmoins de l'huissier ni des traites.

— A merveille ! murmura Robinson. Elle est signée Stephen Williams ?

— Hélas ! oui...

— C'est au mieux, dit encore le quaker, qui se frotta les mains ; je voulais justement lui écrire à peu près dans ce sens, et j'étais fort embarrassé, parce qu'il connaît mon écriture.

— Je lui dis, dans ma lettre, de venir me chercher ici même...

— Bravo ! c'est moi qui le recevrai. Mais puisque je vous prends votre faux nom, Vauthier, et puisque vous ne voulez plus de votre vrai nom, je vous laisse le mien : Robinson. Il y en a, Dieu merci, pour tout le monde.

— Les gens de cette auberge... objecta Vauthier.

— Je me charge de cela et je réponds de vous, n'ayez aucune inquiétude.

On entendit une voiture qui entrait au grand galop dans la cour, puis la voix de M. des Garennes, s'éleva, empressée et tout émue.

— Où est-il ? Morin ! Toinette ! Où est-il ce digne M. Stephen Williams ?

— Quel est mon rôle en tout ceci ? demanda Vauthier avec résignation.

— Dire comme moi et me laisser faire, répondit Robinson rapidement.

Les cris de des Garennes avaient mis en l'air toute la maison. Morin et Toinette se précipitèrent à l'appel de leur suzerain seigneur.

— Il est là, pardine ! dit Toinette, avec le beau monsieur qui a voulu battre les cheveux jaunes.

Des Garennes n'avait garde de faire attention à ce détail.

— Introduisez-moi auprès de lui, sur-le-champ, ordonna-t-il.

— Si le moricaud veut nous laisser passer, grommela Morin.

— Dieu, le beau nègre ! dit M. des Garennes en faisant à Vendredi un signe de tête affable ; bonjour, ami à moi !

— Quant à être un joli brun, appuya Toinette, il n'y a pas de doute.

Malgré ces compliments flatteurs, Vendredi se

disposait à défendre l'entrée, lorsqu'il entendit, à travers la porte, la voix de son maître qui disait :

— Laisse passer.

Il s'effaça aussitôt.

Des Garennes, Toinette et Morin entrèrent en même temps. Des Garennes mit le chapeau à la main et salua jusqu'à terre, partageant ses politesses entre l'ex-Robinson et Vauthier.

— Lequel est-ce ? dit-il tout bas à Toinette, qui était auprès de lui.

Toinette montra Vauthier et répondit :

— Celui-là !

— Ah ! cher monsieur... s'écria des Garennes.

Mais Vauthier l'arrêta d'un air froid et dit à son tour, en montrant Robinson :

— Celui-ci !

Des Garennes se retourna vivement vers le quaker.

— Par exemple ! s'écrièrent Morin et Toinette, en voilà une qui est forte !

Des Garennes s'arrêta encore ; son enthousiasme l'étouffait, mais il ne savait à qui l'offrir.

— Est-ce à monsieur Stephen Williams, dit-il enfin en s'adressant au quaker à tout hasard, que j'ai l'honneur...

— Oui, interrompit le quaker.

Pour la troisième fois, M. Richard des Garennes

prit son élan ; il saisit la main du quaker et la serra entre les siennes avec effusion.

— Que je suis heureux ! s'écria-t-il. Que je suis ravi ! Cher monsieur Stephen Williams, votre chambre est prête au château ; vous y serez le maître. J'espère que vous ne me refuserez pas.

— Non, répliqua Robinson, c'est pour cela que je vous ai écrit.

— Ah ça ! murmura Toinette en pinçant le bras de son père, c'est lui qui a écrit à présent !

— La bouteille au noir ! répliqua le père Morin, qui restait là tout ahuri.

Des Garennes ne savait que faire pour se montrer plus aimable.

— Ne perdons pas une minute, dit-il, vous concevez l'impatience de madame des Garennes ! ma voiture est là qui vous attend.

Robinson se tourna vers Vauthier.

— Monsieur Robinson, dit-il à haute et intelligible voix, allez prévenir Vendredi.

Morin et sa fille échangèrent des regards stupéfaits.

— Avons-nous la berlue ? dit le bonhomme.

— Ils ont troqué leurs noms, répliqua la fillette.

Pendant que des Garennes entraînait son Stephen Williams vers la voiture, Toinette, le rouge au front et la tête pensive, ajoutait en suivant le quaker d'un œil émerveillé :

— Comme dans mon livre de chevaliers errants, où ils changent de nom tout le temps pour mieux délivrer les princesses. Bien sûr que c'en est un !

Le quaker s'assit commodément sur les coussins de derrière, pendant que M. des Garennes se plaçait en face de lui, à reculons.

On jucha le beau brun Vendredi sur le siége, et la voiture sillonna au galop le sable de l'avenue.

VII

ESSAI SUR LES RICHARD

Le château des Garennes n'était pas, comme la plupart de ses voisins des bords de la Loire, une féodale demeure, racontant avec ses donjons et ses créneaux l'histoire des siècles chevaleresques ; ce n'était ni Loches, peuplé de souvenirs, ni Chambord, le château du roi et le roi des châteaux, ni Chenonceaux, ni Amboise, la fière citadelle où Abd-el-Kader, le héros des guerres algériennes a fait longtemps pénitence de sa gloire ; ce n'était ni Chanteloup, ni Villandry, ni Valençay, ni même la maison de Cinq-Mars ou le manoir des seigneurs de Chaumont.

Je ne sais pourquoi, nous eussions éprouvé une certaine répugnance à placer en lieu noble M. Richard et sa famille.

Il est positif, cependant, que si le Louvre était à vendre et que M. Richard pût l'acheter au comptant ou à crédit, ce notable commerçant n'aurait pas plus vergogne de s'appeler M. Richard du Louvre que M. Richard des Garennes, — du Taillis, — du Guéret, — de l'Etang, — des Jardins, — de la Luzerne — ou autres.

Il n'y a rien au-dessus de Richard, quelque soit son surnom. Et pourquoi Richard aurait-il le superstitieux respect des gloires passées, puisque sa splendeur à lui n'a que l'âge des champignons de couche ?

Avant Richard, il y eut des empereurs et des rois, des comtes, des barons, que sais-je ? Il y eut des forteresses de granit, des palais de marbre et des cathédrales ; chaque chose a son temps.

Richard a remplacé tout cela : Richard n'est ni empereur, ni roi, ni baron, ni comte : il ne daigne. Il est Richard, comme Rohan était Rohan.

Le plâtre, son ami, a tué le granit et le marbre ; avec le plâtre, il a bâti dans Paris, la capitale du monde, un Paris nouveau qui n'est pas le cousin de Notre-Dame qui renie les Tuileries et qui les démolira.

Il a nommé cette blafarde métropole la Chaussée-d'Antin, et par grâce il a permis que l'on bâtit sur ce domaine, qui est à lui, Notre-Dame-de-Lorette : une basilique selon son cœur, en plâtre encore, en

stuc et en papier, petite, parce qu'il ne faut pas prodiguer le terrain ; carrée, parce que le meilleur modèle à copier est la Bourse, blanche au dehors, et au dedans *peinturlurée* comme le boudoir de madame Augusta Massonneau aîné, née Richard.

Richard se dit parfois, en passant devant ce temple fabriqué, que Dieu doit lui avoir bien de la reconnaissance pour cette place accordée au culte, en un quartier où les loyers sont si chers !

Mais il faut bien une religion pour les femmes et les esprits peu avancés. C'est l'avis de Richard, encore pour un peu de temps.

Le château des Garennes avait été bâti par un Richard du temps de Louis XV, qui avait nom M. Turbot des Garennes, et qui tenait la ferme des gabelles pour la province d'Anjou. Les Richard de cette époque ne ressemblaient pas tout à fait, il faut le dire, à nos Richard contemporains ; ils avaient de la grandeur un peu, et je ne sais quel faux air de noblesse ; en somme, Turcaret n'était pas un manant.

Ce monsieur Turbot des Garennes remuait l'or à la pelle, à ce qu'il paraît. Au revers d'un majestueux coteau qui dominait le cours lointain de la Loire, il avait fait construire une habitation véritablement princière.

Les Richard n'étaient pas encore assez nombreux pour avoir des architectes spéciaux et un style à

part; ils se servaient de l'art et du style de tout le monde. Le plâtre, modeste et tout jeune, n'aspirait qu'à boucher le vide qui restait entre les pierres.

Il se trouva que M. Turbot des Garennes fut contraint de mettre au jour un palais de goût excellent : son château ne copiait aucun genre, ne caractérisait aucune manière ; il s'asseyait fier et calme au sommet du coteau, flanquant son corps de logis de deux ailes gracieuses et haut coiffées, dispersant çà et là ses communs qui semblaient un village.

La cour d'honneur formait plateau et donnait de plain-pied sur l'avenue, fermée par une grille aux épis d'or.

L'avenue, que le financier avait fait planter en motte, comme le parc de Versailles, avec des arbres de trente ans, avait trois quarts de lieues de long et descendait jusqu'à la Loire, au-devant du logis de notre ami Morin.

A droite et à gauche s'étendaient ces grands bosquets qu'on apercevait de la plaine, et dont les profils sombres se détachaient si bien sur le ciel. A force de croitre, les futaies avaient fini par cacher le château.

La contre-façade qui était la plus richement ornée regardait le sud-est ; un perron de marbre blanc, comptant les douze marches consacrées, descendait sur une belle terrasse dont la figure était celle d'une moitié de polygone régulier à dix pans. Trois esca-

liers descendaient de cette première terrasse à la seconde, déjà plantée d'arbres, et qui rejoignait la troisième par un immense perron circulaire.

Au-dessous de ce perron, c'était le *pleasure-ground*, comme disait madame Richard des Garennes, qui avait pris douze leçons d'anglais chez M. Robertson : une pelouse énorme semée de parterres en îlots et de petits massifs de verdure.

Malgré sa prédilection pour l'art britannique, madame des Garennes avait laissé subsister au bout de sa pelouse une portion des anciens jardins du financier Turbot. C'étaient des charmilles maintenant séculaires, des parterres dont le buis dessinait les mille broderies et d'innombrables allées, marquées par des arbres taillés symétriquement. Un ruisseau tributaire de la Loire motivait un pont rocaille qui conduisait à un ermitage délicieux.

Là commençait le parc, et le parc, comme l'avenue, rejoignait la Loire, dont les eaux complaisantes formaient un coude, tout exprès pour encadrer les propriétés de M. Richard des Garennes.

C'était riche, c'était grand, c'était charmant ; le parc formait lui seul un admirable paysage, et en dehors du parc le paysage était plus merveilleux encore.

Il y avait bien quelque chose à dire ; on avait badigeonné le château au rabais et maladroitement ; les dispositions nouvelles qu'on avait prises dans les

jardins et à l'intérieur du parc gâtaient çà et là le point de vue, en un mot la griffe de Richard se montrait en plus d'un endroit. Mais Richard, par le fait, ne peut pas plus que les autres animaux nuisibles, acharnés contre l'opulente nature. La beauté de l'œuvre de Dieu leur résiste.

Ainsi les chenilles laissent des feuilles aux arbres, et les limaçons hideux ne flétrissent pas toutes les roses.

Peut-être, d'ailleurs, Richard n'avait-il pas eu le temps encore de mener son œuvre à bien. Peut-être attendait-il la hausse des bois pour abattre ses futaies, et quelques rentrées importantes pour amender le sol des bosquets et y piquer des betteraves.

Il avait bien eu l'idée d'abaisser les toitures du château pour les mettre à la mode, mais le devis de son architecte avait modéré son ardeur. Bon gré mal gré, Richard prenait terme pour les améliorations qui devaient déshonorer sa propriété.

En outre, il ne pouvait rien contre le cours majestueux de la Loire, ni contre les accidents heureux du terrain : vis-à-vis de ce magnifique domaine, Richard était comme le serpent de la fable usant ses dents contre la lime.

Madame des Garennes, il est vrai, qui était *libérale* en politique et qui avait rétabli la corvée sur ses terres, faisait creuser de temps en temps quelque

grotte nouvelle et bâtir quelques rochers en maçonnerie ; mais ces facéties stupides se perdaient dans l'ensemble, et ne nuisaient guère qu'à ces pauvres diables de fermiers.

L'origine de toutes les grandes races se perd dans la nuit du temps. La tribu des Richard avait peut-être sa source fabuleuse comme les Atrides antiques, comme les Lusignan modernes.

M. Richard des Jardins, qui possédait des connaissances historiques, parlait parfois d'un fils naturel de Richard Cœur de Lion, lequel avait quitté l'Angleterre pour des raisons honorables, et s'était établi dans le pays de Saumur.

M. des Jardins avait, dans son salon, à Paris, le portrait de ce royal Richard, et il avait stylé sa femme à pleurer dans son mouchoir quand le ténor de l'Opéra-Comique chantait : *Une fièvre brûlante.*

Personne n'ignore que Plantagenet était comte de Poitou en même temps que roi d'Angleterre. Saumur, disait M. des Jardins, est bien près du Poitou.

Quoi qu'il en soit, les bonnes gens de Trèves, des Tuffuaux et de Saint-Lambert des Levées, de l'autre côté de la Loire, ne pouvant remonter par le souvenir jusqu'au treizième siècle, n'attachaient aucune idée princière à la mémoire qu'ils avaient gardée

des Richard, et en appelaient à des souvenirs beaucoup plus récents.

Les Richard étaient bien connus dans le pays, sur les deux rives du fleuve. Les vieux fermiers disaient entre haut et bas que Vincent Richard, le père de M. du Taillis, avait passé beaucoup de semaines au corps de garde pour faits de maraude et récidive.

En ce temps-là, quand venait la saison de lever le foin, il y avait une caravane de Richard qui courait la contrée, tous en haillons, sans feu ni lieu, et ne distinguant pas assez le tien du mien.

Les Richard de Saint-Lambert des Levées avaient une autre industrie, ils envoyaient leurs enfants attendre la diligence sur la grande route de Paris, et ceux-ci faisaient la roue durant une demi-lieue, jusqu'à ce que les voyageurs lassés leur eussent jeté l'obole. Quand ils revenaient sans l'obole ils étaient battus bel et bien. Le précieux du Guéret, madame Augusta Massonneau aîné, ainsi que M. de la Luzerne, appartenaient à ce clan d'outre-Loire.

Quant à des Garennes, il était fils d'un assez brave homme, pauvre comme tout le reste de la famille, mais honnête, et qui exerçait au bourg des Trèves la profession de tailleur de bois. C'était un artisan habile. En creusant ses pelles et ses jattes, nous pouvons affirmer que celui-là ne songeait guère au rival de Philippe Auguste, son illustre aïeul.

Dans le pays, on lui pardonnait sa qualité de Ri-

chard, d'abord parce qu'il ne ressemblait point à ses cousins, ensuite parce qu'il était marié à une femme que tout le monde aimait et respectait.

Deux fils naquirent de cette union : Thomas Richard, qui devait faire fortune sous le nom de M. des Garennes, et Jean Richard, le *mauvais sujet*, qui avait laissé son fils Roland au pays pour s'en aller le diable sait où.

Le bonhomme, tailleur de bois, était mort depuis longtemps ; mais sa veuve, encore vivante, demeurait avec son fils Thomas au château des Garennes. Peut-être qu'avec ses ridicules et ses défauts, ce des Garennes, si important parmi les Richard, était au moins un bon fils.

Voyons maintenant comment les Richard, maraudeurs endurcis, faneurs nomades et mendiants, étaient devenus des personnages. Le lecteur nous saura gré d'employer ainsi tous nos soins à compléter son éducation. Autres temps, autres mœurs : jadis les laborieux fouillaient les vieilles chroniques pour découvrir l'origine de Bourbon, de Dreux ou de Montmorency ; pourquoi Richard, le haut baron de notre ère, n'aurait-il pas droit à des égards pareils ?

Il y avait à Angers, sous le château, dans une petite rue infecte et noire, un Richard qui n'était ni maraudeur, ni faneur, ni mendiant ; il brocantait de vieilles hardes, des meubles hors d'usage, et même des bouquins. C'était le financier de la famille, les

autres Richard le connaissaient à peine ; il n'avait ni femme ni enfants.

Parmi les pratiques qui affrontaient la boue de la pauvre rue pour explorer parfois son éventaire, se trouvait un clerc d'avoué maigri par le travail et la misère. Celui-là venait marchander des livres de droit qu'il lisait presque toujours d'un bout à l'autre, sous prétexte de les acheter. Le bouquiniste et lui étaient une paire d'amis.

Un jour, à l'époque où Napoléon promulgua les Codes, le clerc d'avoué arriva tout pensif chez le brocanteur ; il avait l'œil ardent, et l'émotion ramenait un peu de sang sous la pâleur de ses joues. Le bonhomme Richard lui demanda ce qu'il avait, et le clerc répondit :

— Je suis pauvre comme Job, et je resterai toujours pauvre, parce que je n'ai pas de quoi payer une charge. Et pourtant il y a dans ma tête une idée qui vaut une fortune.

Le brocanteur haussa les épaules.

— Nous y voilà ! s'écria-t-il, ça m'étonnait bien que vous n'eussiez pas eu encore quelqu'une de ces idées qui valent une fortune !

Le clerc se prit à feuilleter les bouquins en étalage, comme à son ordinaire. Quand le bonhomme vit qu'il se taisait, le désir lui vint de connaître la fameuse idée. Le clerc ne demandait pas mieux que de soulager sa cervelle en travail.

— Elle est si simple, mon idée, s'écria-t-il, que vous allez la comprendre, vous qui n'avez aucune teinture du droit. Le nouveau Code a tué l'usage et la coutume ; la France entière est désormais soumise à la même loi ; l'ancienne procédure et ses formulaires n'existent plus. Or, il y a des procès pendants et des procès qui vont naître ; devant les formes inconnues de la nouvelle procédure, chacun va rester embarrassé. Je ne parle pas seulement de l'universalité des plaideurs, je parle aussi de l'immense majorité des hommes de loi. En conséquence, celui qui le premier arrivera, offrant un formulaire de procédure en rapport avec les prescriptions du Code, celui-là fera sa fortune.

Le bouquiniste avait perdu son sourire sceptique dès le commencement de ce discours ; au milieu, il se gratta l'oreille ; à la fin il ôta ses lunettes et les mit dans leur étui.

— Ma foi, fit-il pourtant d'un air dédaigneux, ça ne me paraît pas bien fort, cette idée-là !

Le clerc baissa la tête et reprit le chemin de son taudis.

— Dites donc, s'écria le bouquiniste au moment où il allait tourner l'angle de la rue, j'ai le pot-au-feu : voulez-vous manger la soupe avec moi, mon garçon ?

Le clerc s'arrêta, émerveillé. S'il eût vu se mettre en branle et danser les tours décoiffées du château

d'Angers, sa surprise n'aurait pas été plus grande.

— J'achèterai un setier, reprit le bonhomme, et nous ferons bombance.

Le clerc revint sur ses pas ; le bonhomme acheta le setier promis, et l'on fit bombance. En faisant bombance, voici ce qui fut convenu :

Le bonhomme Richard, bien qu'il ne trouvât pas l'idée très-forte, prit l'engagement de la mettre à exécution, pourvu que le clerc lui fournît le manuscrit du formulaire dans la quinzaine. Le papier, le brochage, les frais d'impression et de vente devaient être à la charge du bonhomme Richard, qui consentait généreusement à partager les bénéfices avec l'auteur dans les proportions suivantes : onze douzièmes pour lui, Richard, éditeur, un douzième pour l'écrivain.

Le clerc s'en alla enchanté, rêvant la moisson d'or. Un douzième sur une pareille entreprise, c'était encore plus qu'il ne lui fallait !

Le lendemain, le clerc et son associé partirent pour Paris dans la rotonde de la petite diligence angevine.

En quinze jours le formulaire fut compilé. Deux semaines après, il faisait son apparition aux étalages des libraires de jurisprudence. Le formulaire eut soixante éditions dans l'année.

Je ne sais pas comment le partage se fit, mais le

bonhomme acheta la grande librairie Saint-André-des-Arts, et le clerc mourut à l'hôpital.

Jetons une fleur sur la tombe de ce Chatterton de la procédure.

Le bonhomme Richard, cependant, continua de grandir dans l'estime de ses concitoyens. Il était commerçant habile, très-dur, mais très-exact, et comme il n'eut jamais de revers, on le proclama l'honnête homme par excellence. Il fut doyen de la librairie, juge au tribunal de commerce, et membre de plusieurs sociétés philanthropiques.

Ses défauts mêmes servirent à sa notoriété.

Il était avare deux fois plus qu'Harpagon, et l'on racontait de lui divers traits qui le posaient dans le monde et lui donnaient ce grain d'excentricité sans lequel un homme n'est pas complet chez nous. Son tailleur, d'après ses ordres, lui faisait toujours des pantalons d'une longueur démesurée ; il les attachait haut, à l'aide de ficelles, car les bretelles, ne paraissant point, lui semblaient un luxe inutile. A mesure que le pantalon se frangeait par le bas, il en coupait proprement les barbes et descendait peu à peu ses ficelles ; il arrivait un moment où la ceinture de son pantalon tombait au-dessous des hanches, tandis que le bas, insensiblement raccourci, découvrait les chevilles.

Alors, mais alors seulement, M. Richard commençait à mettre des bas et un gilet.

Le pantalon durait plus ou moins de temps ainsi, ébarbé de semaine en semaine, et se raccourcissant toujours comme la peau de chagrin de Balzac.

C'était sa troisième phase: le pantalon, trop court d'en haut et d'en bas, prenait la tournure d'un caleçon de bain : aussi M. Richard prenait le grand moyen, il guindait tout à coup ses ficelles, remontait la ceinture, faufilait un vieux lacet à l'autre extrémité, et se procurait ainsi des culottes toutes neuves, nouées galamment à la hauteur du genou.

Tout le monde connaissait cette histoire.

Tout le monde savait aussi que M. Richard, doyen de la librairie et juge consulaire, faisait des reprises perdues aux bas de soie qu'il portait dans les occasions solennelles, à l'aide de pains à cacheter noirs, collés à la peau de ses jambes pour boucher les trous.

On se divertissait de ces choses à la Bourse et dans les salons du moyen commerce. Et nous ne saurions dire quel prix une bonne réputation d'avarice donne chez nous au papier d'un vieux coquin.

Pendant sa vie, le bonhomme ne voulut jamais ouvrir sa porte à aucun Richard. On avait appris, je ne sais comment, à Trèves, aux Tuffuaux et à Saint-Lambert des Levées, qu'on possédait à Paris un cousin plus riche que Crésus. Maraudeurs, faneurs et mendiants avaient eu aussitôt la même idée,

et, sans se concerter, ils prirent tous, ou presque tous la route de la capitale.

Chacun d'eux apportait quelque chose pour se faire bien venir ; les uns du jambon de Noël, les autres un panier de pommes. La chronique prétend que le bonhomme, tout en éliminant ses pauvres parents, ne poussa point la méchanceté jusqu'à refuser leurs offrandes. Il vécut six mois durant de pommes et de jambons.

Après quoi il tomba malade et mourut de colère, un jour que son médecin lui avait ordonné vingt-quatre sangsues. On voulait les lui vendre six sous la pièce ! ce coup le tua roide.

Les Richard étaient retournés au pays depuis longtemps. Une rumeur se répandit sur les deux rives de la Loire. On vit s'agiter les haillons du clan tout entier ; ce fut une fête sauvage et bruyante : le bonhomme dut en tressaillir au fond de son cercueil.

Les Richard s'embrassèrent, les Richard se battirent, on les vit, durant tout un jour, ivres de joie et d'eau-de-vie, courir le long de la levée et se précipiter, une seconde fois, vers Paris. Il y en avait, il y en avait! tous les âges et sexes étaient représentés dans cette caravane qui allait dansant et hurlant à la conquête des écus de l'avare.

On ne se doutait pas de ce que pouvait être cette tribu symbolique des Richard ! Vous eussiez dit le

peuple hébreu cheminant vers Chanaan. Et sur la route, d'autres Richard venaient se joindre à la croisade ; il en sortait de tous les taillis et de tous les buissons.

Tantôt c'était un gueux de Callot, trottant sur une jambe et portant fièrement sa besace trouée ; tantôt c'était un petit bourgeois bien propre et bien brossé, tirant à quatre épingles sa redingote trop mûre ; ici, de grosses paysannes, là une maigre couvée de vagabonds pieds nus ; plus loin un essaim rieur de jeunes filles.

Et tout cela était Richard.

Et à mesure que la route avançait, tous ces Richards s'éloignaient les uns des autres, échangeant des regards de haine sournoise. Ils firent le chemin, Dieu sait comme. En arrivant à Paris, ils trouvèrent la maison du défunt pleine de Richard qui étaient sortis de dessous les pavés de la capitale.

Un choc faillit avoir lieu entre les deux armées, entre les marchandes du Temple et les faneuses, entre les forts de la halle et les maraudeurs. Ce n'était plus une tribu, ces Richard, c'était une nation. Si bien que la fortune du bonhomme menaçait d'être divisée à l'infini, et qu'on ne savait trop si les malheureux angevins, par exemple, auraient de quoi payer leur voyage.

Le bonhomme n'avait point laissé de testament ; il y eut un grand procès.

La moitié de la fortune, à peu près, fut dévorée par les frais de la procédure, pour laquelle on suivit religieusement le fameux formulaire Richard. La part des gens de justice étant faite, et les Richard de contrebande étant éliminés, le reste se trouva divisé inégalement entre une quinzaine de têtes.

Le maraudeur, père de du Taillis, eut trente mille francs : c'était le plus gros héritier. La mère de Titine eut vingt-cinq mille francs. Les Richard de Saint-Lambert des Levées, qui devaient s'appeler postérieurement des Jardins, du Guéret et de la Luzerne, touchèrent vingt mille francs l'un dans l'autre.

Puis les parts allèrent s'amoindrissant jusqu'au tailleur de bois, père de M. des Garennes, qui ne toucha que quatre mille francs.

Les Richard qui ne touchèrent rien furent déclarés faux Richard et chassés de la confrérie.

Les élus, quelle que fût d'ailleurs leur provenance, qu'ils eussent été maraudeurs, faneurs, mendiants ou pis que cela, constituèrent dès lors la seule véritable et légitime famille des Richard, dont le rôle ne fait que commencer en Europe. Leur fortune était encore bien mince, mais Bertrand du Guesclin fit ses premières armes à coup de poing, et Napoléon gagna sa première bataille avec des boules de neige. Les Richard étaient sortis du bourbier ; le génie de

cette race réellement remarquable devait faire le reste.

Quelque vingt ans après la mort du brocanteur, à l'époque où se passe notre histoire, il ne fallait plus plaisanter avec la famille Richard ; la plupart de ses membres étaient arrivés à des positions importantes, elle comptait dans son sein des magistrats, des financiers, des ecclésiastiques, des diplomates et de riches propriétaires.

Bien que son père eût été peu favorisé dans le partage, M. des Garennes était devenu le centre de la famille ; il tenait le haut bout, et ceux qui ne voulaient point donner au hasard le mérite de cette prééminence, en trouvaient le motif dans la supériorité de sa femme. Madame des Garennes avait été très-belle, on s'en apercevait encore, bien qu'elle eût douze ans de mariage.

Madame des Garennes passait pour connaître à fond les mystères de la diplomatie commerciale ; elle savait paraître, elle savait masquer, par un redoublement de luxe, la gêne momentanée ; elle savait surtout, disait-on, marchander la magnificence et briller au rabais.

On ne l'aimait pas beaucoup, mais qui aimait-on dans cette famille citée pour son union patriarcale ?

On l'admirait, c'était tout ce qu'elle voulait.

On était jaloux de sa maison de Paris, de son

château des bords de la Loire, cela l'enchantait ; le plus grand chagrin pour elle eût été de ne point faire sécher d'envie ses bons parents Richard.

De leur côté, ceux-ci eussent porté avec enthousiasme le deuil de la prospérité de des Garennes.

Nous croirions insulter au commerce honnête et à la loyale industrie, si nous prenions ici réserve en leur faveur. La tribu Richard existe ; vous la connaissez comme moi, et il n'est point un seul lecteur qui n'ait rencontré de ses membres. Est-ce à dire que le commerce français soit composé de Richard ? non certes.

Il y en a beaucoup, mais leurs ridicules et leurs vices font briller par le contraste les mœurs excellentes de certaines familles, nobles de par le travail, ayant conquis leur influence à force d'intégrité, à force d'honneur, et qui, elles seules, sauraient relever le titre de négociant, si les Richard parvenaient jamais à noyer ce titre dans la boue.

Maintenant que nous avons ébauché le tableau de cette nombreuse et respectable famille, nous reprenons le fil de notre histoire.

VIII

LE TRICOT DE PÉNÉLOPE

Madame des Garennes sortait de son cabinet de toilette ; sa coiffure était toute fraîche ; elle avait déjà la robe qui devait lui servir le soir ; il ne lui manquait que ses bijoux, et ce dernier coup de main qui donne le ton à l'ensemble.

Sa robe était d'une étoffe très-riche et sortait des ateliers de la bonne faiseuse. Elle ne la portait point mal.

La taille de madame des Garennes avait pu être plus svelte autrefois, mais elle avait gagné en majesté ; elle portait haut la tête et réalisait assez bien l'idée qu'on peut se faire d'une suzeraine bourgeoise. Elle avait des cheveux blonds un peu durs et crépus, arrangés avec art sur un front trop bombé ; ses yeux

chatoyants ne laissaient point voir leur couleur ; ils étaient gris tirant sur le vert, on les voyait tantôt bruns, tantôt bleus. Son nez dessinait correctement la courbe aquiline, et l'ovale de son visage eût été parfait sans je ne sais quel défaut qui brisait le contour à la hauteur de la mâchoire.

Le bout d'oreille de la Gauloise, c'est la bouche.

La bouche parle et subit en parlant l'impression de la pensée. Les yeux, pour le vulgaire, ont usurpé le monopole des symptômes physionomiques. Les yeux disent le sentiment actuel, l'émotion momentanée : ce sont des miroirs : la bouche garde l'empreinte comme un daguerréotype fidèle et raconte l'histoire de l'âme.

Madame des Garennes avait une vilaine bouche, méchante, pincée et plate qui, néanmoins, montrait en s'ouvrant les plus jolies dents du monde : aussi, nombre de gens se laissaient prendre à son sourire. On lui donnait de trente-cinq à trente-six ans ; elle était fort bien conservée et pouvait porter encore, sans scrupule, la livrée des jeunes femmes.

Deux heures après midi venaient de sonner à l'horloge du château. Ce n'est point dans son salon, où déjà plusieurs Richard étaient réunis, que nous trouvons madame des Garennes. Il y avait à l'extrémité des communs qui faisaient retour sur le jardin une pièce assez grande, située entre l'office et la chambre de M. Bertois. Dans cette pièce, madame

des Garennes passait la revue de son monde avant la bataille.

Par la fenêtre de droite, elle avait l'œil sur la cour où de nouveaux véhicules entraient à chaque instant; par la fenêtre de gauche, elle dominait la terrasse jusqu'au perron qu'il fallait descendre pour aller au jardin.

Un tablier de soie, qui n'était pas exempt de tâches, recouvrait l'étoffe brillante de sa robe, et sur ses épaules une écharpe du matin, nous allions dire une écharpe de cuisine, drapait ses plis marqués par un trop long usage. Elle était assise sur une chaise de jardin, et M. Bertois, le domestique de confiance, se tenait debout à ses côtés. Au devant d'elle, les domestiques des deux sexes s'alignaient comme des recrues à la parade.

Nous avons dit recrues et non point soldats, car madame des Garennes, préférant le nombre à la qualité, ne gageait point volontiers ces vétérans d'antichambre dont le service savant se paye au poids de l'or.

Elle *formait* des domestiques.

Pour le prix d'un seul valet de chambre, par exemple, d'un valet de chambre sérieux et bien appris, elle avait une demi-douzaine de lourdauds qui portaient tant bien que mal la livrée.

Ainsi, voyons-nous parfois des gens bien meublés et peu bibliomanes faire relier en veau des mórceaux

de sapin qui, placés aux derniers rayons d'une bibliothèque fastueuse, font absolument le même effet que les plus beaux livres du monde.

A part son chef, sa femme de chambre et M. Bertois, madame des Garennes n'avait réellement que des rustres reliés en laquais et des vachères reliées en soubrettes. Encore le chef était-il un génie incompris, la camériste une Dorine à la retraite et M. Bertois une ombre d'intendant.

Hélas ! il le savait bien, ce pauvre M. Bertois.

Dans une maison pareille, un majordome aurait dû tailler en plein drap et faire pis que pendre, mais madame des Garennes serrait les guides, et je ne sais pas si ce malheureux Bertois avait les clés de la cave ! madame des Garennes voyait tout par elle-même ; son contrôle rigoureux et infatigable ne laissait rien passer. Bertois, mélancolique et maigre, bornait ses concussions à quelques gros sous, et pouvait à peine détourner des bouts de chandelles.

Ce Bertois, voilà un homme qui regrette sincèrement l'ancien régime !

Madame des Garennes avait fixé dès longtemps le menu de ce repas mémorable qui devait contenter l'appétit des Richard. Elle avait réparti sur toutes les fermes de son domaine les contributions et corvées.

Jamais femme n'avait possédé, à un si haut degré qu'elle, le don de faire couver à son profit les poules

de ses tenanciers. Elle voyait, à la fois, de son œil d'aigle, l'ensemble et le détail ; les petites choses ne lui masquaient point les grandes ; les journées de travail qu'elle extorquait, les douzaines d'œufs qu'elle rapinait ne l'empêchaient point d'enfler ses baux périodiquement.

Ce n'était pas, saqueurbleure : comme eût dit le cousin du Taillis, une comtesse de cour, c'était une châtelaine, fille de l'industrie, sèche, roide, rusée, traitant sa terre en pays conquis et tondant ses moutons de si près que la laine n'avait pas le temps de renaître.

Avec cela, belle parleuse, philosophe même, gonflée de venin contre la noblesse et sachant déclamer deux ou trois tirades libérales au sujet de la dîme des droits du seigneur, des empiétements du parti prêtre et des conquêtes de 89 qui, mettant un terme aux ignominies féodales, avaient placé le monde à une hauteur commode pour que les Richard pussent s'asseoir dessus.

Cette réunion des domestiques du château était comme la répétition générale, au moment de jouer la pièce. Il fallait assigner le rôle à chacun et distribuer en outre aux divers Richard les quartiers qui leur étaient assignés.

A l'heure où nous entrons, madame des Garennes venait de donner les dernières instructions à son chef et de nommer les auxiliaires de circonstance

qui devaient le suivre aux cuisines. On avait besoin d'un surcroît de luxe et d' « embarras, » pour employer le mot dans son sens provincial ; madame des Garennes avait lu la lettre de cet étranger de distinction, M. Stephen Williams, lettre écrite le matin même de l'auberge Morin et apportée par le complaisant du Taillis.

A tout prix, elle prétendait éblouir le riche capitaliste qui faisait monter la rente à son gré.

— Germain, dit-elle d'un accent à la fois doux et sec qui lui était particulier, vous servirez ce M. Stephen Williams.

— J'ai M. du Taillis et M. de la Luzerne, objecta Germain.

— Ne répondez pas, mon ami, reprit madame des Garennes, dont la voix se fit plus douce ; un domestique qui répond est un domestique chassé... congédié, pour mieux dire, Germain, car il n'est pas de mon caractère d'humilier qui que ce soit. Entendez-moi bien : je désire que M. Stephen Williams soit content. Vous lui donnerez, ajouta-t-elle en se tournant vers Bertois, l'appartement du premier qui était destiné aux des Jardins, et vous y joindrez la chambre bleue où devait coucher M. du Taillis.

— M'est-il permis de demander où nous mettrons la famille des Jardins et du Taillis ; dit le majordome.

— Evidemment, monsieur Bertois. Vous devez

vous adresser à moi pour tout. Les des Jardins et du Taillis auront les logements des Massonneau et de M. de la Luzerne. Les Massonneau et M. de la Luzerne...

Pour ne pas entamer une énumération fatigante, nous dirons que les Richard étaient logés au château des Garennes par rang de fortune avec une équité stricte. A partir de des Jardins, espèce de Mondor, jusqu'au pauvre artiste Pain-Sec, en passant par les Massonneau, les de la Rivière, les du Sablon, et sans oublier l'abbé, le substitut, etc., madame des Garennes avait gradué les quartiers en donnant à chacun une place proportionnelle à son revenu.

Proportionnelle aussi aux capitaux que ces divers Richard avaient placés dans la maison : car M. des Garennes était le banquier de la famille.

M. Stephen Williams, prenant à lui seul les deux plus beaux appartements, l'échelle des Richard se trouvait abaissée de deux degrés, et, à ce compte, Pain-Sec, qui n'avait dès le principe qu'une mansarde, courait risque de grimper au grenier.

— Ne faites exception, dit madame des Garennes en terminant, que pour notre cousin du Guéret. Mon mari désire que M. du Guéret conserve son appartement ordinaire.

Les domestiques échangèrent un regard et M. Bertois s'inclina respectueusement.

— François, reprit madame des Garennes, vous

allez prendre les flambeaux d'or qui sont dans la chambre de ma cousine Augusta pour les mettre sur la cheminée de M. Stephen Williams. J'avais dit qu'on laissât les housses au salon Louis XV : j'ai changé d'avis, il faut tout découvrir, vous comprenez : tout absolument! M. Bertois veillera au grand lustre qui doit être allumé de bonne heure, sans perdre cependant trop de cire. Louisette, vous serez la femme de chambre de madame des Jardins. Félicité, je vous mets aux ordres de ma cousine Augusta : je vous défends à toutes deux de causer avec ces dames. Cet homme, Morin, l'aubergiste et sa fille sont-ils arrivés?

— Non, madame, répondit Bertois.

La châtelaine eut un froncement de sourcils.

— Il y a aussi Pierre Tassel qui est en retard, insinua le domestique de confiance.

— C'est indécent! s'écria madame des Garennes, des gens pour qui nous avons eu tant de bontés. Le bail de ce Morin n'est-il pas à terme?

Bertois répondit affirmativement.

— Je prends note de cela, murmura madame des Garennes, qui ajouta tout de suite après :

— Ces sortes de choses regardent mon mari, et je ne m'avise point d'aller au-delà des soins du ménage.

Les domestiques du premier rang ne bronchèrent pas; le second rang se permit de sourire.

— Quand Morin viendra, poursuivit madame des Garennes, comme il s'entend bien aux chevaux, vous le mettrez à l'écurie avec Jean et Baptiste. N'oubliez pas que si M. Stephen Williams a voiture, comme je le suppose, son attelage doit être soigné avant tout. Toinette, la fille de Morin, travaillera à l'office, et, à l'heure du dîner, vous donnerez à son père la livrée d'Etienne qui était à peu près de la même taille que lui.

Elle appuya sa tête contre sa main pour méditer et voir si elle n'avait rien omis. Comme elle faisait ce mouvement, qui lui masquait la terrasse, une ombre légère passa devant la croisée.

C'était une jeune fille vêtue de blanc, dont les beaux cheveux blonds, qui n'étaient ni rudes ni crépus comme ceux de la châtelaine, tombaient en boucles flexibles jusque sur ses épaules.

— M. Roland ne doit pas être bien loin, pensèrent les domestiques, puisque voici mademoiselle Camille.

Camille avait traversé la terrasse et descendu les marches du perron. Quand madame des Garennes releva la tête, elle était déjà cachée derrière le feuillage épais des charmilles.

En revanche, la châtelaine aperçut au-delà du parterre, sur la lisière du parc, la veste de chasse de Roland, et prenant à rebours le raisonnement de

ses domestiques, elle se dit : Puisque voici Roland, Camille ne doit pas être éloignée.

— C'est tout, reprit-elle en se levant. Tâchez qu'on soit content de vous. Je paye régulièrement, je veux être servie comme il faut. Allez : que chacun se rende à son poste : il y aura une gratification pour ceux qui auront montré le plus de zèle.

Le flot des valets et des chambrières s'écoula silencieusement. La promesse de gratification avait produit peu d'effet. De mémoire d'homme, personne n'avait jamais vu la couleur des gratifications de madame des Garennes.

Bertois se rapprocha d'elle vivement, dès que les domestiques furent partis.

— Enfin ! s'écria-t-il.

Madame des Garennes lui coupa la parole.

— Bertois, lui dit-elle dogmatiquement, règle générale, je ne veux pas de tous ces signes mystérieux.

— Mais, madame...

— Laissez ! Ne m'interrompez jamais quand je parle. Voici une heure que vous roulez vos yeux, que vous agitez vos paupières de façon à crier bien haut à tout le monde : Il y a un secret entre moi et madame. Or, ceci n'est pas vrai, Bertois, mon ami : Entre vous et moi il n'y a point du tout de secret.

— A Dieu ne plaise !... commença le majordome.

— Laissez ! Quand on est riche et qu'on occupe

une position comme la mienne, on est en butte aux traits des jaloux. Chaque domestique est un ennemi, vous le savez bien. Et pour quelque lettre insignifiante, que vous m'apportez sans doute...

— Je ne vous apporte point de lettre, madame, dit Bertois.

— Qu'est-ce donc? manque-t-il quelque chose?

— Il ne manque rien que je sache.

— Vous n'allez pas parler, maintenant que je vous interroge! En somme, qu'y a-t-il?

— Il y a, répondit Bertois, que depuis une grande demi-heure je voulais prévenir madame qu'un monsieur de Paris désirait lui parler.

— Un monsieur de Paris? répéta madame des Garennes. Il est au salon?

— Il a refusé de passer seulement la grille, répliqua Bertois.

— Son nom?

— Si j'avais parlé à madame tout de suite... mais depuis une demi-heure... son nom ne m'est plus présent.

— Et pourquoi dites-vous que c'est un monsieur de Paris?

— Parce que je l'ai vu souvent dans le cabinet de M. des Garennes.

— Ah! fit la châtelaine étonnée.

— Je crois, reprit Bertois, que c'est l'agent de change de monsieur.

— Gayet? M. Gayet? prononça par deux fois madame des Garennes, visiblement émue.

— Précisément, repartit Bertois; je ne pouvais retrouver ce nom.

Madame des Garennes partit comme un trait sans prendre le temps d'ôter son vieux tablier ni son fichu de cuisine. Bertois qui la vit traverser la cour d'un pas rapide, s'accouda sur l'appui de la croisée et se frotta les mains tout doucement.

— Ah! fit-il, ma chère dame, vous prétendez qu'il n'y a point de secret entre nous? moi je me permets de prétendre le contraire. Vous économisez mille écus ou quatre mille francs chaque année sur les pauvres diables qui vous servent; vous ramassez les épingles entre les fentes du parquet et vous regardez dans mes poches pour savoir si je n'ai rien à vous. Tubleu! un séul Gayet peut coûter plus cher que trente domestiques, avec l'intendant par-dessus le marché! ma chère dame, je veux savoir, un de ces matins, ce que votre Gayet vous coûte!

Madame des Garennes avait ouvert elle-même la grille et s'était engagée dans l'avenue. L'avenue était bordée à droite et à gauche de magnifiques cultures. Dans le clos de droite, madame des Garennes aperçut le chapeau gris de Gayet par-dessus la haie.

Elle retrouva, ma foi, ses jambes de quinze ans pour franchir le fossé.

— Peste ! dit Gayet, voici trois quarts d'heure que je fais les cent pas dans ces superbes campagnes. J'ai eu le temps d'admirer le pays.

— Pourquoi n'êtes-vous pas entré au château? demanda madame des Garennes, qui le regardait d'un air inquiet, comme si elle n'eût point osé faire une autre question plus importante.

— Parce que, répondit Gayet, votre mari a peur de vous. Il ne veut pas que vous sachiez...

— Il a perdu? interrompit la châtelaine avec vivacité.

Gayet jeta un coup d'œil par-dessus la haie.

— Ma parole, murmura-t-il, je ne voudrais pas que le pauvre homme me vît. Il était si embarrassé lorsqu'il m'a prié de l'excuser s'il me recevait à l'auberge.

— Il a perdu? répéta madame des Garennes, dites-moi s'il a perdu.

— Mon Dieu, non ! J'ai pu le croire un instant... mais la hausse a tenu bon, en définitive.

On ne voyait plus les lèvres de madame des Garennes, qu'une contraction nerveuse rentrait convulsivement.

— Ah ! fit-elle, il n'a pas perdu ! la hausse tient encore...

Elle s'arrêta et ajouta en posant sa main blême sur le bras dodu de Gayet :

— Mais alors, moi, monsieur?

Gayet tira son portefeuille et crayonna quelques chiffres sur une page blanche, qu'il arracha ensuite.

— Vous, belle dame, c'est différent, répliqua-t-il ; notre roulette est comme les autres : quand rouge passe, noire paye. Voici l'extrait de votre compte.

Madame des Garennes jeta les yeux sur la page arrachée ; ses mains tremblaient et ses paupières battaient.

— Est-il possible ! s'écria-t-elle.

— Hélas ! oui, répliqua l'imperturbable Gayet en remettant son portefeuille dans sa poche, et si vous voulez continuer la guerre, belle dame, il nous faut des subsides nouveaux.

Madame des Garennes avait les yeux cloués au sol.

— La hausse ! murmura-t-elle avec rage, la hausse !

Puis elle reprit en levant les yeux sur Gayet tout à coup :

— Si je me mettais à la hausse ?

— Vous en êtes la maîtresse absolue, belle dame, répondit Gayet.

— Non ! poursuivit madame des Garennes, la baisse finira bien par venir et je n'en profiterais pas ! Attendez-moi quelques minutes encore, je vous prie.

Elle rentra au château, tandis que Gayet sifflait

un petit air en croisant ses mains derrière son dos, sous les pans de sa redingote.

— Pénélope défaisait son propre tricot, murmurait-il ; celle-ci s'en prend au tricot de son époux. Pauvre Ulysse ! il se serait pourtant bien ruiné tout seul. Et trembler avec cela devant sa femme !

— Mais moi, je m'en lave les mains, ajouta-t-il en forme de conclusion, je ne laisse pas de reçus.

Un quart d'heure après, Gayet redescendait l'avenue avec son portefeuille enflé notablement ; c'étaient des subsides pour continuer la guerre. A moitié route, il aperçut, de loin, la voiture de M. Richard des Garennes qui remontait au grand trot ; il se jeta de nouveau dans les cultures et glissa son regard à travers les trous de la haie.

— Oh ! oh ! fit-il en reconnaissant Stephen Williams dans la calèche, des Garennes ne savait même pas son nom ce matin ! Quelle diable de manigance est-ce là ?

La voiture était passée depuis longtemps que Gayet restait toujours à la même place ; il reprit sa route tout pensif. En arrivant à la station du chemin de fer, il songeait encore, se disant :

— Ma foi, si celui-ci s'en mêle, Pénélope aura du tricot à défaire jusqu'à la fin de ses jours. Et comme j'ai ma commission là-dessus, tout va bien.

IX

MAMAN RICHARD

C'était non loin de l'entrée du parc, derrière les vieilles charmilles plantées par le financier Turbot. Il y avait une petite clairière, entourée d'arbres magnifiques, et une maisonnette s'élevait au milieu de la clairière. Maison de garde ou autre. C'était là qu'on mettait maman Richard les jours où le château était envahi par les gros bonnets de la tribu.

Je ne sais pas si des Jardins, le riche, du Taillis, de la Luserne ou Madame Augusta Massonneau aîné eussent daigné habiter cette chaumière ; ce qui est certain, c'est que madame Richard s'y trouvait à merveille. La maison était riante ; les beaux arbres ouvraient leur dôme de verdure pour donner passage aux rayons du soleil qui venaient caresser les

croisées couvertes de fleurs ; la porte donnait sur un sentier tortueux, courant à travers les gazons pour rejoindre le parterre. Entre deux pans de charmilles, on voyait l'aile droite du château, au bout d'une longue échappée. Il y avait là du repos et du calme : c'était une maison de poète, autour de laquelle on n'entendait guère que la voix des oiseaux chanteurs. L'intérieur était propre et arrangé avec soin. Madame des Garennes n'eût point voulu dans son parc une cabane mal entretenue, à moins que ce ne fût une ruine bâtie en plâtre comme ces rochers dont nous avons parlé.

Mais une autre que madame des Garennes avait mis la main à l'ornementation de la maisonnette : main de fée celle-là. Camille aimait bien sa grand'mère. Camille avait tout disposé, le couvre-pieds blanc sur le lit aux rideaux festonnés, le bénitier au centre de sa guirlande de feuillages, les gros bouquets sur la cheminée et le bon fauteuil auprès du rouet de Mme Richard.

Car elle filait, maman Richard, malgré les protestations de madame des Garennes ; elle filait comme si elle avait eu besoin de gagner sa vie. Impossible de la séparer de ce rouet dont elle tournait la manivelle depuis soixante ans. Ces vieilles femmes sont entêtées ; aucun raisonnement ne peut vaincre leurs manies.

Une autre manie de maman Richard, c'était de

porter toujours le bonnet tuyauté, le fichu et le corsage des paysannes angevines, comme au temps où feu son mari taillait des cuillers et des écuelles de bois.

Je vous laisse à penser quelle épine cette bonne femme était dans le pied de madame des Garennes !

Maman Richard était à son rouet, devant la fenêtre ; elle avait cessé pour un instant de tourner son fuseau pour regarder d'un œil attendri et enchanté Camille, qui était assise sur un tabouret à ses genoux. C'était l'heure, à peu près, où madame des Garennes délivrait de nouveaux subsides au Gayet fidèle et discret.

Madame Richard était une belle vieille au visage intelligent et doux ; on voyait qu'elle avait souffert en sa vie, et ses naïfs sourires avaient bien de la tristesse ; mais on voyait aussi qu'elle était résignée dès longtemps, et nulle trace d'amertume ne se montrait parmi sa mélancolie. Elle se pencha et baisa longuement les beaux cheveux blonds de Camille.

— Madame des Garennes a raison, murmura-t-elle, et c'est moi qui ai tort. N'ai-je pas toujours soutenu ceux qui ne valaient rien ? Ils me disaient tous, autrefois, que Jean était un mauvais sujet, qu'il avait les poches percées, qu'il donnait le fond de sa petite bourse au premier pauvre accroupi dans le chemin. Eh bien ! moi je le soutenais !

Elle détourna ses yeux de Camille, qui la regardait en souriant.

— Je faisais mal, ma fille, reprit-elle avec effort ; c'était un méchant enfant ! Ce n'est pas comme cela qu'on amasse une fortune. Roland lui ressemble, n'est-ce pas ? Roland n'a rien à lui ; la main de Roland est toujours ouverte ; eh bien ! Roland aussi finira mal !

— Oh ! fit Camille avec reproche.

— Oui, oui, s'écria madame Richard en ressaisissant brusquement le manche de son rouet ; ceux-là, ma petite fille, nous les aimons, nous autres femmes, parce que nous sommes des folles et que nous croyons en Dieu. Mais, va, ils ne font jamais rien de sérieux. Parlez-leur d'économie, de sagesse, de prudence, ils vous embrassent et vous rient au nez... comme mon fils Jean, le mauvais sujet.

Son fuseau tremblait dans sa main pendant qu'elle poursuivait d'une voix mal assurée :

— Moi, j'étais sa mère, et les mères sont aveugles. Je ne m'apercevais pas trop de ses défauts. Mais il paraît qu'il en avait, ma pauvre petite fille !... presque autant que ce Roland !

— Mais, bonne mère, protesta Camille, Roland n'a pas de défauts !

Maman Richard secoua la tête gravement.

— Ecoute, dit-elle, je ne lui en connais pas beaucoup, c'est vrai, mais je suis si vieille : je n'y vois

plus. Madame des Garennes, ma bru, voit pour deux. Je sais ce qu'elle m'a dit : Roland est encore plus mauvais sujet que son père !

— Mais enfin, s'écria Camille, que lui reprochait-on à son père ?

— Ce qu'on lui reprochait ? fit la bonne femme en quittant manivelle et fuseau pour lever ses deux mains vers le ciel ; Seigneur, mon Dieu ! demande plutôt ce qu'on ne lui reprochait pas ! Il avait tous les vices, à ce qu'il paraît ! Tiens, ma petite fille, une chose qui me revient souvent : il ne me respectait pas, cet enfant-là !

Une larme vint aux yeux de maman Richard.

— Non, poursuivit-elle ; ils me le firent tous remarquer, et c'était bien vrai, tu vas voir. Quand il me disait bonjour, le matin, ou qu'il venait me baiser à la fin de la journée, au lieu de me tendre sa joue honnêtement, comme un garçon réservé, ne me prenait-il pas la tête à pleines mains... à pleines mains, ma petite fille ! comme un grand fou qu'il était ?

Elle souriait à travers ses larmes, et quoiqu'elle parlât dans la sincérité de son cœur, on voyait bien qu'elle eût donné tous les jours de sa vieillesse pour savourer encore une fois ce baiser extravagant et délicieux.

Pendant qu'elle passait les revers de ses mains sur ses paupières mouillées, Roland, qui guettait au

dehors, franchit tout doucement le seuil et mit son doigt à ses lèvres pour saluer Camille. Celle-ci lui rendit un signe de tête imperceptible. Roland se glissa derrière le fauteuil de la vieille femme.

— Et puis, c'étaient des caresses, reprit-elle voulant garder un accent de blâme, mais se laissant aller à ses souvenirs ravis, des caresses à n'en plus finir ! Quelquefois il venait par derrière et me renversait la tête ; son front était au-dessus du mien ; il me regardait, il me dévorait : est-ce que je sais te dire, moi !...

— Comme cela ? fit Roland, qui lui prit la tête à deux mains par derrière et l'embrassa avec effusion ; n'est-ce pas, mère chérie ?

Camille était émue jusqu'aux larmes. Maman Richard tressaillit et resta un instant toute tremblante.

— Ah ! fit-elle, cherchant peut-être l'absent autour d'elle ; oui... comme cela !

Puis elle se mit à sourire en repoussant Roland, qu'elle attira bientôt après sur son cœur.

— Grand étourdi ! balbutia-t-elle, faut-il peu de chose pour faire pleurer une vieille femme ! C'est qu'il me semble le voir encore et l'entendre qui dit, en collant mes deux mains sur sa bouche : Bonjour, ma mère !

Roland s'était agenouillé devant elle et mangeait ses deux mains de baisers.

— Bonjour, ma mère, dit-il.

Maman Richard, riant et pleurant murmurait :

— Finis donc, finis donc ! va, tu ne vaux pas mieux que lui !

Roland se redressa tout à coup sérieux.

— Ma mère, dit-il, je ne veux pas valoir mieux que lui, je veux lui ressembler, voilà tout.

Le bonne femme le serra contre sa poitrine, puis elle resta muette. Si elle eût parlé en ce moment elle eût dit : Bien, enfant, tu as raison !

Mais cet étrange effort qu'elle faisait de bonne foi pour mater la droiture de son propre cœur, et pour mettre à la place de ses sentiments l'opinion de la majorité des Richard, prit encore une fois le dessus.

— Voyons, dit-elle avec une sorte d'embarras et avec cette perfidie naïve de simples qui se trompent eux-mêmes, sois sage, Roland, assieds-toi là... auprès de Camille, si tu veux. Les autres ne sont pas partis, les autres ont fait fortune : est-ce vrai cela ?

— Qu'importe ? s'écrièrent à la fois Camille et Roland.

Maman Richard se renversa sur le dos de son fauteuil.

— S'il n'était pas parti, reprit elle avec un gros soupir et fâchée sans doute de plaider si bien une

cause qui n'était pas la sienne, s'il avait fait fortune comme les autres, enfants que vous êtes, je pourrais mettre aujourd'hui cette belle petite main blanche dans ta main, Roland, et vous dire à tous deux : Mes pauvres chéris, aimez-vous, aimez-vous bien ! soyez heureux !

Quoique ceci fut conditionnel, Roland avait pris la main de Camille.

— Mais il paraît que c'est impossible ! acheva la bonne femme en soupirant plus fort.

— Puisque c'est impossible, mère, dit Camille, qui riait, il n'y faut plus songer.

Le rouet de maman Richard recommença de tourner pendant qu'elle murmurait :

— Tu ris, toi, fillette, et tu n'y vois pas de mal. Mais, se reprit-elle avec un accent presque tragique, pour avoir ri un petit peu, oh ! pauvres enfants, comme on pleure !

Camille et Roland baissèrent la tête malgré eux. Maman Richard poursuivait, comme en se parlant à elle-même :

— Ils croient que le présent est à eux ; l'avenir aussi peut-être. Pauvres enfants, pauvres enfants ! Il me fait tant de peur à moi, l'avenir, que j'aime mieux vivre dans le passé. Je ne mens pas, je crois qu'il y avait plus de bonheur chez nous quand nous gagnions notre vie à la sueur de nos fronts. Mon fils

Jean et mon fils Thomas m'aimaient chacun à sa manière : car des Garennes est bon lui aussi...

— Oh oui ! mère, interrompit Camille, mon père est bon et il vous aime toujours.

La tête de la vieille femme se pencha sur sa poitrine.

— Je commence d'une façon avec vous et je finis de l'autre ; dit-elle ; sais-je pourquoi mon cœur revient toujours à mon fils absent ? Roland, ta mère était un ange : un doux ange de Dieu ! Quand mon fils Jean l'épousa, tout le monde lui jeta la pierre ; tout le monde eut raison peut-être, car on ne vit pas de s'aimer, mes enfants... et l'on en meurt.

Sa voix s'embarrassa dans sa gorge, et c'était toujours ainsi quand elle reprenait cette histoire, cent fois racontée. Camille et Roland, tous deux à ses genoux, l'écoutaient religieusement.

— Ah ! reprit-elle avec éclat, on en meurt ! Pauvre Marie, elle prie pour nous là-haut. Tu ne la connus point, Roland. Le bon Dieu te la prit dès ton berceau. Mon fils Jean vint et me dit : Ils l'ont tuée... Ils avaient été durs, ils avaient été cruels, c'est vrai... mais une femme qui n'apporte rien...

Le cœur lui manqua pour achever sa phrase.

— Jean s'en alla, poursuivit-elle encore, pour ne point prendre le sang de ceux qui avaient tué sa femme ; Jean monta sur un navire, et il est mort, Dieu sait où...

Un sanglot déchira la poitrine de Roland.

— Mais il est mort bien sûr, acheva maman Richard, qui n'entendait pas, car jamais il n'a donné de ses nouvelles à sa vieille mère.

Roland avait sa tête entre ses mains. Camille se haussa jusqu'à l'oreille de son aïeule et murmura :

— Mère, tu vois bien qu'il pleure !

— Ah ! fit la vieille femme, il pleure ! et moi, et moi, sait-on comme j'ai pleuré ! M'a-t-on entendue, quand je fus veuve et seule, appeler mon pauvre enfant depuis le coucher du soleil jusqu'au jour. Il revenait, je l'avais dans mes bras : car la miséricorde de Dieu me faisait folle... Non, non, ils n'étaient là ni les uns ni les autres ! Il n'y a que Dieu pour savoir le martyre de mes longues nuits, Dieu qui aura pitié de mon fils Jean dans l'éternité pour tout ce qu'a enduré sa mère !

Elle se leva chancelante et les yeux aveuglés par les larmes. Vous ne l'eussiez point reconnue tant elle était ennoblie par son immense douleur. Elle alla jusqu'à son lit, trempa ses doigts dans son bénitier et fit le signe de la croix en s'agenouillant. Camille et Roland, qui retenaient leur souffle, la virent frapper sa poitrine. Quand elle revint, son visage avait changé ; le bon vent de la prière avait rafraîchi ce front tout brûlant de désespoir.

C'était de nouveau la pauvre femme des champs

portant sur ses traits naïfs la tristesse douce et résignée.

— Pourquoi avons-nous parlé de cela? dit-elle en essayant de sourire. Causons, mes petits enfants, et ne pleurons plus. Ta mère, à toi, Camille, avait aussi un digne cœur ; mon fils Thomas l'épousa quand il eut reçu les deux mille francs de l'oncle de Paris : vous savez celui qui vendait des livres et qui était millionnaire ? Elle avait mille écus de dot ; Thomas les fit fructifier dans son petit commerce et augmenta peu à peu ses affaires. Il y a douze ans, elle mourut, et Thomas eut l'idée de faire un mariage d'argent. Sa nouvelle femme lui apporta trente mille francs.

— De rentes ? demanda Roland.

— Non répliqua l'aïeule.

— Et vous appelez cela un mariage d'argent, pour mon oncle qui a des millions !

— Oh ! fit la vieille en hochant sa tête grise, Thomas n'avait pas de millions, alors. Personne n'avait de millions dans la famille Richard, et tout le monde vivait encore de l'héritage du marchand de livres. Mais ma bru, avec ses trente mille francs, apporta aussi son esprit entreprenant, sa science du trafic, car elle était née là dedans, son sang-froid, son économie et ce que les gens sans éducation appellent parfois sa dureté. Il y eut un moment où l'argent vint que c'était une bénédiction ! Ma bru

voulut un hôtel à Paris : on acheta l'hôtel. Ma bru dit ensuite que pour faire figure dans le monde, il faut un château : on acheta le château. Ma bru fit faire une fois des cartes de visite où il y avait : *M. et Mme des Garennes*. Je demandai qui étaient ceux-là, et l'on me tourna le dos. Cet humble nom de Richard était honoré pourtant et respecté de tous en la personne de feu mon mari, qui était un honnête homme. Mais avec un hôtel et un château, vous m'entendez bien, il y a des exigences. On se fit accroire à soi-même qu'on était noble. On prit de l'orgueil... et l'on en vint à ce point qu'un jour la pauvre maman Richard ayant dit que Roland et Camille feraient un gentil petit ménage, on fut bien près de la mettre à la porte.

— Oh ! firent les deux jeunes gens qui redoublèrent de caresses.

— Dame ! reprit la bonne femme d'un accent convaincu, pourquoi allais-je me mêler de cela ?

Elle repoussa sans y songer les mains jointes de Roland et de Camille, et poursuivit en retrouvant son langage de paysanne pour exprimer l'énergie de sa pensée :

— Il paraît que c'était une fière bourde que je lâchais là ! Roland, le mauvais sujet, fils de mauvais sujet ; Roland qui s'appelle Richard tout court, comme son père, sa mère, son grand-père et sa grand'-mère ! Roland qui n'a ni sou ni maille ! Il faut être

une vieille femme sans acquit ni connaissance du monde pour avoir de pareilles idées ! On me l'a dit tout net, et j'ai bien vu que c'était vrai.

— Laisse la main de ta cousine, Roland, ajouta-t-elle brusquement, tandis que les deux jeunes gens la regardaient étonnés ; toi, Camille, tiens mieux ton rang, ma petite ; reste dans ta sphère : je crois que c'est là le mot de ma bru. Notre cousin du Guéret est devenu un gentilhomme, lui aussi ; il est bien certain que c'est là ton fait.

— Mère, dit Camille avec tristesse, c'est mal, oh! c'est bien mal de railler sur un sujet qui me fait tant souffrir.

— Railler, moi ! repartit simplement l'aïeule. Tu te trompes, ma mignonne. Seigneur Jésus, va, je parle bien sérieusement, ! Je tâche d'obéir à ma bru et de redresser les idées que j'ai eues de travers jusqu'à l'âge de soixante ans. Il est peut-être bien tard, et tout cela se brouille un peu dans ma vieille tête, mais enfin je fais ce que je peux, parce que c'est raisonnable, et parce qu'il le faut.

Elle s'interrompit ; il y eut un instant de silence.

Camille et Roland ne trouvaient point de paroles. Il est impossible de rendre ce qu'il y avait sous l'accent soumis et résigné de madame Richard.

— Ordinairement, continua-t-elle en cachant de son mieux l'altération de sa voix, les mères vantent leurs fils qui ne sont plus, alors même qu'elles ont

eu tout sujet de se plaindre. Si l'on ne m'avait pas prémunie contre cette faiblesse coupable, j'y serais tombée comme les autres. Mais, grâce à Dieu, j'ai ma leçon faite ; je renie tous les jours la mémoire de mon fils préféré. Ah ! je ne marchande pas ! j'oublie qu'il avait le plus digne cœur de la terre, et je crie à qui veut l'entendre : C'était un mauvais sujet!

Elle avait les yeux fixes, et sa main restait immobile, crispée sur le manche de son rouet.

— Voici Roland, reprit-elle encore en élevant la voix, Roland, le fils de mon fils, un pauvre jeune homme qui est abandonné de tous ; eh bien ! moi, je viens la dernière et je l'achève en disant : Mauvais sujet, mauvais sujet !

— Mère ! mère ! s'écria Camille.

— Pourquoi ! continuait l'aïeule en suivant sa pensée, hélas ! je n'en sais rien ! De plus savants que moi me montrent la route : je vais sur les pas de ma bru avec la docilité qui convient à mon âge. Grâce à cela, peut-être bien qu'on me permettra de finir mes jours auprès du dernier fils qui me reste !

Ses larmes jaillirent enfin ; Roland et Camille la pressaient dans leurs bras, émus jusqu'à l'angoisse.

— Ma mère, disait Roland, dont une indignation sourde révoltait le cœur, vous souffrez donc bien, puisque vous parlez ainsi ?

Maman Richard regarda autour d'elle avec inquié-

tude ; elle prit le coin de son tablier pour essuyer ses yeux vivement.

— Du tout, point ! fit-elle. Qui vous a dit cela ? Tant qu'on me laissera entre des Garennes et vous deux, je serai contente. Est-ce que vous avez vu de l'amertume dans mes paroles ? Enfants, vous savez bien, les vieilles gens ont coutume de se plaindre à tort et à travers.

Elle s'arrêta court et resta bouche béante.

Au détour du sentier, elle venait d'apercevoir madame des Garennes qui se dirigeait vers la maisonnette. Ses yeux exprimaient la terreur d'un enfant surpris par un maître sévère.

— Relève-toi, Roland, dit-elle brièvement et à voix basse ; Camille, prends ton ouvrage. Malheureux ! dépêchez-vous donc !

Roland et Camille obéirent, sans cacher le triste sentiment dont ils étaient pénétrés. Madame des Garennes continuait de s'avancer dans le sentier du parc, et à mesure qu'elle approchait de la maisonnette, l'agitation de l'aïeule augmentait.

— Je n'aurais pas dû les laisser si près l'un de l'autre, disait-elle en parlant pour elle-même ; on me l'avait formellement défendu. Qu'arrivera-t-il ? on ne leur permettra plus de venir me voir. Et ce sera bien fait, puisque j'ai été désobéissante !

Roland et Camille baissaient les yeux, comme s'ils eussent craint de se communiquer la pensée qu'ils

avaient tous les deux. Maman Richard tournait maintenant son rouet d'une main convulsive et pressée.

Quand madame des Garennes arriva sur la pelouse qui était au-devant de la maison, un silence profond régnait à l'intérieur ; l'aïeule et les deux enfants n'étaient pas de bien grands comédiens : ce silence rendait évident ce qu'ils voulaient cacher.

Roland se tenait debout derrière le fauteuil de maman Richard ; Camille avait ses yeux sur sa broderie. Madame des Garennes embrassa la scène d'un seul regard. Elle s'approcha souriante, et franchit le seuil en disant tout d'une haleine :

— Bonjour, ma chère et respectable mère. Malgré les soins de toutes sortes qui m'accablent aujourd'hui, j'ai voulu vous saluer suivant ma coutume. Chacun sait, ajouta-t-elle en regardant tour à tour Roland et Camille, avec quel respect affectueux je remplis mes devoirs envers vous.

— Oh ! certes oui, ma fille, répliqua maman Richard, tandis que sa bru la baisait au front, et cela me rend bien heureuse !

X

BON MÉNAGE

Madame des Garennes avait ôté, pour le coup, son tablier et son fichu de ménage. On pouvait rencontrer des Richard en traversant le jardin, et c'était aux Richard surtout que madame des Garennes ne voulait point se montrer en déshabillé.

En outre, madame des Garennes attendait désormais, de minute en minute, cet *étranger de distinction*. M. Stephen Williams, l'homme à la lettre. Elle avait réfléchi ; il lui semblait que son mari mettait du mystère dans cette affaire ; on ne lui avait jamais parlé de ce Stephen Williams avant la matinée de ce jour. N'avait-elle pas appris, en outre, tout à l'heure, que des Garennes se cachait d'elle pour jouer à la Bourse ?

Il est certain qu'elle était dans le même cas, avec cette différence que des Garennes, chef légal de la communauté, restait dans son droit, tandis que madame des Garennes agissait en fraude de la loi. Mais la loi ne peut rien contre l'énergie des esprits supérieurs. Si des Garennes était le chef légal, sa femme avait la réalité du commandement ; partant, des Garennes était le seul coupable.

Madame des Garennes se demandait avec inquiétude si l'âge donnerait à son mari cette témérité de faire acte d'indépendance. Elle n'était point de bonne humeur ; elle avait perdu une somme considérable, et cherchait sur qui venger cette injustice du sort.

En traversant la terrasse, elle avait demandé encore à Bertois si les Morin étaient arrivés. Bertois avait pu juger à sa mine que le pauvre aubergiste et sa fille allaient en voir de cruelles.

— Vous me les enverrez aussitôt qu'ils seront venus, avait dit madame des Garennes.

— Et Pierre Tassel? demanda le bon Bertois, qui songeait toujours à ses petites affaires.

La châtelaine descendit le perron sans répondre, et se dirigea vers la maisonnette du parc.

En arrivant aux charmilles, elle contraignit sa physionomie un peu revêche à sourire ; mais Roland, Camille et maman Richard elle-même connaissaient

parfaitement le sourire de madame des Garennes ; ils n'y furent pas trompés un seul instant.

— Ma respectable mère, reprit la châtelaine quand elle eut mis au front de la bonne femme un baiser officiel et glacé, j'espère que vous vous trouvez bien dans votre petit ermitage ; s'il en était autrement, il vous suffirait de dire un mot : vous avez certainement le choix entre tous les appartements de ma maison.

— Si je ne me trouvais pas bien ici, répliqua maman Richard, il faudrait que je fusse bien difficile. J'ai vu le temps où nous étions plus mal logés, ma fille.

Madame des Garennes eut de la peine à conserver son sourire. Elle avait évité, jusqu'alors, de regarder Roland et Camille, dont la vue n'avait point diminué sa méchante humeur. C'était pour eux qu'elle était venue ; elle savait d'avance qu'elle les trouverait là tous les deux.

— Je vous croyais à votre piano, Camille, dit-elle, avec douceur.

— Ma mère... balbutia la jeune fille.

— Il n'y a point de blâme dans mes paroles, interrompit sèchement la châtelaine, et vous êtes dispensée de vous excuser, mon enfant. Je ne puis trouver mauvais que vous veniez saluer madame Richard, puisque j'y viens moi-même. Seulement, on doit trouver le temps de remplir chacun de ses devoirs :

je pense que vous savez votre sonate de Doehler?

— Elle est bien difficile pour moi, madame.

La bouche de madame des Garennes se pinça.

— J'ai dépensé vingt mille francs pour que vous ne trouviez rien de trop difficile, Camille, dit-elle ; vous me ferez le plaisir d'aller étudier.

— J'y vais, ma mère, mumura Camille, qui tendit son front au baiser de maman Richard et sortit sans ajouter une parole.

Le pauvre Roland était fort embarrassé de sa personne ; il fit le tour du grand fauteuil et s'approcha, la casquette à la main :

— Ma tante... commença-t-il.

— Bonjour, mon cher neveu, interrompit la châtelaine. Nous allons nous occuper de vous aujourd'hui. Allez voir, je vous prie, au château, si M. des Garennes est rentré : vous lui direz que je l'attends dans le parc.

Roland ne demandait pas mieux que de quitter la place.

— J'y cours, ma tante, répliqua-t-il.

Et il sortit à son tour avec un visible empressement.

— Ma respectable mère, dit la châtelaine, je ne sais pas comment mon cœur est jugé par ceux que j'affectionne ; mais il est certain que je passe ma vie à m'occuper d'autrui. Hier, j'ai consulté le docteur pour vous, et le docteur m'a dit qu'un peu d'exer-

cice vous serait nécessaire. En pareil cas, il n'y a pas d'occupations qui tiennent : je suis venue vous offrir mon bras pour faire un tour dans le parc.

Maman Richard glissa vers elle un regard de défiance, et se leva précipitamment.

— Grand merci, ma fille, dit-elle, vous me voyez bien reconnaissante.

— En nous promenant, reprit madame des Garennes, nous causerons tout à notre aise.

— Ah ! fit la bonne femme, nous avons donc à causer ?

La châtelaine mit son bras sous le sien, et sortit avec elle sur la pelouse.

— Sans doute, nous avons à causer, prononça-t-elle avec un enjouement où perçait la contrainte ; je ne voudrais pas vous contrarier, ma chère madame Richard... ou, plutôt, ma respectable mère ; mais je ne puis m'empêcher de vous faire observer que Roland trouve auprès de vous un appui....

— Son père était mon fils, dit maman Richard, qui fit un mouvement pour retirer son bras.

— A Dieu ne plaise que je vous reproche de l'aimer ! s'écria madame des Garennes ; nous l'aimons tous, assurément. Quand je parle d'appui, ce n'est pas à dire que le pauvre cher jeune homme ait besoin d'être défendu. Personne ne l'attaque, au contraire. C'est uniquement par rapport à Camille.

— Ils viennent, comme cela, me dire bonjour le

matin, prononça l'aïeule le plus simplement du monde.

Il eût été remarquable pour tout observateur que maman Richard, si puérilement timide de loin, reprenait courage au moment de la bataille. Elle marchait, ma foi, d'un pas ferme à côté de sa bru, et son honnête visage avait même je ne sais quelle expression de vaillante dignité.

— En principe, dit madame des Garennes, je ne vois aucun mal à cela. Ces enfants ont raison : il suffit, en effet, que vous n'ayez pas de fortune personnelle pour que chacun ici doive redoubler de respects à votre égard. La délicatesse le commande. Mais vous savez bien, madame Richard, ou plutôt, mon excellente mère...

— Ma bru, interrompit la bonne femme gaillardement, vous n'avez pas besoin de vous reprendre ainsi à tout bout de champ. Je ne m'oppose pas à ce que vous m'appeliez du nom de mon pauvre homme : madame Richard.

La châtelaine rougit imperceptiblement et poursuivit :

— Vous savez bien, disais-je, que M. des Garennes a de légitimes inquiétudes. Ces deux enfants habitent sous le même toit ; ils arrivent à cet âge...Bref, M. des Garennes craint de les voir se rapprocher.

— Est-ce lui, ou vous ? demanda maman Richard, qui s'arrêta pour la regarder en face.

Madame des Garennes baissa les yeux.

— Lui, sans aucun doute, répondit-elle d'abord.

Puis elle ajouta en se redressant :

-- Lui et moi.

Maman Richard se remit à marcher, et il y eut un petit silence.

— J'ai cherché, ma chère dame, reprit la châtelaine, les formes les plus convenables, les plus affectueuses, pour vous faire entendre...

— Mon Dieu, ma bru, repartit la bonne femme, c'est bien de la peine perdue que vous prenez là. J'entends parfaitement, je vous assure.

A son tour, madame des Garennes s'arrêta.

— Est-ce qu'on ne me rendrait pas justice? murmura-t-elle, ma chère belle mère, vous dites cela d'une façon...

— Et je ne dis pourtant pas tout ce que je pense, répondit maman Richard avec fermeté.Ecoutez-moi, ma bru, je fais de mon mieux pour ne point vous gêner, mais il paraît que je n'y réussis guère. L'autre jour, vous me donniez à entendre, en employant les formes les plus convenables et les plus affectueuses, que mes habits de paysanne vous faisaient honte...

— Dans le monde, ma belle-mère, répliqua madame des Garennes sans nier le fait, on pardonne cet attachement pour certaines modes surannées

aux personnes qui ont acquis une haute position ou qui ont fait une grande fortune.

Maman Richard se prit à sourire.

— Et moi, je suis restée pauvre, n'est-ce pas? dit-elle. Voilà plus de cent fois, ma bru, que vous me le répétez, avec les formes les plus convenables et les plus affectueuses. Que voulez-vous, ces habits sont ceux que portait ma mère : si vous le permettez, je mourrai dedans.

— Ce que j'en disais, madame Richard...

— Hier, interrompit la bonne femme, qui prétendait égrener tout son chapelet, je parlais en faveur des Morin. De vieux amis. Vous m'avez fait sentir, très-respectueusement, que mes amis ne pouvaient point être les vôtres, et que le mieux serait de me taire. Oh! vous n'avez pas dit le mot, ma bru. C'est comme l'autre jour, quand vous m'avez reproché, plus respectueusement encore, de me mêler des affaires de votre maison, parce que je témoignais de la pitié pour le vieux Vincent, que vous avez chassé après quinze annees de service.

— Vincent n'était plus bon à rien, absolument, murmura madame des Garennes.

— Je suis comme tous les ignorants, dit tout bas la bonne femme ; ce que j'ai ouï dire une fois, je le retiens ; j'ai ouï dire que chez les sauvages, quand un homme n'est plus bon à rien, absolument, on lui casse la tête avec une massue. Nous autres, nous

sommes plus cruels : nous le chassons. Eh bien ! ma bru, ou plutôt ma chère fille, il y a longtemps que je ne suis plus bonne à rien... absolument.

— Ma belle-mère ! se récria la châtelaine.

— J'ai beau faire : je vous gêne chaque jour davantage.

— Qui parle de cela ?

— Permettez. En ce moment-ci, nous nous entendons au mieux. Le malheur, c'est que j'aime assez mon fils Thomas, votre mari, pour rester chez vous malgré cela. En conséquence, ma bru, je vous déclare tout net que si vous voulez que je m'en aille, il faudra me le dire convenablement, affectueusement, respectueusement, si cela vous plaît, mais surtout clairement.

Elle retira son bras et resta debout devant la châtelaine, dans une attitude ferme et calme. Le diable n'y perdait rien, et son pauvre bon cœur battait bien fort dans sa poitrine. Madame des Garennes avait les sourcils froncés et les dents serrées ; l'effort qu'elle faisait pour contenir sa colère la rendait toute pâle.

— J'étais loin de m'attendre... balbutia-t-elle avec embarras.

Par le fait, elle disait vrai ; elle n'avait point compté du tout sur cette rude défense, et, dans son esprit, maman Richard était désormais condamnée sans appel.

La fermeté qu'elle venait de montrer la faisait dangereuse ; il ne s'agissait plus que de trouver l'arme qui devait la frapper. Madame des Garennes cherchait et répétait sans trop savoir ce qu'elle disait :

— Certes, ma belle-mère, j'étais loin de m'attendre...

— Chut ! fit maman Richard, qui prêta l'oreille.

Tout en causant, elles avaient cheminé dans le parc.

— Eh bien ! Julie, dit une grosse voix au milieu des bosquets, où donc est-tu ? Voilà une heure que je te cherche.

Julie était le petit nom de la châtelaine. Maman Richard mit un doigt sur sa bouche.

— C'est mon fils, dit-elle, brisons là, ma bru. Pour rien au monde je ne voudrais jeter un germe de désunion dans son ménage. S'il m'interrogeait, peut-être que je répondrais. Je me sauve.

Des Garennes parut au détour du sentier.

— Enfin, je te trouve, Julie ! s'écria-t-il, tu veux me parler ?... Tiens ! voilà maman Richard !

La bonne femme était en train déjà de s'éloigner.

— Eh bien ! eh bien ! mère, s'écria des Garennes, tu t'en vas quand j'arrive ?

Maman Richard se retourna et répondit gaîment :

— Pourquoi arrives-tu quand je m'en vas, garçon?

— Garçon! répéta madame des Garennes en elle-même; est-ce tolérable? Ces façons-là exaspéreraient un ange!

Des Garennes avait rejoint sa mère et l'embrassait sur les deux joues.

— Qu'est-ce qui te presse donc? demanda-t-il.

— Ma toilette... répondit maman Richard en jetant un coup d'œil à sa bru.

La châtelaine détourna la tête, pendant que son mari disait en riant :

— C'est juste, c'est juste! je ne veux pas te retenir.

Il embrassa encore la bonne femme, qui prit le sentier conduisant à la maisonnette.

— Excellente mère! murmura des Garennes en la suivant des yeux.

— Le plus digne cœur que je connaisse, déclama la châtelaine avec un soupir.

Puis elle ajouta négligemment :

— Tu ne sais pas pourquoi elle s'en va?

— Elle vient de le dire : sa toilette...

Madame des Garennes secoua la tête en souriant.

— Ce n'est pas cela? fit le mari.

— Non... c'est qu'elle a quelque chose à te dire, et qu'elle n'ose pas!

— Bah! quoi donc?

— Je me suis chargée d'être son interprète, et je vais te conter cela en regagnant le château.

— Allons, avancez, dit Bertois rudement derrière le coude du sentier, il y a plus d'une heure que madame vous attend !

On vit paraître Morin et Toinette tous deux rouges et bien décontenancés. Bertois les poussait littéralement devant lui, oublieux qu'il était de la bonne bouteille de vin d'Anjou bue dans la matinée.

— Serviteur, monsieur et madame, balbutia Morin au milieu d'une demi-douzaine de saluts.

A chaque salut de son père, la pauvre Toinette faisait la révérence.

— Bonjour, mes amis, dit M. des Garennes.

Il mit le nez au vent et prit l'autre côté de l'avenue. La châtelaine, au contraire, attendit de pied ferme.

— Morin et vous, petite, dit-elle avec hauteur, vous êtes en faute.

— Si madame veut bien nous excuser...commença Morin d'un air humble.

— Toujours la même chose, n'est-ce pas? vous passez votre vie à mal faire et nous passons la nôtre à vous excuser. En conséquence on dit que les riches sont durs et que les pauvres sont d'innocentes victimes. Prenez votre livrée, Morin. Vous, petite, vous ferez ce qu'on vous ordonnera.

— Viens, Toinette, dit l'aubergiste avec empressement.

Il se trouvait bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

Des Garennes faisait mine de ne point entendre ce qui se disait de l'autre côté de la route. Il avait tiré son portefeuille de sa poche et crayonnait le plan de quelque opération très-lucrative.

— Attendez, fit madame des Garennes au moment où Morin s'éloignait avec sa fille.

Bertois s'attendait si bien à ce rappel, qu'il n'avait pas bougé. Morin et Toinette s'arrêtèrent.

— Le mois dernier, dit la châtelaine, je vous avais mis en demeure de renouveler votre bail avec cent écus d'augmentation.

— Ma bonne dame... fit Morin effrayé, tandis que Toinette tournait déjà ses regards suppliants vers M. des Garennes.

— Vous ne l'avez pas fait, reprit la femme forte ; je vous annonce que votre maison est louée. Vous aurez les délais de droit pour opérer votre déménagement.

— Est-il possible ! s'écria Morin éperdu, mon père avait cette maison-là, madame : j'y suis né...

Il y avait une nuance de satisfaction sur le visage parcheminé du domestique de confiance. Il jetait déjà vers Toinette un regard conquérant.

— Oh ! monsieur, disait celle-ci, qui avait traversé la route pour se rapprocher de des Garennes.

La châtelaine tourna le dos à Morin, qui était devant elle, les mains jointes, et lui dit ce seul mot :

— Allez !

Morin s'approcha à son tour de M. des Garennes.

— Ecoutez-moi, monsieur, dit-il, écoutez-moi, je vous en conjure !

Des Garennes feuilletait attentivement son carnet.

— Hein ! fit-il comme un homme qu'on éveille ; mon pauvre Morin, cela ne me regarde pas ; c'est madame qui s'occupe de ces détails.

— Détails ! se récria Morin ; mais j'ai enfoui tout mon avoir dans votre terre, et vous le savez bien ! Détails ! mais il s'agit de mon existence et de l'existence de ma fille.

Toinette répétait en pleurant :

— Ayez pitié de nous !

Des Garennes était visiblement embarrassé, sinon ému ; mais une œillade qu'il glissa vers sa femme lui rendit ce courage des poltrons qui voient la retraite fermée.

— Je n'y puis rien, fit-il d'un ton bourru.

— Allons ! allons ! disait Bertois en ce moment, croyez-vous que j'aie le temps de vous attendre !

Morin et sa fille baissèrent la tête et s'éloignèrent. Morin pensait tout haut :

— Si la bonne dame Richard ne vient pas à notre aide, nous sommes perdus !

Toinette se disait :

— Je n'ai plus d'espoir qu'en monsieur Roland !

Ils venaient de tourner l'angle de la route ; le domestique de confiance se mit au-devant d'eux, au milieu du chemin.

— Il y a aussi un certain Bertois, dit-il en clignant de l'œil, qui pourrait faire quelque petite chose, s'il le voulait bien...

L'aubergiste et sa fille l'interrogèrent avidement du regard.

— Eh ! eh ! eh ! fit Bertois, qui prit familièrement Toinette par le menton, nous causerons de cela en temps et lieu.

La châtelaine s'appuyait mélancoliquement au bras de son mari, qui avait remis, bien entendu, son portefeuille dans sa poche.

— Cela me fend le cœur, dit-elle avec sentiment, de faire du chagrin à ces bonnes gens ; mais il faut administrer ses domaines.

— Peut-être aurait-on pu... fit des Garennes d'un accent très-timide.

La châtelaine se redressa de son haut.

— Y mettre plus de douceur, n'est-ce pas ? acheva-t-elle ironiquement, c'est cela que vous vouliez

dire? Je sais très-bien à quoi je m'expose en me dévouant corps et âme à vos intérêts ; on m'accusera d'être impitoyable ; on m'en accuse déjà peut-être ; je m'y résigne ; nous sommes des parvenus...

— Ma bonne amie! fit des Garennes, à l'oreille de qui ce mot sonnait désagréablement.

— Nous sommes des parvenus, répéta la châtelaine, non-seulement pour la noblesse insolente des environs, et pour la prêtraille, mais aussi pour les paysans de notre terre. Nous sommes des parvenus pour nos fournisseurs de la ville, pour nos domestiques et même pour nos cousins Richard, plus pauvres ou moins fastueux que nous. Ne sais-je pas que ce mot de parvenu est dans toutes les bouches à notre approche? Nous sommes des parvenus : tout le monde hait les parvenus, par la raison naturelle et simple que tout le monde est jaloux des parvenus. Le fermier d'un parvenu le paye de mauvaise grâce ; le valet d'un parvenu le sert à contre-cœur. Il faut, croyez moi, que le parvenu soit plus fort qu'un autre, s'il veut n'être point vaincu dans cette sourde et lâche bataille que lui livrent ceux d'en haut et ceux d'en bas. D'autres peuvent être polis, bienveillants, faciles : le parvenu doit être fier et sec, sous peine de se voir écraser par les grands et rongé par les petits. D'autres peuvent dire avec courtoisie : Je voudrais ; il faut que le parvenu dise vigoureusement : Je veux.

— Tu as raison, toujours raison, dit des Garennes, qui ne s'attendait pas à cette foudroyante tirade.

— Et maintenant, reprit sa femme en donnant à sa voix un accent de fatigue découragée, vous plaît-il de me rendre un bien grand service, monsieur? Prenez le gouvernement absolu de votre maison; déchargez-moi de ces soins insupportables; épargnez-moi ces luttes qui me martyrisent. Vous trouvez que je n'y mets pas assez de douceur, eh bien! laissez-moi donner ma démission, et je serai la plus heureuse créature du monde!

Ce n'était pas le compte de des Garennes. Suivant son habitude, il fit valeureusement retraite avant d'avoir combattu, et baisa la main de sa femme avec flatterie.

— Je ne suis pas assez ennemi de moi-même, dit-il en souriant, et j'apprécie trop bien la capacité de mon incomparable Julie...

— Alors, s'il vous plaît, ne parlons plus de cela.

— N'en parlons plus... Tu avais quelque chose à me dire de la part de ma mère?

— C'est vrai; j'allais l'oublier. Mais auparavant, je voudrais savoir au juste quel homme est ce M. Stephen Williams.

— Ma foi, s'écria des Garennes, tu m'en demandes bien long, ma chère amie. Je l'ai vu pour la première fois ce matin. C'est un gaillard bien découplé qui a une bonne figure et une barbe d'apôtre. Il n'a

fait aucune difficulté de monter dans ma calèche, et en arrivant au château, il s'est jeté sur son lit sans compliment, pour faire un petit somme.

— Sous le rapport moral?... commença la châtelaine.

— J'entends bien ; mais dans une demi-heure on ne peut pas juger. Pourtant, je puis dire dès à présent qu'il m'a paru avoir une humeur fort bizarre... Et même...

— Et même?

— Eh bien! on peut lâcher le mot. Je crois qu'il est un peu...

Il se toucha le front d'un geste significatif.

— Vraiment! fit la châtelaine étonnée.

— Il me l'a presque dit lui-même, reprit M. des Garennes, il m'a avoué franchement, sans que je le lui demandasse, qu'il avait la manie américaine.

— La manie américaine? répéta l'incomparable Julie.

— Saurais-tu par hasard ce que c'est que cela, toi?

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Je t'en offre autant! en somme, il est puissamment riche, j'ai mes raisons pour en être convaincu, et c'est le principal.

— Oui, répéta la châtelaine rêveuse, c'est le principal. Je veux voir ce M. Stephen Williams, dès qu'il sera éveillé.

Ils arrivaient aux charmilles qui bordaient le parterre. Le jardin était déjà tout émaillé de Richard des deux sexes qui causaient et folâtraient parmi les fleurs. On entendait la basse-taille normande de du Taillis, le ténor aigu de du Guéret le petit veuf, et le baryton nasal de l'artiste ; Léocadie des Jardins, soprano, madame Augusta Massonneau aîné, contralto, et le chœur faux-bourdonnant des Richard complétaient ce concert, qui était désagréable. Des Garennes et sa Julie prirent un long détour pour éviter leur famille et regagnèrent le château par un sentier solitaire.

— Et maintenant, poursuivit, chemin faisant, des Garennes, vas-tu me dire le grand secret de maman?

— Volontiers, c'est tout bonnement un enfantillage. Quand tu es venu nous interrompre, là-bas, dans le parc, l'excellente madame Richard me disait, ou plutôt elle me donnait à entendre que les habitudes de cette maison... la vie qu'on y mène... ne sont plus en accord avec son âge et la simplicité un peu villageoise de ses mœurs.

— Ah! fit des Garennes, étonné, au fait, je lui ai trouvé l'air tout drôle.

— Oui, continua la châtelaine du bout des lèvres, elle a été contrariée de te voir arriver juste à ce moment-là. Elle tournait autour du pot, comme disent les gens du commun, elle ne parlait pas la bouche

ouverte, mais en définitive, j'ai compris parfaitement qu'elle se sentait de plus en plus dépaysée au milieu du monde que nous voyons... qu'elle avait ses petites habitudes, ses petits regrets, et que son désir serait de... tu m'entends bien, n'est-ce pas?

— Non, fit des Garennes, qui réfléchissait, j'avoue que je ne comprends pas.

— Oh! que si fait! pensa la châtelaine, qui eut peine à masquer son méchant sourire, tu comprends, mon ami, et très-bien!

Elle ajouta tout haut :

— Moi, j'ai été surprise d'abord, et plus affligée encore que surprise, comme tu peux le penser. Je lui ai répondu que nous éprouverions un très-vif chagrin à la voir se séparer de nous...

— Ma mère! s'écria des Garennes, qui lâcha le bras de sa femme, ma mère, se séparer de nous!

— Pouvons-nous la retenir de force? demanda simplement la châtelaine.

Des Garennes n'était point un méchant homme; il y avait encore du bon quelque part au fond de son cœur; mais c'était un homme faible et un homme subjugué. Ces révoltes de l'âme étaient chez lui de plus en plus courtes et rares.

— C'est que, balbutia-t-il, j'étais si peu préparé... Es-tu bien sûre de ce que tu dis là, Julie?

Madame des Garennes croisa ses bras sur sa poitrine, dans l'attitude de la dignité offensée qui par-

donne. C'est surtout au théâtre du Gymnase que cette pose connue a le plus grand succès quand elle est réussie.

— Mon ami, répondit-elle avec douceur, vous me faites là une question que d'autres pourraient prendre pour une mortelle injure. Si je n'étais pas édifiée complétement et que je vinsse néanmoins vous parler comme je le fais, ce serait donc que j'aurais l'envie ou le dessein d'éloigner une mère de la maison de son fils! si vous avez supposé cela un seul instant...

— Oh! interrompit des Garennes avec componction, tu ne le crois pas, Julie!

— Assez pour aujourd'hui, se dit la châtelaine; le coup est porté, il fera jour demain.

— Mon Dieu! mon ami, reprit-elle tout haut, je ne le crois pas, c'est vrai; mais je le croirais qu'il me resterait encore ma conscience.

Elle tendit sa main à des Garennes, qui la baisa avec effusion.

— Je veux te parler maintenant, reprit-elle, d'une chose qui a bien aussi son importance. Je pense avoir décidément arrangé le mariage de notre chère Camille avec le cousin du Guéret.

— N'est-ce pas se hâter beaucoup, ma bonne amie? demanda des Garennes, qui était en veine d'opposition.

La châtelaine prit un air soumis.

— Je l'avais fait pour te plaire, dit-elle ; pour peu que tu y trouves des inconvénients...

— Je ne dis pas cela, mais le petit veuf!

— Notre Camille va avoir dix-sept ans.

— Elle est belle, elle est accomplie, comme peut l'être une jeune fille qui sort de tes mains, ma Julie.

— Flatteur!

— Non, j'avoue que j'avais espéré...

— Moi aussi, dit la châtelaine ; mais c'est qu'il y a des gens qui prétendent que le père de cette jeune fille si accomplie et si belle est un négociant ruiné.

Des Garennes tressaillit et recula. La châtelaine s'arrêta ; le perron n'était plus qu'à quelques pas. La châtelaine regardait son mari les yeux demi-clos et la bouche souriante. Sa physionomie avait changé complétement, ses traits exprimaient à présent une supériorité protectrice.

— Une fois pour toutes, mon ami, dit-elle, c'est folie que de vouloir me cacher quelque chose. Je ne vous reproche rien, mais vos affaires sont mauvaises, très-mauvaises : ne niez pas, je le sais.

Involontairement des Garennes courba la tête.

— Le cousin du Guéret, reprit la châtelaine, n'est pas le Pérou, mais il verse cinq cent mille francs écus dans la maison le jour de la signature du contrat.

— Julie! tu es ma providence! s'écria des Garennes en lui serrant les mains.

— Cette somme suffira?

— Avec la réserve que j'ai mise entre tes mains, cette somme sera plus que suffisante. Je ne sais pas d'où te viennent tes renseignements : tu es une fée! Mais il est certain que sur la place de Paris ma position est toujours magnifique. Le côté périlleux, c'est ma balance avec Peter Bristol de Boston, que j'ai dû autoriser à faire traite sur moi pour un million six cent mille francs.

La châtelaine eut un mouvement de frayeur; des Garennes se prit à sourire.

— Tu penses au premier terme de payement de notre château, dit-il, c'est la destination de l'argent que je t'ai confié. Sois tranquille, cette destination sera remplie. Peter Bristol fait tout ce que je veux, c'est la perle des hommes.

— Si tu ne crains pas...

— Je ne crains rien du tout. Avec les cinq cent mille francs de du Guéret, qui a sans doute ta parole...

— Il a ma parole, dit lentement la châtelaine.

Elle franchit les dernières marches du perron et poussa son mari dans le salon, après quoi elle referma la porte.

— Il a ma parole, répéta-t-elle en posant sa main sur le bras de des Garennes. Mais...

— Mais quoi?

— Supposons qu'il se rencontre une occasion meilleure du jour au lendemain? En parlant ainsi, j'ai peut-être mon idée.

— Ce M.Stephen Williams?... commença des Garennes.

— Pourquoi non? demanda la châtelaine en souriant.

Des Garennes se frotta les mains.

— Voilà qui serait un coup de maître! s'écria-t-il.

— En ce cas-là, mon ami, tu m'entends bien, poursuivit la femme forte en abondant dans ce sens, nous nous souviendrons qu'en définitive il s'agit du bonheur de notre chère enfant.

— Parbleu!

— Un acte aussi important mérite réflexion.

— Sans doute, sans doute. Et nous n'avons rien signé. Il n'y a qu'une parole donnée.

— Au pis aller, reprit madame des Garennes, si du Guéret faisait le méchant, nous lui dirions que Camille n'a pas voulu.

— On ne peut pas forcer une jeune personne, que diable! déclara énergiquement des Garennes.

— Ce serait odieux! appuya la châtelaine.

Des Garennes se refrotta les mains.

— Chaud! chaud! dit-il, nous ferions ce mariage-là tout de suite!

— En dépit de la manie américaine? ajouta la châtelaine en souriant.

Son mari la contemplait avec enthousiasme.

— C'est pourtant toi qui as eu cette idée-là ! dit-il ; tu es bien le modèle des femmes !

— Je fais de mon mieux, répartit modestement la châtelaine, pour remplir mon devoir d'épouse et de mère.

— M. Stephen Williams, dit un domestique à la porte, demande si monsieur et madame veulent le recevoir ?

— J'ai fait ôter les housses du salon Louis XV, murmura la châtelaine à l'oreille de son mari.

— François, ajouta-t elle tout haut, introduisez M. Stephen Williams dans le salon Louis XV.

— Belle dame, interrompit notre ami Robinson, le vrai Robinson, Robinson le boxeur, Robinson Ier, maître de Vendredi, qui entra sans trop de cérémonie sur les talons du domestique, nous serons tout aussi bien ici pour causer.

Il salua sommairement, et s'assit bien à l'aise entre le mari et la femme.

XI

INTRIGANT

Ce n'était pas le salon Louis XV. Le salon Louis XV valait bien mieux. Le salon Louis XV était ce lieu réservé que certaines gens ont exclusivement pour la montre, le sanctuaire où l'on condense le luxe, où chaque objet a son prix exorbitant, son histoire plus ou moins authentique et son étui protecteur.

Là, vous voyez les pendules habillées de gaze; les candélabres cachent leurs dorures sous un sarrau de toile grise. On met des chemises aux tableaux, des housses aux fauteuils; les boiseries sculptées ont leurs robes de chambre, le guéridon sa fausse manche et le tapis lui-même son tablier de tous les jours.

Cela ressemble à ces élégantes de province qui mettent, pour aller au bal, en faisant l'économie d'un fiacre, un ignoble bas de laine par-dessus le satin mignon de leurs souliers.

Le salon Louis XV était une merveille unique au monde. Vous en connaissez au moins trente absolument semblables : le salon Louis XV de la finance se fait au ponsif : bergères Pompadour, bronzes rocaille, petites glaces dans des cartouches coquets, plafonds chargés d'amours et de roses, portraits en poudre placés dans des cadres ronds, tableaux peints sur fond lilas par des petits jeunes gens affamés qui signent Boucher ou Watteau, comme de braves enfants qu'ils sont.

Mais ce n'était pas le salon de Louis XV. La châtelaine avait manqué son effet ; M. Stephen Williams, cet étranger de distinction, n'avait pas voulu du salon Louis XV.

Ces Américains sont rustiques et stupides ! Il faut bien être un Yankee pour dédaigner ce salon Louis XV, si joli, si frais, si plein de caractère, malgré son prix fixe. Allez donc ainsi offrir des perles à des sauvages !

C'était le salon ordinaire ; le salon où dansaient, dans les occasions semi-solennelles, les jeunes filles et jeunes femmes de la tribu Richard.

On avait remplacé par des meubles modernes l'ancien ameublement du traitant Turbot, qui était

bien Louis XV celui-là ! mais pas Louis XV à la mode.

Quand on accepte, comme madame des Garennes, résolûment et presque fièrement, sa position de parvenu, on ne peut plus déjà être rangé parmi le commun des enrichis. Madame des Garennes n'avait peut-être pas autant de goût que de tête, mais elle ne manquait pas de goût, parce que toutes les choses de l'intelligence se tiennent, et qu'il eût fallu être aveugle pour refuser à madame des Garennes beaucoup d'intelligence et beaucoup d'esprit.

Seulement, elle n'était pas née. Aussi, ce liant, ce tact, qui est l'apanage de la race, pouvait lui faire défaut ; mais elle avait, quand elle voulait, la grâce gauloise, et dès qu'elles ne mordaient plus, ses belles dents savaient éclairer son sourire.

Malgré certaines mesquineries de détail, son château était assez grandement tenu, en apparence du moins ; on n'y voyait rien de ridicule, et il n'était pas donné à tout le monde de pénétrer les petits mystères de l'office.

Le salon où M. Stephen Williams venait d'être introduit donnait, comme nous l'avons dit, sur la terrasse ; on y jouissait de cette vue riante et lumineuse que nous avons essayé de décrire. C'était une pièce très-vaste qui, sauf l'étendue, certaines formes architecturales et la hauteur du plafond, rappelait ces salons uniformes qui sont à tous les étages de

toutes les maisons de toutes les rues de la Chaussée-d'Antin.

Deux portes placées au fond s'ouvraient sur une galerie, élevée de deux ou trois marches et destinée à placer l'orchestre. Ces portes communiquaient, en outre, par les deux extrémités de la galerie avec les appartements de l'intérieur.

C'était par une de ces portes qu'on avait fait entrer l'*étranger de distinction*. Madame des Garennes, malgré le chagrin sérieux qu'elle éprouvait de n'avoir pu produire son salon Louis XV, avait parcouru d'un regard rapide et transcendant toute la personne de Stephen Williams.

Ce fut l'affaire d'une seconde. M. Stephen Williams lui apparut à peu près tel qu'elle avait pu se le figurer d'après la description de son mari : personnage bizarre au demeurant, et d'une beauté un peu romanesque.

Mais ce premier coup d'œil de la châtelaine vit ce que son époux aurait passé sa vie à ne point voir : un je ne sais quoi, quelque chose de fugitif et d'indéfinissable qui lui causa comme un mouvement de frayeur. Avait-elle trouvé son maître ?

Si Toinette avait été là, Toinette aurait eu souvenir que dans les romans de chevalerie, la reine éprouve ainsi parfois une émotion indicible et sans cause à la vue d'Olivier ou de Renaud.

Et Toinette eût été de plus en plus persuadée que *c'en était un*. Un vrai !

Pauvre Toinette ! en ce moment elle pleurait toutes les larmes de son corps ; son père venait de causer avec M. Bertois, le domestique de confiance, et Pierre Tassel n'avait qu'à se bien tenir !

Que Stephen Williams fut ou non un chevalier errant, il est certain que le sentiment éprouvé ici par la reine n'était pas du genre agréable. Elle avait eu comme un frisson, et ses yeux s'étaient baissés sous le regard de l'Américain.

Celui-ci affectait une rondeur et un sans-façon que madame des Garennes eût trouvé d'assez mauvais ton en d'autres circonstances. Il n'était pas impoli à proprement parler, mais sa familiarité semblait tout près de franchir les bornes, et l'incomparable Julie pouvait remarquer que ses jambes bottées se croisaient déjà l'une sur l'autre.

— Eh bien ! vous n'ètes pas mal installés ici, dit-il en se plongeant tout au fond de son fauteuil, jolie vue, bon air. Ah ça ! je vous remercie beaucoup de votre accueil.

— Nous aurions voulu mieux faire, interrompit la châtelaine.

Des Garennes se précipita sur la main de son hôte.

— Nous avons été trop heureux, cher monsieur... dit-il.

— Bon! bon! fit l'Américain. Je vois d'ici du monde dans votre parterre. Arrangez-vous pour que nous soyons seuls un petit moment.

— Baptiste! cria des Garennes, à la porte du fond, ne laissez entrer personne: personne, vous entendez bien!

— Dites-moi, reprit Stephen Williams, quand des Garennes fut revenu à sa place, pourquoi me recevez-vous si bien que cela?

— Pourquoi? balbutia des Garennes, ébahi de cette brusque sortie.

— Vous ne savez même pas qui je suis, ajouta l'étranger de distinction.

— Chez nous, milord, répondit madame des Garennes avec la courtoisie la plus délicate, l'hospitalité peut être modeste et même insuffisante...

— Peste! grommela Stephen Williams, on m'a mis dans une chambre comme le président du congrès n'en a pas!

— Mais du moins, acheva la châtelaine, cette hospitalité n'est pas indiscrète.

L'Américain tira un cure-dents et le mit dans sa bouche.

— Vous avez eu la bonté, reprit des Garennes, de m'adresser une lettre qui manifestait un désir.

— Ah! ah! et cela suffit?

— Parfaitement.

— Et vous ne demandez même pas pourquoi j'ai désiré de m'introduire chez vous?

— Nous sommes enchantés de vous posséder, milord, dit la châtelaine, voilà l'essentiel.

— C'est merveilleux, cela! s'écria Stephen Williams avec une bonhomie un peu railleuse; la célèbre hospitalité des montagnards écossais me paraît de beaucoup distancée! mais je vous prierai, madame, par parenthèse, de ne point m'appeler milord, parce que nous n'avons pas de lords en Amérique: première raison; seconde raison, parce que si nous avions des lords, je ne ferais point partie de leur caste assurément... car, je vous l'avouerai de moi-même, puisque vous ne voulez pas me le demander: je ne suis qu'un pauvre diable de commis peu habitué à des réceptions pareilles.

Des Garennes enfla ses joues. Depuis deux minutes, pour employer son style, il se doutait du coup de temps.

Sa femme lui lança un regard qu'il ne vit point, et il s'écria vivement:

— Ah çà, ce n'est donc pas pour votre compte que?...

Il s'interrompit, parce que sa femme venait de lui pincer le bras jusqu'au sang par derrière.

— Que quoi? demanda Stephen Williams avec curiosité.

Des Garennes restait tout penaud. L'incomparable

Julie le tira d'embarras en disant du ton le plus naturel :

— Mon mari désire savoir tout uniment, monsieur, si vous venez nous voir en votre nom ou pour le compte d'autrui.

Stephen Williams se mordit les lèvres pour ne pas sourire.

— Une femme d'esprit ! pensa-t-il. Voilà qui est raccommodé de main de maître ! Le mari, qui est un nigaud, allait me demander si c'est pour mon compte que j'ai acheté des rentes hier, à la Bourse. Allons, allons, il faut jouer serré, je vois cela.

— Justement, murmura des Garennes d'un air gauche ; madame a exprimé toute ma pensée.

— Eh bien ! belle dame, reprit Stephen Williams en la considérant avec plus d'attention, je viens à vous pour le compte d'autrui. Je suis chargé de plusieurs missions : d'abord des compliments de mon patron, Peter Bristol de Boston.

— Vous faites partie de la maison Peter Bristol ? s'écria madame des Garennes, dont la voix prit des inflexions plus caressantes.

— Notre illustre correspondant ! ajouta des Garennes avec emphase.

— Ma foi, dit Stephen Williams, j'ignorais que le bon Peter Bristol fût illustre.

— Ce nom est connu dans tout l'univers.

— Connu sur la place, je ne dis pas. Et Peter Bris-

tol, qui préfère le crédit à la gloire, n'en demande pas davantage.

— C'est comme moi, voulut dire des Garennes.

La châtelaine lui coupa la parole.

— On est toujours sûr, reprit-elle de trouver ainsi la modestie unie au vrai mérite. Vous êtes sans doute, M. Stephen Williams, le principal commis de Peter Bristol ?

— Cela se voit ! s'écria des Garennes.

— Qui est-ce qui voit cela ? demanda l'Américain.

— Moi, monsieur, répondit la châtelaine. Il y a chez le vrai gentleman je ne sais quel parfum...

— C'est comme le bouquet de notre bordeaux national, ajouta des Garennes, on ne s'y trompe pas.

Stephen Williams éclata de rire.

— Ma parole, s'écria-t-il, vous êtes bons, tous les deux !

Le mari et la femme se regardèrent.

— Ah ! vous trouvez que j'ai du bouquet ? poursuivit l'étranger de distinction en fourrant ses mains dans ses poches ; eh bien ! on pourrait vous en donner à garder en fait de gentleman, sinon en fait de vins. Il y a dans la maison de Peter Bristol plus de cinquante commis au-dessus de moi.

Des Garennes ne pût s'empêcher de se redresser.

— Ah ! fit-il sans cacher son désappointement,

Et comme l'Américain se leva pour aller voir de près le tableau qui lui faisait face, des Garennes haussa les épaules et se pencha vers sa femme en disant :

— Ce n'est rien du tout.

— Bouche en cœur ! fit tout bas madame des Garennes ; s'il venait pour les traites...

— C'est juste ! mais quelle idée nous nous étions faite de cet homme-là !

— Dites donc, reprit Stephen Williams, qui avait le dos tourné, je crois que vous ne me caressez plus ?

— L'impertinent ! fit des Garennes.

La châtelaine lui imposa silence d'un regard énergique.

Stephen Williams poursuivit en regagnant sa place :

— J'ai tout bonnement fait le voyage en maréchal des logis, afin de louer un hôtel à Paris pour le caissier.

— Ah ! s'écrièrent à la fois M. et madame des Garennes, Peter Bristol a envoyé son caissier en France ?

— Pour opérer certains recouvrements importants, répliqua simplement Stephen Williams.

— Et il va bientôt arriver ?

— C'est fait, il est arrivé.

— Comment ! balbutia le mari, qui n'eut pas la présence d'esprit de dissimuler son inquiétude.

Madame des Garennes, au contraire, frappa dans ses mains avec toutes les marques de l'allégresse la plus vive.

— Quel bonheur ! dit-elle ; nous avons reçu plusieurs lettres fort aimables de ce caissier qui se nomme...

— Robinson.

— Ce cher M. Robinson ! ajouta des Garennes un peu remis ; je crois bien qu'il nous a écrit des lettres fort aimables ! plus qu'aimables ! Quand le verrons-nous ?

— Vous l'avez vu, répondit Stephen Williams.

— Je l'ai vu ?

— Ne vous souvenez-vous plus de ce Robinson qui était avec moi dans la chambre de l'auberge ?

Des Garennes ouvrit de grands yeux.

— Si fait, dit-il ; je crois me le rappeler ; mais ce n'est pas possible ! vous l'avez traité comme un commis.

— Précisément.

— Pis que cela, poursuivit des Garennes, comme un valet.

— Juste. Il est fait ainsi, le caissier, c'est un original. En route, la manie l'a pris d'intervertir les rôles et de passer pour mon subordonné.

La châtelaine, dépaysée, avait écouté attentivement et en silence.

— Mon ami, dit-elle en s'adressant à son mari, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de prendre une voiture et de courir au grand galop à l'auberge.

— Pour le chercher ? interrompit Stephen Williams, en arrêtant des Garennes, qui s'était mis déjà sur ses jambes ; je ne vous le conseille pas.

— Pourquoi cela ?

— Le diable sait s'il est encore à l'auberge.

— Dans le doute, il faut se hâter, insista la châtelaine.

— Écoutez, repartit l'Américain, Peter Bristol est tout simple et tout rond, mais ses premiers commis sont des princes. Le Robinson n'aime pas le zèle, et c'est pour éviter certaines démonstrations trop empressées qu'il s'est affublé de cet humble rôle.

Comme il vit que des Garennes hésitait encore, il ajouta en se plongeant de nouveau dans les coussins de sa bergère :

— Allez, si vous voulez, moi, je m'en moque, au demeurant. En définitive, le Robinson a beau être brutal, on ne meurt jamais d'une volée de coups de cravache.

Des Garennes restait planté comme un mai devant sa femme qui ne disait plus rien. Quelle que soit l'idée que le lecteur ait prise du châtelain et de la

châtelaine, il est certain que cette menace détournée de coups de cravache franchissait les limites de la plus étourdissante fantaisie.

Était-ce une gageure ? Peter Bristol avait-il choisi tout exprès un ambassadeur d'espèce si terrible, ou bien ce subalterne effronté se permettait-il une mystification ?

Pendant que le mari et la femme, assez embarrassés tous deux, tenaient une sorte de conseil muet, Stephen Williams reprit la parole.

— Le mieux, dit-il rondement, c'est de rester tranquilles : croyez-moi, vous verrez toujours ce Robinson assez tôt. Asseyez-vous, calmez-vous et parlons d'une petite affaire qui me revient : ce n'est pas grand'chose ; si je ne saisissais l'occasion aux cheveux, je l'oublierais très-certainement. Or, je tiens à ne pas l'oublier. N'avez-vous pas un frère en Amérique, monsieur des Garennes ?

— Un frère? répéta celui-ci, qui changea de visage.

La châtelaine avait tressailli de la tête aux pieds.

— Dites donc, s'écria Stephen Williams avec un sourire un peu cynique, savez-vous que ce sujet de conversation ne paraît pas vous flatter infiniment ?

— C'est que, balbutia des Garennes, j'étais si loin de m'attendre... Certes, monsieur, j'aimais mon frère. Je l'aimais beaucoup...

— Est-il besoin de le dire ! interrompit sèchement la châtelaine.

Elle était déjà remise et sur la réserve.

— Vous l'aimiez beaucoup tous les deux, reprit l'Américain, mais vous vous étiez faits à l'idée qu'il avait passé de vie à trépas.

— Le manque de nouvelles, depuis si longtemps...

Ce fut des Garennes qui dit cela. Sa femme réfléchissait.

Jusqu'alors, M. Stephen Williams n'avait rien avancé qui pût faire préjuger la question de savoir si le prétendu frère était pauvre ou riche. La grande question, cependant, était celle-là. *To be or not to be !*

Avant que cette question majeure fût résolue, l'incomparable Julie n'avait garde de se prononcer.

— Il ne vous a jamais écrit, n'est-ce pas ? reprit l'employé de la maison Peter Bristol. Ah ! ah ! c'est que celui-là aussi est un drôle d'original !

Cette assimilation implicite entre le frère ressuscité et l'opulent banquier de Boston mit un éclair dans les yeux de la châtelaine.

— M. Stephen Williams, dit-elle, ne nous a pas encore parlé de la position. La personne qui, selon lui, serait le frère de mon mari, est-elle dans une situation honorable ?

— Qu'entendez-vous par là? demanda le commis, qui la regarda en face.

— J'entends... favorable.

— Ce qui veut dire?

— Eh mon Dieu! monsieur, aisée.

— Quant à cela, repartit Stephen Williams, il est plus pauvre que Job.

La physionomie de madame des Garennes changea aussitôt et ses sourcils se froncèrent.

— On n'entend parler que d'imposteurs, dit-elle avec dédain.

Stephen Williams se tourna vers le mari.

— C'est que véritablement, reprit-il, le malheureux a un air de famille avec M. des Garennes.

Celui-ci semblait lutter contre son émotion.

— Mon Dieu! s'écria la châtelaine, rien de plus commun que ces ressemblances fortuites!...

— Plus je vous regarde, interrompit l'Américain en posant ses deux mains sur les épaules de des Garennes, plus je suis frappé de l'air de famille!

— Eh bien! eh bien! fit des Garennes, dont le cœur parlait cette fois, si mon frère existe encore, que Dieu soit béni!

La châtelaine haussa les épaules et se leva en repoussant son siége. Elle gagna la galerie.

— Ceci dure trop, pensait-elle.

— Baptiste, reprit-elle entre haut et bas, en s'a-

dressant au domestique qui veillait dans l'antichambre, laissez entrer tout le monde.

Quand elle revint, Stephen Williams disait à son mari :

— Vous êtes un brave homme, vous !

— Moi, monsieur, répliqua-t-elle, j'espère n'être point une méchante femme. Mais j'ai peu de foi dans ces aventures qui sont du domaine de la comédie, et je voudrais des preuves.

Baptiste avait ouvert les deux portes de la galerie. Au moment où l'Américain ouvrait la bouche pour répondre, la vieille dame Richard parut à la porte de droite avec Morin ; presque aussitôt après, à la porte de gauche, Roland se montra suivi de Toinette.

L'aïeule et le jeune homme jetèrent à l'intérieur de la chambre ce même regard timide et embarrassé des gens qui ont la conscience de leur peu de crédit ; quand ils virent monsieur et madame des Garennes en conférence avec un étranger, ils n'osèrent avancer ni l'un ni l'autre.

— Allons, ma bonne dame, murmura Morin, un peu de courage !

Toinette disait tout bas à Roland :

— Vous savez si bien parler qu'on vous écoutera.

Maman Richard branla sa tête grise.

— Mon pauvre Morin, dit-elle avec un soupir, si tu ne comptes que sur mon influence...

— Je veux bien essayer, ma pauvre petite Toinette, répondait de son côté Roland, mais je n'espère pas réussir.

Ils firent un pas et s'arrêtèrent de nouveau, parce que l'étranger prenait la parole. Les des Garennes et Stephen Williams avaient le dos tourné ; ils n'avaient vu ni maman Richard, ni Roland, ni leurs protégés.

— Je vous fournirai les renseignements les plus détaillés, disait Stephen Williams, répondant à la châtelaine. Comprenez bien, notre maison a un intérêt direct à éclaircir cette affaire-là, et je ne vous en parle pas pour mon plaisir. Nous lui avons prêté de l'argent à cause du nom qu'il porte.

— Voilà le fin mot ! s'écria madame des Garennes. De l'argent, j'en étais sûre !

— Ma foi, madame, répliqua l'Américain, il est venu chez nous, à Boston, nous dire : Je m'appelle Jean Richard...

— Jean Richard ! répéta la vieille femme qui se prit à trembler.

— Le nom de mon père ! pensa Roland tout ému.

— Va, Toinette, va, ma fille, ajouta-t-il en la repoussant hors du seuil, je ferai de mon mieux, je t'en donne ma parole... va !

Toinette avait reconnu dans l'étranger son chevalier errant ; elle s'éloigna bien à contre-cœur, gar-

dant l'idée qu'il allait se passer là quelque chose d'extraordinaire. Maman Richard avait aussi congédié l'aubergiste en lui promettant de parler pour lui.

— Ce n'est pas moi qui ai inventé le nom, peut-être ! poursuivait Stephen Williams ; ce Jean Richard m'a paru être un homme de quarante ans à peu près...

— Son âge, pensait la pauvre mère ; ce serait bien son âge. Ah ! s'il m'était donné de le revoir avant de mourir !

Elle s'appuya faible contre le montant de la porte. Roland se tenait toujours à l'écart derrière la balustrade de la galerie.

— Je dois ajouter, poursuivit l'Américain, que tous les renseignements qu'il nous a fournis, là-bas sur votre famille, se trouvent être de la plus entière exactitude.

— Cela prouve peu, dit la châtelaine; nous sommes assez connus et nous ne cachons point notre vie.

— Il nous a parlé, reprit encore Stephen Williams de votre vieille mère, madame Richard...

Celle-ci appuya ses deux mains contre son cœur.

— Et de ce jeune homme, son fils, M. Roland.

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, Roland se mit à genoux derrière la balustrade.

— Et la conclusion, monsieur? dit madame des Garennes avec impatience.

— La conclusion, la voici : comme il était sans ami, sans asile, sans pain et tout nu...

Il s'arrêta comme à dessein. Maman Richard et Roland ne respiraient plus.

— Vous lui avez ouvert votre caisse ? demanda la châtelaine.

— Nous avons eu pitié de lui, prononça lentement Stephen Williams.

Des Garennes lui toucha la main à la dérobée et murmura :

— Vous avez bien fait !

Il avait parlé tout bas, mais Roland et maman Richard l'entendirent.

— Que Dieu te bénisse, toi, mon fils Thomas ! pensa la vieille femme en pleurant.

Roland fit un mouvement, comme pour s'élancer vers son oncle et lui rendre grâce.

Il fut arrêté par la voix sèche et ironique de la châtelaine, qui reprenait :

— A merveille ! Désormais le premier intrigant venu pourra s'introduire chez nos correspondants et puiser à pleines mains dans leur caisse !

— Mais ma bonne amie... fit des Garennes timidement.

— Je sais ce que je dis, monsieur, interrompit la châtelaine. Personne ne peut avoir la prétention de chérir sa famille plus tendrement que moi. Je me mettrais au feu pour nos parents, et ils

le savent bien ; mais je ne puis tolérer certaines manœuvres.

Elle se retourna brusquement vers Stephen Williams.

— Combien avez-vous prêté d'argent à cet homme? demanda-t-elle.

— Une centaine de livres.

— Sterling?

— Oui, Sterling, en plusieurs fois. Cinq cents dollards, à peu près.

— Deux mille cinq cents francs, supputa madame des Garennes. C'est énorme !

— Cependant, ma bonne amie, dit le mari avec un peu plus de fermeté, si c'est mon frère...

— Eh ! monsieur, ce n'est pas votre frère ! D'ailleurs, dans le doute, il faut s'abstenir.

— Les philosophes l'ont écrit, prononça gravement Stephen Williams, et ce doit être une excellente règle de conduite. Je vois que c'est à madame qu'il faut s'adresser pour avoir des réponses sérieuses. Ne m'en veuillez donc pas, belle dame, si j'insiste, et si j'épuise tout à fait la question. Au cas où ce Jean Richard, intrigant où non, se présenterait de nouveau à nos bureaux, sommes-nous autorisés à continuer nos avances?

— Peut-être, fit vivement des Garennes; en supposant...

La châtelaine lui coupa encore une fois la parole.

— La demande est nette, dit-elle, la réponse doit être nette. Moi je réponds : non.

Maman Richard leva au ciel ses yeux pleins de larmes, tandis que Roland changeait de couleur et détournait la tête.

— Alors, reprit Stephen Williams sans s'émouvoir, il est bien entendu qu'il faudrait le laisser mourir de faim ?

Des Garennes fit un mouvement.

— On ne meurt pas de faim ! s'écria la châtelaine ; qu'il s'adresse à nous, s'il veut !

— Il y a loin de Boston jusqu'ici, belle dame.

— Qu'il fasse... enfin qu'il s'arrange !

— Cela suffit, dit Stephen Williams, qui tira son carnet ; je prends bonne note de vos instructions.

Il mouilla sa mine de plomb et se mit à écrire. Des Garennes fit un pas vers lui ; il avait de la sueur au front.

— Monsieur... commença-t-il.

La châtelaine lui saisit le bras. Son geste fut celui d'un homme.

— Nos parents nous attendent, mon ami, prononça-t-elle d'un accent impérieux.

Puis baissant la voix :

— Négligerons-nous notre famille tout entière pour un pareil personnage ?... M. Stephen Williams, ajouta-t-elle tout haut et en souriant, voudra bien nous excuser...

— Comment donc, belle dame ! fit l'Américain, qui salua.

— Je voudrais savoir, dit M. des Garennes en désordre, et risquant pour la première fois de sa vie un semblant de résistance, je voudrais savoir...

— Quoi? demanda Stephen Williams, qui le couvrait de son regard fixe.

— Ce que vous avez écrit sur votre carnet.

Stephen Williams ne répondit point, mais d'un mouvement brusque, il mit ses tablettes sous les yeux de M. des Garennes.

— Il n'y avait qu'une seule ligne au milieu d'une page blanche, et des Garennes lut tout haut :

« Jean Richard condamné à mort. »

Il chancela et mit ses deux mains à son front. La châtelaine jeta sur Stephen Williams un regard de vipère.

— Nous vous payerons ce que vous avez avancé, monsieur, dit-elle, mais votre effet de théâtre a manqué absolument : nous avons nos pauvres.

Elle entraîna son mari, incapable de résister, et referma la porte avec bruit.

Stephen Williams était resté à la même place. La physionomie de cet homme était un livre fermé qui disait bien rarement toute sa pensée. Au mo-

ment même où M. et Mme des Garennes disparaissaient, maman Richard et Roland s'élancèrent à la fois hors de la galerie.

En voyant entrer sa grand'mère, Roland s'arrêta et attendit.

— Monsieur, monsieur, s'écria la vieille femme, qui pouvait à peine parler, je suis sa mère!

Stephen Williams se retourna; un tressaillement imperceptible avait parcouru tous ses membres. La bonne femme lui prit les deux mains.

— La mère de ce pauvre Jean Richard dont vous avez parlé, poursuivit-elle. Vous entendez bien: sa mère! J'ai un petit peu d'argent là-haut. Attendez-moi, je vais aller vous le chercher.

Elle n'en dit pas plus long; elle se dirigea en chancelant vers la porte qui donnait sur les appartements intérieurs, allant du plus vite qu'elle pouvait. Stephen Williams, muet et immobile, la suivait du regard; avant de passer le seuil, elle se retourna, et dit avec un sourire plein de larmes:

— Vous êtes bon. Que Dieu vous rende ce que vous avez fait pour mon fils Jean. Attendez-moi... attendez-moi!

Roland était déjà au côté de Stephen Williams.

— Du fond de mon cœur, je vous dis moi aussi: Que Dieu vous le rende, monsieur! prononça le jeune homme d'une voix altérée; je suis le fils de Jean Richard.

Il ouvrit le revers de sa veste de chasse et prit dans son sein deux billets de mille francs.

— Je n'ai que cela au monde, poursuivit-il ; oh ! si j'étais riche ! mais enfin, tenez, prenez tout, et dites-lui que son fils l'aime bien.

Stephen Williams avait d'abord jeté un regard avide sur ce beau jeune homme à la figure ouverte et si franche. Aux premières paroles de Roland il avait baissé les yeux et maintenant il semblait hésiter.

— Refusez-vous de remplir ma commission? demanda Roland avec inquiétude :

Stephen Williams prit les deux billets sans relever les yeux sur lui.

— Non, dit-il en retrouvant tout à coup la froideur impassible de ses traits et de son accent, je ne refuse pas, jeune homme ; mais service pour service.

Il alla s'asseoir à une table, pendant que Roland répondait :

— Monsieur, je suis à vos ordres.

Stephen Williams déchira une page de ses tablettes et traça quelques lignes à la hâte.

— Il y a non loin d'ici, poursuivit-il, à l'auberge du Cheval-Blanc, un homme nommé Robinson ; je voudrais qu'il eût ce billet avant une demi-heure.

— Je le lui porterai moi-même, dit Roland, qui prit le papier.

— C'est bien, je compte sur vous.

On entendait les pas mal assurés de maman Richard dans le corridor, Roland s'éloigna en disant :

— Je monte à cheval et je pars au galop.

— Voilà tout ce que j'ai, dit maman Richard en montrant, dès le seuil, ses deux billets de mille francs ; prenez, monsieur, c'est trop peu ! Hélas c'est trop peu ! Mais vous lui direz que sa pauvre vieille mère n'a jamais cessé de penser à lui et de prier pour lui la nuit et le jour... et que s'il a faim encore, le malheureux enfant...

Elle s'interrompit ; sa voix s'étouffait dans les larmes.

— Qu'il revienne ! reprit-elle, qu'il revienne auprès de sa mère, dont le dernier morceau de pain sera pour lui !

Elle tressaillit et passa le revers de sa main sur ses yeux.

— Je les entends, dit-elle en prêtant l'oreille au bruit du dehors. Je ne veux pas rester ici, Monsieur, je voudrais vous prier d'une chose : embrassez-le pour moi, mon Jean, mon pauvre cher enfant ! Le ferez-vous ?

Il y avait tant de touchante inquiétude dans ces derniers mots, que personne n'aurait pu les entendre sans émotion. Stephen Williams répondit avec une respectueuse froideur :

— Je le ferai, madame.

Maman Richard s'inclina sur sa main, qu'elle mouilla de pleurs et s'en alla en murmurant : Merci.

Comme la première fois, Stephen Williams la suivit du regard. Quand elle eut passé le seuil, les muscles de ce visage de bronze se détendirent tout à coup : vous eussiez dit un autre homme. Il y avait là une émotion profonde et sans bornes.

Stephen Williams se laissa choir sur le fauteuil qui était auprès de la table. Sa tête se pencha sur sa poitrine. Il resta longtemps ainsi, absorbé en lui-même.

Puis il releva ses yeux qui étaient humides, et regarda les quatre billets de banque épars sur la table.

Il les saisit, tandis qu'un sanglot soulevait sa poitrine, et il les pressa contre ses lèvres avec une tendresse recueillie.

— Dignes cœurs ! dignes cœurs ! murmurait-il d'une voix tremblante. Oh ! le saint et grand amour des familles ! Quels monceaux d'or pourraient peser dans la balance autant que l'obole du fils et de la mère !

XII

GAITÉS-RICHARD

Pendant que Stephen Williams, resté seul au salon, se livrait, en contemplant le denier de la veuve et de l'orphelin, à ces méditations sentimentales dont nous ne l'aurions point cru capable, le bouquet des Richard dispersait ses mille fleurs sur les perrons et les terrasses.

Ils riaient tous ces Richard, à gorge déployée ; ils parlaient haut comme des gens qui se sentent le droit de faire du bruit dans le monde. Pour que l'Américain ne les entendît point, il fallait que sa préoccupation fût bien grande.

Il était là, toujours revêtu de son costume excentrique, portant toujours sa barbe d'apôtre, comme avait dit M. des Garennes ; mais son émotion avait

tellement changé l'expression de son visage, que du Guéret, le petit veuf, possesseur du tilbury à ressors contrariés, à timon brisé compensateur, — système Spindler, aurait eu peine à reconnaître en lui le terrible boxeur Robinson, maître de Vendredi.

— Moi, j'ai mon franc parler, disait du Taillis au bas de la terrasse : je trouve que les des Garennes nous reçoivent assez sommairement.

Madame des Jardins, épouse de M. Richard des Jardins, membre de plusieurs sociétés et descendant direct de Richard Cœur-de-Lion, se pinça les lèvres et dit avec dépit :

— Quand la cousine des Garennes vient à la maison, je trouve le temps de lui tenir compagnie, n'est-ce pas, Trésor ?

Trésor était une grande fille maigre, qui descendait aussi directement de Richard Cœur-de-Lion, et qui se nommait Zélia des Jardins. On la redoutait pour son talent précoce sur le piano. Trésor répondit en minaudant :

— Oui, petite mère mignonne.

Et ses regards ingénus allèrent chercher dans la foule des Richard le jeune Richard des Sablons, substitut du procureur du roi.

— Je viens de l'apercevoir, la cousine des Garennes, cria d'en haut le fils Massonneau, qui portait l'uniforme de l'Ecole polytechnique ; elle s'est échappée par la tangente !

Trésor cessa de regarder le substitut pour tourner ses yeux pleins d'innocence, vers le jeune guerrier, qui portait les lunettes bleues de l'algébriste. Généralement, la famille Richard ne savait pas ce que c'était que la tangente, mais elle trouva le mot joli. M. et Mme Massonneau aîné purent jouir du succès de leur héritier.

M. de la Luzerne, qui était le plus gai des Richard et qui faisait collection de calembours, tenait le dé de la conversation dans un groupe folâtre, composé de la tante Noton Richard de la Rivière, entrepreneuse de roulage, de mademoiselle Sophie Richard des Baliveaux, de l'artiste de l'Etang surnommé Pain-Sec, et de l'ancien avoué Massonneau aîné, époux de l'ex-Titine.

— Ma foi ! dit la Luzerne, si la cousine des Garennes veille au rôti, tout est bien. Ça me fait souvenir d'un mot d'Hortense, des Variétés...

— Celui-là ne voit que des comédiennes ! interrompit Sophie des Baliveaux en haussant ses épaules pointues.

— Et des comédiens aussi, rectifia la Luzerne. Savez-vous le mot que fit devant moi Grassot sur l'exposition de Londres?

— J'aimerais mieux manger que de savoir le mot de Grassot, murmura la tante Noton à l'oreille de l'artiste, qui était de son avis.

La tante Noton était une bonne grosse femme

bien portante et point précieuse ; on l'accusait de boire des verres de noyau entre ses repas.

— Vous connaissez : *qui trop embrasse balai de crin* ? reprit la Luzerne ; on a mis ça dans le *Journal pour rire*. C'est moi qui l'ai dit le premier dans le petit cabinet du fond chez Douix. Nous étions ce pauvre Alcide et moi : ce pauvre Alcide s'en donna les gants au foyer du Palais-Royal, mais le mot était bien de votre serviteur.

— Mon Dieu, disait plus loin madame des Jardins, dont les bas tiraient sur le bleu, ne me parlez pas de ces campagnes cultivées ! La terre de madame des Garennes peut être fort belle, mais je donnerais toutes les campagnes de la Beauce, de la Touraine et de l'Anjou pour le moindre paysage alpestre. Et toi, Trésor ?

— Moi aussi, petite mère mignonne, répondit Trésor, j'adore les paysages alpestres.

— Chère enfant, s'écria madame des Jardins, son imagination s'est beaucoup développée depuis deux mois : je l'ai changée de professeur de littérature. Ceux de nos amis qui s'y connaissent découvrent en elle le germe d'une vaste intelligence.

— Positif, positif, dit, en s'approchant, le descendant de Richard Cœur-de-Lion, heureux père de Trésor.

Trésor se demandait, dans l'innocence de son jeune cœur, si elle aimerait mieux épouser le subs-

titut en habit noir, avec son nez pointu et ses jambes maigres, ou l'élève de l'Ecole avec son corset et ses lunettes bleues. A vrai dire elle les trouvait bien agréables tous les deux.

— Ma femme m'a dit, prononça en ce moment Massonneau aîné, qui était un vieillard simple et sans artifices, que son cousin Hector lui avait dit qu'on disait qu'il y aurait deux pleines lunes dans le mois de juillet.

— Ravel a fait un mot là-dessus ! s'écria la Luzerne.

— Je vous demande, poursuivit la mère de Trésor, ce que ces campagnes cultivées disent à l'âme ?

— Ah ! petite mère mignonne, elles ne disent rien du tout, soupira mademoiselle Zélia des Jardins, tandis que son père appuyait en fourrant sa main sous son habit bleu :

— Quant à ça, positif, rien du tout ; pas l'ombre de caractère ! pas l'ombre !

— Alors tu n'aimes pas le froment, des Jardins ? demanda la Luzerne à haute et intelligible voix.

On put augurer qu'il méditait un calembour.

— Tu n'aimes, reprit-il en cherchant ses mots avec soin, ni les beaux champs, ni les bonnes prairies, ni les caractères du guéret, ni les caractères de la luzerne ?

Cela venait bien, mais ce n'était pas tout ; on s'approcha pour mieux entendre.

— Sais-tu ce que cela prouve? demanda le Richard célèbre par ses bons mots.

— Farceur ! murmura des Jardins, qui craignait une épigramme, tu vas nous dire quelque chose de drôle.

— J'en suis bien capable, fit la Luzerne en jetant à la ronde un regard triomphant ; cela prouve que tu es pour les caractères de la bruyère.

— Joli ! fit des Jardins en amateur ; positif !

Madame Augusta Massonneau aîné, l'ancienne Titine, ignorait complétement ce que c'était que La Bruyère ; en conséquence elle poussa un éclat de rire retentissant.

Son Massonneau idiot se serra les côtes de confiance, et la majorité des Richard, y compris la tante Noton et Sophie des Baliveaux, suivant l'élan donné, se livra incontinent à une gaîté folle.

— Eh bien ! protesta pourtant madame des Jardins, ce genre d'esprit n'est pas du tout le nôtre, n'est-ce pas, Trésor ? Nous aimons mieux une pensée sentimentale et attendrissante.

— C'est si gentil de pleurer, petite maman mignonne ! soupira l'ingénue.

La Luzerne, debout et découvert, recevait les félicitations de ses partisans comme un orateur qui descend de la tribune. On entendit la voix aigrelette

de du Guéret discutant devant la façade même du château.

— Il est arrivé, disait-il, dans la propre voiture de des Garennes.

— Toi, riposta la grosse voix de du Taillis, tu veux toujours tout savoir !

— Le fait est, insinua Massonneau aîné, que ma femme m'a dit qu'on lui avait dit...

— Que diable ! interrompit le petit veuf aux cheveux jaunes, je le tiens de des Garennes lui-même ! C'est parfaitement notre homme de l'auberge du Cheval-Blanc, le quaker à barbe, un Américain, je crois. Il a acheté des rentes quatre et demi pour un million cinq cent mille francs !

— Six cent mille francs ! rectifia Pain-Sec qui s'avança d'un air dégagé.

— Acheté, je ne dis pas, fit du Taillis incrédule, mais payé...

— Payé comptant ! acheva du Guéret.

— A d'autres !

— Eh parbleu ! messieurs, s'écria Pain-Sec, qui venait de coller son œil aux carreaux du salon, vous pourrez l'interroger lui-même, car le voilà !

Une demi-douzaine de Richard s'élancèrent aussitôt vers la fenêtre : la plupart d'entre eux connaissaient déjà vaguement l'histoire excentrique du déjeuner de Robinson.

— Tout beau, petit veuf ! dit l'artiste en riant, ne

t'approche pas si près ; peut-être que fantaisie va lui prendre de t'administrer encore un brin de correction.

Du Guéret, qui touchait presque à la porte,se retourna d'un air indigné et toisa Pain-Sec.

— Tu parles avec bien de l'aplomb pour un homme de ta sorte ! dit-il sévèrement.

— C'est que c'est vrai, s'écria du Taillis. As-tu fait fortune depuis ce matin ? Tu n'a pas encore digéré notre bifteck et notre omelette, saqueurbleure !

L'artiste gardait son effronté sourire, bien que le flot des Richard grossît autour de lui.

— Moi qui ai trente-cinq bonnes mille livres de rentes au soleil, reprit du Taillis, nets d'impôts, et qui, Dieu merci, ne doivent rien à personne, c'est à peine si j'ai le verbe aussi haut que toi, freluquet d'artiste ! tu as trop d'aplomb.

— Moi, je me tirerais de là par un mot, pensa la Luzerne.

Pain-Sec prit un air innocent.

— Voici le respectable Massonneau aîné, dit-il en caressant le menton de l'ancien avoué, qui est riche comme un puits et qui n'a pas d'aplomb pour dix centimes.

Massonneau rougit comme une jeune fille et balbutia :

— Ma femme m'a dit...

— Qu'on lui avait dit... ajouta Pain-Sec.

— Qu'on disait... reprit le pauvre bonhomme de la meilleure foi du monde.

Tous les Richard éclatèrent de rire, excepté madame Augusta, qui montra le poing à l'artiste, et l'appela vieux singe, comme au bon temps où elle était marchande de pommes. Pain-Sec ne riposta point, par respect pour l'élève de l'Ecole polytechnique, mais il se vengea sur ses amphitryons du matin.

— Si vous étiez millionnaires comme des Jardins, comme la Luzerne, dit-il, sachant bien qu'il se faisait des amis de tous ceux qu'il nommait, comme des Garennes ; si vous portiez l'uniforme comme le petit cousin Massonneau, ou la robe comme notre jeune parent des Sablons ; si vous étiez enfin comme beaucoup d'autres que je vois d'ici, je concevrais peut-être vos grands airs, monsieur du Guéret, et vous, monsieur du Taillis !

Pour le coup, ce scélérat d'artiste avait mis de son côté toute la famille.

— Mais de petits bourgeois tels que vous... reprit-il avec un dédain exagéré.

— Qu'est-ce à dire ? s'écrièrent à la fois les cheveux jaunes et le nourrisseur.

L'artiste se drapa dans son vieux paletot ; il parcourut des yeux l'assemblée et s'y vit soutenu.

— Veuf, continua-t-il en marchant sur du Guéret,

qui recula, si tu fais du bruit, je vais dire à l'Américain de te manger !

On entendit gronder encore le rire collectif des Richard. Pain-Sec mit la main sur le bouton de la porte.

— Vous savez, murmura-t-il en se tournant vers la foule, qu'il s'appelle Stephen Williams à présent, au lieu de Robinson ?

— Je n'ai pas compris un mot de toute cette histoire, dit madame des Jardins.

— Il est toujours fameusement bel homme ! fit observer madame Augusta.

La partie féminine de l'assemblée, surtout, considérait avec une curiosité avide le romanesque étranger. Trésor, qui tenait par la robe sa petite maman mignonne, trouvait qu'il ressemblait à Fra-Diavolo, à Zampa et à Robin des Bois. De tous côtés les voix masculines murmuraient ce chiffre imposant de seize cent mille francs.

Du Taillis et du Guéret, qui gardaient leur mauvaise humeur, pensaient seuls qu'il y avait bien du louche dans cette affaire.

— Qu'est-ce qu'il a donc dans la main? demanda Zélia des Jardins.

— Je crois que ce sont des billets de banque, répondit le substitut.

— Positif, des billets de banque, ratifia le père de Trésor. Cousu d'or, ce gaillard-là !

— Et voyez comme il a l'air triste, ajouta madame des Jardins ; la fortune ne fait pas le bonheur.

Stephen Williams, objet de toute cette attention, ne disait rien , n'entendait rien; il ne se doutait pas que la famille Richard était là à le contempler comme le public qui fait haie devant les loges de bêtes fauves au Jardin des Plantes.

— Si nous entrions ? dit le naïf Massonneau ; ma femme m'a dit de faire sa connaissance, si toutefois j'en trouvais une occasion favorable.

— Mon cousin, s'écria Pain-Sec, toujours intrépide, venez avec moi, je vais vous présenter.

Il tourna le bouton et fit son entrée en tenant l'ancien avoué par la main. Du Guéret et du Taillis le suivaient de près ; les autres Richard prirent la file, et le salon se trouva bientôt rempli. Stephen Williams cependant restait aveugle et sourd ; c'était sans doute un accès de manie américaine.

Comme nous l'avons vu, depuis l'arrivée des Richard au château, on s'était énormément occupé de l'étranger, quel que fût son nom, Robinson ou Stephen Williams. Les affaires de des Garennes avaient toujours eu quelque chose de mystérieux ; on se vengeait des déférences accordées de mauvaise grâce à sa richesse apparente, en le mordant jusqu'au sang. La jalousie mesquine a sa divination comme la haine et comme le dévouement ; on soupçon-

nait que ce Stephen Williams pouvait bien être une comète malfaisante destinée à éteindre l'étoile de des Garennes dans le ciel des parvenus.

Les commérages avaient marché; l'agent de change Gayet avait été rencontré à la station par quelque Richard habile à bâtir le château de cartes de l'hypothèse. Quelque autre Richard de second ou de troisième ordre avait été boire le coup de l'arrivée chez les Morin, à l'auberge du Cheval-Blanc.

De manière ou d'autre, il est certain que ce mot de *manie américaine* circulait maintenant dans l'armée des Richard ; personne ne pouvait attacher à ce mot un sens précis : ce sont ces mots-là qui font fortune.

Quand nous disons personne, c'est une erreur. Du Guéret, le petit veuf, était persuadé que manie américaine voulait dire propension déréglée à mettre habit bas et à boxer les gens dans les salles à manger d'auberge.

En entrant dans ce salon, où l'étranger était tout seul, les Richard étaient travaillés par plusieurs sentiments contraires. Il y avait d'abord une curiosité unanime, jointe à une sorte de religieux respect, inspiré par l'escompte de seize cent mille francs. Mais il y avait aussi le désir de garder le quant-à-soi et l'idée fixe de l'importance personnelle. On hésitait à faire un pas en avant, bien qu'on brûlât de courir ventre à terre.

Il fallait, pour rompre la glace, l'artiste, cet espiègle en cheveux gris, qui n'avait point de préjugés.

— Monsieur, dit-il assez gaillardement, voici le cousin Massonneau aîné...

Stephen Williams s'était relevé brusquement ; il semblait sortir d'un rêve.

— Hein ! fit-il en regardant autour de lui, qu'est-ce que c'est que cela ?

La famille des Jardins, le substitut, la tante Noton et Sophie des Baliveaux s'accordèrent à trouver qu'il avait l'air un peu fou.

Pain-Sec et l'ancien avoué s'étaient reculés instinctivement devant la fauve œillade de Stephen Williams ; ce mouvement avait démasqué du Guéret et du Taillis.

— Ah ! ah ! reprit l'Américain, qui se mit à sourire, ce sont, ma foi, mes compagnons d'auberge !

Ce sourire fit dans le salon l'effet d'un rayon de soleil. Toutes les figures se déridèrent.

— Petite mère mignonne, murmura Trésor, aimes-tu sa barbe, toi ?

— Il est de bonne humeur, dit du Taillis à du Guéret.

Pain-Sec se sentait désormais un courage à toute épreuve.

— Ça va bien depuis ce matin ? demanda-t-il familièrement. Je désire vous présenter...

Il poussa Massonneau en avant, au moment où Stephen Williams l'interrompit pour répondre :

— Bon, bon, moi, je désire avoir la paix !

Il se retourna, et Massonneau aîné salua profondément son dos.

— Du tout ! dit du Guéret à du Taillis. Il est de mauvaise humeur.

Pain-Sec en fut quitte pour faire une pirouette, laissant le cousin Massonneau se débrouiller comme il pourrait. Par malheur pour cet ancien avoué, sa femme, qui était de ressource, causait en ce moment avec M. la Luzerne, homme gai, mais de mœurs faciles.

Massonneau ne bougea pas ; ses gros pieds semblaient cloués au parquet ; il restait là, un sourire honnête aux lèvres, les yeux fixés sur ce personnage dont sa femme lui avait ordonné de faire la connaissance.

On peut se figurer combien la conduite brutale et discourtoise de l'étranger le grandit tout à coup dans l'opinion des Richard. Les portefaix aussi, bien qu'ils ne soient pas millionnaires, se montrent assez souvent grossiers ; mais un homme qui achète pour seize cent mille francs de rentes et qui est plus grossier qu'un portefaix doit être pour le moins quinze à vingt fois millionnaire, calcul fait.

Un vent de gêne souffla dans le salon ; les Richard se sentirent mal à l'aise ; décidément, cet homme

leur imposait. Tous, suivant leur nature, cherchèrent une contenance : du Guéret, du Taillis et Pain-Sec se rapprochèrent en ce moment solennel, et firent semblant de causer raisonnablement. Des Jardins proposa un cent de piquet au substitut, qui parla sans motif d'une audience qu'il avait eue naguère du garde des sceaux. La Luzerne, désolé d'avoir fait dehors son fameux mot : *Caractère de la Bruyère*, en cherchait un autre avec fièvre.

— Ma tante, dit l'élève de l'École en avançant un siége à Noton, je ne veux pas que vous gardiez plus longtemps la position perpendiculaire au plan de ce salon !

Trésor elle-même se glissa comme une couleuvre vers le piano, qu'on avait eu l'imprudence de laisser ouvert. Enfin, tout le monde était surexcité, tout le monde agissait ou parlait, non point pour soi ni même pour ses voisins, mais pour l'étranger, qui n'écoutait et ne voyait personne.

Dans ces grandes circonstances, le destin aveugle réserve parfois les premiers rôles aux plus humbles.

Il fut donné à Massonneau aîné de défendre la situation. Le brave homme, planté comme un mai au milieu du salon, fût resté là, immobile, jusqu'à la fin du monde, si une petite toux sèche, signal bien connu, ne l'eût fait tourner vers sa femme ses yeux éteints et atones.

Madame Augusta lui fit signe de rentrer dans les rangs. Soit que Massonneau aîné n'eût pu voir le signe comme il faut, à cause de son col de chemise, qui lui tranchait l'oreille ; soit que, suivant son habitude, il eût compris à rebours, cet ancien officier ministériel, croyant obéir, fit un pas en avant, frappa sur l'èpaule du redoutable étranger et lui dit!

— Voulez-vous causer avec moi?

Stephen Williams se retourna encore ; mais, cette fois, il ne rembarra pas le pauvre Massonneau aîné. La vue de cette figure placide et innocente l'avait subitement désarmé. ·

— Pourquoi pas? murmura-t-il ; cela m'ôtera peut-être mes idées noires.

Vous eussiez entendu, tout autour du salon, vingt voix qui chuchotaient :

— Il a des idées noires!

Une personne véritablement fière, en ce moment, et qui avait bien sujet de l'être, c'était madame Augusta Massonneau aîné. Son mari, qui était à la queue de la famille, dans l'ordre normal, venait de se placer en tête tout à coup.

Massonneau passait sa langue sur ses lèvres et se frottait les mains débonnairement, tandis que Stephen Williams, éveillé, faisait l'inventaire de la compagnie. Naguère, on le contemplait à travers les carreaux comme un animal curieux, et c'était à son

tour d'admirer cette ménagerie Richard, qui n'avait point sa pareille en l'univers.

Il ne connaissait que l'artiste, le nourrisseur et les cheveux jaunes ; ce fut avec une véritable joie d'amateur qu'il promena ses regards sur le reste de la tribu, depuis la tante Noton, rouge et courte, jusqu'à Sophie des Baliveaux, jaune, haute sur jambes, et portant sa figure de casse-noisette au fond d'un entonnoir de fleurs.

Il apprécia des Jardins, vrai père noble de théâtre : front étroit, longues oreilles, large poitrine au plein de son gilet blanc, et si loyalement gonflé de son importance qu'on était tenté de la lui pardonner ; madame des Jardins, femme digne, ayant l'emphase de l'amour maternel et la passion des choses élevées, bas bleu bourgeois, qui avait dit une fois, sincèrement et noblement, dans je ne sais quel salon, dont elle restait la fable depuis ce temps-là. « Certes, il est flatteur de compter parmi ses ancêtres un roi d'Angleterre ; mais j'aimerais bien mieux descendre de Voltaire ou de Rousseau ! »

Elle descendait d'un brave homme qui vendait des recoupes de draps sous les piliers de la halle, et qui ne savait pas lire.

Entre ce père et cette mère si remarquables, Stephen Williams distingua Trésor. Ne faut-il point enfin esquisser le portrait de cette aimable personne ?

L'Américain trouva qu'elle ressemblait à une de

ces poupées qu'on n'a pas pu vendre au premier jour de l'an, et qui restent en magasin pour l'année suivante : grands yeux immobiles et luisants, sourcils tracés au pinceau, nez ébauché, bouche en cœur, enluminure un peu coulée.

Mais elle aimait tant les paysages alpestres, et disait si bien : Petite maman mignonne ! Positif, c'était une jeune fille accomplie.

Stephen Williams ne négligea point la superbe Augusta, forte et menaçant l'embonpoint, qui tenait sous son joug l'honnête Massonneau aîné. Augusta n'était point méchante ; elle dédaignait l'orthographe dans sa correspondance, et faisait en parlant, quand elle voulait produire de l'effet, quelques liaisons dangereuses.

Mais la Luzerne ! Ah ! le joyeux garçon ! Quel bon petit ventre à breloques ! quelle tête à vaudevilles ! la Luzerne ! la Luzerne ! Mécène éclairé de tous les comiques de la capitale, un gros garçon charmant, une chanson du Caveau incarnée. Le champagne et l'amour !

Puis le jeune Massonneau, portant cet uniforme savant et ces lunettes bleues qui comptent parmi les gloires de la France ; puis des Sablons, son rival dans les rêves ingénus de Trésor ; puis d'autres Richard encore, le fretin des Richard, des papas, des mamans, des garçons et des filles, tous jolis, tous marqués au bon coin, tous Richard !

XIII

MANIE AMÉRICAINE

Stephen Williams était émerveillé.

— De quoi allons-nous causer ? demanda-t-il en reposant ses regards fatigués d'admiration sur la figure heureuse de Massonneau aîné.

— Ma femme... commença celui-ci.

Mais Pain-Sec avait vu l'issue entr'ouverte ; il était déjà en tiers.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, vous avez donc des idées noires, monsieur Stephen Williams ?

— Comme de l'encre, répondit l'Américain.

— La manie américaine, peut-être ? fit du Taillis, qui s'avançait à son tour.

Stephen Williams se tourna vers lui.

— Vous avez entendu parler de cela ? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

La famille Richard avait fait un mouvement pour se rapprocher ; elle s'arrêta soudain devant ce froncement de sourcil, comme l'Olympe de Virgile, quand Jupiter lève le doigt. Du Taillis eut sa toux retentissante et profonde.

— Eh bien ! oui, reprit Stephen Williams, dont le courroux naissant se changea en tristesse, et qui passa le revers de sa main sur son front, c'est la manie américaine.

Il y eut un murmure, et le cercle commença de se faire autour de l'étranger ; la curiosité générale était à son comble.

— Petite maman mignonne, demanda Trésor, veux-tu me dire ce que c'est que la manie américaine ?

Tout le monde eût voulu adresser pareille question à l'étranger lui-même ; mais chacun hésitait. Ce fut encore Massonneau qui montra le plus de vaillance.

— Ah ! diable ! ah ! peste ! fit-il ; vous avez cette manie-là ? Ma femme ne m'en a jamais ouvert la bouche. Je serais bien flatté de savoir ce que c'est.

— Dieu vous garde de l'apprendre jamais par expérience ! dit Stephen Williams d'un air sombre.

Pour le coup toutes les oreilles se tendirent ; on

put voir les Richard importants, des Jardins lui-même et la Luzerne écouter comme de simples Richard au boisseau.

— Messieurs, poursuivit l'étranger, vous désirez savoir quelle étrange maladie est désignée par ces mots : Manie américaine. C'est tout bonnement le spleen transatlantiqne, qui est aussi différent du spleen anglais que l'Océan sans bornes est différent de la Manche étroite. C'est la grande fièvre de la destruction, ajouta-t-il en promenant son regard farouche sur le cercle, qui frémissait déjà. C'est l'engouement de la mort. C'est la passion du suicide !

Les Richard mâles s'entre-regardèrent ; les dames Richard eurent ce frisson qui n'est pas dépourvu de charme et qu'on achète fort cher au spectacle. A le considérer bien, cet étranger au front pâle, à la barbe longue et soyeuse, avait, en effet, quelque chose de fatal, théâtralement parlant.

— Et ça se gagne-t-il cette indisposition-là ? demanda Massonneau aîné, pris d'inquiétude.

Du Taillis et du Guéret haussèrent les épaules ; leur connaissance avec l'étranger datait de plusieurs heures ; cela leur donnait des droits.

— Tout me déplaît, reprit Stephen Williams en changeant de ton et en prenant cet accent dégagé qui fait tant de mal dans la bouche des désespérés ; je n'ai de goût à rien : voilà ma maladie. Je n'aime ni ne hais ; le travail me fatigue, le plaisir m'agace.

J'ai essayé de tout : le champagne me semble amer, les hommes ennuyeux, les femmes maussades...

— Ah ! interrompit Massonneau aîné, si vous faisiez la connaissance de la mienne...

La superbe Augusta lui imposa silence, mais ce fut en souriant.

— Il y aurait longtemps, poursuivit Stephen Williams, bien longtemps, messieurs, que je me serais soustrait à ce martyre intolérable, car enfin il suffit pour cela d'un coup de pistolet dans le crâne, sans un obstacle, qui m'a toujours arrêté...

Pain-Sec n'avait pas parlé depuis dix minutes.

— Voyons l'obstacle ! s'écria-t-il.

Stephen Williams fut quelques secondes avant de répondre ; puis il prononça lentement :

— Je suis riche, et je n'ai pas d'héritier.

Les Richard crurent avoir mal entendu.

— Étonnant ! fit M. des Jardins. Positif !

Du Taillis, du Guéret et l'artiste disaient à leurs voisins :

— Dès ce matin nous avions deviné qu'il n'avait pas la tète à lui.

Stephen Williams se redressa tout à coup.

— Cela vous étonne, reprit-il avec une inflexion de voix étrange ; selon vous, il vous serait plus difficile d'en finir avec la vie, si l'on avait près de soi une personne aimée, une femme, un fils, une sœur, que sais-je ? tout ce que je n'ai pas. Mais nous ne

sommes pas faits comme vous, là-bas. Si je trouvais un héritier aujourd'hui, je serais délivré demain.

Ses yeux parcouraient le cercle des Richard avec une sorte d'agitation fébrile.

Cherchait-il un héritier ?

Cette idée, invraisemblable au premier abord, s'infiltra peu à peu dans l'esprit des Richard, qui commencèrent à se jeter mutuellement des regards sournois et inquiets : Absolument comme au jour où ces mêmes Richard s'étaient rencontrés en face de la succession ouverte du vieux libraire.

Il y a des choses qui sont extravagantes et qui se casent tout naturellement parmi les réalités les plus plates. A tout âge, un Richard, esprit fort, du reste, est capable de croire aux miracles, à la féerie, à l'impossible, quand il s'agit de succession.

Cet homme cherchait un héritier, c'était lui-même qui le disait : voilà le fait acquis, la chose certaine : *Trahit sua quemque voluptas*, a dit le poète, pourquoi n'y aurait-il pas des Américains qui courent le monde en cherchant un légataire ?

Au bout de trois minutes, les plus sages Richard se déclarèrent à eux-mêmes que la chose était toute simple, et une sourir charmant éclaira subitement tous les visages ; les dames et les demoiselles arborèrent la grande amabilité des jours d'*extra ;* les messieurs prirent leurs avantages : il s'agissait d'une lutte sérieuse.

— Eh bien ! dit Massonneau aîné, mettant du premier coup son gros pied dans le plat, je vous en trouverai un, moi, si vous voulez, un héritier.

Stephen Williams poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel.

— Notre cher cousin ne sait pas, dit le petit veuf avec dédain, qu'il y a héritier et héritier.

— Quand on veut un bon héritier... ajouta du Taillis, en adoucissant sa basse-taille.

— Un héritier comme il faut... reprit des Jardins, d'un air capable.

La Luzerne plaça son mot, le substitut aussi ; la tante Noton et Sophie des Baliveaux ne restèrent pas muettes.

— Enfin, s'écria Pain-Sec en clignant de l'œil à l'adresse de Stephen Williams, un héritier parfait, quoi donc ! Cet heureux phénix est encore à trouver.

— D'autant mieux, poursuivit l'Américain avec une gaieté bien susceptible de faire évanouir les derniers doutes, d'autant mieux que je me suis posé à moi-même certaines conditions. Ma folie, si c'est une folie, et je ne tiens pas à prétendre le contraire, ma folie raisonne comme la logique la plus serrée. Je ne veux pas le premier héritier venu.

— Je conçois cela ! s'écria le chœur des Richard.

— Je veux un héritier rassis, continua l'Améri-

cain ; un homme un peu sorti de la foule, un homme à son aise, surtout, pour que son empressement ne me semble point dicté par une cupidité vile.

— Saqueurbleure ! par exemple, vous avez raison ! interrompit du Taillis avec feu.

Et tout le monde répéta :

— Vous avez bien raison !

Chaque Richard, cependant, faisait son examen de conscience, et chaque Richard s'avouait qu'il remplissait parfaitement les intentions de l'Américain. Pendant qu'ils étaient là, cherchant le moyen de faire pénétrer leur conviction dans le cœur de Stephen Williams, Massonneau aîné, après avoir pris de loin l'avis de sa femme, vint s'asseoir sans façon à côté de l'Américain. Il le couvrit en quelque sorte de son corps, pour l'avoir à lui tout seul, et débuta ainsi :

— Je m'appelle Massonneau aîné (Aristide-Auguste-Achille), trois prénoms qui commencent par un A. Mon épouse s'appelle Augusta, prénom qui commence par un A. Trouvez-vous ça curieux ?

— Très-curieux, répondit Stephen Williams.

— Qu'est-ce qu'il raconte, cet idiot ! gronda la Luzerne, sans calembour aucun.

— Il intrigue, fit du Guéret.

— Saqueurbleure ! c'est répugnant, reprit du Taillis.

Et des Jardins ajouta :

— Positif, répugnant.

— Vois, ma fille, disait madame des Jardins à Trésor, vois ce dont les hommes sont capables pour quelques parcelles de ce vil métal !

— Ah ! petite mère mignonne, fredonna Trésor, quant à moi, la fortune importune me paraît sans attrait.

Massonneau aîné continuait de parler à Stephen Williams, qui se leva en riant, mais les Richard ne purent profiter de ce mouvement, car Massonneau s'empara aussitôt du bras de sa victime.

— Il se colle à lui comme une huître ! fit la Luzerne indigné.

— N'ayant pas, disait l'époux de la superbe Augusta, qui se révéla éloquent en ce jour solennel, n'ayant pas, monsieur, l'avantage d'être connu de vous, je crois utile, pour l'objet qui nous occupe, de vous apprendre que je suis ancien avoué, présentement homme politique. Ma femme l'a voulu, ou plutôt l'a désiré. Ma femme est cette femme de belle taille et de figure imposante que vous voyez là-bas, et à qui je vous présenterai. Mes opinions sont modérées quoique suffisamment avancées. Je comprends assez bien l'état de la question, et je crois que, si l'on pouvait réformer la société, sans modifier aucune des choses qui existent... Vous m'entendez bien ? c'est une clé qui est à moi ! Quant à la fortune, j'ai vendu ma charge cinq cent mille francs.

— Avez-vous quelque chose dans la maison des Garennes? demanda l'Américain.

—Vingt mille écus,à peu près. Voulez-vous que je vous présente à ma femme? Vous n'en serez pas fâché.

Ils arrivaient au bout du salon. Dans le mouvement qu'ils firent pour se retourner, le vieux Massonneau, peu ferme sur ses jambes, laissa un petit jour entre lui et l'Américain. Par cette fente, Pain-Sec se glissa comme une anguille, et substitua délicatement son bras à celui de l'ancien avoué.

— Pas fâché... continuait celui-ci ; c'est une femme qui joint l'agréable à l'essentiel...

Il s'interrompit et cria :

— Eh bien! eh bien! Ah! artiste, ce n'est pas gentil de votre part!

Il voulut se cramponner à l'autre bras, mais deux ou trois Richard lui barraient déjà le passage. Dans sa détresse, il regarda sa femme. La superbe Augusta posa son doigt sur le bout de son nez, d'un air qui voulait dire : Quand nous serons seuls, tu me payeras ta maladresse :

Massonneau, vaincu et accablé, alla cacher sa honte au dernier rang des Richard.

— Ce vieillard qui vous quitte, dit l'artiste à Stephen Williams, a l'air d'un parfait innocent au premier abord, mais il ne faut pas s'y fier. Je ne prétends pas que ce soit tout à fait un chevalier d'industrie, mais... méfiance!

— Bon ! fit du Taillis en mordant ses grosses lèvres ; à Pain-Sec, maintenant !

— Ma parole, s'écria le petit veuf, ils se figurent qu'ils vont enlever la succession comme cela !

— Dites donc, ajouta des Jardins qu'une manœuvre habile, mais dignement exécutée, mit au premier rang, si ce riche étranger veut un héritier à son aise... .

Au lieu d'achever, il montra du doigt le vieux paletot de l'artiste.

Et tous les Richard de rire. Pain-Sec était de ces animaux faciles à priver, qui vous mangent dans la main du premier coup. Il poursuivait en s'appuyant familièrement au bras de l'Américain :

— Je parie qu'il vous aura rebattu les oreilles de sa femme. Sa femme ! toujours sa femme ! Regardez-la donc un peu : en a-t-elle bien l'air ? Une parvenue, qui s'est accouplée à un parvenu ; n'allez pas, croyez-moi, vous embourber là-dedans !

— Merci du conseil, dit Stephen Williams.

— A votre service. D'abord je me sens porté pour vous étonnamment. Tout à l'heure vous avez prononcé le mot d'héritier. Les héritages, moi je m'en bats l'œil ; mais il y a des personnes qui aimeraient à laisser leur fortune à un artiste de réputation.

— C'est vrai. Vous êtes un artiste ?

— Cher monsieur, répliqua Pain-Sec, qui ne put

s'empêcher de glisser un regard vainqueur vers le bataillon penaud des Richard, je suis plus qu'un artiste, je suis une spécialité. Je fais la peinture sur verre : j'ai mis cette branche de l'art moderne à la portée des intelligences les plus ordinaires. En douze leçons, douze leçons pas davantage, je procure un joli talent d'agrément à toute personne quelconque des deux sexes, même aux enfants âgés de moins de sept ans et dépourvus de tout élément de dessin. Ça vous paraît prodigieux, n'est-ce pas ? Eh bien ! si vous pouviez prendre avec moi quelques séances, vous en retireriez beaucoup de fruit. J'irai plus loin : peut-être la maladie qui vous pousse au suicide céderait-elle devant la satisfaction que vous éprouveriez à colorier proprement des estampes qui pourraient faire l'ornement de votre demeure. Vous ne sauriez croire combien cela fait d'effet quand c'est encadré ! En peu de mots, je puis, du reste, vous donner une idée de la méthode : nous décalquons une gravure ou une lithographie sur un verre à vitre de grandeur convenable. C'est le fondement et la base de l'art. Nous prenons ensuite des couleurs à l'huile, et nous faisons, suivez-moi bien, nous faisons la lune, le linge, les agneaux, le lait, la neige et les lis blancs ; le gazon, les feuilles des divers végétaux, les persiennes et jalousies, les yeux de chats, les voiles des dames anglaises, verts ; les troncs d'arbres, le chocolat, les vestes des villageois,

les bêtes sauvages, les cheveux du sexe masculin, bitume ou terre d'ombre...

— Mais ça ne finira donc pas! grinça le petit veuf.

— Ah ! grommela du Taillis, nous avons nourri un serpent avec nos biftecks et notre omelette !

Massonneau aîné méditait une nouvelle campagne: les dames Richard essayaient les divers moyens d'attirer l'attention de l'étranger ; des Jardins et la Luzerne causaient à haute voix, se renvoyant l'un à l'autre des paroles remarquables ; le jeune Massonneau prenait une pose où son uniforme ne faisait point de plis ; le substitut remontait le col de sa chemise, et la mère de Trésor découvrait, sans faire semblant de rien, le clavier menaçant du piano.

Stephen Williams écoutait l'artiste, sans donner aucun signe d'impatience : aussi Pain-Sec, sûr de son avantage, s'animait à vue d'œil.

— Les cheveux des jeunes filles, cher monsieur, continuait-il, nous les faisons jaunes ainsi que les serins, les épaulettes, l'astre du jour, les culottes de chamois, la monnaie d'or, les œufs sur le plat et les boules qui sont aux rampes des escaliers. Nous faisons les ongles gris, les biches de même et aussi les nuages ; nous employons le bleu pour les habits des pères de famille, l'eau des ruisseaux, le firmament et les toitures, quoique l'ocre soit préférable si la maison est couverte en tuiles.

Il s'arrêta pour reprendre haleine ; Stephen Williams ne bronchait pas.

— Le carmin, continua l'artiste en donnant une certaine désinvolture à son accent, nous sert à teinter les lèvres de la beauté et les feuilles de la rose ; nous donnons une petite pointe de vermillon aux joues des grosses mamans : voyez la tante Noton, et au nez des propriétaires : exemple, le cousin du Taillis...

Ceci fut une imprudence ; le nourrisseur entendit son nom et s'approcha aussitôt.

— Le feu et le sang rouge, cher monsieur, reprit d'un air sombre l'artiste, qui vit le danger, mais le vin aussi, sauf le vin blanc, que nous faisons avec une idée de chrôme...

— Dites-moi, demanda en ce moment Stephen Williams, avez-vous quelque chose dans la maison des Garennes !

Pain-Sec, pris au dépourvu, hésita; puis, guindant sa courte taille jusqu'à mettre sa bouche dans l'oreille de l'Américain, il répliqua tout bas :

— Je ne le dis qu'à vous : j'ai une quarantaine de mille francs.

Du Taillis venait de se planter à l'autre épaule de Stephen Williams.

— Quant aux constructions, essaya de poursuivre l'artiste, c'est suivant les contrées et le goût des amateurs...

Mais il ne pouvait pas lutter contre la basse-taille du propriétaire.

— Quelque chose de fort agréable, monsieur Stephen Williams, dit celui-ci *ex abrupto*, c'est la Normandie, dans cette saison de l'année. J'habite auprès de Domfront une localité assez conséquente, et j'ai là trente-cinq bonnes mille livres de rentes d'une seule tenue. On n'est pas fâché, n'est-ce pas, monsieur Stephen Williams, de laisser sa fortune à quelqu'un qui a déjà de quoi ?

— Ah ça, se disait du Guéret au comble du dépit, il n'y a plus que moi pour ne pas lui parler ! Tant pis ! je me risque !

Il alla résolûment à la rencontre de Stephen Williams, qui revenait entre du Taillis et Pain-Sec. Ce fut comme un signal. A ce moment tous les Richard s'ébranlèrent. Du Guéret passa ses doigts dans ses cheveux, jaunes comme ceux que l'artiste faisait aux jeunes filles. Il avait de l'avance sur les autres Richard ; il put saisir pour lui tout seul les deux mains de Stephen Williams.

— J'ai remarqué, dit-il avec un sourire véritablement aimable, que quand deux personnes commencent par se quereller à première vue, elles arrivent presque toujours à contracter une amitié solide. Vous avez voulu boxer avec moi ce matin, cher monsieur, cela est d'un bon augure ; permettez-moi d'espérer...

— C'est tiré de longeur ! pensa Pain-Sec.

— Quelle platitude ! se dit du Taillis.

— Si monsieur Stephen Williams a visité la capitale, commença l'austère des Jardins, qui entrait décidément en ligne, il a pu remarquer certain hôtel, placé, j'ose le dire, assez heureusement, à l'angle des rues de la Chaussée d'Antin et de la Victoire. Par-dessus les murailles de l'enclos, on aperçoit le feuillage touffu des grands marronniers. C'est dans ce frais asile que ma famille et moi nous goûtons le bonheur.

L'Américain salua M. des Jardins comme il avait salué M. du Guéret et M. du Taillis.

— Ah ! ah ! s'écria le gai la Luzerne, c'est dans ces polissons de théâtres qu'on trouve des Américains ! ils aiment à pénétrer dans les coulisses, les farceurs ! Moi, j'ai mes entrées aux Variétés...

— Moi, je les ai partout ! interrompit du Guéret.

— D'après l'exposé sommaire que je vous ai fait de mon art... commença Pain-Sec, pesant sur le bras gauche.

Du Taillis pesa sur le bras droit :

— C'est de venir me voir en Normandie, s'écria-t-il, bon logis, bonne table. .

— A pied et à cheval ! acheva méchamment la Luzerne.

Il parvint à ravir au cousin du Guéret une des mains de l'idole.

— Paris ! Paris ! Paris ! fit-il par trois fois ; il n'y a que Paris !

— Ah ! la vie de Paris ! ajouta du Guéret. Vous devrier goûter à cela, monsieur Stephen Williams.

— Les femmes s'y mettent si bien ! dit la superbe Augusta, qui était la première du second rang.

— Les restaurants y sont si bons ! appuya la tante Noton.

— Des omnibus à chaque pas ! surenchérit Sophie des Baliveaux.

— C'est à Paris qu'est l'Ecole polytechnique ! prononça le jeune Massonneau fièrement.

Le substitut plaida la cause de Mabile et des cafés chantants.

— Allons, cher monsieur, reprit du Guéret, je m'offre à vous piloter, moi qui occupe une certaine position dans le monde élégant...

— Je vous ouvre, ajouta la Luzerne, la porte de derrière de tous les théâtres !

— Et s'il vous plaît de vous reposer dans une demeure honorable et tranquille, reprit des Jardins, je vous offre la mienne de grand cœur. Positif.

— Parbleu ! fit Pain-Sec, je ne m'oppose pas à ce qu'on vous emmène à Paris, moi : c'est à Paris que je peins sur verre.

— Allons à Paris, concéda le nourrisseur, mais passons par la Normandie.

— Vous aurez une place dans mon tilbury, dit le

petit veuf; vous l'avez peut-être remarqué dans la cour, timon brisé compensateur, système Spindler?

A dater de ce moment,on n'entendit plus guère ce que disaient les Richard. C'était une pluie d'offres gracieuses, une avalanche de propositions amicales.

Les rangs s'étaient resserrés et mêlés, une grappe de cinq ou six Richard pendait à chacun des bras de Stephen Williams. Dix autres Richard se partageaient équitablement les dix doigts de ses mains. Il y en avait par devant, il y en avait par derrière, il y en avait à droite et à gauche : si les Richard eussent pu marcher la tête en bas, comme des mouches, il y en aurait eu au plafond.

Et tout cela s'efforçait, vantant sa marchandise, frappant d'estoc et de taille, pour conquérir la succession du vivant. C'était la confusion des langues. Un calembour affreux, lancé par la Luzerne, éclatait parfois au-dessus de la foule.

— Ma femme! ma femme! commençait toujours Massonneau aîné, sans achever jamais.

La tante Noton, Sophie des Baliveaux et la superbe Augusta jetaient,dans le concert des notes aiguës, et le tout était accompagné par un quadrille « brillant » que Trésor, l'ingénue, fouettait sur le piano avec la méchanceté de son âge.

Stephen Williams y avait mis une bien belle pa-

tience, et peut-être avait-il ses raisons pour cela ; mais enfin, suffoqué, assourdi, à demi-fou, il leva la tête au-dessus de la cohue pour prendre sa respiration comme un homme qui se noie.

— Pour Dieu ! dit-il, donnez moi la paix !

Nous avons déjà comparé ce riche Américain à Jupiter ; il faudrait le comparer maintenant à Neptune, jetant le *quos ego* aux autans révoltés. Au son de cette voix souveraine, la tribu Richard rentra subitement sous terre : Eurus du Taillis se calma ; Notus du Guéret perdit haleine ; Africus, Savonius, Aquilon, Auster rentrèrent dans leurs antres, et l'on fit un peu le vide autour du dieu.

— Ils sont ignobles, murmura du Taillis à son oreille ; des parvenus !

A l'autre oreille, du Guéret disait tout bas :

— J'ai honte pour eux, cher monsieur ; mais que voulez-vous ! des parvenus !

— Il n'y a que des parvenus, grommela Pain-Sec par derrière, qui soient capables de ces importunités effrontées.

Et de tous côtés, parmi les haussements d'épaules dédaigneux et les pincements de lèvres plus méprisants que nous ne saurions le dire, on put ouïr ce mot qui dominait le murmure général !

— Parvenus ! parvenus !

Jusqu'au moment où Massonneau aîné, ayant

réussi enfin à revenir à la surface, s'approcha de Stephen Williams et lui dit de son air supérieurement nigaud :

— Voilà une chose que ma femme ne peut pas souffrir : les parvenus.

XIV

LA TRIBU DINE

Il fallut la cloche du dîner pour arracher les Richard à leur proie. Une demi-heure auparavant, ils étaient tous dévorés d'une faim canine et accusaient l'absence des maîtres de la maison ; maintenant l'appétit avait disparu, ils auraient jeûné volontiers jusqu'au lendemain.

Chacun deux croyait fermement avoir conquis son Stephen Willams. Stephen Williams, au milieu de la bagarre, avait en effet demandé à chacun d'eux la quotité de son apport dans la maison des Garennes. Cette marque d'intérêt, que chaque Richard regardait comme lui étant particulière, avait, sans aucun doute, une signification ; l'Américain n'avait-il pas dit qu'il prétendait ne point laisser sa fortune à un

indigent ? Manifestement, il prenait ses mesures en conséquence,.

— Quel contre-temps ! se dirent tous les Richard *in petto*, nous le tenions !

La peinture sur verre, la Normandie, si agréable en cette saison de l'année, le tilbury à ressorts contrariés, les coulisses, les calembours, etc., avaient bataille gagnée !

Monsieur et madame des Garennes qu'on avait si longtemps attendus, choisirent ce moment inopportun pour faire leur entrée solennelle. Des Garennes semblait soucieux ; son regard évitait de se fixer sur l'étranger. Madame des Garennes, au contraire, éblouissait comme un astre ; elle était au complet ; elle avait ses diamants. Aussitôt qu'elle fut dans le salon, le niveau des Richard s'abaissa tout à coup pour la laisser seule, dominatrice et reine : on comprenait, en la voyant, cette suprématie que la tribu subissait de force.

Ce n'était pas une grande dame ; nous dirions plutôt que c'était un grand homme, s'il était permis de plaisanter en des sujets si sérieux. Elle avait au suprême degré toutes les qualités qui correspondaient à sa position de parvenue de première classe. Elle était belle encore, nous ne l'avons point caché; elle savait être digne à sa façon et fière autrement que les duchesses. Son sourire avait des caresses réfléchies, et ses belles dents blanches révé-

laient comme elle pouvait mordre à l'occasion.

Négociante accomplie, car il faut bien un féminin à ce nouveau titre de noblesse, versée jusqu'à miracle dans les plus noirs secrets de la diplomatie du ménage, prompte à frapper ses amis comme ses ennemis, n'ayant qu'une foi, l'intérêt ; qu'une loi, les apparences, portant au fond de sa poitrine un caillou à la place du cœur, cette remarquable femme occupait le trône Richard avec un éclat qui ne devait jamais être égalé.

Dans le tissu serré de sa vie, les petitesses, et il y en avait beaucoup, disparaissaient en dessous comme les reprises de la laine dans une brillante tapisserie. C'était l'envers, et qui va découdre le meuble pour voir les hontes de l'envers ?

Grâce à elle, son des Garennes, qui était un Richard ordinaire, moins fort même que le commun des Richard, puisqu'il était un peu meilleur, tenait le sceptre de la tribu. Ah ! qu'il avait bien raison de l'appeler son incomparable Julie! mais qu'il avait bien raison aussi de trembler devant elle !

Frédégonde et Brunehaut sont mortes ; Marguerite de Bourgogne, la fabuleuse, qui dévorait les beaux capitaines, n'est plus. Voici ce qui reste de ces belles tigresses en nos jours dégénérés : l'incomparable Julie.

Les Richard l'abhorraient et la respectaient. Les Richard la croyaient capable de tromper son pro-

pre père et lui confiaient leurs capitaux. Depuis des Jardins, le millionnaire, jusqu'au pauvre diable d'artiste, tous les Richard avaient de l'argent chez elle ; il l'eussent voulue à cent pieds sous terre, ils lui faisaient une cour.

Du Taillis mentait, saqueurbleure ! comme un rustre qu'il était, quand il prétendait avoir son franc parler devant elle. Devant elle, du Taillis était doux comme un de ses moutons normands.

S'il se faisait en face de la puissante souveraine, de l'incomparable Julie, un semblant d'opposition, c'était du côté des femmes. Pour que les femmes soient obéissantes, il faut un roi, non pas une reine.

En lui parlant, madame des Jardins mettait parfois un peu de vinaigre dans son miel ; la tante Noton, quand le cassis réchauffait son courage, lui disait son fait assez bien ; Sophie des Baliveaux avait essayé de l'égratigner plus d'une fois, et la franche Augusta lui avait mis, à l'occasion, son poing sous le nez.

Mais c'étaient des émeutes sans conséquence et qui n'arrivaient jamais à faire une révolution.

Pourquoi ? parce que madame des Garennes n'avait point de défaut à sa cuirasse. On ne savait par où la prendre ; elle était belle, elle était sage, elle était riche ; en public, elle faisait valoir son mari, qui, dans le particulier, était son esclave ; et quant à sa conduite vis-à-vis de Camille, les plus mal-

veillants ne pouvaient que la trouver irréprochable.

Sur ce chemin fleuri, où elle marchait d'un pas si hautain, l'incomparable Julie ne voyait qu'une pierre d'achoppement : c'était maman Richard. Le ridicule tue, et la châtelaine croyait que maman Richard la rendait ridicule.

Voyez ! tout l'esprit du monde ne peut suppléer à un brin de cœur. La châtelaine ne soupçonnait pas quel vernis touchant et respectable cette bonne femme, sincèrement aimée, franchement caressée devant tous, eût jeté sur elle-même et sur sa maison.

Elle eût joué ce rôle tout comme un autre, mais elle ne l'avait pas deviné. Peut-être aussi ce rôle était-il dangereux et impossible vis-à-vis des Richard.

La chose certaine, c'est que l'incomparable Julie portait sa belle-mère sur ses épaules, et qu'elle était prête à tout pour se débarrasser de cet odieux fardeau. Roland aussi la gênait, mais Roland ne pesait pas une plume, et il suffisait de souffler dessus pour l'envoyer très-loin.

L'incomparable Julie allait ce jour-là même souffler sur Roland et faire le nécessaire pour se débarrasser de maman Richard. Après quoi, il n'y aurait plus que fleurs sur sa route.

— Ma chère cousine, dit-elle en s'adressant à ma-

dame des Jardins, comme étant la plus riche, j'espère que vous voudrez bien nous excuser ; notre neveu Roland nous donne beaucoup d'embarras et notre excellente mère madame Richard...

Au lieu d'achever, elle leva les yeux au ciel. En ce moment, la bonne femme Richard passait le seuil avec son costume de paysanne. On n'osa point demander d'explication.

Maman Richard s'appuyait sur le bras de Roland et tenait Camille par la main. On ne regarda point Roland, qui était vêtu avec une simplicité un peu exagérée. Il eût été plaisant que madame des Garennes fît des frais pour la toilette de ce mauvais sujet ! Le substitut et l'élève de l'Ecole polytechnique lui dirent bonjour par grâce et tournèrent le dos.

Mais ce ne fut qu'un cri dans la partie mâle de la tribu : « Comme elle est gracieuse ! comme elle est charmante ! comme elle est embellie ! » On parlait de Camille, dont la mise élégante et fraîche ressortait auprès de la grosse jupe de futaine qui se drapait sur les hanches de madame Richard.

Madame des Garennes aurait dû deviner le rôle dont nous avons parlé, car, en vérité, Camille paraissait mille fois plus jolie, tendrement occupée qu'elle était de sa grand'mère, et l'aidant à s'asseoir sur un bon fauteuil. Il est vrai que Camille ne jouait point de rôle.

— Petite maman mignonne, dit Trésor à sa mère,

ma cousine est mal coiffée et j'ai la taille plus fine qu'elle.

— Chut ! fit madame des Jardins, va l'embrasser.

La poupée de l'an dernier traversa aussitôt le salon d'un pas sautillant et prétentieux.

— Oh ! s'écria-t-elle en regardant le substitut par-dessus l'épaule droite de Camille et l'élève de l'Ecole par-dessus l'épaule gauche. Ah ! petite cousine, que je t'embrasse ! comme je t'aime !

Sur un signe de madame des Garennes, l'heureux du Guéret offrit son bras à Camille pour passer dans la salle à manger ; des Jardins eut l'honneur d'accompagner la châtelaine, et les autres Richard s'accouplèrent par rang d'importance.

A table, les places furent fixées suivant la stricte échelle des fortunes.

On avait songé d'abord à mettre l'étranger de distinction à la place d'honneur, au côté droit de madame des Garennes ; mais maintenant que ce n'était plus qu'un commis, on pouvait bien le traiter sans façon. Stephen Williams fut colloqué entre la tante Noton, entrepreneuse de roulage, et Sophie des Baliveaux, rentière.

Celles-ci, pour le coup, crurent leur fortune faite et se montrèrent tout aimables. La tante Noton commença par prémunir l'Américain contre les caresses de mademoiselle Sophie des Baliveaux, vieille fille qui courait éperdument après un époux ; d'autre

part, Sophie des Baliveaux crut devoir le mettre en garde contre les chatteries de la tante Noton, qui n'avait pas les mains très-nettes et que la voix publique accusait d'usure ancienne et moderne.

Ce soin rempli, les deux voisines de Stephen Williams dessinèrent en pied pour son instruction le portrait de chaque membre de la famille Richard. C'était touché de main de maître, et cela fit un grand tableau dont chaque personnage vivait en quelque sorte deux fois sous les yeux de Stephen Williams.

Avant de s'asseoir à table, ses voisines l'avaient vu, non sans surprise, faire un signe de la main à Roland, qui s'était approché aussitôt ; elles avaient prêté l'oreille, mais l'étranger et le jeune Richard parlaient tout bas.

Sophie des Baliveaux, qui avait l'ouïe plus fine, crut entendre pourtant que Stephen Williams demandait si la commission était faite, et que Roland répondait : « Oui, je l'ai vu, il va venir. »

Qui cela? et pourquoi Stephen Williams chargeait-il le jeune Roland de ses commissions? Ceci dépassait le savoir de Sophie des Baliveaux.

Il y a deux classes de lecteurs ; les uns ont eu la bonne chance d'assister en leur vie à un festin Richard ; les autres ont été privés de ce bonheur. Pour les premiers, notre description resterait beaucoup au-dessous de la réalité, les autres la repous-

seraient avec colère comme étant indignement exagérée.

Car ces choses-là ne se devinent à aucun degré ; il faut avoir vu pour croire.

Que si nous ne racontons point par le menu cette vilaine parodie les mangeailles patriarcales, ce n'est point par frayeur des Richard. Aucun Richard, nous en sommes bien certain, ne reconnaîtra son profil dans ces pages ; ils lisent peu, ces gentilshommes, et si par hasard l'un d'eux entr'ouvre notre livre il rira de bon cœur, se plaignant seulement qu'on n'ait point fait encore ses cousins assez laids. Ce sont les honnêtes gens qui nous donnent la chair de poule.

Dans leur ignorance respectable, ils crieraient à la calomnie !

Ce clan Richard ressemble si fort, de loin, à une famille ! et il est toujours si malséant d'attaquer tout ce qui ressemble à la famille !

Nous pourrions dire, il est vrai, pour notre défense, que les voleurs de nuit aussi vont par bandes, et qu'il y avait une manière de famille dans la caverne de Gil-Blas ; mais nous préférons jeter un voile pudique sur ces petites monstruosités, sur ces infamies, étroites, sur ces obscénités du cœur qui assaisonnèrent chaque mets, depuis le potage jusqu'au dessert.

Le dîner ne fut point au-dessous de ce qu'on pou-

vait attendre de madame des Garennes; la vaisselle et le service étaient splendides; la livrée, au complet, semblait une armée; le chef s'était surpassé. Les Richard mangèrent comme des loups, malgré leur jalousie poussée jusqu'à la rage.

Ce faste les écrasait, ce luxe insultait à la médiocrité des uns comme à la richesse des autres; ils étaient là, dans un château qui avait coûté quinze cent mille francs avec ses dépendances, et c'est à peine si le prix du château était à la hauteur de l'hospitalité qu'on y recevait.

C'étaient ceux-là, les des Garennes, qui étaient bien des parvenus! de vrais parvenus! d'odieux parvenus! L'estomac satisfait des Richard plaidait en vain leur cause; il n'y avait point de pardon possible pour ce succès insolent. Une sorte de compte courant s'établissait entre la tribu Richard et les des Garennes; rien n'était oublié dans ce mémoire d'apothicaire: on inscrivait au débit de l'incomparable Julie et de son mari la moindre marque de déférence comme la plus grosse platitude. Et cela formait un total effrayant de rancunes!

Mais sur les visages Richard vous n'eussiez vu que sourires. Frapper un homme debout n'est pas dans les mœurs de ces philosophes. L'opulence commerciale a ses revers, le clan Richard attendait un faux pas. Ah! les des Garennes n'avaient qu'à se bien tenir! leurs parents et amis frémissaient d'allé-

gresse intime, rien qu'à la pensée de leur marcher un peu sur le crâne.

Et l'on causait gaîment! L'esprit Richard moussait comme du champagne; on se grignotait les uns et les autres à dents émoulues; les plus faibles qui n'osaient s'attaquer aux présents assassinaient les absents avec plaisir. Ce qu'on souhaita de banqueroutes dans ces agapes mémorables, ce qu'on guillotina de crédits en effigie ne peut point se nombrer. Aboyer et mordre, plutôt mordre qu'aboyer, voilà le plaisir! Aboiements et morsures s'arrêtaient aux pieds du couple des Garennes, qui était invulnérable. Pour eux, il n'y avait qu'adulation et caresses. Tout ce qu'ils disaient était charmant; tout ce qu'ils faisaient était bien fait; tout ce qui leur appartenait était magnifique.

Trésor, la chère enfant, était gourmande et célèbre par les indispositions subites qui la prenaient à table; elle commença par dévorer, suivant sa coutume; mais à un certain moment du dîner, elle cessa de manger tout à coup, parce que sa mère lui pinça le genou. C'était un signal; Trésor contempla mélancoliquement son assiette à moitié pleine et s'abstint.

Au bout de trois ou quatre minutes, madame des Jardins lui dit à haute voix :

— Zélia, pourquoi ne manges-tu pas?

Trésor avait la réplique prête.

— Petite mère mignonne, répondit-elle avec un sourire candide, j'aime mieux regarder ma belle cousine des Garennes.

On applaudit, et Trésor put dévorer de nouveau.

Il y avait quatre personnes à table qui ne faisaient pas beaucoup de bruit et se tenaient en dehors de la fièvre commune. C'était d'abord le pauvre Roland, relégué au bas bout de la table et placé entre deux Richard de rien. C'était ensuite Camille, qui était bien triste et qui écoutait en silence les galanteries du cousin du Guéret.

Camille et Roland souffraient tous les deux, leurs beaux espoirs s'en allaient en fumée et ils commençaient à trembler devant les menaces de l'avenir.

De temps en temps, maman Richard les examinait tous deux du coin de l'œil. Maman Richard ne pouvait rien pour eux, elle le savait bien. Deux ou trois fois on put voir ses yeux s'emplir de larmes, pendant qu'elle glissait un regard vers des Garennes, son fils. Elle était bien vieille pour s'en aller toute seule et privée de ce dernier amour.

Mais on l'avait presque chassée.

Il est vrai que son cœur avait éprouvé une grande joie ce jour-là. On lui avait parlé de son autre fils, de son fils Jean, le bien-aimé, qu'elle croyait mort depuis tant d'années ! Mais c'était comme un rêve, et son cœur, habitué à souffrir, ne pouvait s'ouvrir tout d'un coup à l'espoir.

Cet étranger qui avait parlé de Jean Richard était là, en face d'elle, à l'autre extrémité de la table. Elle eût voulu lui parler, ce n'était pas possible ; la table était longue, et la vue affaiblie de la bonne femme ne pouvait pas même distinguer les traits de Stephen Williams. Elle pensait :

— Je ne l'ai pas vu, moi, cette homme qui a eu pitié de mon Jean. Je lui ai parlé par deux fois, mais les pleurs m'aveuglaient : je ne l'ai pas vu, je ne pourrais pas le reconnaître !

Elle écoutait avidement, espérant saisir au moins, parmi les bruyants éclats de la gaîté Richard, le son béni de la voix de l'étranger. Mais l'étranger gardait désormais un grave silence ; c'est à peine s'il touchait aux mets qu'on lui présentait. Il était là-bas, à sa place, toujours immobile et muet.

Un travail s'était fait à son égard dans l'opinion de la tribu, sa gloire avait passé comme une ombre. Les Richard, assez heureux pour être placés non loin de la châtelaine, avaient demandé des renseignements sur lui, sans faire semblant de rien ; la châtelaine n'avait répondu qu'un mot, et ce mot, passant de bouche en bouche, d'une extrémité à l'autre de la salle, avait suffi pour faire évanouir l'importance de l'étranger et les espoirs des Richard.

Ce n'était qu'un petit commis, le serviteur d'un serviteur, l'infime subordonné de ce Robinson, qui n'était lui-même que le caissier de Peter Bristol.

— Cascade! cascade! disait M. des Jardins; positif.

Le mieux était de prendre la mystification pour ce qu'elle était, et de rire entre soi, mais à l'occasion et plus tard, de cette drôlatique histoire : la *manie américaine*. Pour le moment, il était convenable d'opérer le vide autour du mauvais plaisant, et de le laisser tranquille à son bas bout de table, entre la tante Noton et mademoiselle Sophie des Baliveaux.

— Cet homme à barbe de charlatan! comme disait maintenant la Luzerne.

— Ce boxeur de cabaret! suivant l'expression actuelle du petit veuf.

Du Taillis, plus énergique, allait jusqu'au mot « maraud, » et Pain-Sec, artiste peintre sur verre, descendait jusqu'à *canaille*, ni plus ni moins.

Nous ne pouvons dire le terme qu'eût employé Massonneau aîné pour exprimer son indignation, car cet ancien avoué, par ordre exprès de sa femme, ne parlait jamais la bouche pleine, et tant qu'on était à table, sa bouche ne désemplissait pas.

Vers la fin du dessert, après les santés portées, la châtelaine fit à son mari un signe qui voulait dire : il est temps. Des Garennes se leva aussitôt, prit sa pose d'orateur ; il avait parlé quelquefois en public dans des assemblées de créanciers.

— Chers parents, dit-il, outre le désir que nous

avions, madame des Garennes et moi, de vous posséder réunis dans notre ermitage, un motif sérieux et d'affaires a dicté l'invitation collective que nous vous avons adressée.

L'avis général fut que cet exorde était frappé au bon coin.

— Il s'agit, continua des Garennes, d'un conseil de famille.

— Au diable le conseil de famille! fit l'artiste intempérant et léger, qui eût mieux aimé un punch.

Les plus graves parmi les membres de la tribu repoussèrent leurs verres avec une noble résignation.

— Zélia, ma mignonne, dit madame des Garennes, va faire un tour avec ta cousine Camille. Roland, offrez votre bras à notre respectable mère, madame Richard ; c'est l'heure où elle prend son repos.

— Bonne nuit, maman Richard! cria-t-on tout autour de la table, pendant que la vieille dame s'éloignait au bras de son petit-fils.

— En voilà une qui est heureuse sur ses vieux jours! ajoutèrent avec flatterie les voisins de madame des Garennes.

Celle-ci avait regardé son mari d'un air significatif: il y avait dans ce regard un ordre péremptoire. Maman Richard, Roland, Camille, Trésor et le menu fretin de la tribu étaient déjà partis. Des

Garennes fit le tour de la table et s'avança vers M. Stephen Williams; chacun devina qu'il avait reçu mission de le mettre courtoisement à la porte.

Mais chacun put remarquer aussi sur le visage de des Garennes plus d'embarras que n'en comportait véritablement la circonstance.

— Monsieur, dit-il d'une voix basse et rapide en abordant l'Américain, avant tout, je vous prie de ne point quitter le château sans m'avoir vu.

Stephen Williams se tourna vers lui et le regarda d'un air étonné.

— J'ai à vous parler, poursuivit le châtelain, qui baissa le ton encore davantage, au sujet de cette personne, vous savez?

— Votre frère? interrompit Stephen Williams.

— Oui.., la personne qui prétend être mon frère.

— Mon cher monsieur, répliqua tout haut l'Américain, je ne songe pas du tout à quitter le château.

La châtelaine se mordit les lèvres; des Garennes glissa de son côté un regard timide, devint pâle et poursuivit :

— C'est que j'étais chargé de vous dire... je voulais vous prier de nous excuser...

Stephen Williams ne bougea pas. Cela devenait curieux ; les Richard étaient au spectacle.

— Eh bien! fit de loin madame des Garennes, dont les sourcils étaient froncés déjà.

— Monsieur Stephen Williams paraît ne pas comprendre, commença dés Garennes.

— Si fait, interrompit l'Américain ; je comprends parfaitement. Vous avez voulu m'éviter l'ennui de ce conseil de famille, mais je ne veux pas être en reste avec vous, et je vous demande la permission d'y assister.

Un coup de coude électrique fit le tour de la table.

— Un drôle de corps! murmura des Jardins, positif.

— Nous sommes désolés, monsieur, répliqua madame des Garennes, qui faisait effort pour garder son sang-froid, mais il s'agit d'une délibération qui est tout intime.

— Belle dame, interrompit encore l'Américain, je crois savoir de quoi il s'agit, c'est par rapport au jeune Roland Richard, n'est-ce pas?

— En effet, balbutia des Garennes.

— Alors, je reste, prononça froidement Stephen Williams en approchant son siége et en mettant son coude sur la table, comme un homme qui prend position pour longtemps.

XV

PROBITÉ ANTIQUE

Les Richard d'importance, modelant leur tenue d'après celle de madame des Garennes, prirent une attitude sévère; l'artiste seul, espiègle, incorrigible, se cacha derrière son mouchoir pour rire à son aise.

— Inconvenant! murmura des Jardins.

— Avec ce diable d'homme-là, dit du Taillis, on n'a pas même la ressource d'appeler un domestique pour le jeter à la porte. Il prendrait le domestique par le cou et battrait des Garennes avec.

— Pas plus gêné que ça! ricana Pain-Sec; demandez au petit veuf!

Au fond, personne n'était très-désolé de l'aventure. Les des Garennes, suivant toute apparence,

allaient avoir leur part de mystification: ce n'était pas un mal. L'Américain regagnait un peu du terrain perdu et redevenait presque un personnage.

Tous les yeux étaient fixés sur l'incomparable Julie.

— Mon ami, dit-elle en se forçant à sourire et en s'adresssant à son mari, au comble de l'embarras, faites cesser, je vous prie, ce malentendu. M. Stephen Williams, étranger à nos mœurs, ignore peut-être qu'il faut être parent du mineur ou membre désigné par la famille pour assister...

— A moins qu'on n'ait procuration en due forme, prononça dogmatiquement le substitut.

— Et comme M. Stephen Williams, continua la châtelaine, n'est ni membre de la famille, ni fondé de pouvoir....

— Vous vous trompez, madame, interrompit sèchement l'Américain.

— Ah! par exemple! s'écria du Taillis, voilà qui est fort!

— Nous sommes au complet, ajouta des Jardins; qui donc vous aurait donné sa procuration?

Le petit veuf était presque de la famille des Garennes maintenant; il eût bien voulu se poser un peu et placer un mot très-ferme dans la discussion; mais il avait beau faire, il songeait toujours à ces muscles qu'il avait vus se détacher sur les bras nus

de l'ancien Robinson : cela le rendait muet comme un poisson.

Stephen Williams, cependant avait choisi un papier dans son portefeuille ; il tendit le papier à des Garennes.

— Reconnaissez-vous l'écriture de votre frère Jean Richard ? demanda-t-il.

La main de des Garennes trembla ; on vit la châtelaine changer de couleur. La tribu tout entiére était frappée de stupéfaction.

— Jean Richard ! répétait-on à la ronde ; est-ce que le mauvais sujet ne serait pas mort ?

— Voilà une *occasion !* dit la superbe Augusta dans son style à part. Ah bien ! merci, par exemple !

— Etonnant ! faisait des Jardins, pas de doute, très-étonnant !

— Si le mauvais sujet était passé à l'état d'oncle d'Amérique ? insinua l'artiste, et s'il nous envoyait des tonneaux de poudre d'or ?

— Qu'est-ce que cela ! demanda de loin la châtelaine en désignant le papier d'un geste dédaigneux.

— Ma bonne amie, répondit des Garennes tout décontenancé, c'est en effet l'écriture de mon frère, et c'est une procuration.

— Permettez ! s'écria le substitut, une procuration donnée à l'étranger...

— A besoin, pour être valable sur le territoire français... ajouta l'ancien avoué, heureux de faire prouesse sous les yeux de sa femme.

— D'une homologation judiciaire, reprit le substitut à la volée.

— Laquelle, acheva Massonneau aîné ne peut être donnée que par le président du tribunal civil.

Ainsi chantèrent en rhythmes jumeaux ces deux hommes de l'art. *Arcades ambo.*

La châtelaine avait rappelé son mari auprès d'elle ; ils échangèrent tous les deux quelques mots à voix basse.

— Je n'ignore point, reprit l'incomparable Julie, qui était aussi forte que le substitut, doublé de Massonneau, que nous pourrions discuter le mérite de ce pouvoir : mais en définitive, chers parents, nous n'avons rien à cacher, et cette réunion de famille n'a point de caractère légal. Plaise à Dieu que Jean Richard, frère de mon mari, soit en effet vivant ! Dans tous les cas, si monsieur Stephen Williams tient à rester parmi nous, qu'il reste.

L'Américain remit la procuration dans sa poche et approuva d'un signe de tête la conclusion de la châtelaine.

— Ah dame ! ah dame ! disait la tante Noton à Sophie des Baliveaux par-dessus l'épaule de Stephen Williams, ce Jean Richard ! en voilà une tuile pour les pauvres des Garennes !

— Ne m'en parlez pas, répliquait la vieille fille, ces vauriens ont la vie si dure !

— Un honnête garçon serait mort trente fois ! fit observer du Taillis.

— Pas de doute ! appuya des Jardins.

— Positif ! ajouta le gai la Luzerne, qui se permit d'imiter l'organe du descendant illégitime de Richard Cœur-de-Lion.

— Pourvu qu'on tue un peu le veau gras, quand reviendra cet enfant prodigue, reprit Pain-Sec, et qu'on m'invite, je ne m'oppose pas à son retour.

Mme des Jardins se pencha à l'oreille de son époux.

— Je suis bien aise que Trésor soit sortie, murmura-t-elle. Qu'elle ignore toujours, la chère enfant, qu'il y eut un mauvais sujet dans la famille !

Des Garennes reprit sa pose d'orateur.

— Je vous ai réunis, messieurs et chers parents, dit-il, pour vous consulter officieusement sur une question qui a son importance. Avant d'entrer en matière, permettez-moi de vous annoncer un événement heureux et qui vous réjouira par l'intérêt que vous voulez bien porter à ma famille : le mariage de Camille est arrêté, et je vous présente mon gendre.

Il avait mis la main sur l'épaule de du Guéret, qui souriait et faisait le gros dos. Ce fut un feu croisé de compliments et de félicitations. Du Taillis

grommela bien que Camille pouvait mieux faire; sa voix fut étouffée ; on espérait noces et festins. L'artiste entonna un hosanna qui eut de l'écho d'un bout à l'autre de la table. Stephen Williams avait ouvert son binocle et regardait attentivement le petit veuf.

— Eh bien! noble étranger, s'écria Pain-Sec par manière de raillerie, daignez-vous accorder à ce mariage votre haute approbation?

La largeur entière de la table semblait à l'artiste une protection suffisante contre les velléités gymnastiques de Stephen Williams. Celui-ci ferma son binocle, répondit: Non! et reprit son attitude impassible.

Le petit veuf essaya de sourire, tandis que du Taillis disait entre haut et bas:

— Il a du bon, ce sauvage! mais je parie que le cousin du Guéret paiera le *conjungo* plus cher que son fameux tilbury à ressorts contrariés, timon brisé compensateur, système Spindler!

— Possible, fit des Jardins de son air le plus capable.

— Probable! surfit la Luzerne.

— Positif! ajouta le fausset railleur de l'artiste.

— Et maintenant, déblayons la chose, n'est-ce pas, cousin des Garennes? s'écria du Taillis. On peut avoir son franc parler entre parents: j'aime assez à faire un tour après le repas. Enlevons ça en

deux temps, puisque nous vous approuvons d'avance.

Les estomacs Richard demandaient tous un peu d'air ; le chœur répéta :

— Enlevons ça !

— Roland Richard, notre neveu, dit M. des Garennes clairement et posément, en homme qui a pris la peine de bien étudier sa leçon, ayant atteint, ce printemps, sa vingtième année, a dû satisfaire à la loi sur le recrutement ; il a tiré au sort ; il a eu un mauvais numéro. Mes chers parents, s'il s'agissait d'un jeune homme ordinaire, ayant une carrière commencée ou seulement en expectative, je ne vous aurais point dérangés pour requérir votre avis ; mais Roland, notre malheureux neveu, n'a jamais voulu mordre au travail de bureau. C'est une nature à la fois paresseuse et indomptable que l'éducation n'a pu amender.

— Il chasse de race, interrompit du Taillis, vous souvenez-vous quel propre à rien c'était que son père ?

Des Garennes lui adressa un regard de reproche ; mais la châtelaine leva les yeux au ciel et murmura :

— Quand je suis entrée dans la famille, notre malheureux frère Jean Richard n'y était déjà plus, je ne puis donc parler d'après mes propres impressions ; mais tout ce qu'on m'a dit, et il n'y a qu'une

voix à ce sujet, me force à donner raison à notre cousin du Taillis, sauf peut-être la rudesse de la forme. Oui, ce n'est que trop vrai, Roland Richard ressemble à son père.

Elle soupira bien haut, et sa physionomie exprima la tristesse qu'elle éprouvait à voir tant de bons soins perdus.

En effet, on avait élevé Roland avec les domestiques jusqu'à l'âge de dix ans après quoi on l'avait fourré au collége. A sa sortie du collége, où personne ne s'était occupé de lui, on l'avait mis dans une des cages grillées du bureau des Garennes, avec un encrier à éponge et un gros registre, pour terminer son éducation. L'ingrat enfant avait laissé sécher l'éponge et s'était endormi sur le registre, rêvant aux belles campagnes de la Touraine, où s'étaient passées les premières années de sa vie. Mauvais sang, triste race.

— Dans ces circonstances, continua M. des Garennes, nous avons pensé que l'état militaire était peut-être en définitive ce qui convenait le mieux pour mater cette nature difficile.

— Ah! ah! saqueurbleure! s'écria le nourrisseur, il n'y a que ça, voyez-vous! sept ans de service vous l'assoupliront comme un gant!

— J'ai eu un domestique qui avait été soldat, dit madame des Jardins; ces gens-là sont très-propres et très-rangés.

— Et pas malheureux, ajouta la Luzerne, sept sous tous les cinq jours pour argent de poche.

— Outre les subsides de la payse, risqua Pain-Sec toujours folâtre.

— Au fond, pas malheureux, résuma M. des Jardins.

— De sorte que, continua des Garennes, vous pensez comme nous qu'il n'y a pas lieu d'acheter un remplaçant?

— Nous pensons comme vous, s'écrièrent vingt voix; par exemple! il ne manquerait plus que cela!

Quand cette fièvre d'approbation se fut calmée, l'Américain demanda tout doucement:

— Ce jeune homme, M. Roland Richard, a-t-il du goût pour l'état militaire?

Ce fut dans toute la salle à manger un franc et bruyant éclat de rire. Sans le savoir, ce Stephen Williams avait trouvé le mot comique de la situation.

— *Elle est bonne*! dit madame Augusta Massonneau aîné.

— Le fait est, ajouta la Luzerne en jouant le le grand sérieux, qu'il aurait fallu s'informer de la vocation de cet intéressant jeune homme!

— S'il aimait mieux être rentier, lui! s'écria Pain-Sec.

— Parbleu! dit aigrement du Guéret, on ne

demande pas aux enfants méchants s'ils veulent avoir le fouet, monsieur Stephen Williams !

C'est le petit veuf qui aurait eu le fouet, si la châtelaine eût tenu les verges ; elle se mordit la lèvre pour la seconde fois. Si du Guéret n'avait pas représenté pour elle la somme ronde de cinq cent mille francs, il aurait pu voir que l'incomparable Julie boxait encore mieux que le terrible Américain.

— Alors, dit celui-ci, qui adressa au contraire un signe de remercîment au petit veuf, c'est un châtiment que la famille inflige à ce jeune homme?

— Vous n'êtes pas Français, monsieur, s'écria des Garennes, essayant de fuir dans le pathos ; si vous étiez Français, vous sauriez que dans notre patrie la gloire ne peut jamais servir de verges. Quand on envoie nos jeunes gens au champ d'honneur, ils y vont le cœur léger en chantant tout le long du chemin nos hymnes patriotiques.

— Ah ! quel plaisir d'être soldat ! fredonna la Luzerne, tandis que l'artiste déclamait :

Pour aller servir la patrie,
Jeune encor je quittai les champs...

— En 1814, dit impétueusement Massonneau fils, qui ôta du coup ses lunettes bleues afin d'en essuyer les verres, à la barrière de Clichy, les élèves de l'école polytechnique...

— Bon ! bon ! Félicien, mon petit, interrompit la superbe Augusta, qui avait entendu soixante fois, pour le moins, l'histoire de la barrière de Clichy et de l'Ecole polytechnique, on a joué ça au cirque, et puis d'ailleurs, à l'Ecole, vous êtes tous jeunes gens comme il faut, payant trois mille francs de pension, Roland Richard, lui, ne sera jamais qu'un tourlourou.

— Autrement dit pioupiou ! appuya l'artiste.

—*Alias* pousse-caillou, s'écria la Luzerne.

Nons sommes forcés de faire observer que les Richard avaient dîné copieusement ; sans cela le lecteur n'admettrait point ces écarts de discussion. Il est certain qu'après cette sortie de la superbe Augusta, un grand désordre s'établit dans la délibération du conseil de famille. Sophie des Baliveaux et la tante Noton s'entreprirent au sujet de l'uniforme des chasseurs de Vincennes. Des Jardins soutint qu'il y avait encore une fortune à faire dans les compagnies de remplacement : Positif ! Du Taillis se vanta d'avoir fourni de mauvaises farines aux vivres ; l'an prochain, il comptait bien gagner trois cents pour cent sur les remontes. Pain-Sec criait que si chaque soldat, au lieu de se livrer à la mauvaise habitude des liqueurs fortes voulait mettre seulement un sou par semaine à la masse, on pourrait établir des cours de peinture sur verre dans tous les régiments de l'armée fran-

çaise. Massonneau aîné, digérant et sommeillant à demi dans un coin, pensait avec une béatitude parfaite :

— Ma femme aime mieux les dragons que les lanciers, Pourquoi ? parce que c'est son idée. Moi, c'est la grosse caisse qui me fait plaisir !

Stephen Williams ne disait plus rien et attendait fort patiemment que le calme fût rétabli. Quand on eut un peu de silence, il reprit, en se tournant vers des Garennes :

— Puisqu'il paraît établi que ce jeune homme ne partira pas de bon gré pour l'armée, je désirerais savoir s'il possède quelque chose, et si ses propres moyens lui permettraient de se racheter.

Tous les Richard saisirent la parole à la fois.

— Lui, quelque chose ! s'écriaient les uns.

— Nu comme un ver ! ripostaient les autres.

— Je m'adresse à M. et Mme des Garennes, insista l'Américain avec sécheresse.

Ce fut la châtelaine qui répondit.

— Monsieur, dit-elle, vous remplissez votre mandat avec conscience : cela est d'un honnête homme. Nos chers parents se trompent quand ils disent que Roland ne possède rien au monde.

— C'est donc que vous lui avez donné quelque chose, alors? interrompirent deux ou trois Richard.

— Notre conduite à l'égard de Roland va vous être soumise, répliqua la châtelaine, et chacun de

vous pourra l'apprécier. Lorsque Jean Richard partit, il avait encore mille francs à toucher sur la succession de notre oncle le libraire. Mon mari lui avait prêté certaines sommes ; mais il ne voulut point se payer avec ces mille francs, unique avoir de l'orphelin, et les mille francs restèrent intacts à notre neveu Richard.

— Mais c'est superbe, cela ! dit du Guéret avec admiration.

— Saqueurbleure! fit du Taillis, le fait est que c'est bien gentil ! Ne pas s'être payé!

L'artiste joignit les mains ; la Luzerne et lui s'écrièrent à la fois : O probité antique !

L'Américain lui-même fit un signe de tête franchement approbateur, puis il ajouta ;

— Avec mille francs peut-on acheter un remplaçant?

— Non, monsieur, repondit des Garennes ; mais notre neveu Roland possède plus de mille francs. Ma femme ne vous a pas tout dit.

— Comment ! fit le chœur des Richard ; il y a encore autre chose ?

— Racontez vous-même, mon ami, dit la châtelaine avec une dignité douce et en posant la main sur le bras de son époux ; la bonne action vous appartient ; c'est à vous de la confesser.

— Mon Dieu, s'écria bonnement des Garennes, je n'ai pas fait cela pour gagner le prix Montyon.

Chaque année, les intérêts du petit capital de Roland ont été ajoutés à la masse, et Roland, ou plutôt son père, si Dieu nous l'a conservé, peut disposer maintenant de deux mille cinq cents francs en beaux écus sonnants.

La tante Noton d'un côté, Sophie des Baliveaux de l'autre, se levèrent solennellement pour aller prendre la main de leur vertueux parent. En un clin d'œil, des Garennes fut entouré par la foule des Richard, attendrie jusqu'aux larmes.

— Ah ! voilà un beau trait ! disait-on, cela repose le cœur !

— Saqueurbleure ! saqueurbleure ! il y a encore de la délicatesse sur la terre.

— Si on mettait cela dans les journaux, fit l'artiste sincèrement émerveillé, il y aurait bien des gens qui ne le croiraient pas !

— Pas communs, non plus, de tels traits ! ajouta des Jardins.

— Positif ! allait-il conclure pour ponctuer sa phrase ; mais l'émotion lui coupa la parole.

Au milieu de ce concert d'éloges, la voix de Stephen Williams s'éleva de nouveau pour répéter sa dernière question :

— Avec deux mille cinq cents francs, demanda-t-il, peut-on acheter un remplaçant ?

Tous les regards indignés se tournèrent vers lui.

Songer à ce détail en présence d'un héroïsme pareil !

— Il y a des gens, pensa tout haut madame des Jardins, demi-muse, qui n'ont véritablement rien là, sous la gauche mamelle !

Cependant, des Garennes restait un peu embarrassé devant la question nette et précise de l'étranger; mais l'incomparable Julie n'avait point commencé la scène sans avoir son plan tout fait.

— Avec deux mille cinq cents francs, monsieur, répondit-elle, on peut acheter un remplaçant. Néanmoins, Roland, notre neveu, n'en achètera point.

— A la bonne heure ! acclamèrent les Richard ; voilà qui est parlé !

— M'est-il permis de demander pourquoi ? insista encore Stephen Williams.

— Pour deux raisons, répliqua la châtelaine du ton d'un avocat qui place l'argument décisif. D'abord, si notre frère Jean existe, comme vous l'avez avancé vous-même, monsieur, son fils ne peut hériter de lui de son vivant : cet argent est donc à notre frère et non point à Roland.

L'Américain baissa la tête et fronça le sourcil. A ce coup magistralement porté, pas de riposte possible.

Les Richard se regardaient d'un air qui voulait dire : « La maîtresse femme ! »

— En second lieu, poursuivit la châtelaine, dont

la voix prit des inflexions plus cavalières, notre neveu Roland n'achètera pas de remplaçant, parce qu'on a disposé par avance des deux mille cinq cents francs que notre sollicitude lui avait assurés.

— Comment cela? s'écria Stephen Williams vivement.

— Une maison de Boston, répondit madame des Garennes, qui eut un sourire équivoque, a cru devoir avancer à notre frère Jean cent livres sterling, somme égale au crédit de Roland sur nos livres.

L'Américain se leva et salua profondément la châtelaine.

— Ceci me ferme la bouche, belle dame, dit-il ; au nom de Jean Richard, je ne peux plus rien pour son fils et je me déclare satisfait.

— Saqueurdienne ! gronda du Taillis ; il a son compte, celui-là !

On ne porta pas en triomphe les des Garennes, vainqueurs, mais on leur fit escorte pour sortir de la salle à manger, et chaque Richard se sentit tout fier d'appartenir, ne fût-ce que pour un peu, à ce couple recommandable.

VI

LA TANTE NOTON

On avait pris le café dans le salon. L'essaim des Richard s'était envolé vers le jardin illuminé pour la fête ; il n'y avait plus autour du guéridon que madame des Garennes et la tante Noton. Entre elles deux s'ouvrait une cave à liqueurs, délicatement incrustée.

D'ordinaire la châtelaine ne recherchait pas trés-assidûment la compagnie de l'entrepreneuse de roulage, qui était une femme commune, et que les des Jardins accusaient avec raison d'avoir *mauvais genre ;* en second lieu, par nature, madame des Garennes détestait l'odeur même de l'alcool.

Mais aujourd'hui elle avait besoin de la tante Noton, et pour lui complaire, elle demeurait les deux

coudes sur la table, auprès de deux ou trois flacons débouchés, dont les parfums violents lui donnaient presque le vertige.

Elle avait du noyau dans son verre, et quand la tante Noton la regardait, elle y trempait les lèvres sans trop faire la grimace. La tante Noton se sentait prise pour elle d'une sympathie nouvelle et sans bornes : les amis du noyau étaient les amis de la tante Noton. Depuis quarante ou cinquante ans, le noyau lui avait si souvent réchauffé le cœur!

Et n'était-ce pas une gloire que de rester ainsi en tête-à-tête avec madame des Garennes ? Les honneurs ont leur ivresse comme le noyau, et la pauvre tante Noton n'avait pas la tête très-forte.

— C'est pour elle, uniquement, vous m'entendez bien, disait l'incomparable Julie ; moi je donnerais tout au monde pour la garder auprès de nous. Mais il ne faut pas toujours penser à soi, ma chère tante.

— Ah ! ma pauvre nièce, répliqua la bonne femme en levant son verre, viens-tu me dire ceci, à moi qui n'ai jamais pensé qu'aux autres !

— Je le sais, je le sais, repartit la châtelaine ; vous avez un cœur d'or, ma tante, et c'est pour cela que je mets en vous toute ma confiance.

Le verre était vidé ; la tante Noton soupira :

— Va, elle est bien placée ta confiance!

— Mais, se reprit-elle avec une soudaine colère,

a-ton jamais vu cette vieille folle de maman Richard !...

— Ma tante ! ma tante ! voulut interrompre madame des Garennes.

— J'ai dit vieille folle et je ne m'en dédis pas. Que lui faut-il donc, à celle-là, pour être contente ? Elle a un fils qui est la perle des hommes comme il faut, une bru qui est un ange... car tu peux te fâcher si tu veux, Julie, je te le dis tout net, moi : tu es un ange ! Où donc prends-tu ton noyau pour l'avoir si bon ?

— Il y en a un panier pour vous, au chemin de fer, ma tante.

— Vraiment ! du même que celui-ci ?

— Du même.

Les yeux de la tante Noton se mouillèrent.

— Ah ! madame des Garennes, dit-elle, tu fais le bonheur de toute la famille. Sapristi ! je vais parler à la bonne femme la bouche ouverte, et si elle ne reconnaît pas ses torts...

La châtelaine lui toucha le bras doucement.

— Ma tante, lui dit-elle, vous ne m'avez pas comprise. Les choses en sont venues à ce point que, pour madame Richard d'abord et avant tout, mais aussi pour M. des Garennes, je ne parle pas de moi, une séparation est absolument nécessaire.

La tante Noton ouvrit de grands yeux. Madame des Garennes poursuivit avec volubilité :

— Parmi tous nos parents, pas un seul peut-être n'a cette droiture d'esprit et de cœur qui vous distingue, ma tante. Il n'y a que vous pour saisir certaines nuances. Vous lisez au fond de mon âme et vous voyez l'effort douloureux que je fais. Je donnerais à l'instant la moitié de notre fortune...

— Prends garde, ma petite, interrompit la tante Noton, qui eut un gros rire cynique. Il ne faut pas non plus trop jouer au fin avec moi, parce que je m'entortillerais dans tes belles phrases et que je n'y verrais plus goutte. Si tu ne veux pas que j'aille à droite quand tu m'enverras à gauche, appelle les choses par leur nom et finissons-en. Tu veux que je me rende auprès de maman Richard, n'est-ce pas ?

— J'avoue que cela m'obligerait.

— Bon ! Et tu veux qu'elle s'en aille ?

— Ma tante...

— Alors, tu veux qu'elle reste ?

— Ma tante, si ce n'était pour mon mari...

L'entrepreneuse de roulage se leva et vida son dernier verre d'un seul trait, rubis sur l'ongle.

— Non-seulement tu veux qu'elle s'en aille, petite, reprit-elle, mais tu veux mettre la chose sur le dos de ton mari. Pauvre ange ! Te sers-tu encore de ce cachemire de l'Inde que tu portais l'an passé ?

— Jamais, et si j'osais, ma tante...

— Osez ! osez toujours ! chanta l'entrepreneuse de roulage, sur l'air de : *Batelier, dit Lisette*. La des

Jardins a un cachemire, Augusta aussi ; il n'y a pas jusqu'à cette Sophie des Baliveaux! ma chère, quelle caricature! Sans adieu. Je vais faire ma visite à madame Richard : atteins toujours le cachemire.

Elle ouvrit la porte du salon et descendit deux ou trois marches.

— Petite! appela-t-elle tout bas en se retournant.

Madame des Garennes se rapprocha d'elle.

— Au cas où la bonne femme ferait un coup de tête, murmura Noton en souriant, au cas, par exemple, où elle voudrait partir tout de suite?

— On peut faire atteler la calèche, dit vivement la châtelaine.

— Oui, reprit la tante Noton, à tout hasard. Quand je pense qu'à mon âge je n'ai jamais porté de boucles d'oreilles en brillants et que cette Sophie des Baliveaux!...

La châtelaine jeta autour d'elle un regard furtif; il n'y avait personne sur la terrasse. D'un geste rapide elle détacha ses pendants d'oreilles.

— C'est ma plus belle paire, dit-elle ; vous me rendriez bien heureuse en les acceptant.

La tante Noton les prit de bonne grâce.

— Fais atteler, va, ma fille, dit-elle ; je les garderai toute ma vie en souvenir de toi.

Elle descendit le perron et traversa le jardin, la

tête haute, pour gagner le parc où se cachait la retraite de maman Richard.

Au jardin, il y avait fête complète. On dansait dans le salon de verdure. Camille, toute pâle et dont les yeux gardaient les traces de ses larmes, donnait la main au triomphant du Guéret ; Trésor faisait vis-à-vis à sa petite mère mignonne, des Jardins dansait, du Taillis dansait, Massonneau aîné regardait danser sa femme ; la Luzerne et l'artiste, en leur qualité de boute-en-train, essayaient quelques-uns de ces pas téméraires que les gendarmes ne tolèrent pas. Madame des Jardins ayant voulu protester contre ces joies un peu risquées, la superbe Augusta dit que cela se faisait dans *la haute*.

Roland n'était pas là ; on l'avait vu se diriger vers le parc. Stephen Williams, tout meurtri encore de sa défaite, faisait les cent pas dans une allée solitaire qui conduisait à la salle de bal ; il avait la tête penchée sur sa poitrine et semblait plongé dans une méditation triste, lorsque la jolie fille de Morin lui barra le passage avec le plateau chargé de rafraîchissements qu'elle tenait à deux mains.

Stephen Williams voulut tourner le dos, mais Toinette déposa le plateau à terre et le retint hardiment par le bras. Elle l'entraîna jusqu'au détour de l'allée d'où l'on découvrait en plein la salle de bal.

— Je vous avais dit qu'elle était plus jolie que les anges, murmura-t-elle à l'oreille de l'étranger ; vous voyez bien que je n'avais pas menti.

Elle désignait du doigt Camille, qui, en ce moment-là même, se détournait pour essuyer ses yeux mouillés. Toinette fit comme elle et passa le revers de sa main sur ses paupières.

— Oui, pensa tout haut l'Américain, cette jeune fille a véritablement le visage d'un ange.

— Et son âme est plus belle encore que son visage, allez ! s'écria Toinette ; elle a fait ce qu'elle a pu pour nous tirer de peine : je l'ai vu supplier son père à mains jointes. Mais on a beau faire : ceux qui doivent se noyer se noient.

— Tu es donc dans la peine, ma fille? demanda l'étranger, qui se prit à la regarder dans le demi-jour de l'allée.

Un éclair d'espoir illumina les yeux de Toinette ; un instant elle eut la pensée d'intéresser à son sort cet homme à qui elle accordait, dans sa superstitieuse ignorance, une sorte de pouvoir surnaturel, mais ce ne fut qu'un instant.

— Il ne s'agit pas de moi, dit-elle. J'ai de bons bras ; quand mon père ne pourra plus travailler, je serai là pour deux. Et si Pierre Tassel ne veut plus m'épouser, maintenant que je suis pauvre, c'est qu'il ne m'aimait pas, voilà tout. Si vous en êtes un, il faut songer à cette pauvre jeune fille qui vaut

mieux que moi et qui est plus malheureuse que moi.

— Si j'en suis un? répéta Stephen Williams étonné ; un quoi ?

— Un chevalier errant, pardi ! répliqua la petite Toinette.

Stephen Williams ne put s'empêcher de rire ; Toinette jeta sur lui des regards courroucés.

— Vous riez ! s'écria-t-elle ; ça ne vous fend donc pas le cœur de voir ses yeux pleins de larmes?

— Je ne la connais pas, dit Stephen Williams.

— Est-ce qu'ils connaissent les princesses qu'ils défendent ? riposta Toinette avec indignation ; si vous pouvez la regarder comme ça, au bras des cheveux jaunes, sans bouillir des pieds à la tête, c'est donc que vous n'en êtes pas un !

— Hélas ! non, ma pauvre fille, répondit Stephen Williams d'un ton de mélancolie ; tu as raison, je n'en suis pas un.

Toinette resta devant lui la bouche béante et sans paroles. Elle avait espéré si ardemment, sans trop savoir pourquoi, que cette réponse la frappa comme un coup de massue. L'Américain l'écarta doucement de la main et reprit sa promenade.

— Dites-moi, demanda-t-il, savez-vous où je trouverais le jeune Roland?

— Dans le parc, reprit Toinette, et cette allée y conduit tout droit.

— Ne conduit-elle pas aussi du côté de la maison de madame Richard, la mère?

— La maisonnette de madame Richard est au bout.

L'étranger s'éloigna en disant: Merci. Toinette le regarda se perdre dans l'ombre des massifs. Quand il eut disparu, elle ramassa son plateau et dit en secouant la tête avec découragement:

— Puisque ce n'en est pas un, il n'y a que Dieu pour avoir pitié de la pauvre petite demoiselle!

A mesure que l'allée où marchait Stephen Williams s'éloignait de la salle de bal, les alentours devenaient plus sombres; les illuminations de la fête ne jetèrent plus bientôt que de faibles lueurs aux profils des buissons. Quand Stephen Williams arriva sur la lisière du parc, la nuit épaisse l'entourait. Il vit briller faiblement à travers les branches les croisées de la maisonnette, et il s'avança.

C'est à peine si l'on entendait de ces lieux écartés les échos mourants de la gaîté Richard. Le ciel était pur au-dessus des hautes couronnes des arbres; parmi le repos et le silence, le vent du soir qui balançait la feuillée jetait ses discrètes harmonies. Le visage de l'Américain se dérida pendant qu'il s'arrêtait, les bras croisés sur sa poitrine, pour regarder la maisonnette de maman Richard.

On la voyait bien la maisonnette, toute gaie et toute proprette dans ses langes de verdure. L'Amé-

ricain resta plusieurs minutes immobile à la contempler. Cet homme était un rêveur, sans doute.

— Eh bien! murmura-t-il enfin d'un air content, ici du moins il n'y a rien à dire contre des Garennes. Elle doit être heureuse là-dedans.

Comme il achevait, un bruit se fit entendre à l'intérieur de la cabane qui naguère était muette; l'Américain fit quelques pas en avant et prêta l'oreille; il crut ouïr des paroles entrecoupées de sanglots. Sa haute taille se redressa violemment, comme s'il eût voulu secouer les illusions d'un songe funeste. Des pleurs? quelle apparence? et pourquoi des sanglots?

Quand il fut assez près pour glisser un regard à l'intérieur de la maisonnette, il put voir que la vieille dame Richard n'était pas seule; une femme qui tournait le dos à la porte était assise au-devant d'elle.

Et c'était bien vrai, la vieille dame Richard pleurait.

— Allons, maman, disait l'autre femme avec une affectation de rondeur exagérée, un peu de courage, saperlotte! Ne dirait-on pas qu'il s'agit de prendre médecine! Vous choisirez l'endroit où vous voudrez aller, et je vous promets bien que vos enfants ne vous laisseront pas manquer.

Les mains croisées de l'Américain se crispèrent, et un voile de pâleur se répandit sur son visage. Il

s'adossa contre le tronc d'un arbre. Maman Richard avait son visage entre ses mains. Quand elle ôta ses mains, l'étranger fit un mouvement comme pour s'élancer, mais il se retint et courba le front en silence.

C'est que la pauvre dame Richard était bien changée. On voyait, même de si loin, ses yeux las et rougis au milieu de son visage blême ; de grosses larmes roulaient sur ses joues ; sa tête tremblante se balançait, et il semblait que sa respiration ne pouvait plus soulever le poids qui écrasait sa poitrine.

— Noton, je t'ai vue toute petite, balbutia-t-elle ; ta mère était bien pauvre ; pendant qu'elle allait à l'ouvrage, je t'avais la moitié du jour sur mes genoux. Pourquoi viens-tu me briser le cœur ?

Il y avait peut-être quelque chose dans la poitrine dodue de la tante Noton, car sa voix s'altéra tandis qu'elle répondait :

— Allons, allons, maman, ne vous faites pas de mal, sapristi ! Quoi donc ! vous viendrez les voir tant que vous voudrez.

La vieille dame leva les yeux sur elle tout à coup et la regarda fixement.

— Est-ce bien vrai tout ce que tu m'as dit là ? demanda-t-elle.

Cette question fut si énergiquement posée, que l'Américain ne put s'empêcher de tendre le cou

comme pour provoquer, lui aussi, la réponse. Certes, cela ne le regardait point; mais il y a de ces drames de foyer qui se jouent sans bruit et sans éclat, de ces drames si poignants qu'on y devient acteur malgré soi, rien qu'à les entrevoir de loin. C'était une mère qui était chassée de la maison de son fils.

— Comment, comment, s'écria Noton offensée; vous me demandez si c'est bien vrai, maman Richard! Ma foi, la commission n'est pas déjà si gentille! Je vous prie de croire qu'il a fallu bien me tourmenter.

Elle mit le poing sur la hanche avec la dignité du dévouement méconnu.

— C'est vrai, murmura la pauvre mère, tu n'étais pas méchante autrefois.

— Et ça n'a pas changé, maman. Je pardonne bien des choses à votre position, mais quant à dire que la commission est agréable...

— Noton, dit la bonne femme en lui tendant ses deux mains, je n'ai pas voulu t'offenser, ma fille.

Cet original de Stephen Williams avait des larmes dans les yeux.

— Et puis, après ça, reprit la tante Noton, qui consentit à faire la paix, on ne vous dit pas de partir tout de suite; demain, après-demain, enfin quand vous voudrez.

Il y eut un silence; la vieille ne pleurait plus, ses

yeux étaient fixes, sa tête semblait raffermie sur ses épaules.

— Ne te fâche pas et réponds-moi, Noton, dit-elle avec ce calme navrant que donne le comble de la douleur ; est-ce bien mon fils Thomas Richard qui t'envoie? Et ne viens-tu pas plutôt de la part de ma bru?

— Je viens de la part de mon cousin des Garennes, répondit Noton, qui gagnait effrontément et fidèlement le cachemire des Indes avec les boucles d'oreilles ; même qu'il a dit à François d'atteler pour le cas où... vous comprenez bien, maman?

— Non, dit la bonne femme dont les dents se serrèrent, je ne comprends pas.

— Eh bien! acheva Noton, pour le cas où vous prendriez mal la chose, et où ça vous ferait plaisir de partir tout de suite.

Madame Richard se leva d'un mouvement brusque et comme si une décharge galvanique l'eût fait sauter hors de son fauteuil. L'effet fut terrible à voir, si terrible que l'étranger appuya ses deux mains contre son cœur.

Mais cela ne dura qu'un instant, et la pauvre vieille femme, plus faible après la réaction opérée, eut de la peine à gagner la ruelle du lit. Elle leva ses deux mains jointes vers l'image de la Vierge suspendue au-dessus du bénitier.

— Sainte mère de Dieu ! dit-elle à haute voix, qu'il n'y ait que moi à souffrir !

Elle revint vers Noton, qui était muette désormais, et lui dit avec douceur :

— Puisque la voiture est attelée, je veux en profiter, ma fille. J'ai toujours ma petite maison là-bas, au bourg de Trèves, et après tout, mon fils Thomas sait bien que je ne resterai pas sans asile. Aide-moi, Noton : il y a là une grande boîte dans laquelle j'ai apporté mes hardes ; nous allons la remplir ensemble, et ce ne sera pas bien long.

Noton se sentait *toute drôle*, comme elle dit depuis à madame des Garennes ; elle n'aurait jamais cru avoir, pour si peu de chose, des frissons par tout le corps.

Elle se dit : C'est bête ! et vaillamment elle alla prendre dans un coin la grande boîte de sapin qui servait de malle à maman Richard. La bonne femme n'avait point menti, ce ne fut pas bien long ; dix minutes après, la petite armoire était vide et la boîte pleine. Maman Richard regarda tout autour d'elle ; à ce dernier moment l'amertume débordait de son pauvre cœur.

— S'il était venu lui-même, murmura-t-elle, s'il m'avait dit : Tiens, mère, voici ce qui arrive ; il y a ceci, il y a cela ; je suis esclave de ma position, et...

— Non, non ! interrompit-elle, tandis que ses

larmes éclataient, Thomas ne m'aurait pas dit cela !

Elle se laissa tomber sur ses genoux et s'écria avec un inexprimable élan de passion :

— Jean, mon fils Jean, ta mère est toute seule !

— Qu'est-ce que c'est? fit la tante Noton, qui mit la tête au dehors.

Elle avait cru entendre comme un sanglot étouffé de l'autre côté de la pelouse.

— Y a-t-il quelqu'un là? cria-t-elle.

Personne ne répondit. Et quand maman Richard et elle, tenant chacune par un bout la grande boîte, traversèrent le gazon, elles ne rencontrèrent personne.

La lumière brillait encore dans la maisonnette qui était vide.

Quand les pas de la bonne femme Richard et de sa compagne se furent étouffés au loin, on eût pu voir Stephen Williams sortir de l'ombre des massifs et traverser lentement la pelouse. Il vint jusqu'à la porte de la maisonnette et plongea un regard à l'intérieur. Ses yeux s'arrêtèrent sur le fauteuil vide de maman Richard et montèrent jusqu'à la ruelle du lit où l'image de la Vierge pendait au-dessus du bénitier.

La couverture était toute faite; on voyait bien que maman Richard avait été surprise à l'heure où commençait d'ordinaire sa nuit. L'expédition avait

été menée rondement, et la tante Noton avait, saperlotte! gagné comme il faut ses honoraires.

Assurément l'Américain n'était pas un chevalier errant, puisqu'il avait pu voir cette froide infamie s'accomplir devant ses yeux, sans faire un mouvement, sans prononcer une parole. Il avait refoulé le cri de son indignation, et c'était en silence que sa main tremblante avait essuyé ses paupières humides.

Au demeurant, qu'aurait-il pu faire, avec la meilleure volonté du monde? cela ne le regardait pas, et c'était déjà beaucoup peut-être que d'entrer si avant dans les secrets d'une famille étrangére.

Il s'assit sur la pierre du seuil et appuya sa tête contre sa main.

— La voiture était attelée d'avance! murmura-t-il.

Il ôta sa main pour écouter: on entendit au loin un roulement sourd ; puis le roulement s'étouffa, et le vent n'apporta plus que l'écho indistinct des rires et des bavardages de la fête. Un sourire amer vint aux lèvres de l'Américain.

— C'était un mauvais sujet que Jean Richard! dit-il. Et Thomas Richard a fait un bon mariage! Si Jean Richard revient, quel châtiment infligera-t-il à cette femme qui a chassé sa mère?

— Car c'est elle, se reprit-il, et la vielle dame a eu tort de croire trop vite. Elle aurait eu plus de

confiance dans le mauvais sujet... l'autre. C'est égal, elle aurait dû dire : Je veux voir mon fils.

Il raidit ses bras au bout desquels ses poings se fermaient convulsivement et ajouta, comme si cette idée eût tyrannisé son esprit :

— La voiture était attelée d'avance !

Des pas se firent entendre sur la lisière du parc et une ombre se montra dans le sentier au bout de la pelouse.

— Roland ! pensa l'étranger, encore une âme en peine ! Je l'attendais ici.

Roland traversa la pelouse et vint droit à la maisonnette ; il était si absorbé dans ses réflexions qu'il ne vit point Stephen Williams sur le seuil.

— On n'entre pas, dit froidement celui-ci au moment où Roland allait le heurter.

Le jeune homme s'arrêta étonné.

— Pourquoi n'entrerais-je pas chez ma mère ? demanda-t-il.

— Parce qu'on l'a chassée, votre mère, répondit Stephen Williams.

— Chassée ! répéta Roland, qui recula de plusieurs pas.

Stephen William se leva et le prit par le bras.

— Roland Richard, dit-il avec une émotion soudaine et qu'il essayait en vain de maîtriser, vous êtes ici dans une maison maudite et vous y verrez a foudre tomber.

Roland écoutait, devinant à demi le sens de ces paroles.

— Et qui donc a chassé ma mère? demanda-t-il encore.

Au lieu de répondre, l'Américain lui secoua le bras rudement.

— Tout à l'heure, dit-il avec un sourire plein de tristesse, pendant qu'on décidait de votre sort au château des Garennes, que faisiez-vous, Roland Richard?

Le jeune homme garda le silence; Stephen Williams poursuivit :

— Vous poursuiviez tous deux ce beau rêve de votre enfance qui était de ne vous séparer jamais, à l'heure même où l'arrêt de votre séparation était prononcé. Vous échangiez votre foi, quand la foi de Camille était promise et engagée à un autre, malgré elle.

— Est-il donc vrai? s'écria Roland. M. Richard du Guéret a-t-il obtenu la main de Camille?

— L'offre de M. Richard du Guéret, répondit l'Américain, s'élève à cinq cent mille francs et vous partez pour l'armée.

Roland garda une contenance presque tranquille.

— Que dites-vous de cela? reprit l'Américain.

— Je dis, repartit le jeune homme, que je provoquerai demain matin M. Richard du Guéret en duel.

— Et que vous le tuerez, n'est-ce pas?

— Et que je le tuerai.

Stephen Williams haussa les épaules avec pitié.

— Si vous n'avez que cette espérance-là, je vous plains, monsieur Roland, dit-il, mais on ne peut donner tout d'un coup à un enfant la science de la vie. Parlons de choses plus sérieuses : si vous restiez ici, peut-être que votre présence même serait un obstacle au mariage; je conclus cela du soin que l'on prend de vous éloigner. Or, il vous reste un moyen de ne pas partir.

— Quel moyen? s'écria Roland, qui se creusait la tête depuis le commencement de cette soirée pour en trouver un.

— Les deux mille francs que vous m'avez donnés pour votre père, répliqua l'Américain, ne sont pas encore en route.

Ce disant, il ouvrit son portefeuille pour y prendre les deux billets de banque de Roland.

Celui-ci détourna la tête.

— Avec ces deux mille francs, continua l'Américain, vous pouvez vous racheter, vous pouvez rester près de Camille et combattre vous-même pour votre propre bonheur. Ne voulez-vous point les reprendre?

— Non, repartit Roland à voix basse.

— Cependant... voulut insister Stephen Williams.

Roland l'interrompit du geste.

— Vous vous êtes chargé de les remettre à mon père, dit-il, faites votre commission et ne lui laissez point voir surtout ce que cet argent me coûte.

— Comme vous voudrez, monsieur Roland, dit l'étranger, qui referma son portefeuille avec une grande affectation d'indifférence, vous êtes, ma foi, presque aussi obstiné que ce pauvre diable de Jean Richard :

Il consulta sa montre, qui marquait huit heures et demie.

— Je ne vous retiens pas, reprit-il; mais dans une demi-heure, si vous n'avez rien de mieux à faire, rapprochez-vous du salon de verdure, vous verrez peut-être quelque chose de nouveau.

Il salua de la main légèrement et se dirigea vers l'intérieur du parc.

XVII

PETER BRISTOL

— ... Evaluer la fortune de cet homme-là, disait des Garennes assis au milieu d'un cercle de Richard graves, c'est chose impossible, même approximativement. En 49, il a prêté cinq millions de dollars à la banque de New-Orléans pour l'empêcher de faire banqueroute.

— Vingt-cinq millions de francs, supputa des Jardins, qui comptait presque aussi bien que le petit Massonneau, élève de l'Ecole.

— Il aurait pu prêter le double sans se gêner, poursuivit des Garennes; c'est une de ces maisons colossales, vis-à-vis desquelles notre Europe n'aurait point de comparaison, si les Rothschild n'existaient pas. Peter Bristol a comptoir au Canada,

comptoir à Rio de Janeiro, comptoir à Panama, comptoir à Boston, à New-York et à Mobile. C'est lui qui possède les mines de plomb qui sont entre le lac Supérieur et le Mississipi. Ses mineurs ont remué les premiers la terre d'or de Sonora. Il a un chargé d'affaires au Cap, un ambassadeur à Canton. Ses vaisseaux couvrent la mer des Indes et la baie du Bengale!

— Grandiose, dit des Jardins, ce tableau-là est très-bien fait!

— Ah çà, s'écria du Taillis, auprès de fortunes pareilles, trente-cinq bonnes mille livres de rentes c'est du pain sec et de l'eau!

— Si un homme comme ça était pris de la manie américaine, dit la Luzerne, et qu'on fût auprès de lui, pour lui être agréable, à ses derniers moments...

A ce mot de manie américaine, tous les Richard firent la grimace; ils avaient honte, et le souvenir de leur grotesque campagne contre l'héritage fantastique de Stephen Williams les poursuivait comme un remords. La plupart d'entre eux cherchèrent furtivement de l'œil ce mauvais plaisant d'Américain, mais personne ne le vit.

Stephen Williams avait disparu depuis la clôture du conseil de famille.

Le bal continuait, cependant, entre les jeunes gens et l'heureux du Guéret, à qui l'orgueil et la joie ôtaient dix ans pour le moins. Petite mère mignonne avait essayé déjà deux ou trois fois de

faire naître pour Trésor l'occasion de chanter quelque chose de long et de dramatique.

La tante Noton, rouge et l'œil animé, avait pris à part madame des Garennes.

— C'est fait, dit-elle, malgré les signes que multipliait la châtelaine pour l'engager au silence.

Comme Sophie des Baliveaux était là tout près, aux écoutes, la châtelaine ne put que serrer la main de la tante Noton et lui glisser à l'oreille :

— Le cachemire est dans votre chambre.

— Messieurs, s'écria tout à coup la Luzerne avec cette impétuosité des hommes sujets au calembour, je vous propose d'exclure l'artiste de la famille.

— Ah ! ah ! voyons, voyons ! s'écrièrent les amateurs de bons mots en s'approchant.

M. des Garennes avait froncé le sourcil. Ce n'était pas pour le roi de Prusse qu'il avait entamé cette poétique et pompeuse description de la maison Peter Bristol ; la Luzerne venait de lui arracher son public au bon moment.

— Voyons ! dit-il avec mauvaise humeur ; avec vous, mon cher cousin, il est impossible de causer raison deux minutes.

— Le fait est que je ne vieillis pas, reprit la Luzerne, qui prit cela pour un compliment ; à soixante et dix ans je serai encore jeune.

— Mais pourquoi exclure ce pauvre Pain-Sec? demanda du Taillis.

— Vous attendrez bien que ma femme soit là, objecta Massonneau aîné, pour prendre une détermination aussi grave?

Le cercle s'était fait autour du gai la Luzerne, qui regarda son public en homme habitué au succès, et dit :

— Je veux exclure Pain-Sec de la famille, parce qu'il est peintre sur verre et que ce n'est pas là un *riche art*!

Quelques-uns comprirent tout de suite et ricanèrent; quand ceux-ci eurent fini de rire, les intelligences de seconde main saisirent à leur tour et éclatèrent. La troisième couche vint ensuite; puis, après tous les autres, Massonneau aîné, qui ne comprit pas du tout et se divertit bien de confiance. Ce fut un succès de peloton.

— Passable! décida des Jardins. J'ai vu mieux.

— La Luzerne était sur la voie depuis le potage, dit du Taillis; l'enfantement a été pénible.

— S'il avait seulement placé ça pendant le conseil de famille! appuya madame Augusta, qui était venue à l'appel de son époux.

L'artiste avait tiré de sa poche un vaste portefeuille luisant et huileux, sur lequel il se mit à crayonner une note.

— Que fais-tu donc là, Pain-Sec? demanda-t-on de toutes parts.

— Je complète ma théorie des couleurs, répondit-il; je n'avais de jaune que le soleil, les pantalons de nankin, les monnaies d'or, le canaris et les jonquilles. J'ajoute à cette liste le sourire du cousin de la Luzerne, quand il rate un calembour.

Cette fois, ce fut un tonnerre de gaîté; les dames qui n'avaient pas le *bon genre* de petite mère mignonne poussèrent de véritables cris; du Taillis jura trois ou quatre saqueurbleure! en l'honneur de l'artiste, et des Jardins lui-même, juge impartial, prononça :

— Bonne, la riposte! positif!

La Luzerne, mal jugé par ces profanes, se promit d'en appeler ultérieurement aux adeptes qui fréquentent le foyer des Variétés.

Cependant l'incomparable Julie avait vu de loin le danger de cette diversion. A quelque chose malheur est bon; d'un coup d'œil elle jugea qu'elle pouvait profiter de ce cercle tout fait et de cette attention éveillée. Au moment où madame des Jardins qui avait la même idée qu'elle, disait à sa charmante fille : Eh bien, Trésor, si tu nous chantais maintenant quelque chose? la châtelaine entra dans le groupe, et s'adressant à son mari :

— Nos parents, dit-elle, seraient peut-être bien

aises de voir un autographe de ce fameux Peter Bristol dont tu leur as parlé tout à l'heure.

Des Garennes fouilla aussitôt dans sa poche. Pendant qu'il cherchait, la châtelaine continuait :

— La vie de ce Peter Bristol est plus curieuse que bien des romans ; je donnerais beaucoup pour la connaître en détail : ce que j'en sais pique ma curiosité au plus haut point, quand on pense que cet homme, dont la fortune égale et dépasse celle des rois, est arrivé un jour d'Angleterre, le sac sur le dos et la bourse plate ! Il n'avait pas un dollar vaillant. Il se fit, dit-on, déchargeur sur le port de Boston, et amassa quelques livres à force de travail. Comme il avait dit en débarquant qu'il était de Bristol, on lui donna le nom de cette ville. Au bout de deux ans, il cessa de travailler de ses mains, et jeta sur la place le premier papier signé Peter Bristol ; son crédit s'établit du jour au lendemain. Sa maison avait à peine deux ou trois années d'âge qu'il était déjà plusieurs fois millionnaire.

— La chance, fit du Taillis. Et puis, dans ces pays-là...

— Eh bien, mon ami, tu ne trouves pas ? dit la châtelaine à son mari.

— Je voudrais mettre la main, répondit des Garennes, sur la lettre où il me parle de la banque de Panama, soixante pour cent de bénéfices.

Il y eut un silence ; les Richard qui avaient des capitaux disponibles réfléchissaient déjà.

— Mon Dieu, peu importe la lettre, reprit madame des Garennes, il s'agit seulement de montrer à nos parents l'écriture de cet homme qui aura sans aucun doute, son nom dans l'histoire contemporaine.

— Dites donc, cousin Thomas, insinua des Jardins, vous savez que je fais collection. J'ai obtenu l'autre jour un lord Palmerston et un Robert Houdin : si vous pouviez disposer en ma faveur de quelques lignes, ça me ferait plaisir.

— J'en ai des masses, répliqua des Garennes, qui retournait ses poches.

— Vous sentez, poursuivait la châtelaine, que l'envie ne tarda pas à naître autour de cet astre dont le lever était si brillant. Je vais vous rapporter un fait très-curieux qui tiendra assurément sa place dans un livre. Peter Bristol marquait déjà parmi les principaux négociants de Boston ; ses amis songèrent à lui conférer, je ne sais quelle magistrature consulaire, la place d'échevin, je crois. Vous avez entendu parler, comme tout le monde, des élections américaines ; cela se fait, comme en Angleterre, à coup de rhum, à coups de poings et même à coups de bâton. Peter Bristol fut nommé, malgré une opposition très-vive ; mais ses adversaires firent émeute dans la ville et demandèrent à tout le moins

que le nouveau magistrat justifiât de sa naissance.

Peter Bristol dit : Donnez-moi trente jours. Un paquebot mit à la voile sur-le-champ, et le trentième jour on aperçut ses hautes vergues au nord du cap Cod. Les rues s'emplirent aussitôt ; la curiosité avait grandi, et le peuple se mettait de la partie. Boston tout entier descendit au bord de la mer, quand la chaloupe du paquebot traversa la rade. Le capitaine était dans la chaloupe et tenait à la main un coffret d'argent ciselé. On prit terre ; les magistrats étaient assemblés à la maison commune pour attendre l'acte de naissance de Peter Bristol.

La foule, désertant la grève, s'était massée aux abords de l'hôtel-de-ville. Le coffret contenait un parchemin scellé aux armes de la reine et portant le cachet municipal de la ville de Bristol.

C'était un acte de naissance, en effet, signé par le maire de la seconde cité des trois royaumes et par les douze aldermen. Par cet acte que vous trouverez bizarre, mais qui est bien dans les mœurs de nos voisins, la ville de Bristol donnait à l'illustre banquier le titre de fils chéri, et se constituait authentiquement sa mère.

Les murailles de l'hôtel-de-ville faillirent crouler sous les bravos, et Peter Bristol fut proclamé premier échevin.

— Original, dit des Jardins.

— Mais cette banque de Panama, reprit du Taillis, est-elle par actions?

Ce bonhomme avait presque envie de faire produire annuellement cinquante mille écus à ses trente-cinq mille livres de rentes.

— Par actions? répéta des Garennes d'un air distrait : sans aucun doute, mon cousin. Je ne sais pas où j'ai pu avoir mis cette coquine de lettre.

— Est-il marié? demanda madame des Jardins, qui caressait Trésor du regard.

— Non, ma cousine. Je l'avais encore tout à l'heure cette lettre. Enfin, n'importe, en voici une autre, et comme dit ma femme, vous pouvez toujours voir l'écriture.

— On juge un homme d'après son écriture, prononça sentencieusement des Jardins, qui ôta ses lunettes de leur étui.

Des Garennes dépliait cependant la fameuse lettre qu'il avait déjà montrée à Gayet dans la matinée. On se pressa autour de l'autographe ; ceux qui ne pouvaient arriver au premier rang se haussaient sur leurs pointes.

— Beau! très-beau, ce corps d'écriture, fit des Jardins le premier, remarquablement beau!

Madame Augusta, qui avait appris bien tardivement cet art ingénieux de peindre la parole et de parler aux yeux, trouva que M. Favarger était plus fort pour les capitales.

— Il y a une certaine manière d'incliner les lettres, dit du Guéret, qui annonce une grande distinction chez cet homme-là.

— Et les déliés ! s'écria la Luzerne, voyez un peu les déliés !

— Le fait est que ces déliés ne sont pas à tout le monde, approuva l'artiste.

— Savez-vous ce que je remarque, moi ? reprit des Jardins, qui se redressa : Il barre ses T en cerceau.

— C'est pourtant vrai ! les deux T de *credit illimité* sont barrés en cerceau.

Ce fut des Garennes qui fit cette observation, et, par cette voie habile, chaque Richard apprit que des Garennes avait un crédit illimité chez Peter Bristol.

— Ça doit prouver de la rondeur, dit la Luzerne.

— Et les A, interrompit des Jardins ; il ne forme pas les A.

— Vous avez raison, mon cousin, répliqua des Garennes ; voyez : *cordialité,* l'A est plein.

— Moi, je suis étonnant pour l'observation, avoua des Jardins. Positif ! Avec deux lignes de l'écriture d'un homme, je vous dirai s'il est fort ou faible, malade ou bien portant.

— Blond ou brun, interrompit la Luzerne.

— Et surtout s'il écrit bien ou mal, acheva Pain-Sec.

— Mais saqueurbleure ! saqueurbleure ! s'écria

du Taillis, ça ne dit pas si on peut avoir des actions dans cette banque de Panama, qui rapporte soixante pour cent.

— Tu n'as qu'à lire la lettre, repartit le petit veuf, se faisant tout naturellement le compère de des Garennes, vois comme on y traite notre cousin. Si notre cousin veut, tout le monde ici aura part à cette bonne aubaine.

Le conseil fut suivi ; on lut la lettre au lieu de regarder l'écriture. Nous savons ce qu'était cette lettre par l'effet qu'elle avait produit déjà sur l'agent de change. La fièvre d'or prend volontiers les enrichis; c'est contagieux, c'est foudroyant. Tous les Richard firent le même rêve et virent s'ouvrir le ciel californien.

Madame des Garennes, riant sous cape et triomphant à part elle, prit le rôle de calmer ce transport. Elle donna d'excellents conseils, disant que tout était heur et malheur dans l'industrie ; qu'on ne pouvait pas savoir, etc., etc.

Mais l'élan était donné ; avant que M. des Garennes eût eu le temps de replier la précieuse lettre, chacun essayait de le tirer à soi et de conquérir quelqu'une de ces actions qui étaient le Pérou. Il n'y avait plus qu'à se défendre contre cette ardeur de verser, et la caisse de la maison des Garennes allait être trop petite pour accueillir cette pluie dorée.

Prenez ! prenez ! prenez ! Les prudents comme les étourdis, des Jardins et du Taillis, aussi bien que la Luzerne et Pain-Sec, les avares et les prodigues, les pauvres comme les riches, Sophie des Baliveaux, le substitut, la tante Noton, les Massonneau : il eût fallu cent mains pour recevoir.

Au plus fort de ce délire de confiance, on entendit un bruit dans la direction du perron. Un domestique entra d'un air affairé dans la salle de bal et vint parler à l'oreille de madame des Garennes ; celle-ci se tourna vivement vers le château.

— Qu'on le fasse entrer ! s'écria-t-elle.

— Il est entré, madame, répliqua le domestique.

— Qu'est-ce donc ? demanda des Garennes, contrarié de cette interruption.

Sa femme lui fit un signe de tête mystérieux, et prononça des lèvres seulement le nom de Robinson. Le châtelain devina, et une certaine émotion parut sur son visage.

— Certes ! certes ! dit-il, qu'on le fasse entrer sur-le-champ ; ou plutôt je vais aller à sa rencontre.

Madame des Garennes l'arrêta au passage.

— Il n'aime pas le zèle, vous savez, murmura-t-elle. Restez.

Ce colloque avait préparé les Richard à l'arrivée de quelque grand personnage ; leurs regards curieux essayaient de percer l'obscurité qui régnait au-delà du salon de verdure. L'affaire des actions était re-

mise indéfiniment. Chaque Richard rentrait tout doucement en lui-même. La Luzerne guettait un calembour ; l'artiste pensait que si on lui donnait une lettre de recommandation pour ce Peter Bristol, il pourrait importer avec fruit le bel art de la peinture sur verre au sein du Nouveau-Monde : petite mère mignonne nourrissait l'espoir de faire enfin chanter Trésor.

Pendant cela, Robinson, ou plutôt ce pauvre diable de Vauthier, que nous avons vu à l'auberge du Cheval-Blanc dans une position si fâcheuse, traversait le jardin pour gagner la salle de bal. A moitié chemin, il se sentit toucher l'épaule et se retourna.

— Vous avez les traites? lui demanda une voix connue.

Stephen Williams était auprès de lui.

— Oui, mon digne monsieur, répondit Robinson ; mais je crois qu'on donne fête au château, ce soir, et, suivant mon humble avis, ce n'est pas le moment...

— Je ne vous ai pas demandé votre avis, monsieur Vauthier, interrompit Stephen Williams sèchement.

L'aventurier s'inclina.

— Je suis à vos ordres, murmura-t-il. Alors, il faut présenter les traites tout de suite?

— Oui.

— Au milieu de cette réunion ?

— Oui.

— Il y a néanmoins à garder, je pense, quelques ménagements !

— Il n'y a aucune espèce de ménagements à garder.

— Mais... voulut objecter Vauthier.

— Je le veux, interrompit Stephen Williams d'un accent impérieux, allez.

Ils étaient à dix pas de la voûte de verdure qui servait de porte à la salle de bal. Stephen Williams se glissa derrière la charmille et alla s'asseoir tranquillement dans un coin ; il aperçut Roland qui rôdait aux alentours.

— Entrez, entrez, lui dit-il ; c'est le moment.

Le domestique que madame des Garennes avait placé en sentinelle à la porte, prononça d'une voix haute et emphatique :

— M. Robinson, représentant de la maison Peter Bristol, de Boston !

Ce fut un véritable coup de théâtre. Sans lesavoir, des Garennes et sa femme avaient préparé magnifiquement cette entrée. Les Richard, éblouis, ouvrirent de grands yeux pour voir couler le Pactole; il leur semblait que cette fameuse banque de Panama, qui donnait soixante pour cent d'intérêt, avait pris un corps pour se présenter au milieu d'eux.

— Le châtelain et la châtelaine grandissaient à

la taille des géants ; leur supériorité croissante écrasait la tribu ; il n'y avait pas jusqu'au petit veuf, qui, à cause de son alliance avec les des Garennes, n'eût une auréole rayonnante autour du front. C'en était trop ; la jalousie mordait à belles dents tous les membres de la famille, et si les Richard avaient eu le don d'appeler la foudre, la foudre serait tombée sur les maîtres du château.

On vit paraître un homme assez mal habillé et qui semblait embarrassé de sa personne. Des Garennes et sa femme allèrent le prendre pour le conduire triomphalement à la place d'honneur.

Sur son passage, la tribu, recueillie, s'inclina, ne voulant voir dans sa chétive apparence qu'une marque d'excentricité.

— C'est vous qui êtes monsieur des Garennes ? dit Vauthier d'une voix étouffée.

— Moi-même, répondit le châtelain en souriant, bien heureux de l'honneur que...

— Du plaisir... ajouta l'incomparable Julie, qui fit sa révérence de grande dame.

Vauthier avait bien fait des métiers en sa vie ; mais il n'avait jamais été huissier. Il ignorait l'art d'assassiner les gens avec calme et politesse. Sa répugnance même le rendit brutal, et Stephen Williams n'aurait pu mieux choisir, puisqu'il voulait frapper un coup de massue.

— Voilà qui est bon, dit le prétendu Robinson, en

s'arrêtant court au milieu du salon, assez de politesse comme cela, s'il vous plaît. J'ai ici pour un million six cent mille francs de traites sur vous : êtes-vous en mesure de les acquitter ?

La tribu Richard ondula comme une mer.

Des Garennes, plus pâle qu'un mourant, regarda sa femme, qui, plus forte, essayait encore de faire bonne contenance. Robinson tenait à la main les effets dépliés.

Il y eut un silence véritablement solennel. En ce premier moment, la poitrine de tous les Richard bondissait de joie. La foudre était tombée. Personne n'agitait la question de savoir si la maison des Garennes pourrait ou non payer. On ne voyait que le coup asséné violemment en plein visage, et l'on applaudissait de cœur en le voyant si bien porté.

Ces des Garennes orgueilleux, ces parvenus des parvenus, ces gens qui recevaient leurs parents humiliés dans un château de quinze cent mille francs !

— Etonnant ! fit le respectable des Jardins, d'une voix que la joie faisait trembler ; positif !

— Est-ce ça qu'on appelle en Amérique un crédit illimité ? demanda la Luzerne.

— Saqueurbleure ! grondait du Taillis, rien que ça de lettres de change !

L'artiste mangeait ses moustaches grisâtres et pensait :

— Tiens ! tiens ! nous allons rire !

Sophie des Baliveaux aiguisait ses longues dents de vieille fille, et la tante Noton se complaisait à l'idée que le cachemire de l'Inde était en lieu de sûreté, avec les pendants d'oreilles. Massonneau aîné cherchait à lire, sur les traits de sa femme, l'opinion qu'il fallait se faire de tout ceci.

— Petite mère mignonne, dit Trésor, dont le cœur naïf laissa échapper toute la pensée Richard, si on vend chez ma cousine des Garennes, nous viendrons acheter, n'est-ce pas?

— J'attends, dit Robinson, sans regarder ses victimes.

— Mais, monsieur, il me semble... voulut objecter des Garennes.

— J'attends, répéta Robinson.

Des Garennes se rapprocha de sa femme vivement.

— Avec la réserve qui est entre tes mains, dit-il, et les cinq cent mille francs du cousin du Guéret, nous pourrons payer.

La châtelaine ne répondit point, et des Garennes s'élança vers le futur époux de Camille. Mais le petit veuf recula comme s'il eût vu se dresser devant lui un serpent.

— Bon! pensèrent les Richard en savourant ce second coup.

Des Garennes revint à sa femme et balbutia :

— La réserve ! il nous reste du moins la réserve !

La châtelaine était verte.

— Vous jouiez à la bourse, prononça-t-elle entre ses dents serrées, moi aussi.

— Des Garennes laissa tomber ses deux bras le long de ses flancs. Ce mouvement fut si expressif que la joie charitable des Richard se changea soudain en épouvante ; chacun d'eux songea à son argent placé dans la maison des Garennes. Et vous eussiez vu toutes ces faces triomphantes pâlir et s'attrister en même temps.

— Saqueurdienne ! s'écria du Taillis, regardez celui-là, il tremble la banqueroute !

— A craindre, fit timidement des Jardins ; sérieusement à craindre !

L'artiste avait de la sueur aux tempes, et la Luzerne perdait toute envie de chasser au calembourg. On regarda des Garennes accablé pendant quelques secondes, puis un cri unanime et plaintif s'éleva :

— Mon argent ! mon argent !

Puis le détail :

— Mes cent mille francs ! mes vingt mille francs ! mes trente mille francs !

Les Richard avaient des voix à fendre l'âme ; leur avarice aux abois pleurait du sang.

Du Taillis, des Jardins, Pain-sec, madame Augusta, la tante Noton et le reste s'élancèrent d'un

commun mouvement vers des Garennes pétrifié; ils le secouèrent; les ongles de Sophie des Baliveaux entrèrent dans sa chair.

— Mon argent! mon argent! mon argent!

— Escroquerie! prononça des Jardins; honteux!

— Abus de confiance! dit le substitut.

— Vol, détournement, banqueroute frauduleuse!

— En prison!

— Au bagne, saqueurbleure! au bagne!

A ce mot, des Garennes se redressa.

— Monsieur, dit-il en se tournant vers Robinson, donnez-moi du temps et je payerai.

Il avait trouvé quelque dignité au fond de son malheur.

— Oui, tu payeras! grinçaient les Richard, ou malheur à toi, scélérat!

En ce moment, d'autres voix s'élevèrent en dehors du cercle, et ces voix criaient en chœur:

— Nos gages! nos gages!

C'étaient les domestiques du château qui venaient faire leur partie dans ce concert lugubre.

Madame des Garennes n'avait pas bougé depuis le commencement de cette scène, on vit un court tressaillement passer le long de ses membres; sa joue livide se colora; elle releva sur ses parents un regard qui les fit instinctivement reculer.

— Nous ne sommes pas vaincus encore, dit-elle.

Puis, montrant Robinson, d'un geste assuré, elle ajouta :

— Cet homme doit être un imposteur.

Des Garennes respira, tant il avait confiance dans les ressources de sa femme. Et, par le fait, le prétendu Robinson parut hésiter. Durant un instant, les Richard purent regretter de s'être avancés si loin.

La châtelaine mesura d'un coup d'œil le terrain qu'elle venait de regagner. Il n'en fallait pas tant pour lui rendre son assurance.

— La maison des Garennes, reprit-elle en trouvant la force de sourire avec ironie, est à Paris, rue du Helder, et non ici. Depuis quand présente-t-on les effets de commerce à la campagne?

Vauthier ne répondit point. Il sentait la parfaite justesse de cette observation.

— Il est dix heures du soir, poursuivit la châtelaine, aiguillonnée par le regard d'admiration que lui jeta son mari ; voilà déjà bien du temps que nous dansons aux lumières. Depuis quand présente-t-on les effets de commerce après le coucher du soleil ?

Robinson, décontenancé, cherchait de l'œil son patron.

— Solide ! pensait des Jardins ; mieux plaidée que par bien des agrégés, la question de droit !

Les autres Richard se donnaient des coups de

coude. Du Taillis, homme d'action, songeait à offrir son aide pour jeter dehors ce personnage.

— Ah! Julie... commença des Garennes émerveillé.

— Laissez, monsieur, interrompit la châtelaine fièrement ; ce n'est pas parce que cet homme agit illégalement que je l'ai deviné pour un imposteur ; c'est parce qu'il est impossible, de toute impossibilité que Peter Bristol, notre correspondant et notre ami, ait chargé quelqu'un de nous traiter avec cette odieuse rigueur.

— Madame, prononça une voix grave, qui s'éleva derrière l'incomparable Julie et qui la fit retourner en sursaut, en Amérique, nous avons l'habitude de traiter les gens comme ils le méritent.

La châtelaine resta bouche béante à regarder Stephen Willams, qui était debout à ses côtés. Un murmure parcourut l'assemblée. C'était une nouvelle péripétie.

— Nous savons notre métier, reprit Stephen Williams froidement. Les traites ont été présentées en temps utile à la caisse de la maison des Garennes, rue du Helder, à Paris : l'huissier attend.

L'Américain se tourna vers Vauthier et prit un ton de commandement péremptoire.

— Monsieur Robinson, dit-il, je veux que ce papier soit chez l'huissier avant le jour, hâtez-vous. Voici M. Richard du Guéret qui m'a fait offre, ce

matin, de son tilbury, et qui ne se dédira point, j'espère.

Le petit veuf cria de sa voix flûtée :

— Attelez !

C'était pour achever le père et la mère de son ex-fiancée qu'il prêtait si gracieusement, ce Richard aux cheveux jaunes, son tilbury à ressorts contrariés, à timon brisé compensateur, — système Spindler.

Robinson, qui ne demandait pas mieux que de voir son rôle fini, fit un pas pour sortir du cercle.

— Arrêtez ! s'écria madame des Garennes ; j'en appelerai, s'il le faut, à Peter Bristol lui-même !

— Je ne vous le conseille pas, madame, dit Stephen Williams, qui redressa sa taille haute et imposante ; Peter Bristol vous condamnerait. C'est moi qui suis Peter Bristol !

— Ah ! fit la châtelaine frappée de stupeur ; vous ! Peter Bristol !

Elle s'affaissa, vaincue, dans les bras de Roland, qui, seul, s'était élancé pour la soutenir.

L'instant d'après, la salle de bal présentait un singulier spectacle. Robinson s'était éloigné sur un signe de son maître ; les domestiques, profitant de ce moment d'anarchie, s'asseyaient pêle-mêlé sur les banquettes et tenaient conseil. Le fidèle Bertois parlait de faire arrêter des Garennes ce soir même.

A l'autre extrémité de la salle, les Richard entou-

raient Peter Bristol, comme s'il eût été un roi ou même un dieu. Dans un coin, des Garennes et sa femme, tombés tout à coup au plus profond de la ruine, restaient seuls et abandonnés.

Il n'y avait auprès d'eux que Camille, la pauvre enfant qu'ils avaient voulu sacrifier, et Roland, qu'ils avaient condamné à l'exil.

Toinette et le père Morin, les bonnes gens, se tenaient pourtant sous la charmille, plus près d'eux que des autres groupes. Toinette montrait à son père Stephen Williams, dont le beau et fier visage s'éclairait vivement aux lueurs des girandoles.

— Quand je te disais, murmurait-elle avec une admiration mêlée de crainte, quand je te disais que c'en était un, moi !...

XVIII

LA LETTRE

A trois ou quatre cents pas du bourg de Trèves, il y avait une pauvre maison, composée d'un seul étage et dont le toit, recouvert d'ardoises rougeâtres, portait de gros paquets de mousse et de joubarbe. Un tout petit champ de pommes de terre s'étendait sur la droite ; à gauche c'était une lisière étroite où croissaient quelques fleurs d'automne. Devant la maison, le sol descendait en pente insensible et gagnait la Loire à travers les plantureuses chènevières.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis les événements que nous avons racontés; on était au commencement de septembre ; les arbres avaient échangé leur verdure uniforme contre les couleurs

riches et variées des derniers jours de l'été ; le vent chassait déjà par les sentiers des tourbillons de feuilles mortes.

La brune commençait à tomber; les derniers sons de l'*angelus* du soir tintaient encore au clocher de Trèves, et les énormes voiles des chalands de la Loire, gonflées comme des ballons, disparaissaient dans le brouillard naissant.

Un homme était assis au seuil de la pauvre maison. Il portait une blouse de toile grise, et un chapeau de paille à larges bords se rabattait sur son front; ses deux coudes s'appuyaient contre ses genoux, sa tête était entre ses mains : il ne bougeait pas. Derrière lui, dans la chambre d'entrée, un jeune garçon et une jeune fille étaient assis l'un auprès de l'autre.

La jeune fille avait une petite robe d'indienne et un simple mouchoir autour du cou ; ses beaux cheveux se nouaient négligemment sur son front ; elle travaillait à un ouvrage de couture. Le jeune garçon la regardait avec tristesse. Celui-là, nous l'eussions reconnu, parce qu'il n'avait point changé de costume : c'était Roland Richard, avec sa veste de chasse et son pantalon de coutil.

Les bonnes gens de Trèves rentraient après la journée faite. Les pâtours s'en revenaient en chantant, et les laboureurs poussaient devant eux leurs attelages. On aurait pu remarquer que tous, labou-

reurs et bergers, faisaient un grand circuit comme pour ne point passer devant la porte de la maisonnette. Il y en avait qui s'arrêtaient au loin et qui, cachés derrière les arbres, montraient du doigt l'homme assis sur le seuil. On chuchotait, on secouait la tête en haussant les épaules, et l'on passait. Ceux qui étaient obligés de suivre le sentier voisin pressaient le pas et soulevaient leurs chapeaux comme à contre-cœur.

Il y en eut un pourtant que n'imita point l'exemple commun et qui affecta de passer tout auprès de la pauvre maisonnette ; celui-là n'était point un paysan du bourg de Trèves ; il portait encore la livrée du château.

— Bonjour, monsieur des Garennes ! dit-il d'un accent railleur, en s'arrêtant court au milieu du chemin.

L'homme assis sur le seuil ne releva point la tête.

— On a vendu les bijoux de madame, hier, reprit le domestique avec complaisance ; c'est madame des Jardins qui a eu la parure en brillants. Aujourd'hui, on a commencé la vente de l'écurie. M. du Guéret et M. du Taillis ont acheté tout...

Le domestique s'arrêta brusquement, parce que, derrière le chapeau de paille immobile, la tête menaçante de Roland venait de se montrer.

— Bon ! bon ! grommela le maraud en reprenant

sa route, je voulais m'amuser un peu... mais je ne vous veux point de mal à vous, monsieur Roland. Si monsieur et madame vous avaient ressemblé, tout le pays ne dirait pas : c'est bien fait ! en voyant leur mauvaise chance.

Il disparut au détour du sentier.

— Merci, Roland, murmura Camille, dont les pauvres jolis doigts lassés pouvaient à peine manier son aiguille.

Elle se leva, parce que le jour lui manquait.

— Père, dit-elle en se rapprochant du seuil, il faut rentrer. Tu n'es pas bien et le froid du soir va te prendre.

L'homme au chapeau de paille se redressa enfin. Les parents et amis de M. Richard des Garennes auraient pu le voir aujourd'hui sans le reconnaître ; le changement de costume n'était rien auprès de la transformation lamentable qui s'était opérée chez l'homme lui-même.

Quelques semaines auparavant, M. des Garennes était un élégant entre deux âges, à la figure insignifiante, mais prospère, au teint fleuri, à l'œil brillant, à la taille ronde et dodue. Maintenant, c'était presque un vieillard ; il n'avait pas eu le temps de maigrir, il s'était affaissé ; ses joues tombaient, ses yeux n'avaient plus de rayons, et l'ensemble de sa physionomie exprimait une sorte d'engourdissement imbécile.

Vous eussiez dit un de ces pauvres êtres que la foudre a touchés sans les tuer tout à fait, et qui restent parmi les vivants comme un objet de compassion. C'est que la foudre, en effet, l'avait frappé.

Du jour au lendemain, son bonheur, dont il était si fier et que tout le monde enviait; sa fortune, qui le rendait si orgueilleux et qui faisait tant de jaloux; son crédit, son luxe, tout s'était évanoui comme un rêve. On l'avait mis en faillite. Et ne dites pas : Qu'est-ce que cela? vous qui voyez autour de vous tant de faillites gaiement supportées. Il y a faillite et faillite. Nous connaissons tous la faillite aimable, qui enrichit et conduit aux honneurs.

Assurément, M. des Garennes, soutenu par sa femme, l'incomparable Julie, eût été de taille à faire un de ces naufrages heureux; il eût sauvé la cargaison, n'en doutons point, si on lui avait laissé le temps de construire le moindre radeau. Mais l'orage avait été soudain ; à peine avait-il pu s'élancer sur le rocher sauveur tandis que sombrait son opulence.

Et c'est chose merveilleuse, comme notre comparaison de naufrage à faillite est bien trouvée. Pour le malheureux, victime du ciel et de la mer, il y a quelque chose de plus cruel que les éléments déchaînés, ce sont les sauvages qui viennent en

hurlant l'attaquer tout nu, afin de se repaître de sa chair.

Ici, les anthropophages étaient remplacés avantageusement par la tribu Richard.

Aussitôt que ce terrible Peter Bristol eut fulminé l'arrêt de mort de la maison des Garennes, chaque Richard se sentit croître au bout des doigts des ongles crochus et barbelés. Le protêt n'était pas même fait, la position légale de des Garennes n'avait point changé. Mais il s'agissait bien de position légale! La conquête est aussi un droit.

Les Richard prirent d'assaut le château comme aurait pu faire Cœur-de-Lion, le fabuleux aïeul de M. des Jardins; les domestiques, complices, se mirent à leurs ordres, et le fidèle Bertois livra les clés au conseil de régence, composé des principaux membres de la tribu.

Chaque Richard avait fait un retour sur lui-même. Il s'était dit qu'en pareille occurence il suffirait d'une nuit pour déménager sa maison; en une nuit, l'incomparable Julie pouvait, selon l'avis général, emporter jusqu'aux murailles du château: une maîtresse femme! il fallait lui lier les quatre membres et monter encore la garde autour des valeurs. Cela fut fait rigoureusement. Dans ces familles bien constituées, on n'a point de vaines délicatesses. La guerre était déclarée: en temps de guerre on ne prend pas de gants.

En ce premier moment, il eût suffi d'une réquisition au bureau de police et d'un coup d'épaule donné par la gendarmerie départementale pour mettre tous les Richard en déroute. Mais des Garennes et sa femme étaient littéralement atterrés. Ils supportèrent tout. On les tint prisonniers dans leur propre demeure; on les éloigna de leurs chambres respectives, et la chronique prétend que Trésor, la timide et chère enfant, fouilla un peu les poches de l'incomparable Julie. Si elle le fit, on peut affirmer, tant elle était bien élevée, que ce fut avec la permission de l'austère des Jardins et de petite mère mignonne.

Tout fut sauvé par cette belle conduite de la tribu Richard. Les des Garennes ne purent pas détourner un grain de millet. Quand les prescriptions de la loi furent remplies, on ferma les yeux sur leur fuite, à condition qu'ils s'en iraient la bourse vide et simpleplement vêtus.

En somme, si tous les naufragés de l'industrie échouaient contre les plages habitées par des Richard, les faillites seraient infiniment moins fréquentes.

M. des Garennes et sa femme s'étaient réfugiés dans la petite maison du bourg de Trèves, tandis que Peter Bristol partait pour Paris, et que les Richard, voulant faire un exemple, essayaient de changer la suspension de payement en belle et bonne

banqueroute frauduleuse. Il fallait bien châtier ces insolents parvenus.

La petite maison du bourg de Trèves était précisément celle où des Garennes avait pris naissance. Maman Richard, chassée du château, venait de rentrer chez elle quand son fils et sa bru arrivèrent. Il n'y a point de rancune dans le cœur des mères; maman Richard les reçut aussi bien que s'ils se fussent montrés toujours envers elle enfants dévoués et soumis.

Mais maman Richard n'avait plus rien; les quatre mille francs qui composaient toute sa fortune avaient été remis, moitié par Roland, entre les mains de Peter Bristol: elle ne pouvait soutenir les nouveaux arrivants dénués de tout, d'autant plus que madame des Garennes, frappée au cœur, tomba malade aussitôt après son arrivée. La misère entra dans la maison, la misère sombre et sans ressource, car les des Garennes avaient inspiré à tout le monde, dans le pays, une répulsion qui survivait à leur chute.

Camille travaillait du matin jusqu'au soir; maman Richard, la pauvre bonne femme, ne quittait point son rouet; mais cela suffisait à peine à payer les remèdes. Le pain avait déjà manqué plus d'une fois, et c'était quelque chose de funèbre que l'intérieur de cette maison abandonnée. Des Garennes végétait, immobile et sans parole, allant une fois le matin de son grabat au seuil, et une fois le soir du seuil à

son grabat. Madame des Garennes ne quittait point son lit, où elle se mourait dévorée par la rage. Sans le papa Morin et Toinette, qui venaient de temps en temps apporter la manne dans ce désert, on y serait mort de famine.

A la voix de sa fille, qui l'appelait, des Garennes quitta son escabelle et rentra dans la chambre.

— Est-ce qu'on a sonné pour le dîner? demanda-t-il d'une voix changée; il me semble qu'il est bien tard, et le chef ne nous fait pas attendre ainsi d'ordinaire...

Les larmes vinrent aux yeux de Camille.

— Vous avez grand'faim, mon père, demanda-t-elle.

— Oui, répondit des Garennes, j'ai grand'faim!

Il passa sa main sur son front et regarda autour de lui.

— Je ne suis pas encore fou, dit-il froidement. J'ai seulement des absences. Alors, je me crois encore au château. Je voudrais bien être tout à fait fou.

Ceci fut dit d'un ton de sincérité si navrant, que Roland se sentit froid par tout le corps. Camille alla ouvrir un vieux buffet dont tous les rayons étaient vides, excepté le premier, où restait un morceau de pain. Camille prit le morceau de pain et l'apporta à son père. Celui-ci s'était assis sur le pied de son grabat; il rompit le pain dur et le mangea avec avidité.

La porte qui communiquait avec la seconde chambre de la maison s'ouvrit brusquement; la bonne femme Richard, effrayée, parut sur le seuil, tenant sa quenouille à la main.

— Elle a le délire! s'écria-t-elle; que Dieu ait pitié de nous: je ne sais plus où donner de la tête!

Des Garennes, qui grignotait son pain dur, ne se détourna même pas. Roland et Camille s'élancèrent à la fois vers la chambre où la châtelaine était couchée. La fenêtre, ouverte à l'occident, laissait passer les derniers rayons du jour, qui tombaient d'aplomb sur le visage de la malade. Elle avait souffert bien autrement que son mari, on le voyait de reste, mais elle n'était pas si changée. La fièvre avait seulement creusé ses joues et repoussé outre mesure la saillie de ses traits. Ses yeux agrandis brûlaient au fond de leurs orbites. Nous ne saurions dire l'amertume infinie qui gisait dans la ligne légèrement crispée de ses lèvres; les rayons du couchant bronzaient sa pâleur et mettaient à son front des teintes vigoureuses.

La fièvre l'électrisait en ce moment; elle avait rejeté sa couverture et se soutenait à demi-levée sur le coude: sa magnifique chevelure tombait en masses mêlées le long de ses joues et cachait sa maigreur. Elle était belle encore.

— Que veut-il? s'écria-t-elle en voyant entrer les deux enfants. Pourquoi tout ce mystère? Si M. des

Garennes joue, ne puis-je jouer aussi? Je lui rappellerai, au besoin, que la fortune est de mon côté : quand il m'a épousée, c'était un tout petit marchand. Ils ont tort de m'appeler parvenue : c'est mon mari qui est un parvenu!

Elle rejeta ses cheveux en arrière, et la fatigue fit retomber sa tête sur l'oreiller.

— La hausse! murmura-t-elle en ricanant; mon Dieu! la hausse ne peut pas continuer toujours. Je veux jouer à la hausse, monsieur, entendez-vous, je le veux. Quand vous aurez besoin de fonds, venez et demandez : la caisse de la maison des Garennes est inépuisable, comme la mer!

— Maman Richard, dit des Garennes sur le pied de son lit, n'as-tu rien à me donner pour manger avec mon pain? Ecoute ce que dit ma femme : elle est bien plus bas que moi.

— Ma mère, murmurait Camille agenouillée au chevet de la châtelaine, calmez-vous, je vous en supplie.

— Où est ce Gayet? interrompit madame des Garennes, je ne refuse pas de le recevoir. Apporte-moi le carnet qui est dans le secrétaire de laque et fais entrer l'agent de change.

— Oui, ma mère, répondait Camille, je ferai tout ce que vous voudrez, mais calmez-vous, au nom du ciel!

Des Garennes riait paisiblement dans son coin.

— Se démène-t-elle! disait-il. Moi, je n'ai jamais battu la campagne comme cela, n'est-ce pas, maman Richard?

La bonne femme était debout au milieu de la chambre et laissait tomber ses deux bras le long de son corps; elle était trop vieille, et la force lui manquait.

Roland regardait au loin par la fenêtre. Dans la matinée, le médecin avait ordonné une potion pour madame des Garennes, et Morin avait promis de l'apporter; Roland guettait l'arrivée de Morin.

— Ah! ah! reprit la châtelaine, dont les lèvres blêmes eurent tout à coup un sourire, ils nous détesteraient moins si nous étions plus pauvres! C'est la jalousie qui les tient au cœur. Je veux les faire mourir de dépit par mon luxe et mes fastueuses dépenses! Qui donc m'a dit, ajouta-t-elle en passant la main sur son front et en cherchant son idée rebelle avec cette fatigue des fiévreux,qui donc m'a dit que l'homme d'Amérique nous apportait des millions?

— Le voilà! le voilà! s'écria Roland.

Morin se montrait au bout du sentier qui conduisait au village de Trèves. En même temps, la petite Toinette rentrait de l'autre côte de la maison, tout échauffée de sa course, et tenant au bras un panier de provisions.

— C'est Pierre Tassel qui m'a donné cela, dit-elle

avant d'avoir même passé le seuil. Pierre Tassel se souvient de ce que M. Roland a fait pour lui, ouidà! Et tant qu'il y aura du pain chez lui, qu'il a dit, M. Roland ne manquera de rien.

Elle avait déposé son panier sur la table pour aller vers maman Richard, toujours immobile et comme stupéfiée.

— Cela va-t-il mieux, ce soir, ma bonne dame? demanda-t-elle.

Maman Richard secoua la tête sans répondre. Dans l'autre chambre, madame des Garennes ne parlait plus. Elle subissait la prostration qui suit l'accès. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front, et son souffle s'embarrassait dans sa gorge. Camille suivait d'un œil effrayé les progrès du mal.

— Vite, vite! cria Roland par la fenêtre, vite, père Morin, nous avons grand besoin de vous!

Maman Richard et Toinette, étaient maintenant au seuil de la seconde chambre écoutant le râle de la malade. Des Garennes profita du moment et se glissa sans bruit vers le panier aux provisions ; il le flaira, son sourire idiot devint sensuel et plein de gourmandise. Il le saisit comme une proie et disposa les vivres qu'il contenait sur la couverture de son lit avec symétrie. Jamais des Garennes n'avait contemplé plus joyeusement la table opulente de son château. Il eut un instant l'embarras du choix ; ses

doigts tremblants hésitèrent entre les pauvres provisions qui composaient l'offrande de Pierre Tassel. Mais bientôt il fit main basse, au hasard, et remplit sa bouche gloutonne avec une sorte de grognement voluptueux.

Morin tendit à Roland, par la fenêtre, la fiole qui contenait le remède; soit que le médicament fût administré à propos, soit que la crise fût arrivée à son terme, madame des Garennes devint plus calme et respira plus librement.

— Une lettre de huit sous! cria le facteur rural en donnant de son bâton contre la porte extérieure.

Madame des Garennes se dressa sur son séant.

— De Paris? dit-elle, cette lettre est de Paris. Qu'on me l'apporte à l'instant même!

« — A monsieur, monsieur Richard des Garennes, » épelait le facteur sur le seuil.

Des Garennes engloutissait sa dernière bouchée.

— Appelez le chef de correspondance, dit-il. Puis se reprenant aussitôt et avec humeur, il ajouta: j'ai des absences... je le sais bien... mais je ne suis pas si bas que ma femme.

— Donnez, donnez, dit Roland au facteur.

— Et l'argent? demanda celui-ci sans lâcher la lettre.

D'instinct, Roland fouilla dans sa poche. C'était encore là une absence, car il y avait bien longtemps que la poche de Roland était vide. Maman Richard

n'avait rien, Camille non plus; ce fut Morin qui paya les huit sous de la lettre.

— Eh bien! faisait la châtelaine d'un accent impérieux, ne m'a-t-on pas entendue?

— C'est que nous n'avons pas d'argent, ma mère, répliqua Camille.

La châtelaine tressaillit et sa pâleur revint plus livide. Elle regarda tour à tour Camille, maman Richard, Toinette et Morin, qui venait de mettre la main à sa poche. Sa figure changea. Vous l'eussiez reconnue à ce moment, car elle retrouva la force de dissimuler et redevint elle-même.

— Ah! fit-elle avec douceur, méritais-je donc de trouver de si bons amis dans ma détresse! merci Camille, mon pauvre ange, merci, Morin, excellent homme, merci, ma petite Toinette... Quant à vous, ma mère, je ne vous dis rien: vous êtes une sainte.

Roland entrait avec la lettre.

— Et toi, reprit la châtelaine en baissant les yeux, toi qui as pu croire que j'étais ton ennemie, merci, loyal enfant.

Elle fit comme si l'émotion l'eût accablée et se renversa, faible, sur son oreiller.

— J'espère que mon mari n'a pas souffert autant que moi, murmura-t-elle, afin de n'oublier personne.

— Je me porte bien, Dieu merci, Julie, dit le châtelain, qui montra sa tête chauve à la porte. J'ai bien soupé, je vais me coucher, bonne nuit.

Madame dés Garennes leva les yeux au ciel, ce qui ne l'empêcha point de voir que Roland tenait la lettre à la main.

— Donne, fit-elle tout bas.

Roland lui tendit le pli, que madame des Garennes ouvrit d'une main tremblante. Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire en son entier cette épître remarquable.

« Mon vieux Thomas, car te voilà Thomas, comme devant, et ce joli nom de des Garennes, mon pauvre lapin, te passera désormais sous le nez. Il n'y a pas grand mal à cela ; tu faisais un peu trop ta tête.

« Quant à la cousine, fais-lui mes compliments, elle était tout simplement insupportable. Moi, je ne t'en veux pas beaucoup, parce que je n'avais que mille écus chez toi et que j'ai bien mangé pour mille écus de tes dîners : aussi je prends la plume pour te donner avis de ce qui se passe en bon parent, fais-en ton profit, si tu peux.

« Le grand lama (Peter Bristol) a daigné accepter l'offre de des Jardins qui lui a loué le sien (son jardin). Je te mets les points sur les *i*, parce que tu n'es peut-être pas en train de comprendre la plaisanterie. Avec l'hôtel de des Jardins et son petit parc, le grand lama (Peter Bristol) a pris une manière de palais qui confine à la terrasse. Il y a là autant de logement qu'aux Tuileries, mais c'est à

peine suffisant pour la suite et les équipages de ce prince de la finance américaine.

« Petite mère mignonne (madame des Jardins), s'est mise en tête de lui passer au cou Trésor (Zélia des Jardins), et le père Positif (le cousin des Jardins) lui fait voir chaque matin, pour l'affriander, le fameux portrait du bâtard de Richard Cœur-de-Lion. Adroit ce gaillard-là, positif !

« Tu vois que je n'ai pas perdu le mot pour rire ; mais c'est que je n'ai pas fait le grand saut comme toi et que ma position devient de jour en jour meilleure. Pauvre vieux Thomas ! tu voudrais bien être à ma place. Patience et courage, mon bonhomme ! tu ne te relèveras jamais tout à fait, mais tu pourras vivoter un jour venant, si nos parents ne t'envoient pas au bagne.

« Au bagne, rien que cela. Ils prétendent que tu leur as frauduleusement soutiré leurs économies. L'ancienne Titine, surnommée madame Augusta, depuis qu'elle ne vend plus les pommes au tas, a tellement étrillé son époux que ce Massonneau aîné a déposé une plainte au parquet du procureur du roi. La tante Noton et Sophie des Baliveaux ont signé la plainte ; le substitut l'a recommandée. Du *Taillis* te *taille* cependant des croupières et ne perd point l'occasion de dire au palais qu'il jouit de trente-cinq bonnes mille livres de rentes au soleil. Du *Guéret*, *guéri* de son amour pour ta fille, ne

vaut *guère* mieux pour toi et te fait une *guerre* à mort. De l'Etang voudrait te noyer... mais je m'arrête ; ta position ne te permet pas de rire de mes bons mots.

« Voici maintenant l'objet sérieux de cette lettre. J'ai été admis à présenter mes hommages au grand lama (Peter Bristol), qui m'a paru un original et un assez bon diable. Je crois que si tu peux conserver quelque espoir, c'est uniquement sur lui que doit porter ton effort. Nos parents t'écorcheraient tout vif, voilà le fait certain. Tu les as humiliés et tu leur as pris leur argent ; il n'ont pas tout à fait tort. Mais le grand lama respire à des hauteurs inconcevables. Cet Américain a la tête au-dessus de la flèche du Panthéon ; nos petites rancunes, nos petites misères lui sont inconnues, et je crois que tu pourrais rentrer en grâce auprès de lui.

« Nous étions trois dans son salon : du Taillis, qui venait lui apporter une barrique de cidre, premier choix ; l'artiste, qui tâchait de placer quelques peintures sur verre, et ton serviteur, lequel avait des gaudrioles plein son sac. La conversation tomba sur toi et ta famille ; du Taillis, qui a son franc parler quand il ne craint pas les gens, déclara du premier coup que tu étais un coquin ; l'artiste trouva le mot trop doux : ce pauvre Pain-Sec, il n'avait que ses quarante mille francs, et que d'estampes il faut décalquer sur des vitres pour gagner quarante mille

francs! Moi, je te défendis, comme bien tu penses, je soutins *mordicus* que tu n'étais pas absolument délicat, mais qu'il y avait chez toi plutôt manque d'intelligence qu'autre chose. Le grand lama fut de mon avis.

« Le grand lama nous dit qu'il ne t'en voulait point, attendu que seize cent mille francs pour lui c'est comme une pièce de trente sous pour nous autres. Selon lui, tu as l'air assez bon enfant. Il a tout vu, ce grand lama, sans faire semblant de rien, il a vu maman Richard et parle d'elle avec une sorte de respect; il a remarqué Roland, qui est fort à son gré. Tu te souviens comme il plaida sa cause au conseil de famille? Malgré ses mœurs, il a remarqué Camille, et... daignez m'épargner le reste.

« Mais, chose singulière, c'est sans contredit la cousine qui l'a frappé le plus vivement; il dit que c'est une femme supérieure, fort belle et dont les manières ont une grande distinction. S'il s'y connaît, je n'en sais rien, mais voilà ce qu'il dit.

« En conséquence, si tu pouvais former une caravane de ta femme, de ta mère, de ta fille et de Roland, tomber chez lui à l'improviste et jouer une bonne scène de supplications attendrissantes, ma foi! je crois que tu obtiendrais quelque chose.

« Toute la famille est à ses genoux, et il n'aurait qu'à faire un signe pour apaiser les plus grandes colères.

« Sur ce, mon bonhomme, je te quitte pour descendre chez Vachette, où je sable le champagne ce soir avec Grassot, un prince russe et trois bons vivants des principaux théâtres de la capitale. J'improviserai cinq calembours que j'ai pris en note, et j'aurai un succès fou, comme d'habitude. Que veux-tu! vive la joie! moi, je n'achète pas des châteaux de quinze cent mille francs. Je la passe douce, c'est vrai, mais je ne dois rien à personne. Farceur! si tu pouvais en dire autant! Bien des hommages à ma cousine. Je suis, etc.

« R. DE LA LUZERNE. »

Madame des Garennes fut longtemps à lire cette lettre; ses yeux affaiblis brûlaient, et pourtant elle n'abandonna sa lecture qu'après avoir déchiffré le dernier mot. Peut-être n'eussiez-vous pas deviné en elle tant de sympathie pour le style béotien du gai la Luzerne. Quand elle eut achevé, ses deux bras se croisèrent sur sa couverture.

— Je me sens mieux, dit-elle, et je crois que je vais dormir. Ma respectable mère, je regrette bien l'embarras que je vous cause... allez vous reposer, mes amis.

— Ne faut-il point donner connaissance de cette lettre à mon fils? demanda maman Richard.

— Laissez-lui, pour cette nuit, la tranquillité de

son sommeil, répliqua la châtelaine avec sentiment.

Morin et Toinette se retirèrent les premiers.

— Prends le flambeau, petite, dit maman Richard à Camille.

Camille s'approcha pour obéir ; la châtelaine lui saisit la main et attendit ainsi, que Roland et la vieille femme eussent passé le seuil.

— Laisse la lumière, dit-elle à voix basse, j'en ai besoin.

Puis, attirant à elle la jeune fille, elle ajouta :

— Sitôt qu'ils seront endormis, reviens me voir.

Camille la regarda étonnée.

— Je n'ai plus le délire, dit madame des Garennes en souriant avec calme. Entends-moi bien ; il s'agit de sauver ton père.

— Camille ! appela maman Richard dans l'autre pièce.

La châtelaine lui mit un baiser au front et reprit en la regardant avec une attention singulière :

— Va, mon enfant, nous ne sommes pas encore tout à fait condamnés.

Camille se retira toute pensive. Elle avait un vague effroi dans le cœur. Madame des Garennes la suivit des yeux et rouvrit la lettre lentement.

— C'est vrai, pensa-t-elle. Je ne l'avais jamais si bien vue qu'aujourd'hui ; elle est très-belle, Camille.

Ses yeux se fixèrent dans le vide, et quelques rides vinrent à son front.

— Moi, reprit-elle, perdue déjà dans sa rêverie, ces quelques jours ont dû me changer autant que dix années. Il n'y a pas de miroir ici ; je ne puis pas mesurer la profondeur de ma chute.

Elle fit un geste de découragement.

— Moi aussi, poursuivit-elle sans savoir qu'elle parlait, j'étais belle... j'étais bien belle! On me le disait et je le voyais. A quoi cela m'a-t-il servi? Il y a pourtant des femmes qui savent fouler aux pieds le préjugé.

On eût surpris comme un sourire sur les lèvres décolorées de la châtelaine.

Nous avons besoin de dire ici que madame des Garennes s'était mariée jeune, vertueuse et apportant sa robe de fiancée sans tache. Depuis qu'elle était femme, pas un soupçon n'avait pu l'atteindre. Non-seulement elle n'avait commis aucune de ces fautes qui se rencontrent dans ce qu'on appelle le monde, mais encore jamais fantaisie, si légère qu'on la puisse supposer, n'avait troublé le calme plat de sa pensée. C'était la femme irréprochable, sûre d'elle-même. Et il fallait qu'elle fût bien éclatante, cette vertu de madame des Garennes, puisqu'après sa chute aucune voix ne s'était élevée contre elle. Où la médisance ne peut rien, la calomnie s'essaye d'ordinaire ; ici, la calomnie se taisait derrière la médisance muette.

Et pourtant, nous savons que madame des Ga-

rennes avait beaucoup d'ennemis. Nous savons que ses ennemis étaient de ceux qui voient à travers les fentes des portes et par les trous des serrures : ses ennemis étaient des amis intimes, des parents, des domestiques.

De pareils ennemis eussent trouvé peut-être un défaut à l'armure de Lucrèce ; ils ont des yeux de lynx, des yeux qui ne se ferment jamais. Nous pouvons donc affirmer que la vertu de madame des Garennes, éprouvée par ce long et minutieux espionnage, brillait aussi claire que le jour.

Eh bien, nous savons de pauvres vaincues, des cœurs malades et tourmentés, qui ne diraient point comme madame des Garennes : « Il y a des femmes qui savent fouler aux pieds le préjugé ! » Non, elles ne le diraient point ; quelques-unes de celles-là même que la médisance a pu mordre, parce qu'elles ont en elles-mêmes une lueur et qu'elles sont secourues par une foi.

Y a-t-il donc des femmes vertueuses dont l'honnêteté n'est point de bon aloi parce qu'elles ne connaissent pas Dieu ? Y a-t-il des cœurs qui n'ont pu tomber parce qu'ils étaient trop bas? Ou bien faut-il penser tout simplement que madame des Garennes faisait un mauvais rêve?...

Elle reprit la lettre, lourde et stupide comme le spirituel Richard qui l'avait écrite ; elle la relut d'un bout à l'autre, sans se faire grâce à elle-même

d'une seule sottise et commentant à loisir les passages les plus idiots.

Elle était assise sur son séant, la tête dans la lumière qui l'éclairait à revers pour tomber d'aplomb sur le papier ; on voyait un espoir vague encore, naître et grandir sur ce visage tout à l'heure si morne ; ces traits que la maladie avait fouillés, s'animaient au feu de je ne sais quelle audace ; on devinait qu'elle était prête à combattre de nouveau et qu'elle était plus forte que jamais.

Elle allait se redresser du fond même de sa misère, l'héroïne sans faiblesse, elle allait livrer sa dernière bataille, et peut-être qu'elle allait vaincre.

Point de passion, avons-nous dit : oh non ! point de ces passions qui agitent le cœur, mais les passions qui enivrent la tête, toutes, toutes ! l'envie, la haine vigoureuse et sans pardon, l'avarice insatiable, l'ambition effrénée, l'orgueil qui résume tout cela, et qui donne la force aux bras lassés des Titans de notre monde.

Je vous le dis, en parcourant ces lignes tracées par la main du plaisantin imbécile, elle était grande par la faiblesse de ses armes, par la vigueur de ses aspirations. Cette lettre était comme la massue que Samson se fit avec la mâchoire d'un âne.

Elle la relisait, elle l'étudiait, elle la savait par cœur ; et toujours elle s'arrêtait au paragraphe où la Luzerne disait à sa manière l'impression que

Peter Bristol avait gardée des habitants du château. Elle pesait tout, aussi bien ce qui concernait des Garennes, maman Richard, Roland et Camille, que ce qui la regardait elle-même.

Au bout de trois quarts d'heure, la porte de la chambre d'entrée s'ouvrit, et Camille, un peu pâle, s'introduisit avec précaution. A sa vue, la châtelaine eut un sourire tôt réprimé.

— Viens ici, enfant, dit-elle, et ne perdons pas de temps. Je pense que tu m'aimes, mais je pense que tu me préfères ton père. Tu as raison : c'est au nom de ton père que je te parle. Voici une lettre qui me donne un moyen de lui rendre tout ce qu'il a perdu.

— Tout ce qu'il a perdu ! répéta Camille en ouvrant de grands yeux.

— Pour cela, continua madame des Garennes, il faut que ton père et toi, Roland et notre grand'-mère, nous partions tous demain pour Paris.

— Il faut de l'argent pour aller à Paris, objecta la jeune fille avec mélancolie.

— Cela dépend de toi, Camille.

— Que faut-il faire ?

La châtelaine la regarda un instant en face, puis elle plongea ses deux mains, qui tremblaient, dans les masses éparses de ses grands cheveux ; elle en retira une chaîne d'or qu'elle avait sans doute cachée au moment de la catastrophe.

— Quoi, madame! s'écria Camille en ce premier instant, vous aviez cela, et voilà quinze jours qu'on vit ici d'aumônes!

— Pense à ton père, interrompit la châtelaine et ne me juge pas.

Camille baissa les yeux en répétant tout bas :

— Que faire?

— Cette chaîne d'or vaut cinquante louis, dit madame des Garennes ; tu vas sortir par cette fenêtre et aller au bourg de Trèves, chez le vieux Mayer, notre ancien fermier. Il est juif, il a de l'argent, il te donnera trois ou quatre cents francs là-dessus.

— A cette heure de nuit? murmura la jeune fille tremblante.

— Je n'ai confiance qu'en toi ; songe à ton père.

Camille se dirigea vers la fenêtre.

— Attends! s'écria la châtelaine, tu ne remettras l'argent qu'à moi, à moi seule.

— Cependant, voulut objecter Camille, cet argent est à mon père.

La châtelaine, toute faible qu'elle était, sauta en bas de son lit, Camille la vit se traîner vers elle, chancelante et grande comme un fantôme.

— Madame! balbutia-t-elle épouvantée, ma mère...

Elle sentit sur son bras la main glacée de la malade.

— Rends-moi ma chaîne, s'écria madame des Ga-

rennes, rends-la-moi ! J'irai moi-même s'il le faut ! Enfant, enfant, tu ne sais pas quel malheur peut causer ta désobéissance !

— J'irai, madame, dit Camille en l'aidant à regagner son lit, et je ne remettrai l'argent qu'à vous.

— Je suis plus forte que je ne croyais, pensa la châtelaine quand la jeune fille se fut éloignée. La journée de demain pour faire la route. Dans vingt-quatre heures j'aurai joué ma dernière partie ! Ces Américains n'ont pas de préjugés !

XIX

LA DERNIÈRE RESSOURCE

C'était dans un salon de l'hôtel des Jardins. Peter Bristol avait accepté avec beaucoup de grâce et moyennant finance l'habitation du Nestor de la tribu Richard. Un bon feu brûlait dans la cheminée; Vauthier, qui était décidément établi en façon de majordome chez le riche banquier américain, dépouillait la correspondance au coin de la cheminée : correspondance privée, bien entendu, car les lettres de commerce arrivaient au grand hôtel, situé de l'autre côté de la terrasse.

— Dites donc, monsieur Vauthier, fit du Taillis en adoucissant sa basse- taille, je suis arrivé ici midi sonnant : heure militaire, et voilà qu'il est bientôt quatre heures.

Il avait tiré de son gousset une énorme montre en or, ronde comme un oignon.

— Je n'y puis rien, monsieur, répliqua Vauthier.

— Mon gros, dit l'artiste, qui brûlait ses pieds sur les chenets, nous venons ici tous les jours ennuyer cet excellent M. Peter Bristol, c'est bien le moins qu'il en prenne à sa guise.

Il avait maigri, l'artiste, et sa figure pointue exprimait une noire mélancolie ; il portait le deuil de ses quarante mille francs.

— Cher monsieur Vauthier, demanda le substitut, vous pensez bien qu'il nous recevra, n'est-ce pas?

— Je ne pense rien, monsieur.

— Parbleu! substitut, s'écria le sage des Jardins, comment veux-tu que M. Vauthier sache cela? Nous voici bien à notre aise pour attendre M. Peter Bristol. Si nous ne le voyons pas aujourd'hui, nous reviendrons demain.

Il s'enfonça dans son fauteuil et ajouta, comme si l'empressement des autres Richard l'eût sérieusement scandalisé : Que diable!

Il étaient là, tous au grand complet : du Gueret, qui s'approchait le plus possible de Vauthier, afin de gagner ses bonnes grâces ; la Luzerne, encore un peu étourdi du souper Vachette ; la tante Noton, qui portait effrontément le cachemire des Indes, et qui tricotait dans un coin; madame des Jardins enfin et son aimable fille, qui avait un petit paquet

contenant des pantoufles en tapisserie. Trésor avait commencé ces pantoufles, dans le temps, pour la fête du cousin des Garennes ; mais les gens ruinés n'ont plus de fête, et Trésor avait achevé les pantoufles pour Peter Bristol.

— Que diable ! répéta Massonneau aîné, voilà huit jours que ma femme me dit tous les matins : Va voir M. Peter Bristol. Et j'y viens au saut du lit, j'y reste jusqu'au soir et je ne le vois jamais. Est-ce une raison pour se plaindre, que diable !

— Et pendant ce temps-là, que fait-elle donc, la cousine Augusta ? demanda Sophie des Baliveaux.

— Elle étudie les mathématiques, répondit l'ancien avoué, pour l'examen de notre garçon.

Vauthier fit une liasse des lettres qu'il venait de parcourir, les mit sous son bras et sortit.

— Il faut pourtant que je sois fixé, grommela du Taillis ; mes affaires ne peuvent pas aller toutes seules, là-bas, en Normandie. Ce M. Vauthier m'avait promis...

— Quoi donc ? demandèrent tous les Richard, qui dressèrent l'oreille à la fois.

— Et bien ! fit du Taillis en homme qui jette son bonnet par-dessus les moulins, jouons cartes sur table une fois en notre vie !

— Mais rien qu'une fois ! interrompit la Luzerne qui n'avait encore édité aucun mot spirituel.

— Nous savons tous, très-bien, poursuivit le nour-

risseur, ce qui se passe là-bas, en Anjou. Madame des Garennes est très-malade, et des Garennes est tombé en enfance : ces gens-là n'existent plus. Reste leur maison, qui vaut ce qu'elle vaut, mais enfin qui vaut quelque chose.

— Le château n'était pas payé, fit observer des Jardins : malheureusement positif !

— Et tous les jours, ajouta le petit veuf, qui tremblait encore en songeant comme ses cinq cent mille francs l'avaient échappé belle, tous les jours on découvre de nouveaux créanciers.

— Si la famille avait un peu de cœur, dit l'artiste entre parenthèse, elle ferait la part de ma position intéressante.

— Toutes nos positions sont intéressantes ! s'écria du Taillis.

— Tu lui diras, en lui remettant ces pantoufles, soufflait petite mère mignonne à Trésor : Monsieur, je n'ose vous parler, tant je suis émue...

— Et je ferai semblant de trembler ? interrompit Trésor.

— Et tu baisseras les yeux, mon amour. Et tu diras : Ce n'était pas un travail, c'était un bonheur.

— Oui, pour lui répondre quand il m'aura remerciée ?

— Et puis, continua madame des Jardins, tu relèveras les yeux sur lui et tu le regarderas comme je t'ai appris.

— Comme cela? fit Trésor, dont la prunelle s'allongeait derrière ses long cils à demi-fermés.

Petite mère mignonne ne put s'empêcher de l'embrasser, tant c'était bien cela !

— Pas longtemps, reprit-elle cependant ; tu deviendras toute rouge et tu t'élanceras vers moi pour cacher ta tête dans mon sein.

— La position de chacun de nous est intéressante, continuait du Taillis, à proportion du chiffre de sa créance : c'est clair : l'artiste est prié de ne pas nous rompre les oreilles.

— Il vous reste quelque chose au moins, voulut dire le malheureux Pain-sec.

— La paix ! la paix ! fit-on de toutes parts.

Et des Jardins ajouta :

— Fatigant, ce bonhomme-là !

Du Taillis poursuivait :

— L'actif de la maison peut aller, si mes renseignements sont exacts, à quinze ou seize cent mille francs.

— Tout au plus.

— Ces millions dont on parlait, c'était de la fantasmagorie.

— De la poudre aux yeux !

— Ah ! le coquin ! le coquin ! nous en a-t-il donné à garder !

— En présence de cet actif, continuait le nourris-

seur, il y a la créance Peter Bristol qui l'absorbe déjà tout entier.

— Minute ! s'écria Massonneau aîné, ma femme ne l'entend pas comme cela !

— Il y a en outre nos créances à nous et celles des tiers, qui vont bien à seize cent mille francs aussi. La liquidation et les frais de procédure diminueront la masse d'autant. La seul chance de salut que nous ayons, c'est Peter Bristol lui-même.

— Positif, fit des Jardins. Mais pas nouveau.

— Il faut que Peter Bristol prenne la maison des Garennes. Mais Peter Bristol ne s'amusera pas à laisser de côté ses comptoirs d'outre-mer pour une affaire qui est pour lui un morceau de pain. Il faudra un gérant à cette nouvelle maison, et M. Vauthier m'avait promis...

— Mon pauvre du Taillis, interrompit le petit veuf en ricanant, je crois que tu t'abuses, si tu nourris cet espoir-là.

— Pas de doute, ajouta des Jardins. Je sais ce que je sais.

— C'était précisément pour cela, s'écria le candide Massonneau, que ma femme m'avait dit de chauffer Peter Bristol.

Il était évident que tous les Richard avaient eu la même idée : changer le désastre en un coup de fortune et s'approprier comme une épave les débris du naufrage de leur cousin des Garennes. Pour cela, du

Taillis avait donné du cidre en quantité, des pommes d'hiver et plusieurs jambons modèles. Du Taillis faisait un élève pour le concours du bœuf gras, Du Taillis était tout prêt à sacrifier son élève, afin de servir sur la table de Peter Bristol un filet comme on n'en rôtit jamais. Il l'avait déclaré à M. Vauthier avec sa franchise ordinaire, et comptait là-dessus.

Pour le même objet, des Jardins avait cédé son hôtel. Les autres, y compris Massonneau aîné, avaient fait ce qu'ils avaient pu.

Le gai la Luzerne lui-même bourrait ses poches debillets de spectacle et sa mémoire de vieux calembours afin de se rendre agréable.

Une fois que cette révélation fut tombée comme une pomme de discorde au milieu des Richard, ils se regardèrent avec des yeux farouches, et chacun d'eux chercha de nouvelles armes pour tuer ses compétiteurs.

La venue de Peter Bristol n'en fut désirée qu'avec plus d'impatience ; on appelait le moment décisif de la bataille, et tous, depuis des Jardins jusqu'à Massonneau, voulaient en finir aujourd'hui.

Cinq heures sonnaient à la belle pendule du salon ; M. Vauthier rentra et dit :

— Messieurs, Peter Bristol m'a chargé de vous annoncer qu'il ne vous recevrait pas ce soir.

— Saqueurbleure ! s'écria du Taillis en colère.

Vauthier le regarda. L'effort que fit le nourris-

seur pour se calmer rendit son visage pourpre.

— Veuillez excuser notre cousin, dit perfidement le petit veuf.

— Et surtout, ajouta des Jardins, ne nous rendez pas complices... Entendu!

Les doigts de du Taillis se crispèrent. S'il les eût tenus dans un coin, des Jardins et du Guéret eussent été deux Richard étranglés.

— Cher monsieur Vauthier, balbutia-t-il, on me connaît ici, j'ai mon franc parler. Saqueurbleure! voulais-je dire tout bonnement : est-ce que ce digne M. Peter Bristol serait indisposé?

— Pas le moins du monde, répliqua Vauthier, il se porte à merveille.

Le sourire unanime de la tribu Richard accueillit cette impertinence. Chacun se leva, Pain-Sec, le cœur bien gros; la Luzerne, l'estomac bien lourd. Massonneau, dont la candeur exprimait toujours la pensée commune, dit en prenant son chapeau :

— Je reviendrai demain à la première heure. Puis il ajouta : Offrez, je vous prie, à M. Peter Bristol les compliments de ma femme.

Trésor dut remettre ses pantoufles dans sa poche. La famille des Jardins prit la tête du cortége, et le défilé commença.

— Messieurs, s'écria la Luzerne dans l'escalier, savez-vous quel est l'endroit où il y a plus d'épiciers qu'à Paris?

Chacun s'éloigna de lui comme s'il avait eu la peste. Dieu sait qu'on n'était point en humeur de plaisanter. La Luzerne saisit, bon gré mal gré, le bras du doux Massonneau, et lui lâcha dans l'oreille, à bout portant son calembour séculaire :

— C'est dans un champ où l'on vient de faire la moisson, dit-il.

— Dans un champ? répéta Massonneau, des épiciers !

— Des épis sciés.

— Ah ! bien ! bien! J'ai vu ça sur une enseigne de café, auprès du Cirque-Olympique.

— C'est vrai, dit la Luzerne, mais le café n'y est plus, on l'a démoli : le calembour rentre dans la circulation.

Un cri se fit entendre sous le vestibule, et les Richard s'élancèrent tous à la fois vers la porte cochère ouverte.

— Impossible! disait des Jardins, impossible, que diable !

— J'ai de bons yeux, ripostait le petit veuf, j'ai reconnu maman Richard dans la voiture...

— Et Camille, qui allait à reculons, ajouta du Taillis.

— Et Roland, qui était sur le siége à côté du cocher, affirma l'artiste.

Les autres répétaient :

— Vous avez rêvé, ce n'est pas possible!

Ce rêve, cette vision, qui mettait en si grand émoi la tribu, s'était présenté sous l'espèce d'un fiacre très-chargé, qui remontait au trot pénible de ses deux rosses la rue de la Chaussée-d'Antin. On le voyait encore, mais seulement par derrière, et la discussion s'établit sur la question de savoir si le jeune homme assis auprès du cocher était oui ou non, Roland Richard.

La Luzerne avait justement une revanche à prendre à son calembour manqué.

— Mes bons parents, dit-il d'un air patelin, je n'avais que mille écus dans la maison des Garennes. Ce n'était pas assez pour prétendre à la gérance... et puis, je suis un bon vivant, vous savez. Ce fiacre apporte, en effet, toute la famille de notre pauvre cousin, qui vient faire aussi sa visite au grand lama Peter Bristol.

Les Richard se regardèrent tout penauds, tandis que le gai la Luzerne s'esquivait, et Massonneau fit signe à l'omnibus, en se disant :

— Je vais aller le dire à ma femme !

Dans cette manière de palais, que les Richard appelaient le grand-hôtel, et où le fameux banquier de Boston faisait sa résidence, il n'y avait qu'une seule chambre meublée avec simplicité : c'était la sienne. Le reste de l'hôtel était occupé par sa suite ; il s'était donné, dès son arrivée, des équipages de prince, et le haut commerce parisien entrait en

émoi, parce qu'on disait que, décidément, Peter Bristol allait établir une maison à Paris.

On peut affirmer pourtant que Peter Bristol ne s'était pas beaucoup occupé d'affaires durant son séjour dans la capitale. Ces énormes entreprises transatlantiques, dont il était l'âme, n'avaient point en lui, auprès de nos financiers, un avocat fort éloquent ; il n'avait rendu de visite à personne, et, qui pis est, il avait fermé sa porte aux grands vassaux de la féodalité commerciale.

C'était un homme fort bizarre, sauvage par caractère, comme on pouvait bien le voir, et surtout paresseux à l'excès. Il avait pris plaisir, depuis ces quelques semaines, à se perdre dans les détails ; il s'était occupé de la faillite des Garennes, comme si la faillite des Garennes n'eût point été pour lui, en définitive, une pure et simple bagatelle. Le pourquoi de ceci était une énigme.

Il y avait autour de Peter Bristol des gens intéressés à deviner ses moindres secrets. Les Richard, qui faisaient le pied de grue dans son antichambre avec une si belle patience, avaient cru entrevoir je ne sais quel mystère. La lettre de la Luzerne, si stupide qu'elle ait pu paraître au lecteur, pourrait nous mettre sur la voie.

Dans les rares occasions où la tribu Richard était admise à présenter ses hommages au grand lama, le grand lama ramenait toujours la conversation

sur la famille des Garennes. Pourquoi s'occuper de ces gens désormais ruinés sans ressources? Peter Bristol ne les avait vus qu'une fois, et l'accueil reçu par lui au château des Garennes n'était pas fait pour lui laisser de bien agréables souvenirs. Et cependant il y revenait sans cesse, avec une persistance qui réellement tenait de la manie.

Chaque fois que les Richard voulaient mettre l'intérêt commun sur le tapis, Peter Bristol trouvait quelque transition pour arriver à la famille du failli. Chose plus étrange encore, il parlait de cette famille à Vauthier, qui ne la connaissait même pas. Enfin, par deux fois il avait fait le voyage de Touraine pour aller revoir le château abandonné.

La Luzerne était, sans comparaison, le plus étourdi des Richard ; aucun autre Richard n'aurait osé en dire si long que la Luzerne en avait dit dans sa lettre ; mais le diable n'y perdait rien, et la tribu, après avoir cherché pendant quinze jours le mot de l'énigme, décréta à l'unanimité que le grand lama était épris de Camille ou de madame des Garennes.

Peut-être de toutes les deux, car la tribu Richard regardait l'Amérique septentrionale comme un pays perdu où toutes les excentricités ont droit de bourgeoisie.

Peter Bristol parlait aussi souvent de madame des Garennes que de Camille. Les Richard, observateurs, trouvaient même que Peter Bristol s'occupait

de madame des Garennes avec plus de complaisance. Cet homme étrange avait sans doute été frappé de la vaillance déployée par la châtelaine dans sa lutte suprême. Et c'est toujours, on le sait bien, par quelque côté baroque que se montre vulnérable, le cœur de ces originaux d'Américains.

M. Vauthier, et ceci est plus grave, était assez de l'avis des Richard.

C'était dans la chambre de Peter Bristol; il y avait une heure à peu près que les Richard étaient partis; le banquier de Boston, en robe de chambre et les pieds au feu, fumait silencieusement sa grande pipe. Derrière son fauteuil, Vendredi se tenait debout. L'air de Paris avait été favorable à ce bon serviteur; il était gros, il était gras, sa peau noire luisait; il portait ses bras croisés sur sa vaste bedaine, comme ce nègre qui est sur l'enseigne d'un marchand de pendules, au boulevard Saint-Denis.

Auprès de Peter Bristol, sur un guéridon, il y avait quelques feuilles volantes de papier réglé comme sont les pages d'un livre de commerce.

— N'ai-je pas entendu une voiture entrer dans la cour? demanda Peter Bristol en dressant l'oreille tout à coup.

Le nègre se dirigea vers la fenêtre et mit son œil au carreau.

— C'est M. Robinson qui rentre, dit-il.

Peter Bristol reprit son immobilité, mais de temps en temps son œil inquiet et impatient se tournait vers la porte.

— Il tarde bien, murmura-t-il au bout d'une minute.

— Faut-il l'aller chercher? demanda Vendredi.

Peter Bristol ne savait pas même s'il avait parlé. En ce moment, la porte s'ouvrit et Vauthier entra.

— Va souper, dit Peter Bristol à Vendredi, dont la face large s'épanouit à ces douces paroles.

Vauthier s'avança vers la cheminée. Peter Bristol lui fit signe de s'asseoir. Vauthier savait déjà par cœur, si l'on peut s'exprimer ainsi, les superficies de son maître. Il se doutait bien qu'on ne l'interrogerait point tout de suite, quelque bonne envie qu'on eût d'ailleurs de savoir. Peter Bristol prit, d'un geste indifférent et paresseux, les feuilles volantes qui étaient auprès de lui sur le guéridon.

— Vauthier, dit-il, vous avez mal commencé, mon garçon; j'espère que vous finirez bien. Ce que je connaissais de vous n'était pas brillant; j'avais, vous en conviendrez, le droit de vous éprouver. Je l'ai fait.

— Moi, je n'ai aucune espèce de droit, répliqua Vauthier rondement et sans humilité vaine. Que vous m'ayez éprouvé, c'est bien. Eprouvez-moi encore, si cela vous fait plaisir. Je vous suis dévoué

tout naturellement, et ceci, à défaut d'autre chose, me rend un parfait honnête homme jusqu'au moment où vous me direz : Va-t'en.

Peter Bristol eut un sourire.

— C'est calculé pour que je te garde toujours, dit-il d'un ton de franche affection. On dit qu'il y a plus de joie là-haut, dans le paradis, pour un pécheur converti que pour dix justes qui persévèrent. Je crois bien que nous ne nous séparerons plus, ami Vauthier. Mon Dieu, oui, poursuivit-il d'un accent tout à coup distrait et en froissant les papiers qu'il tenait à la main, tu as eu de bonnes sommes à manier. J'ai mis un contrôleur sur ta trace, il n'y a pas là un centime porté à faux. Et pourtant tu devais croire...

— Voler les pauvres gens à qui vous faites l'aumône ! interrompit Vauthier avec un peu de tristesse ; au temps même où j'étais un aventurier... tranchons le mot si vous voulez... un vaurien, je n'aurais pas été capable de cela !

— Je le crois. Ce n'est pas à dire que je sois content tout à fait.

— Vous trouvez que j'ai été trop loin ? demanda Vauthier.

— Au contraire.

— L'un dans l'autre, j'ai dépensé mille francs par jour.

— Qu'est-ce que cela dans ce grand Paris, où il y a tant de misères !

— Je dépenserai le double et le triple, si vous voulez, mon cher et digne maître, dit Vauthier en changeant de ton brusquement. Je sais bien que votre générosité est inépuisable; mais pourquoi vous mettez-vous l'esprit à la torture pour éloigner le sujet de conversation que vous voudriez voir sur le tapis?

Les sourcils de Peter Bristol se froncèrent, mais son sourire revint tout de suite, et il murmura bonnement:

— On ne peut pas feindre avec toi, Vauthier. Voyons, fais-moi ton rapport.

— Ils sont arrivés, dit le confident en rapprochant son fauteuil.

— Arrivés! répéta Peter Bristol sans dissimuler davantage l'intérêt qu'il prenait à cet événement, tu leur as donc envoyé de l'argent pour faire le voyage?

— Vous ne me l'aviez pas ordonné.

— C'est juste... mais alors?...

— Mon Dieu! certaines gens ont toujours une dernière ressource. Madame des Garennes a pu payer le voyage de toute la famille, et sa bourse n'est pas entièrement à sec.

— Ils étaient si misérables là-bas, chez la bonne

femme Richard ! dit Peter Bristol, qui, paraîtrait-il, avait été informé de tout.

— On garde un diamant, répliqua Vauthier, une bague, une chaîne d'or, quelque chose enfin, pour tenter une dernière campagne. Ils sont venus tout simplement sur la lettre de M. de la Luzerne.

Peter Bristol fit le geste de se frotter les mains ; mais il se retint et rendit à sa physionomie son expression de froideur.

— Nul n'est parfait, pensa Vauthier, qui l'observait. Il s'occupe d'elle. Le meilleur service que je puisse lui rendre, c'est de le guérir de cette maladie-là.

— Est-ce tout ce que tu as à me dire? demanda Peter Bristol.

Vauthier eut un vaniteux sourire.

— Ils sont arrivés, répondit-il, à quatre heures trente-cinq minutes par le convoi d'Orléans : voiture de seconde classe. Le mari et la femme, le jeune homme, mademoiselle Camille et la vieille mère Richard. Ils sont montés en fiacre à la gare et se sont fait descendre ici près, rue des Trois-Frères, à l'hôtel Saint-Georges. Une fois là, vous sentez bien qu'ils m'appartenaient.

— Comment? fit Peter Bristol.

— Sur les fonds que j'avais en caisse, sauf à compter plus tard avec les pauvres, je me suis ouvert un petit crédit que nous inscrirons sur nos livres avec

cette note : Fantaisies du Patron. On les a mis dans une chambre, qui grâce à nos dollars, est devenue une véritable lanterne. Ils sont là comme dans la volière où les oiseaux privés voltigent sous les regards de tous. Je puis vous dire chacune de leurs actions ; je puis vous répéter chacune de leurs paroles.

Un peu de rougeur était venu aux joues pâles de Peter Bristol.

— Qu'ont-ils fait? prononça-t-il pourtant tout bas et avec une sorte de honte, qu'ont-ils dit?

— M. des Garennes n'a pas l'air d'avoir parfaitement conscience de son malheur. Il est tombé dans une sorte d'enfance. Et cependant il y a encore quelque chose en lui, comme vous allez le voir. Tout de suite après l'arrivée, sa femme l'a pris à part et lui a dit : Nous avons une dernière planche de salut, Peter Bristol trouve notre fille jolie.

Le banquier tressaillit et baissa les yeux.

— Ah ! fit-il, madame des Garennes a dit cela ?

— Oui, elle a dit cela. Et comme le bonhomme ne comprenait pas, elle a mis les points sur les *i*, je vous assure.

— Je pense, interrompit encore Peter Bristol, qu'il s'agissait de mariage ?

Vauthier secoua la tête, puis il dit en voyant la pâleur croissante de son maître :

— Au fait, il s'agissait sans doute de mariage.

— Qu'a répondu M. des Garennes?

— Il a répondu tout clair et tout net, comme un brave homme qu'il a bien pu être autrefois : Je ne vendrai jamais ma fille.

Par un mouvement involontaire les deux mains de Peter Bristol s'appuyèrent contre sa poitrine.

— C'est bien, cela, dit-il comme malgré lui.

— N'est-ce pas que c'est bien ? fit Vauthier.

— D'un autre côté, se reprit le banquier en changeant de ton, puisque vous dites que cet homme est en enfance...

Vauthier se mordit la lèvre.

— Pendant cela, poursuivit-il, si vous aviez vu dans un coin de la chambre un pauvre groupe composé de la vieille mère Richard, du jeune Roland et de Camille, cette enfant charmante...

Peter Bristol fit un geste d'impatience.

— Ce sont ceux-là qui ont l'air d'être bons ! continuait Vauthier; ce sont ceux-là qui ne se doutent même pas, j'en suis sûr, qu'il y ait en ce monde des lâchetés et des infamies !

— Après cette réponse de son mari, demanda froidement Peter Bristol, qu'a fait madame des Garennes?

— Mais vous ne vous intéressez donc pas, ne put s'empêcher de dire Vauthier, à cette pauvre belle jeune fille?

— Elle est très-belle, en effet, répliqua le ban-

quier, je m'intéresse à elle plus que tu ne crois peut-être.

Vauthier regarda son patron avec une sorte d'effroi.

— Diable ! diable ! pensa-t-il, il n'y a pas bien longtemps que je le connais, cet homme-là. S'il faisait dix mille francs d'aumônes par semaines pour racheter vingt mille francs de péchés !

— Je t'ai fait une question, dit Peter Bristol sèchement.

— Je suis en mesure d'y répondre, madame des Garennes a tourné le dos à son mari et n'a pas ajouté une parole. Elle a sonné pour demander une voiture et s'est fait conduire rue Pigale, où demeure son ancienne femme de chambre, Justine.

— Tu l'as suivie?

— Comme de raison. Je vais vous rapporter ce qui s'est passé, en vous laissant le soin d'en déduire les conséquences. Madame des Garennes est fort changée depuis sa maladie, et son costume de voyage n'était pas fait pour lui rendre les charmes qu'elle a perdus. En entrant chez Justine, elle lui a dit : Ma petite, je ne viens point vous reprendre les effets que vous m'avez volés.

Justine a eu peur, car son ancienne maîtresse touchait juste.

— Rassurez-vous, a repris madame des Ga-

rennes, la maison était au pillage ; vous avez fait votre main ; mon Dieu ! mon enfant, je ne vois pas de mal à cela. Il me reste cinq louis, c'est toute ma fortune. Je vais vous les donner si vous voulez me rendre un service.

— Quel service ? a demandé la soubrette avec son aplomb reconquis.

Madame des Garennes a répondu presque timidement :

— Me prêter une de mes robes, s'il vous en reste que vous n'ayez point fait mettre à votre taille ; me prêter un de mes châles, une paire de pendants d'oreilles et tout ce qu'il faut pour m'habiller ce soir ; me coiffer comme vous faisiez autrefois, ma petite Justine : me faire belle enfin, encore une fois, quand ce devrait être la dernière.

La respiration de Peter Bristol s'embarrassa.

— Après ? dit-il en voyant que Vauthier se taisait.

— C'est tout, répliqua celui-ci.

— Mais pourquoi cette étrange fantaisie de toilette ?

— Je pense que vous le saurez ce soir.

— Tu crois qu'elle veut venir ? dit Peter Bristol, dont l'émotion était visible.

— Je vous ai annoncé le fait brut, répondit Vauthier, sans me charger d'en déduire les conséquences. Une chose que j'avais oublié de vous dire,

c'est que le reste de la famille, Roland, Camille, madame Richard, la mère, peut-être M. des Garennes lui-même, viendront ce soir tenter un effort auprès de vous.

Peter Bristol réfléchissait.

Il faudra faire entrer madame des Garennes dans le grand salon, dit-il, allumer les lustres et les candélabres.

— Et les autres ? demanda Vauthier.

Peter Bristol réfléchit encore.

— Il faudra introduire ici le jeune Roland et mamoiselle Camille. La vieille femme, et M. des Garennes, s'il vient, attendront.

XX

A PARIS

Les des Garennes occupaient à l'hôtel Saint-Georges un logement situé au troisième étage. C'était une pièce assez vaste, contenant deux lits en bois peint, six siéges dont la tapisserie montrait la corde, et une commode aux tiroirs rebelles. C'était aussi loin peut-être de l'indigence rustique qui régnait chez maman Richard que du luxe étalé jadis au château des Garennes ; mais s'il est un lieu où l'on puisse regretter la pauvreté même, c'est une chambre d'hôtel.

Là, tout est froid, tout sent l'exil et l'abandon. Si les meubles sont riches, si les murailles sont vêtues de somptueuses tentures, si le pied y foule la laine molle et brillante des tapis, l'effet est

encore le même : derrière ce faste banal, il y a quelque chose qui repousse ; ces objets, pour être beaux, ne sont point amis, ils parlent d'absence ; vous ne trouvez là, jamais, ce bon aspect du logis de famille, et ces pénates inconnus n'ont point pour vous de sourire.

Fi de ces velours de louage ! fi de ces dorures à volonté qui ont brillé pour un autre hier, qui pour un autre brilleront demain ! Jamais vous n'entendez de pas aimés dans ces longs corridors ; vous êtes tout seul au milieu de cette foule, et votre cœur froissé se replie sur lui-même.

Quand vous êtes entré, il n'y avait point de cendres au foyer ; la pendule arrêtée dormait, et cette émanation du vide, odeur impossible à définir, a offensé vos narines. C'est triste si l'on est heureux, c'est décourageant si l'on souffre. Je ne sais pas si l'on peut dire que ce soit bon pour s'y reposer, ne fût-ce qu'un jour. L'Anglais seul au monde y vit tout naturellement et s'y trouve mieux que chez lui.

M. Vauthier nous a dit très-exactement ce qui s'était passé dans la chambre occupée par les des Garennes, depuis leur arrivée à l'hôtel Saint-Georges. Ils étaient là dépaysés et désœuvrés. La châtelaine avait conservé sur la famille son pouvoir despotique, et l'on était parti d'Anjou sur son ordre, sans autre explication. Durant le trajet,

cependant, elle avait laissé voir que son but était d'essayer une démarche auprès de Peter Bristol. Elle avait attendu jusqu'au dernier moment pour faire à son mari cette ouverture relative à Camille, non point qu'elle en prévît le résultat négatif, jusqu'alors des Garennes ne lui avait jamais désobéi, mais parce que le mal qui la minait sourdement lui donnait de la paresse.

La réponse de des Garennes la jeta dans un étonnement profond. Depuis la catastrophe, en effet, des Garennes semblait moins que jamais capable de résistance. Sa vie, bornée à deux actes : dormir et manger, n'était plus qu'une sorte de végétation imbécile. La châtelaine crut d'abord avoir mal entendu, tant cette réponse honorable et ferme était en dehors de la vraisemblance ; mais elle n'insista point, elle avait deux cordes à son arc.

Elle sortit pour aller où nous savons. Des Garennes resta un instant debout à la place même où sa femme l'avait laissé ; sa tête était courbée sur sa poitrine ; il semblait écouter le pas pénible de la châtelaine, qui descendait lentement l'escalier. Et, à mesure que le pas s'éloignait, la respiration sortait plus libre des poumons du pauvre des Garennes. Vous eussiez dit qu'une invisible main soulevait le poids qui lui chargeait le cœur. Ainsi respire le captif qui perd de vue, un instant, son geôlier.

Peu à peu son front se redressa ; un éclair de

pensée brilla furtivement dans son regard ; il eut comme un sourire et se glissa vers le coin de la chambre où la vieille femme et les deux enfants étaient assis.

— Faites-moi une petite place, dit-il, je veux être avec vous.

Il s'assit sur le siége de Roland, entre maman Richard et Camille.

— Qu'on est bien là ! murmura-t-il.

Puis le nuage sembla redescendre sur son esprit, et il égara ses yeux mornes dans le vide. Les deux enfants le contemplaient avec un respect triste. Maman Richard lui avait pris la main, qu'elle caressait entre les siennes.

— Je sais bien ce qui le tient, le pauvre gars, dit-elle d'un ton de tendre compassion. Il veut manger.

— Non fit des Garennes, qui secoua la tête, je n'ai pas faim, aujourd'hui.

Camille, Roland et maman Richard échangèrent un coup d'œil.

— Oh ! oh !... commença la bonne femme.

Elle n'eut pas le temps de poursuivre, et resta bouche béante en voyant deux grosses larmes rouler sur les joues de des Garennes.

— Thomas, mon fils Thomas ! s'écria-t-elle.

Celui-ci cacha son visage entre ses mains.

— Je souhaite que Dieu lui pardonne, balbutia-t-il, c'est ma faute. Un honnête homme doit avoir

la force de faire le bien et de repousser le mal !

Il y avait six semaines qu'il n'avait prononcé une parole raisonnable. Les deux enfants et l'aïeule restaient muets de stupeur.

— Mère, poursuivit des Garennes en retirant sa main, je t'ai chassée de chez moi. Pourquoi m'aimes-tu encore ?

La bonne femme lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Ce n'est pas toi... voulut-elle dire.

— Je t'aimais bien pourtant, ma mère, interrompit des Garennes, dont les sanglots entrecoupaient la voix. Crois-moi, je t'aimais bien. Mais je t'ai chassée, il ne faut pas dire non. La faiblesse peut aller jusqu'au crime. En un même jour, j'ai laissé partir ma mère et j'ai renié mon frère. Le châtiment devait venir ; il est venu : que la volonté de Dieu soit faite !

Roland et Camille, les yeux humides, n'osaient prendre part à l'entretien.

— Tu l'aimais bien aussi, ton frère, mon pauvre Thomas, dit maman Richard. Quand il partit, autrefois, les autres l'insultèrent et le maudirent ; moi je n'avais rien à lui donner ; tu t'approchas de lui, en cachette, il est vrai car tu avais honte de ton bon cœur, et tu lui mis dans la main un billet de banque.

— C'est vrai ! c'est vrai ! s'écria des Garennes,

qui sourit parmi ses larmes, ils ont pu me prendre ma maison, mon château, ma fortune, mais je garde ce souvenir-là, qui est mon talisman contre le désespoir.

— Père, bon père! dit Camille en pressant sa main contre son cœur.

Roland tenait l'autre main et la baisait silencieusement. Maman Richard pensait, les deux enfants aussi : On avait empoisonné l'âme de cet homme!

Elle n'était plus là, madame des Garennes, que ce pauvre abusé avait appelée si longtemps sa providence, — l'incomparable Julie, — le mauvais génie de cette maison déchue : elle n'était plus là, mais personne ne formulait contre elle l'accusation méritée.

— Ah! que vous aviez raison, ma mère, reprit des Garennes, de me préférer mon frère Jean!

— Je t'aime mieux que lui, mon fils Thomas, répondit la vieille femme, maintenant que tu es le plus malheureux.

— Oui, malheureux, bien malheureux! répéta des Garennes d'un air sombre. Mais que je vous dise bien vite tout ce que j'ai là, continua-t-il en touchant sa poitrine, car je n'oserais peut-être plus parler quand elle sera de retour.

Il mit sa main sur la tête de Roland.

— Tu ne m'en veux donc pas toi, demanda-t-il, toi que j'avais condamné?

— J'ai toujours espéré en votre bon cœur, mon oncle, répondit Roland.

L'ex-châtelain eut un sourire amer.

— Ah! ah! mon bon cœur! dit-il, sans le coup qui m'a frappé, tu aurais été soldat, Roland : voilà ce que mon bon cœur eût fait pour toi. On avait mis à mon bon cœur une enveloppe de fer. Je le sentais parfois qui essayait de timides révoltes, mais il était si lâche, mon bon cœur! un mot suffisait pour le réduire au silence.

Il renversa sa tête sur le dos de son siége, et ses yeux se fermèrent à demi.

— Pourtant, reprit-il d'un accent rêveur et doux, tu dis vrai. Roland, si j'avais été seul, je crois que j'aurais fait deux heureux, car, bien souvent, je vous ai suivis de loin dans vos promenades au parc. Je vous voyais entrer chez ma mère, et je savais bien qu'elle était de votre parti. Je revenais au château tout pensif. Mais au château je la retrouvais. C'était un rêve d'ambition insensée, un mirage au travers duquel je voyais rouler un fleuve d'or!... Et maintenant, plus rien! Il a fallu la misère, pauvres enfants chéris, pour vous défendre contre moi!

— Eh bien! s'écria maman Richard, qui cligna de l'œil en regardant les deux jeunes gens, vive la misère, alors! Tu étais pauvre quand tu épousas ta première femme, mon fils Thomas, et je me souviens que la mélancolie n'avait que faire dans votre

petit ménage. Roland a de bons bras, sa femme ne mourra pas de faim. Voyons, voyons, qu'il y ait encore chez nous un jour de fête! Donne-moi ta main, petite fille.

Roland et Camille tendirent leurs mains tremblantes, que la bonne femme réunit dans les siennes.

— Thomas, dit-elle, veux-tu bénir cette union-là? Mes deux enfants sont-ils deux fiancés?

Des Garennes allait répondre, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit brusquement. Tous ceux qui étaient là crurent rêver, car ils virent apparaître sur le seuil la châtelaine en grande toilette, toute brillante et fière comme au temps de sa splendeur. Elle avait aux lèvres un orgueilleux sourire.

— Nous achèverons ces fiançailles une autre fois, dit-elle d'un accent plein de sarcasme, ma voiture est en bas, et il est l'heure de nous rendre chez Peter Bristol, qui nous attend.

Personne n'osa faire d'objection.

Ce fut une chose singulière que l'arrivée de la famille des Garennes à la demeure de l'opulent banquier de Boston. La toilette élégante et toute fraîche de la châtelaine faisait ressortir le pauvre état où se trouvaient ses compagnons, Camille avait toujours en effet sa petite robe d'indienne et Roland sa veste de chasse. Maman Richard n'était ni plus ni moins coquette qu'autrefois, et des Garennes portait la veste de paysan et le chapeau de paille qu'il

avait pris, quelques semaines auparavant, pour se soustraire aux recherches de ses trop bons parents.

Les valets de Peter Bristol les virent descendre tous les cinq du même fiacre ; leur première idée fût que c'était une grande dame escortant une famille de protégés.

Puis, je ne sais pourquoi, la grande dame leur sembla tout à coup une folle échappée et ramenée par ses amis. Ils avaient des ordres, ils firent entrer la famille des Garennes. Les domestiques de Peter Bristol avaient d'ailleurs l'habitude d'ouvrir la porte à bien des malheureux tous les jours ; mais c'était la première fois qu'ils voyaient cette femme si brillamment parée à l'œil étrange et presque hagard. Il était impossible de ne point la remarquer, il y avait en elle je ne sais quoi de menaçant pour elle-même ou pour les autres.

Quand les des Garennes traversèrent le vestibule, Vauthier était en train de convoquer par exprès, pour ce soir même, tous les membres de la tribu Richard ; ainsi l'avait voulu son maître.

La châtelaine eut un tressaillement en reconnaissant l'homme qui avait frappé le premier coup au milieu de la fête ; des Garennes le reconnut aussi et baissa les yeux timidement.

— J'ai écrit à M. Peter Bristol, dit la châtelaine à voix basse, pour lui demander une audience.

— Peter Bristol, répondit Vauthier, qui s'inclina,

ne donne point d'audience, madame, du matin jusqu'au soir il reçoit ceux qui ont besoin de lui.

— Nous avons besoin de lui, balbutia la châtelaine.

— John ! dit Vauthier en s'adressant à un valet, conduisez ce jeune homme et cette jeune demoiselle chez le patron.

— Comment ! moi ? fit Roland pris à l'improviste.

— Moi ? répéta Camille étonnée.

— Veuillez suivre cet homme, continua Vauthier en leur montrant John.

Camille et Roland consultèrent du regard M. des Garennes.

— Allez, leur dit la châtelaine sèchement.

Les jeunes gens ne bougèrent pas.

— Allez, mes pauvres enfants, murmura des Garennes à son tour, notre sort est désormais entre les mains de Dieu.

Camille et Roland suivirent le domestique.

— Saunder, reprit Vauthier, introduisez madame et monsieur dans le salon d'attente.

Des Garennes et maman Richard suivirent aussitôt Saunder.

— Veuillez venir avec moi, madame, dit Vauthier, qui offrit galamment son bras à la châtelaine.

Un domestique les précédait et ouvrait à deux battants les portes devant eux. La dernière porte qui s'ouvrit laissa voir un splendide salon tout

éblouissant de lumières, un salon trois fois plus beau certainement que le fameux salon Louis XV du château des Garennes. Vauthier conduisit la châtelaine jusqu'au divan, l'y fit asseoir, s'inclina profondément et sortit.

A ce moment même Peter Bristol recevait Camille et Roland dans sa chambre ; là, ce n'était certes pas la magnificence qui pouvait imposer. Nous avons dit déjà que la chambre de Peter Bristol faisait tache au milieu des magnificences de ce somptueux hôtel ; et pourtant les deux enfants arrivaient là bien tremblants : Roland presque autant que Camille.

Il y avait réellement chez ce Peter Bristol quelque chose qui inspirait le respect et la crainte. Ce n'était pas sans raison que la gaîté-Richard, rachetant par derrière les respects exagérés qu'on prodiguait en face au banquier américain, l'avait surnommé grand lama.

Souvenons-nous encore que la petite Toinette n'avait pu comparer cet homme qu'aux types merveilleux qu'elle avait admirés dans les livres de chevalerie.

Il était assis à l'angle de la cheminée ; sa barbe soyeuse tombait à longs flots sur l'étoffe sombre de sa robe ; il avait la tête nue, et ses cheveux ras laissaient jouer la lumière sur les contours purs et fiers de son front.

Camille et Roland restaient auprès de la porte ; Peter Bristol leur fit signe d'approcher, ils obéirent. Peter Bristol leur montra deux siéges placés en face de lui, l'un à côté de l'autre, et leur dit de s'asseoir; ils obéirent encore.

Peter Bristol se renversa sur le dos de son fauteuil et mit sa main étendue au-devant de ses paupières pour les considérer mieux. Cela dura un peu de temps, et l'embarras des deux pauvres enfants était au comble.

— Y a-t-il longtemps que vous vous aimez? demanda enfin Peter Bristol.

Camille devint rouge comme une cerise, et Roland fronça le sourcil. Peter Bristol croisa ses jambes l'une sur l'autre et laissa retomber sa main.

— Jeune homme, reprit-il, vous auriez dû me venir voir plus tôt. Nous avions échangé quelques paroles là-bas, dans le parc : pendant huit jours, au moins, j'ai attendu votre visite.

— L'idée de m'adresser à vous m'est venue, monsieur, répondit Roland ; mais nous étions si bas tombés ! J'ai manqué de courage.

Peter Bristol se mit à sourire.

— La jeune fille, je ne dis pas, dit-il, c'était une héritière ; mais vous, jeune homme, puisque vous n'aviez rien, qu'avez-vous donc perdu ?

Roland se mordit la lèvre.

— Est-ce que vous aviez compté sur la dot? reprit Peter Bristol presque durement.

— Monsieur ! s'écria Roland, qui pâlit.

— Modérez-vous, interrompit l'Américain, je ne vous veux point de mal, mais je n'ai nulle raison bien positive de m'intéresser à vous, et je ne tolérerais pas un manque de convenance.

— Monsieur, je vous demande pardon,dit Roland d'une voix affermie, car il faisait appel à tout son courage, je venais vers vous en suppliant. On m'avait rapporté que dans le conseil de famille vous aviez témoigné à mon égard un intérêt bien généreux et dont je vous rends grâce. L'objet de notre visite...

Peter Bristol bâilla et fit un geste de la main, qui cloua la parole aux lèvres de Roland. Camille n'espérait déjà plus.

— Laissons là l'objet de votre visite,dit l'Américain avec fatigue. Ma jolie demoiselle, eussiez-vous consenti à épouser M. Richard du Guéret, votre cousin?

— Monsieur... balbutia Camille.

— J'entends, poursuivit l'Américain, si votre père vous avait dit : je le veux?

— C'eût été la première fois que j'aurais désobéi à mon père, monsieur.

— Mais lui auriez-vous désobéi ?

Camille hésita.

— Non, n'est-ce pas? vous auriez bien pleuré,

mais en définitive... Savez-vous, que cette faillite est un événement fort heureux pour vous? cela rapproche bien les distances. Je voudrais gager que M. des Garennes ne s'oppose plus à votre union. Ai-je deviné ?

— Mon oncle a donné son consentement ce soir, dit Roland.

— Vraiment ! c'est si avancé que cela? On aura dû profiter de l'instant où madame des Garennes faisait sa toilette. Mais n'y a-t-il point un dernier obstacle à lever? Vous êtes soldat, jeune homme, il vous faudra bientôt partir.

En vérité, l'Américain disait cela d'un air content et presque triomphant : ce fut Camille qui lui répondit :

— Cet obstacle n'existe plus, monsieur, dit-elle, Roland ne partira pas.

— Je devine, s'écria vivement Peter Bristol. M. Roland vient me redemander les deux mille francs qu'il m'a confiés.

Roland était bien peu de chose auprès de ce Crésus d'outre-mer, et pourtant Roland eut un dédaigneux sourire.

— Non, monsieur, non, fit-il sans colère cette fois, je ne viens point vous réclamer les deux mille francs que je vous ai confiés. Ceci est le pain de mon père. Mais Dieu est bon et Camille a dit vrai, je ne partirai pas.

— Comment ferez-vous ?

— Cela vous intéresse-t-il donc beaucoup ? demanda Roland.

— Ma jolie demoiselle, dit Peter Bristol, ayez la complaisance de m'expliquer cette égnime. Je m'adresse à vous, parce que votre cousin oublie trop souvent dans quelle situation nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre. Vous êtes femme, vous, et vous saurez vous plier à la nécessité.

Camille était femme, en effet, car elle eut un sourire.

— Mon Dieu, dit-elle doucement, il suffisait que vous eussiez fantaisie de savoir. Nous avions un voisin qui se nommait Pierre Tassel et qui était l'unique appui de sa mère. Roland et Pierre Tassel sont du même âge, ils ont tiré ensemble à la conscription. Vous ne savez peut-être pas comment cela se fait chez nous, monsieur ; il me suffira de vous dire que Roland choisit un jour volontairement le numéro qui devait faire de Pierre Tassel un soldat...

— Peste ! s'écria Peter Bristol : c'était là une générosité tout à fait romanesque !

— Elle était bien placée, reprit Camille, et le peu de bien que nous avons pu faire autrefois, monsieur, nous a été rendu au centuple depuis notre malheur. Pierre Tassel a découvert notre retraite, il est venu avec sa pauvre vieille mère et sa fiancée nous faire

ses adieux en partant pour rejoindre le régiment où il reprend sa place.

— Allons, allons ! dit Peter Bristol, qui faisait un effort pour garder sa sceptique froideur, ce Pierre Tassel est un garçon fort honorable. Je souhaite que sa vieille mère ne meure point de faim en son absence. Quant à sa fiancée...

— Monsieur, interrompit Camille d'une voix émue, le généreux caprice d'un homme très-riche a mis la fiancée de Pierre Tassel à même de donner du pain à la vieille mère du conscrit. Ne vous souvenez-vous plus d'avoir jeté un jour vingt guinées sur une table de l'auberge du Cheval-Blanc !

— Ma foi non, dit Peter Bristol en se levant, je ne m'en souviens plus.

Il fit un tour de chambre et revint se placer devant les deux jeunes gens.

— Alors c'est une chose entendue? dit-il, vous allez vous marier, pauvres comme Job : rien dans le présent, rien dans l'avenir ? Vous allez mettre au monde des enfants, malheureuses créatures, qui n'auront ni éducation, ni bien-être...

Il s'interrompit et ajouta brusquement :

— Monsieur Roland, venez me parler, je vous prie.

Camille se détourna pour que Roland ne vît point qu'elle avait des larmes aux yeux. Roland se leva : l'Américain passa son bras sous le sien et l'entraîna

jusqu'à l'autre bout de la chambre. Il lui parla un instant à voix basse. Camille, dont le regard inquiet suivait avidement cette scène, vit son fiancé reculer et pâlir.

Peter Bristol continua de parler : Roland baissa la tête en silence.

— Voilà qui est bien, dit tout haut Peter Bristol.

— Il revint auprès de la cheminée, laissant Roland comme atterré.

— A notre tour, ma jolie demoiselle, reprit-il en s'asseyant à côté de Camille, il faut que nous causions tous les deux.

— Dans le premier moment, poursuivit-il en parlant tout haut, vous pourrez bien me maudire l'un et l'autre, car je dérange de très-doux projets, mais plus tard, vous verrez que l'on ne fait rien pour rien en ce monde. Et en définitive, je vous achète votre bonheur un bon prix !

Roland était tombé sur un siége et semblait frappé de la foudre. Peter Bristol se prit à parler tout bas à la jeune fille, qui fit comme son fiancé et perdit en un clin d'œil ses fraîches couleurs. Cela dura un peu plus longtemps pour Camille que pour Roland.

— Voilà qui est bien, dit encore l'Américain en achevant, c'est à vous maintenant de réfléchir. Je vous donne une heure. Vous me ferez savoir votre décision.

Ses lèvres effleurèrent la main froide de Camille, et il fit à Roland un signe de tête souriant, puis il sortit, les laissant seuls tous deux.

Ils avaient une heure pour réfléchir, et déjà l'aiguille avait fait la moitié du tour du cadran. Ils restaient là, chacun à sa place, muets et comme engourdis.

— Camille, demanda enfin Roland d'une voix altérée, que t'a dit cet homme pour te rendre si triste ?

— Et toi, Roland ? repartit la jeune fille, qu'a-t-il pu te dire pour te décourager ainsi ?

Roland essaya de se mettre sur ses jambes, et il chancela prêt à tomber à la renverse ; il traversa la chambre en s'appuyant aux meubles et vint jusqu'à sa fiancée, qui lui tendit ses deux mains en pleurant.

— Camille, ma pauvre Camille, murmura-t-il, nous sommes bien malheureux.

— Oui, bien malheureux ! répéta la jeune fille.

Roland s'affaissa sur le siége que Peter Bristol venait de quitter, et attira la jeune fille contre son cœur.

— Il te demande ta main, n'est-ce pas ? balbutia-t-il.

— Oui, répliqua la pauvre Camille d'une voix étouffée : il ne demande pas, il exige !

— Oh ! cet homme est un démon ! s'écria Roland,

dont les poings se fermèrent convulsivement. Il a trouvé un lien pour m'enchaîner le cœur!

— La chaîne qu'il a trouvée pour toi, demanda Camille en levant ses beaux yeux vers le ciel, est-elle aussi forte que le lien qui me fait sa prisonnière?

— Mon père, qui est malheureux là-bas! fit Roland.

— Mon père, qui souffre ici sous mes yeux! dit Camille.

— Tout seul, reprit le jeune homme, dans ce pays qui n'est pas sa patrie, affaibli déjà et brisé par le chagrin, demandant à Dieu parfois de revoir son fils, dont il se souvient et qu'il aime!...

— Accablé par sa chute, disait de son côté la jeune fille, vieilli de vingt années en quelques semaines : entouré de parents qui sont des ennemis!

— Mais enfin que t'a-t-il dit, Camille?

— Il m'a dit qu'il rendrait la fortune à mon père. Et toi, que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit de renoncer à toi, Camille. Il m'a dit que, pour prix de ce sacrifice, il ferait de mon père un homme heureux et riche.

Ils pleuraient tous les deux, et leurs mains étaient unies.

— Que vas-tu répondre, Camille? demanda enfin Roland.

Un sanglot souleva sa poitrine. La jeune fille dit en se couvrant le visage de ses mains :

— Et toi, Roland, que vas-tu répondre?

XXI

OU L'ON PARLE MARIAGE

On ne saurait nier sans injustice l'influence que la robe de chambre a exercée sur la littérature contemporaine. Il faut être un homme de grand talent pour bien faire sa robe de chambre ; de très-habiles écrivains n'ont réussi qu'à moitié. Dans le nombre, nous en avons eu de très-belles, nous en avons eu de passables; quelques-unes ont porté jusqu'au sublime la hardiesse de leur originalité. De nos jours, Boileau aurait écrit en prose, ce qui lui eût permis de dire: Une robe de chambre sans défaut vaut seule un long poème.

Il y a aussi des peintures précieuses de pipes orientales, mais nous avons pris l'engagement avec nous-même de ne décrire ni la pipe ni la robe de

chambre de Peter Bristol. D'ailleurs ce ne serait pas ici le lieu, car madame des Garennes attend encore toute seule dans le magnifique salon du grand lama.

Il y avait longtemps qu'elle attendait. Un flux désordonné de pensées se mêlait dans sa tête, brûlante de fièvre. C'étaient des espoirs que nous ne saurions dire au lecteur, tout de suite et sans préparation, parce que le lecteur nous soupçonnerait de folie ; c'étaient des craintes soudaines qui n'avaient point de motifs.

Madame des Garennes avait un but ; sa démarche était fondée sur un calcul, il était dans sa nature même de ne rien donner au hasard, et ce qu'elle osait maintenant était le résultat d'un travail diplomatique. Mais les diplomates sont malades parfois comme les autres enfants d'Adam et sujets à perdre la tête. On a vu cela dans l'ordre politique.

Au premier moment, la châtelaine avait été fort aise de se trouver seule avec elle-même : il lui fallait le temps de se recorder et de mettre un peu d'ordre dans le système d'attaques et de parades préparé pour la lutte prochaine. Son regard fit le tour du salon, et ses yeux brillèrent aux reflets de toutes ces splendeurs.

— Cela serait à moi! murmura-t-elle; Cela et tant d'autres choses!

Elle alla prendre place sur un divan vis-à-vis

d'une grande glace et passa plusieurs minutes à étudier sa pose, comme une comédienne qui va faire son entrée. Les plis de sa robe furent drapés selon toutes les règles de l'art. Elle ôta et remit sa capote fleurie pour arrondir les boucles de ses beaux cheveux blonds. Elle était fière et se sentait pleine de courage en voyant l'animation inespérée de son teint, l'éclat étrange de ses yeux. Le salon était large et la glace éloignée ; si la châtelaine se fût regardée de très-près, peut-être n'eût-elle point eu tant de vaillance.

Elle était belle, ce soir; Justine avait réussi sa toilette ; mais, comme nous le disions naguère, il y avait sur ce visage je ne sais quoi de menaçant et de sinistre. De près, la châtelaine aurait vu les rides naissantes, creusées par la maladie. De près elle aurait vu le désespoir aux aguets prêt à poindre sous le sourire.

— Il tarde bien! pensa-t-elle quand la pendule marqua le premier quart d'heure écoulé.

Puis, tout à coup, une idée que vous eussiez pu lire sur son visage lui traversa l'esprit ; elle se dit :

— Il est là peut-être à m'épier derrière quelque draperie, soulevée à demi...

Et sa pose se fit plus gracieuse ; elle pencha la tête plus indolemment, tandis que son regard se noyait dans la rêverie. Jouer la comédie de façon ou d'autre était parfaitement dans le caractère de

madame des Garennes ; ce qui ne lui appartenait point, c'était cette pensée niaisement romanesque d'un homme caché pour l'admirer de loin. C'est ici que la maladie perçait.

Quand madame des Garennes eut gardé quelque temps en pure perte sa posture, elle se redressa indignée.

— Quand j'étais riche, je faisais attendre les autres! murmura-t-elle, sans songer que cette parole était l'excuse de son hôte et sa propre condamnation.

Un léger bruit se fit dans la chambre voisine; tout le corps de la châtelaine tressaillit, et en ce dernier moment un rapide éclair illumina sa raison. Mais elle se roidit et ferma les yeux pour ne point voir.

— Non, non! pensa-t-elle, ces Américains ne sont pas faits comme les autres hommes. Tout ce qui est bizarre les attire. Il n'y a rien d'extravagant dans mon espoir... je l'ai conçu de sang-froid.

Une portière se souleva et Peter Bristol parut sur le seuil. Il s'approcha lentement de la châtelaine, qui crut lire sur ses traits une émotion profonde. La châtelaine ne se trompait point. Peter Bristol était ému profondément : Il venait de quitter Roland et Camille. Cette soirée devait être solennelle dans sa vie.

Peter Bristol, après avoir fait un salut courtois,

presque respectueux, ce qui est rare dans les mœurs américaines, resta debout immobile devant la châtelaine. Il la considérait attentivement et se disait:

— Elle est bien changée. Peut-être me suis-je trompé...

Madame des Garennes leva les yeux sur lui et les baissa aussitôt avec une timidité mal jouée. Peter Bristol fronça le sourcil.

— Elle a fait bien du mal, pensa-t-il encore. J'ai du moins le droit de sonder sa conscience.

Un soupir s'exhala des lèvres de la châtelaine. Ceci n'était pas une feinte, car elle attendait bien impatiemment.

— Madame, lui dit Peter Bristol d'une voix douce et grave, un jour que votre mari était malade, vous vous chargeâtes de la correspondance particulière qu'il entretenait avec moi. Ce jour-là, je conçus le désir de faire un voyage en Europe.

— Qu'y avait-il donc dans cette lettre, monsieur? demanda madame des Garennes en essayant de sourire.

Mais la joie la domptait, elle était véritablement folle. Du premier coup, l'invraisemblance de son rêve se faisait réalité.

— Il n'y avait rien, madame, répondit l'Américain avec une tristesse dont la châtelaine ne devina point le motif, rien que des chiffres coupés par des formules commerciales. Pardonnez-moi, si je ne

mets pas dans mes paroles les délicatesses de la galanterie française. Là-bas, dans mon pays, nous savons dire ce que nous ressentons, ce que nous voulons, ce que nous offrons : voilà tout.

Les paupières de madame des Garennes s'entr'ouvrirent ; elle vit, sur elle, l'œil fixe de Peter Bristol. Elle eut peur dans sa joie, parce qu'il lui sembla entrevoir sous cette flamme la sévérité d'un regard de juge.

Mais n'explique-t-elle pas tout, l'excentricité de ce peuple bizarre ?

— Vous ne répondez pas ? reprit Peter Bristol.

— Que pourrais-je répondre ? murmura madame des Garennes. Je n'étais pas venue pour entendre cela.

— Ah ! fit le banquier. Dites-vous vrai, madame ?

— Monsieur...

— Il faut nous prendre comme nous sommes et parler comme nous parlons. Je vous demande si vous dites vrai, madame, ou, pour m'exprimer autrement, je vous demande si ce n'est point la lettre de M. de la Luzerne qui a déterminé votre venue ?

— Je mentirais si je disais le contraire.

— M. de la Luzerne vous portait-il assez d'intérêt pour vous écrire cette lettre de son propre mouvement ?

— Il nous écrivait parfois quand nous étions heureux.

— Vous n'avez pas répondu, madame, et je change encore la formule de ma question : N'avez-vous point deviné que j'avais moi-même fait écrire la lettre ?

— Monsieur, monsieur ! s'écria la châtelaine avec tous les signes d'un grand trouble, je vous en conjure, épargnez-moi !

Peter Bristol répondit gravement :

— Vous êtes mariée, madame, c'est certain, mais il y a des institutions qui ont vieilli, vous ne pouvez prétendre le contraire. L'ancien monde est malade. Qui sait où va le monde nouveau ? Au fond de votre société sénile, des esprits hardis s'agitent et préparent l'avenir. Moi qui suis d'un pays tout jeune, comment voulez-vous que je m'arrête à vos barrières qui tombent en ruines ? comment voulez-vous que je respecte vos idoles qui vont s'en aller en poussière ?

Il regarda un instant la châtelaine et reprit en baissant la voix :

— C'est à dater de ce message, écrit en entier de votre main, que j'ai accordé un crédit illimité à la maison des Garennes.

— J'y songeais, monsieur, et je songeais aussi au résultat fatal de votre confiance.

Peter Bristol se croisa les bras sur la poitrine.

— Il est un axiome commun aux marchands de

tous les pays, prononça-t-il lentement : il faut déprécier les valeurs dont on veut se rendre maître.

— Et vous vouliez ?...

— J'ai conçu le désir d'unir ma destinée à la vôtre, madame, le jour où j'ai arrêté mes yeux sur le papier chargé de votre écriture.

Madame des Garennes se leva comme épouvantée. A son tour elle croisa les bras sur sa poitrine et son œil enflammé prit une expression véritablement tragique.

Peter Bristol était en ce moment un acteur qui tenait bien son rôle. Madame des Garennes dominait le sien. L'inspiration lui était venue. Elle avait l'avantage.

— Il y a donc une fatalité ! s'écria-t-elle avec un geste admirable, ces longues heures de torture, ce martyre que j'ai subi là-bas, alors qu'ils me croyaient écrasée seulement sous le fardeau de la misère, ces larmes de sang que j'ai versées n'ont donc pu fléchir encore la colère du ciel ! Je devais arriver jusqu'à ce suprême malheur, de perdre la paix de ma conscience !

Elle joignit les mains. Peter Bristol fixait sur elle ses yeux véritablement étonnés. Il ne s'attendait pas à cela.

— Monsieur, reprit-elle d'une voix altérée et comme si elle eût fait un grand effort pour vaincre son émotion, vous ne pouvez haïr plus que

moi la vieillesse du monde où je suis née. Je fais plus que le haïr, je le méprise. J'ai été mariée presque enfant à un homme que je n'aimais pas et qui était mon inférieur. On m'a citée toujours comme le modèle des épouses : c'était justice ; je n'ai jamais connu que le devoir. Et cependant, je ne crois pas à ce que j'ai appelé jusqu'à présent *le devoir*. Vous m'avez inspiré de l'effroi parce que j'ai reconnu en vous mon maître dès la première minute...

Elle s'arrêta. Peter Bristol avait les yeux baissés.

— Monsieur, poursuivit-elle après un silence, il faut me juger de haut. Je me suis défendue contre vous ; entre vous et moi, j'ai essayé de creuser un abîme. J'ai été dure, hautaine, méprisante, j'ai voulu me garder contre votre empire en vous faisant du premier coup mon ennemi. Je n'y ai pas réussi parce que nos deux routes dans la vie se croisaient comme des fatalités. Monsieur, je vous ai fait un aveu, je vous l'ai fait volontairement. Après cela, il n'y a plus rien pour moi dans le monde auquel j'appartenais hier. J'y suis une morte... Vais-je naître à une autre vie ?

Elle se laissa tomber sur le divan et cacha son visage entre ses mains. Les traits de Peter Bristol exprimaient un embarras mêlé d'étonnement. Là-bas, on ne joue pas la comédie de la même

façon que chez nous. Peter Bristol se mit à parcourir la chambre à grands pas.

Y avait-il là, comme c'était l'apparence, un cas de folie subite ? Les écrivains sacrés ont dit que les songes même des saints ne sont visités que par des images pures. La folie dans ce monde matérialiste, incroyant, privé de tout principe et de toute conscience, est-elle tout naturellement perverse ? Peter Bristol n'était peut-être pas un bien grand philosophe. Il se demandait encore si par hasard, il n'avait pas en face de lui une destinée, un entraînement, une passion dont la volonté n'était point complice...

Cependant, la promenade ne calmait point son agitation. Plus il allait, plus sa préoccupation semblait profonde, et nous ne savons combien de lieues, il aurait fait ainsi sur le tapis, si un petit incident ne l'eût arrêté court. Le salon du grand hôtel était octogone, et chaque pan avait une glace. En un jour ordinaire, la châtelaine aurait certainement remarqué cela ; mais aujourd'hui elle avait les yeux fixés sur son but, et son but l'éblouissait comme le soleil.

En se promenant, Peter Bristol vit tout à coup devant lui dans une glace, l'image reflétée de madame des Garennes, pauvre victime ! Peter Bristol était en train justement d'établir des distinctions subtiles entre les crimes qu'il faut punir et les crimes qu'il faut plaindre.

Le petit discours de la châtelaine avait résumé la situation avec un merveilleux bonheur; il contenait réponse à tout, ce petit discours; il expliquait jusqu'à la dureté de madame des Garennes envers son neveu Roland puisque ce n'était pas Roland qu'elle avait frappé, la malheureuse femme, c'était l'homme qui défendait Roland.

Restait bien l'affaire de maman Richard; mais il est permis d'oublier un détail, et Peter Bristol ne songeait pas à maman Richard. Il était pris à l'américaine, il était convaincu; à peine osa-t-il jeter un regard timide sur cette glace qui lui montrait sa *victime*. Il faut souligner ce mot pour peindre l'état moral de ce bon Peter Bristol qui avait des remords.

Il regarda pourtant un petit peu et en dessous; il vit sa victime et crut rêver. Sa victime n'était point reconnaissable; sa victime le suivait d'un œil inquiet et avide, comme la chatte gourmande qui guette d'en bas un oiseau. Peter Bristol se retourna; la châtelaine avait repris sa pose de madone, et ses paupières laissaient tomber leurs grands cils sur ses joues. Le front de Peter Bristol se couvrit de pâleur; mais il eut un sourire, et sa respiration souleva fortement sa poitrine.

— Madame, dit-il en s'arrêtant de nouveau devant la châtelaine, je vois que ma conduite vous étonne. Je crains qu'elle ne vous déplaise.

Madame des Garennes secoua la tête avec lenteur.

— Ne doutez pas de moi, s'écria Peter Bristol, dont la voix glacée faisait en vérité contraste avec la chaleur de ses protestations. J'aurais payé ce moment au prix de toute ma fortune. Si nos manières sont glacées, madame, notre cœur est brûlant.

— Je le sais, murmura l'incomparable Julie ; vous parlez peu, vous agissez beaucoup.

L'Américain fit comme s'il sentait l'éperon, et saisit la main de la châtelaine en lui disant :

— Il faut cinq heures pour gagner Boulogne, autant pour aller à Londres. Voulez-vous venir avec moi ?

— Un enlèvement ! murmura madame des Garennes.

Nous ne saurions point définir l'expression qu'elle mit à ce mot. Ses yeux s'ouvrirent tout grands ; elle regarda Peter Bristol en face. Il n'était pas au bout de ses étonnements.

— En Angleterre, dit-elle d'une voix basse mais accentuée, on peut se marier sans papiers. Je vous prie, monsieur, de ne point m'interrompre. Vous parliez tout à l'heure de préjugés que vous n'avez point : vos opinions à cet égard sont les miennes. Le mariage n'est rien pour moi comme institution sociale, et j'ai beau interroger ma conscience, je

n'y trouve point de remords. Mais au point de vue de la femme isolée et sans soutien, qui va confier à autrui son avenir tout entier, le mariage est quelque chose.

— Vous n'avez donc pas foi en moi? demanda Peter Bristol.

— Le mariage est quelque chose, poursuivit la châtelaine, au lieu de répondre, au point de vue extérieur du monde. Je le désire comme garantie un peu, et beaucoup comme parure. J'étais femme mariée ici ; je ne veux point déchoir ailleurs.

— Vous savez pourtant que la loi... voulut interrompre Peter Bristol.

— Monsieur, répliqua la châtelaine avec un sang-froid parfait, la loi ne m'arrêterait que si je restais en proie à la vieillesse de mon ancien monde. En Amérique où nous serons, je suis libre et s'il y a crime, ce sera entre Dieu et moi.

Peter eut comme un frisson, il resta silencieux un instant puis il dit :

— Madame attendez-moi, je vous prie.

Il s'inclina et sortit précipitamment.

Madame des Garennes se leva toute droite. Le triomphe éclatait dans ses yeux ; elle était forte, elle était guérie ; sa jeunesse renaissait dans cette victoire décisive.

— Cent fois plus riche qu'avant ma chûte ! s'écria-t-elle ; la mer immense entre moi et des sou-

venirs odieux ! Ce sauvage ne sait même pas dire à quel point il m'appartient. Je le subjuguerai, je le ferai mon esclave ! Oh ! j'ai encore de longs jours à vivre, opulente et plus heureuse qu'une reine !

C'était une exaltation froide qui était en elle ; c'était, si l'on peut ainsi dire, le transport de notre sagesse bourgeoise où il n'y a plus ni conscience ni Dieu. La spéculation qu'elle faisait lui semblait toute simple et bien combinée. Elle n'avait point de doute. En regardant la porte, elle attendait déjà Peter Bristol en costume de voyage, une valise à la main.

Peter Bristol était à quelques pas de là, en compagnie de Vauthier et de l'honnête Vendredi.

— Vous souffrez ? lui disait Vauthier ; jamais je ne vous avais vu si pâle.

— Oui, répliqua l'Américain, sans savoir qu'il parlait, je souffre... Vendredi, va me chercher mes rasoirs.

Il ajouta au dedans de lui-même avec un frisson plus fort :

— J'ai vu le diable !

— Voulez-vous un médecin ? lui demanda Vauthier.

— Non, non, répliqua Peter Bristol, qui tâcha de sourire, cela s'en ira tout seul.

Il s'approcha de sa toilette, et baigna sa tête dans l'eau froide à plusieurs reprises.

— Le diable ! répétait-il, poursuivi par le souvenir de sa *victime*, j'ai vu le diable !

— Tous les Richard sont arrivés, dit Vauthier ; la vieille dame et M. des Garennes attendent tous les deux dans le salon d'entrée.

Peter Bristol parut se raviser tout à coup.

— Et les deux jeunes gens que j'ai laissés dans ma chambre, demanda-t-il, n'ont-ils rien donné pour moi ?

— Je savais bien que j'oubliais quelque chose ! s'écria Vauthier, qui mit la main à sa poche ; quand j'ai vu votre figure bouleversée, je n'ai plus pensé... Voici deux lettres.

Peter Bristol s'en empara vivement ; ses mains tremblaient tandis qu'il les ouvrait,

— De Roland ! murmura-t-il, pauvre garçon ! il accepte. De Camille... Elle accepte aussi !

— Eh bien, patron, dit Vauthier, cela vous fait pleurer ?

— Roland dit : Pour mon père ! balbutiait l'Américain en s'essuyant les yeux ; Camille répète : pour mon père ! Je remercie Dieu que la chère enfant ne soit point la fille de cette femme.

Vauthier cherchait à comprendre ; mais il était à cent lieues du mot de l'énigme. Au moment où Vendredi rentrait avec ses rasoirs, Peter Bristol s'assit et dénoua sa cravate.

— Rase-moi la barbe, dit-il,

Le nègre n'était ni démonstratif, ni bavard ; mais il recula de trois pas en s'écriant :

— Oh ! maître, on ne vous reconnaîtra plus !

— C'est peut-être ce qu'il veut, murmura Vauthier.

Peter Bristol l'entendit et se mit à rire.

— Tu n'y es pas, dit-il, c'est tout le contraire. Allons, Vendredi en besogne !

Le nègre repassa un des rasoirs sur sa main.

— Toi, Vauthier, reprit Peter Bristol, fais ouvrir les portes du salon ; que tout le monde entre : les des Garennes, les Richard et le reste !

Le rasoir du nègre grinça, fauchant la barbe épaisse. L'instant d'après, les joues de Peter Bristol étaient lisses et blanches comme celles d'un jouvenceau. Il se regarda dans la glace et pensa tout haut en souriant :

— C'est à peine si je me reconnais moi-même !

Vendredi ramassait pieusement la barbe sur le parquet, pour en faire des reliques.

— Ils sont tous au salon, dit Vauthier en rentrant ; j'ai bien peur que ces Richard carnassiers ne dévorent les pauvres des Garennes.

XXII

LE PARVENU

Le lustre du salon de Peter Bristol était placé non loin du divan où s'asseyait madame des Garennes; cela la mettait en lumière. Sa grande toilette et l'extrême animation de ses traits durent frapper tout d'abord ceux qui entrèrent. Il y eut beaucoup de monde à entrer.

D'abord, tous les Richard au grand complet : pas un seul ne manqua. L'attraction qu'opérait sur eux la fortune du banquier américain tenait du prodige. Outre la tribu, quelques créanciers de la faillite furent introduits, ainsi que la famille des Garennes.

On put remarquer une circonstance étrange.

Les pauvres des Garennes se tinrent à l'écart, le plus loin possible de cette femme richement parée

qui leur appartenait de si près. Des Garennes était entré, donnant le bras à sa vieille mère et précédant les deux enfants, qui avaient les yeux fatigués de larmes.

La châtelaine, sur son divan, promenait tout autour du salon qui allait s'emplissant de minute en minute, un regard superbe et presque railleur. Les Richard recommencèrent à trembler devant elle. S'ils l'eussent retrouvée, comme ils s'y attendaient, humble, vaincue, écrasée sous la misère, les Richard auraient mis le pied sur son front : c'est la loi ; mais ils la revoyaient armée en guerre, et l'inquiétude les prenait, parce qu'ils la savaient capable de tout.

Pourquoi était-elle là ? Pourquoi ne se réunissait-elle point à son mari, à sa fille, à sa belle-mère ? Pourquoi ce contraste qui frisait l'indécence, entre l'indigent aspect du reste de la famille et le luxe inopinément étalé par la châtelaine ?

On allait voir quelque chose d'extraordinaire : tout le monde s'y attendait ; ceux qui avaient de l'imagination cherchaient à deviner quel serait le dénoûment de ce drame. Et voyez ! la partie féminine de la tribu Richard eut comme une vague intuition de la vérité. Les femmes-Richard sont bien fortes en ces circonstances, parce qu'elles ne sont jamais arrêtées par les limites du raisonnable, ni encore moins par le mur de l'éternelle et vraie

droiture. Elles ont leur code tout plein de platitudes, mais tout bourré de chinoiseries.

La tante Noton, Sophie des Baliveaux, madame des Jardins et Augusta Massonneau aîné, étaient des habituées de nos théâtres du boulevard où l'on fait accroire aux simples que la loi anglaise permet aux maris de vendre leurs femmes. Ces dames, sans trop y trouver à redire, imaginèrent une transaction, par laquelle des Garennes vendait très-cher à Peter Bristol ses droits légaux sur l'incomparable Julie.

— En France, ça ne se fait pas, dit madame des Jardins, mais je l'ai vu à la Porte Saint-Martin.

Ces messieurs se carraient sur les brillants fauteuils et n'avaient d'yeux que pour la châtelaine. Personne n'allait s'occuper de des Garennes, tombé en enfance, de la vieille maman Richard ni des deux jeunes gens. Je ne sais pas si on leur avait donné ce simple bonsoir que la bouche laisse échapper par habitude. Seule, Trésor, le cher petit cœur, aurait bien voulu aller mettre sa robe de soie toute fraîche et toute neuve auprès de la robe d'indienne de sa cousine ; mais madame des Jardins ne trouva point cela convenable, et son époux sanctionna ses répugnances par un : Positif! extrêment péremptoire.

— C'est égal,disait du Taillis, j'ai saqueurbleure ! mon franc parler ici, comme ailleurs...

— Quand le grand lama n'y est pas, interrompit Pain-Sec.

— Essaye de mordre, pauvre roquet sans dents, repartit le nourrisseur, tu n'as plus le sou et je paye toujours quatre mille francs d'impôts au percepteur de Vire. Je disais donc que ça m'offusque, moi, de voir cette femme-là, parée comme le bœuf gras. Des Garennes avait du bon.

— Je pense, interrompit du Guéret sèchement, qu'on ne nous a pas fait venir pour le roi de Prusse?

La porte s'ouvrit ; tout le monde se leva en sursaut. Ce n'était que le bon la Luzerne qui entrait d'un air évaporé et la joue très-allumée.

— En croirai-je mes yeux ! s'écriait-il en mettant son lorgnon à cheval sur son nez ; tous nos parents réunis dans cet opulent asile ! Bonsoir, Massonneau, ma vieille. Pas mal et vous ? Figurez-vous qu'on est venu me chercher au milieu du petit souper le plus fin ! Six couverts... Salut, cheveux jaunes : il y a maintenant des préparations chimiques pour teindre la filasse. Vénérable des Jardins, je t'offre l'expression de mes sentiments les plus distingués.

—Ma femme, murmura Massonneau aîné à l'oreille d'Augusta, ton avis n'est-il pas que la Luzerne a trop bu ?

Augusta s'y connaissait ; elle fit à son époux un signe de tête affirmatif. Madame des Jardins ne perdait aucune occasion de perfectionner l'excellente éducation de sa fille.

— Trésor, dit-elle, les Spartiates montraient à

leurs enfants des esclaves pris de vin, pour les dégoûter de l'ivrognerie. Regarde cet homme.

— Il est drôle, repartit Trésor ; mais c'est la tante Noton qui aurait bien voulu être esclave à Sparte !

— Pends-toi, la Luzerne ! s'écria des Jardins enthousiasmé. A l'âge de seize ans, ma fille a dit un mot plus spirituel que tous les calembours du marquis de Bièvre.

— Positif? demanda la Luzerne : le marquis de Bièvre est vieux comme Hérode ; il vivait avant le déluge. Moi, je fais deux cents calembours par semaine : tous ceux qui font rire dans les vaudevilles sont à moi ; les auteurs me les volent, mais ça m'est bien égal.

Il traversait la foule des Richard d'un pas mal mesuré, lorsque ses yeux tombèrent sur la châtelaine. Il s'y prit à deux fois pour la regarder, puis il s'avança vers elle en riant de tout son cœur.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il en l'abordant ; ma lettre a fait son effet : bonsoir, cousine.

Madame des Garennes le salua cérémonieusement.

— Parbleu ! reprit la Luzerne, qui se grisait de plus en plus en parlant, nous n'avons pas perdu nos royales façons ; Majesté, vous êtes encore assez bien couverte !

Tous les yeux étaient fixés sur eux. Cette scène amusait prodigieusement les Richard. On ne remar-

qua point qu'une porte s'était ouverte sans bruit dans le coin même où les des Garennes s'étaient mis à l'écart. Un homme entra sans être aperçu et resta immobile sur le seuil.

— Dites donc, cousine, reprenait en ce moment la Luzerne, savez-vous que vous avez les yeux tout chose ? Est-ce que vous avez bien soupé, vous aussi ?

La tribu Richard éclata de rire ; on examina plus attentivement madame des Garennes, et l'étrange expression qui était sur sa physionomie frappa tous les yeux à la fois.

— Cela ne serait pas impossible, dit charitablement la tante Noton, qui cependant, avait encore le cachemire sur ses épaules ; le dernier jour, elle me fit rester à table après que tout le monde fut parti. Elle avait des dispositions.

— Le dernier jour, répéta la Luzerne, le jour où je fis mon mot sur les Caractères de la Bruyère... Mais voyez donc, comme la cousine me regarde, elle me fait peur !

Les yeux fixes et grands ouverts de la châtelaine s'attachaient en effet sur lui.

— Monsieur, dit-elle d'un accent bref et hautain, vous m'avez rendu service en écrivant cette lettre. Je ne songe pas à le nier, et avant de partir, je vous laisserai des marques de ma générosité.

— Qu'est-ce qu'elle chante ! fit la Luzerne ; partir...

Noton, Sophie, Augusta et madame des Jardins écoutaient avidement.

— Où donc allez-vous comme ça, cousine ? reprit le meilleur vivant de tous les Richard.

Madame des Garennes changea de couleur. On eût dit qu'elle cherchait à ressaisir une idée rebelle ; elle passa la main sur son front et dit en se parlant à elle même :

— Pourquoi a-t-il laissé entrer ici tous ces gens ?

La Luzerne pirouetta sur ses talons.

— Il n'y avait pas de mal à boire un coup pour vous donner du courage, prononça-t-il en homme sûr de son fait ; mais vous avez dépassé la mesure, cousine. Ce n'est pas la tante Noton qui se mettrait dans des états pareils !

Dans son coin, des Garennes était tout pâle, et ses poings fermés se crispaient sur ses genoux.

— Elle porte mon nom, disait-il à maman Richard, qui essayait de le calmer. Je ne veux pas la laisser outrager ainsi.

— Dites un mot, mon oncle, s'écria Roland, bouillant de colère, et je vais jeter ce plat coquin par la fenêtre !

L'homme qui était debout sur le seuil, derrière eux, avait écouté d'un air impassible la scène entre la Luzerne et la châtelaine. Malgré lui, son regard semblait attiré vers la vieille dame Richard, dont le visage restait caché pour lui par les ailes de sa

coiffe de paysanne. Deux ou trois fois, il avait fait un mouvement comme pour s'avancer, mais toujours il s'était contenu.

Roland, joignant le geste à la parole, fit un pas en avant sans attendre la réponse de M. des Garennes. Il sentit une main qui le retenait fortement.

— Tu aurais dû me laisser venir toute seule, disait en ce moment la vieille mère ; ils auraient pu m'humilier tant qu'ils auraient voulu, moi qui suis habituée à souffrir.

Elle tressaillit et poussa un cri. Quelqu'un lui prenait la tête à pleines mains par derrière et l'embrassait avec une sorte de folie.

— Que fais-tu, Roland? dit-elle étonnée ; oublies-tu le lieu où nous sommes, enfant?

On l'embrassait toujours : elle ne pouvait pas se retourner.

— Il a donc perdu l'esprit! s'écria la bonne femme fâchée et contente à la fois.

On la dévorait de baisers. Les Richard essayaient de voir, mais ne distinguaient point les détails de cette scène, car le pauvre groupe était dans l'ombre. M. des Garennes, d'ailleurs, venait de se lever tout tremblant; Camille et Roland entouraient leur grand'mère et la cachaient. Ils étaient émus tous les deux jusqu'à l'angoisse et un pressentiment leur faisait tressaillir le cœur.

— Ce n'est pas Roland ! dit la vieille femme stupéfaite en voyant son petit-fils devant elle ; il n'y a que Roland pour m'embrasser ainsi... Roland et *lui* !

Elle se dégagea par un effort suprême ; il y avait derrière elle un homme qui tomba sur ses genoux.

— Jean ! mon fils Jean, dit-elle en un cri sublime.

Elle se jeta sur lui et ajouta parmi ses baisers.

— J'ai revu mon fils Jean ! mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes bon ! J'ai revu mon fils Jean avant de mourir !

Il y eut un grand silence dans le salon. Une sorte de choc électrique parcourut les rangs des Richard. La châtelaine se leva à demi et resta ainsi les deux poignets roidis sur les bras de son fauteuil. Roland n'osait croire à ce qu'il entendait. Des Garennes avait la tête courbée sur sa poitrine et se reculait d'instinct, comme s'il eût voulu s'abriter derrière les deux jeunes gens.

— Mon fils ! mon fils ! mon fils ! répétait maman Richard affolée ; Thomas, c'est ton frère ! Roland, c'est ton père ! Oh ! tu les aimes bien, n'est-ce pas, mon Jean ?

Jean attira Roland contre son cœur, et le tint embrassé dans la même étreinte que sa mère.

Un murmure naissait de l'autre côté du salon et s'enflait rapidement. Les Richard s'ébranlèrent en corps comme une armée. Il n'y avait en eux jus-

qu'à ce moment qu'une indicible surprise ; on entendait de toutes parts le nom de Jean et le fameux sobriquet de *mauvais sujet*.

La première parole que Jean, le mauvais sujet, prononça, fut le nom de sa mère, jeté entre deux baisers. A ce mot, chacun dressa l'oreille.

— Qui donc a parlé ? s'écria-t-on.

Et les têtes curieuses se penchèrent, tandis que la Luzerne, plus hardi, s'emparait d'une lampe pour éclairer mieux le groupe des Garennes. La châtelaine s'était levée tout à fait à la voix de Jean Richard. Elle traversa le salon dans sa longueur, écartant la foule à droite et à gauche ; elle arriva ainsi la première en face du groupe, composé de la vieille dame, de Roland et de Jean, le mauvais sujet.

A ce moment, la lampe apportée par la Luzerne éclaira vivement le visage de Jean Richard. La châtelaine porta la main à son front, comme si un coup violent l'eût frappée.

— Peter Bristol ! dit-elle.

Puis elle tomba comme morte sur le parquet.

— Peter Bristol ! répéta le chœur des Richard.

Roland et son oncle prirent la châtelaine pour la porter sur un siége. Camille lui fit respirer des sels. Elle ne donnait aucun signe de vie : elle avait été foudroyée. Jean Richard, le frère de son mari ! cet homme à qui, tout à l'heure, elle avait montré l'abîme de sa conscience !

Nous n'avons pas besoin de dire que les Richard ne s'occupaient point d'elle.

— Eh parbleu, oui! s'écria la Luzerne le premier, c'est Peter Bristol, sans barbe! et c'est Jean, notre cousin. Comment va, cousin Jean?

Le reste de la tribu, qui n'avait pas soupé, ne put prendre si gaillardement la chose. Les dames jouaient de l'éventail avec fureur; les hommes cherchaient en vain à garder contenance. Quelques-uns avaient essayé d'abord de se réfugier dans le doute; mais il y a des gens qui vieillissent peu, et le mauvais sujet était de ce nombre.

Depuis qu'il avait coupé sa barbe, on ne pouvait plus s'y méprendre : c'était bien Jean Richard, tel que tous ses cousins l'avaient connu.

Jean Richard, qui s'appelait Peter Bristol; Jean Richard, qui était trente ou quarante fois millionnaire; Jean Richard, qui avait des comptoirs dans l'Inde, aux Antilles, en Afrique, en Chine, et jusque chez l'iman de Mascate!

— Ma chère, murmura Noton à l'oreille d'Augusta, cette Julie a toujours plus d'esprit que les autres. Il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de s'évanouir.

— Saqueurbleure! grondait du Taillis, ça me rend bête, moi, cette histoire-là! c'est pire qu'au spectacle!

Le petit veuf relevait ses cheveux jaunes pour se

mettre les oreilles en sang ; Massonneau restait en arrêt sur sa femme, prêt à faire n'importe quoi au premier signal ; chacun se disait que ce premier mouvement était décisif, et que le plus heureux ou le mieux inspiré regagnerait d'un coup la position perdue.

— Jean ! cria l'artiste, qui était parvenu à se glisser en avant, je n'ai point d'enfants. C'était pour toi que j'amassais mes pauvres économies. Te souviens-tu comme je te donnais des pièces de six liards, autrefois?

Ceci n'était point mal ; le grand lama se prit à sourire. Si la tribu Richard avait pu étrangler Pain-Sec en ce moment, elle eût été bien contente. Que de remords ! Si seulement chaque membre avait eu la bonne idée de remettre un louis ou deux à Stephen Williams pour le mauvais sujet ! Mais non, rien que des injures !

— Farceur d'artiste ! s'écria la Luzerne. Vous ne vous attendiez pas à cette bonne aubaine, mon cousin Jean !

Il avait beau être gris, il n'osait pas tutoyer le grand lama.

— Tâche de te couler jusqu'à lui, dit l'ancienne Titine à l'oreille de son innocent époux ; nous étions du même âge et je lui donnais le déchet de mes pommes.

Massonneau aîné partit comme un trait ; mais il

fut prévenu par la famille des Jardins, qui traversa les rangs solennellement et vint se grouper parmi les des Garennes.

— Mon cher et bon cousin, dit petite mère mignonne avec aplomb, mon mari et moi, nous cherchions depuis quelques jours une occasion pour vous envoyer un souvenir en Amérique.

— Ah ! la coquine ! pensa Noton suffoquée.

— Nous avions pris au sérieux, poursuivit posément madame des Jardins, ce qu'on nous avait dit de votre prétendue misère, et c'eût été donner un démenti à toute notre vie que de ne point venir au secours d'un parent malheureux !

— Incontestable ! murmura des Jardins, renversé par l'éloquence de sa femme.

— Avance, Trésor, reprit petite mère mignonne en donnant à sa voix des inflexions caressantes.

Trésor approcha toute droite, la bouche en cœur, les yeux baissés, un petit paquet à la main.

— Permettez qu'en ce jour, dit-elle, je dépose à vos pieds cet hommage...

— Sincère, ajouta madame des Jardins.

— Sincère, répéta Trésor.

La phrase était d'autant mieux appropriée que l'hommage consistait en pantoufles commencées pour le pauvre des Garennes.

Jean Richard, il faut le dire, ne semblait pas faire grande attention aux efforts tentés par la tribu

pour regagner son cœur. Il avait toujours une de ses mains dans les mains de sa mère ; son regard cherchait son frère et Roland, qui étaient restés auprès de la châtelaine.

Il prit le paquet que lui offrait Trésor et la remercia d'un signe de tête, tandis qu'un long murmure grondait dans les rangs jaloux de la tribu.

— Ces méchantes savates, dit Sophie des Balivaux, vont valoir au petit monstre quatre ou cinq cent mille francs de dot !

La voix de madame des Garennes s'éleva tout à coup, si changée, que beaucoup ne la reconnurent point.

— Ne me dénoncez pas, disait-elle d'un accent épouvanté, ne me dénoncez pas, je vous en prie !

On la vit se débattre, entre les bras de son mari et de Roland ; elle leur échappa, fendit la presse et vint se blottir derrière le fauteuil de maman Richard. Sa voix affaiblie et déjà essoufflée répétait :

— Ne me dénoncez pas ! ne me dénoncez pas !

Tout le monde se sentit froid dans les veines, car tout le monde devinait. Le silence qui suivit eut quelque chose de solennel.

Des Garennes était revenu sur les pas de sa femme ; il se trouva en face de Jean Richard.

— Quand donc vous embrasserez-vous, mes enfants ? dit la vieille femme insatiable de bonheur.

Jean Richard tendit ses bras le premier ; des Garennes, qui avait de grosses larmes dans les yeux, allait s'y précipiter, lorsque la châtelaine sortit brusquement de sa cachette et vint se dresser entre eux deux. Elle les regarda tour à tour. Tout son sang lui monta au visage, puis ses joues se couvrirent d'une pâleur livide.

— Ne me dénoncez pas! dit-elle encore.

Puis saisissant les bras des deux frères, elle ajouta confidentiellement :

— On me mettrait en prison pour jusqu'à la fin de mes jours.

Jean détourna la tête; des Garennes baissa les yeux.

— J'ai deux maris, poursuivit la folle, tandis qu'un sourire cherchait à naître sur ses lèvres flétries, un ici, l'autre en Amérique. Ils sont frères. Je ne les aime ni l'un ni l'autre.

Sur ce dernier mot, elle eut un brusque et convulsif éclat de rire. Puis ses traits se décomposèrent, et des Garennes fut obligé de la soutenir dans ses bras.

— Dieu s'est chargé de la punir! prononça Jean Richard d'une voix lente et triste.

. . , . . . , ...

Peter Bristol était assis devant la cheminée entre sa mère et son frère ; Roland et Camille, debout auprès d'eux, se tenaient par la main.

A l'un des angles de la cheminée, il y avait un groupe, composé de trois personnes dont deux portaient le costume villageois et l'autre l'habit militaire : vous eussiez reconnu le bon Morin et Toinette, accompagnée de Pierre Tassel.

Alentour, la tribu Richard formait un grand cercle : on n'en avait point encore fini avec elle.

— Mon Dieu oui, disait Peter Bristol, je suis riche à peu près autant que vous pouvez le penser. Pierre, mon ami, tu n'es plus soldat. Epouse Toinette ; et je serai le parrain de votre premier enfant.

Pierre ne savait comment exprimer sa reconnaissance et sa joie. Toinette chuchotait à l'oreille de Morin en extase :

— En était-ce un, là, quand je disais !

Peter Bristol tira de son sein un portefeuille, et du portefeuille quatre billets de mille francs.

— Voilà ce que m'ont donné ma mère et mon fils, dit-il avec une joie orgueilleuse. J'ai une bonne mère, j'ai un bon fils, et je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter tant de bonheur.

— Va, le pauvre Thomas t'aimait bien aussi !... commença maman Richard.

Jean prit la main de son frère. Il y avait dans ses yeux une émotion profonde.

— Ne le sais-je pas? s'écria-t-il. Thomas aussi m'avait donné de l'argent autrefois ; mais le don de

mon frère, je ne l'ai plus pour le joindre au don de ma mère et au don de mon fils. Thomas, j'ai mis ton argent dans mon commerce, et tu as sur le grand livre de Peter Bristol un compte que tu ne connais pas.

Ceci intéressait les Richard plus que tout le reste. C'était le vrai nœud de la question : l'argent ! Et les Richard ne pouvaient s'empêcher de songer à une circonstance presque semblable où des paroles analogues avaient été prononcées.

C'était au conseil de famille. Des Garennes, ou plutôt sa femme, avait dit en parlant des mille francs de Roland : « Nous les avons mis dans notre commerce. » Et quelles louanges enthousiastes avaient éclaté de toutes parts quand on avait appris que ces mille francs s'étaient doublés en vingt années ! O probité !

— Je ne peux pas te dire au juste le montant de ton compte, reprit Jean Richard en souriant ; mais il est assez rond pour que tu puisses payer tes dettes, racheter ton château, racheter ton hôtel et planter ta maison au premier rang, si tu as fantaisie de continuer le commerce.

Les Richard étouffaient. On ne comptait pas les intérêts chez Peter Bristol au même taux que dans la maison des Garennes. Il s'agissait ici de millions.

Les Richard allaient être payés, c'est vrai ; mais

cet immense bonheur qui tombait sur le cousin Thomas empoisonnait leur allégresse.

— Mon frère, dit encore Jean Richard, j'ai tenté sur ces deux enfants-là une rude épreuve ; j'ai vu le fond de leur âme ; je ne sais plus lequel j'aime le mieux, de mon fils ou de ta fille. Tu as donné d'avance ton consentement à leur union ; nous resterons tous ensemble, et si nous avions quelque tristesse en regardant le passé, nous nous consolerons auprès de leur bonheur.

Il se leva et fit un signe, en prenant le bras de sa mère, rajeunie de dix ans. Il salua sommairement la tribu, qui assista courbée en deux à son départ. Des Garennes, Roland et Camille le suivirent ainsi que le papa Morin et ses enfants.

— Allons! dit la Luzerne, c'est peut-être comme cela qu'on met les gens à la porte en Amérique. Je vais achever de souper.

— Il a laissé les pantoufles de Trésor sur le fauteuil! fit observer madame des Jardins avec mélancolie,

— Trop vrai, dit des Jardins, facheux !

— Saqueurbleure ! saqueurbleure ! pleurait du Taillis, qui aurait pu s'attendre à cela ?

— Et bien, moi, si j'étais homme, s'écria Noton, ça ne se passerait pas ainsi !

— Le fait est, appuya Sophie des Balivaux, qu'à

moins de prendre un balai pour mettre les gens dehors...

— Malheureusement positif! approuva des Jardins.

— Messieurs, dit le petit veuf en posant son chapeau gris de travers sur ses cheveux jaunes, je sais bien qui ne remettra plus les pieds ici!

— Je secoue la poussière de mes souliers, ajouta Pain-Sec avec un geste stoïque.

— Et moi, saqueurdienne! s'écria le nourrisseur, je permets bien au portier de cette maison d'oublier ma figure! Avec trente-cinq bonnes mille livres de rentes au soleil, on se moque pas mal de leurs manières!

Ces dames parlèrent dans le même sens. Elle était fière, la tribu Richard! Aucun de ses membres n'eut la lâcheté de dire un mot pour excuser l'insolence du grand lama. On convint à l'unanimité de fuir comme la peste le cousin d'Amérique, et un arrêt solennel lui infligea, séance tenante, comme la suprême injure, cette épithète: PARVENU!

Mot dont les trois syllabes font venir toujours l'amertume à la bouche et qui ne s'écrit qu'avec du fiel, mot qui contient à lui seul plus de haine, plus de jalousies, plus de petitesses et plus de bassesses que tout le reste du dictionnaire français.

Grand mot dans son acception littérale, mais qui s'applique tristement: le plus souvent clameur de

vengeance de vaincu, morsure de reptile écrasé!

Cependant la virile Augusta, qui avait crié un peu plus haut que les autres, sortit la dernière, appuyée sur le bras de son Massonneau. Elle dit à ce modèle des anciens avoués :

— Tout cela ne signifie rien. Tu viendras demain matin, de bonne heure, savoir des nouvelles de Jean Richard.

Massonneau aîné revint le lendemain; il trouva dans l'antichambre du parvenu la tribu tout entière, qui avait été plus matinale que lui. La nuit porte conseil.

Ce parvenu de Peter Bristol peut tout avec ses millions: tout, hormis une seule chose. Cette chose qui lui résiste éternellement, c'est le respect dévoué, tendre et chevaleresque de la tribu Richard.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Saint-Amand (Cher). — Imp. de DESTENAY.

